



N 13163245

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES:

PAR MR. FELIBIEN,

Secretaire de l'Academie des Sciences & Historiographe du Roi.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES,
Chez DAVID MORTIER, Libraire dans le Strand, à l'Enseigne d'Erasme.

M. DCC V.


ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

HUITIE'ME ENTRETIEN.



CE qu'un célébre Orateur a dit autrefois, que dans tous les Arts il n'y en a point où il ait paru si peu de grands hommes que dans l'Eloquence, se peut dire aussi de la Peinture, puis que l'Histoire tant ancienne que moderne, nous fait remarquer peu de Peintres qui ayent excellé. Pymandre qui m'avoit souvent oüi parler du Poussin comme d'un homme extraordinaire, souhaitoit avec passion d'apprendre quelque chose de sa vie & de ses ouvrages. Mais l'embarras des affaires, & la difficulté de nous rencontrer nous avoit empêchez assez long-temps de nous rejoindre. M'ayant trouvé un jour au logis en état de n'en pas sortir, il m'engagea insensiblement à continuer nos Entretiens sur les vies des Peintres ; & comme nous nous fûmes reti-

rez dans mon cabinet, je lui parlai de la sorte.

Je vous ai fait voir jusques-ici le commencement & le progrés de la Peinture. Je vous ai nommé les Peintres anciens qui ont eû le plus de réputation. Je vous ai dit de quelle sorte cet Art, aprés avoir été presque éteint, parut de nouveau dans le treiziéme siecle, & qui furent ceux qui contribuerent les premiers à le rétablir; que Michel Ange, Raphaël, & quelques autres de leur temps le porterent au plus haut degré où nous l'ayons vû. Vous savez ceux qui se sont signalez dans leurs écoles, & en plusieurs lieux d'Italie; comment la Peinture se perfectionna dans les autres païs; & aussi de quelle sorte elle vint à décheoir, quand certains Peintres qui parurent au commencement de ce siecle, s'étant laissez aller à des goûts particuliers, au lieu de marcher toûjours sur les pas des plus grands maîtres, ne suivirent que leurs propres genies. Car il est vrai que dans Rome même on ne pratiquoit presque plus les enseignemens ni de Raphaël, ni des Caraches, lors que le Poussin commença, si j'ose le dire, à nous ouvrir les yeux, & à nous donner des connoissances encore plus grandes de la Peinture que celles que nous avions eûës, puis qu'ayant remonté jusques à la source de cet art, il nous a appris les maximes des plus savans Peintres de l'antiquité, & a mis en pratique ce que nous ne savions de l'excellence de leurs ouvrages que par le rapport des Historiens.

Que dites-vous, interrompit Pymandre? Peut-on croire qu'il ait suivi de si prés ces fameux Peintres, lui qui n'a point fait de grands ouvrages, quoi-qu'il ait eû pour cela des occasions assez favorables?

Quand

Quand j'aurai, repartis-je, fait un abregé de ses emplois, vous serez éclairci des choses dont vous étes en doute : mais il faut pour parler de lui que je commence dés sa naissance, puis qu'il mérite bien d'être connu dans toute l'étenduë de sa vie.

NICOLAS POUSSIN nâquit à Andely en Normandie l'an 1594. au mois de Juin. Son pere nommé Jean étoit de Soissons ; & ceux qui l'ont connu assûrent qu'il étoit de noble famille, mais qu'il avoit peu de bien, parce que ses parens avoient été ruïnez durant les guerres civiles sous les Rois Charles IX. Henri III. & Henri IV. au service desquels il avoit porté les armes. Aussi ce fut aprés la prise de la ville de Vernon, que Jean Poussin qui étoit à ce siege avec un de ses oncles de même nom, Capitaine dans le Regiment de Thavannes, épousa Marie de Laisement, veuve d'un Procureur de la même ville nommé le Moine, de laquelle il eut Nicolas Poussin.

Il est toûjours glorieux, interrompit Pymandre, de tirer son origine de parens nobles ; mais comme c'est une chose qui ne dépend point de nous, la vertu peut réparer ce que la nature ne nous a pas donné ; & même on peut dire que comme l'eau n'est point plus pure que dans sa source, aussi la noblesse n'est point plus illustre que dans celui qui par ses belles qualitez se rend considérable à la posterité, & donne le premier un nom illustre à ses descendans.

Le Poussin, repartis-je, n'a pas été assez heureux pour faire passer aux siens ce qu'il avoit aquis d'honneur & de bien : mais ses ouvrages lui tiennent lieu d'enfans qui ne lui ont jamais donné

que du plaisir, & qui conserveront son nom avec bien de la gloire pendant plusieurs siecles. Comme c'est par eux qu'il s'est rendu illustrè, je ne veux pas chercher dans ces ancêtres des sujets de le loüer : je ne veux, pour établir son grand mérite, que ce qu'il a fait pendant sa vie.

Si-tôt qu'il fut en âge d'aller aux écoles, ses parens eurent soin de le faire instruire. Il donna de bonne heure des marques de la bonté de son esprit, mais particulierement de l'inclination qu'il avoit pour le dessein : car il s'occupoit sans cesse à remplir ses livres d'une infinité de differentes figures, que son imagination seule lui faisoit produire, sans que son pere, ni ses maîtres pussent l'empêcher, quoi-qu'ils fissent toutes choses pour cela, croyant qu'il pouvoit employer son temps plus utilement à l'étude. Cependant Quintin Varin Peintre assez habile, & dont je vous ai parlé, ayant connu le genie de ce jeune homme, & les belles dispositions qui paroissoient déja en lui, conseilla à ses parens de le laisser aller du côté où la nature le portoit ; & l'ayant lui-même encouragé à dessiner, & à s'avancer dans la pratique d'un art qui sembloit lui tendre le bras, il lui fit esperer qu'il y feroit un progrés considerable. Les conseils de Varin augmenterent de telle sorte le desir que le Poussin avoit de s'attacher à la Peinture, qu'il s'y donna tout entier ; & lors qu'âgé de dix-huit ans il crut être en état de quitter son païs, il sortit de la maison de son pere sans qu'on s'en apperçût, & vint à Paris pour mieux apprendre un Art dont il reconnoissoit déja les difficultez, mais qu'il aimoit avec beaucoup de passion.

Il fut assez heureux de rencontrer en arrivant à Paris un jeune Seigneur de Poitou, qui ayant de la curiosité pour les Tableaux, le reçût chez lui, & lui donna moyen d'étudier plus commodément qu'il n'auroit fait sans ce secours.

Il cherchoit de tous côtez à s'instruire: mais il ne rencontroit ni maîtres, ni enseignemens qui convinssent à l'idée qu'il s'étoit faite de la perfection de la Peinture. De sorte qu'il quitta en peu de temps deux maîtres, desquels il avoit crû pouvoir apprendre quelque chose. L'un étoit un Peintre fort peu habile, & l'autre Ferdinand Elle Flamand, alors en réputation pour les portraits, mais qui n'avoit pas les talens propres pour les grands desseins où le genie du Poussin le portoit. Il fit connoissance avec des personnes savantes, & curieuses des beaux Arts, qui l'assisterent de leurs avis, & lui prêterent plusieurs Estampes de Raphaël & de Jule Romain, dont il comprit si bien les diverses beautez, qu'il les imitoit parfaitement. De sorte que dans sa maniere d'historier, & d'exprimer les choses, il sembloit déja qu'il fût instruit dans l'école de Raphaël, duquel, comme a remarqué le Sieur Bellori*, on peut dire qu'il suçoit le lait, & recevoit la nourriture, & l'esprit de l'Art à mesure qu'il en voyoit les ouvrages.

Pendant qu'il profitoit de jour en jour dans la partie du dessein, & dans la pratique de peindre, le Seigneur avec lequel il demeuroit étant obligé de retourner en Poitou, l'engagea à le suivre avec intention de le faire peindre dans son Château. Mais comme ce Seigneur étoit jeune,

* Dans la Vie qu'il a faite du Poussin.

& encore ſous la puiſſance de ſa mere, qui n'avoit nulle inclination pour les Tableaux, & qui regardoit dans ſa maiſon un Peintre comme un domeſtique inutile: le Pouſſin, au lieu de ſe voir occupé à ſon Art, ſe trouvoit le plus ſouvent employé à d'autres affaires, ſans avoir le temps d'étudier. Cela le fit réſoudre à s'en retourner. N'ayant pas dequoi faire les frais de ſon voyage il fut contraint de travailler quelque temps dans la Province pour s'entretenir, tâchant peu à peu à s'approcher de Paris.

Il y a apparence que ce fut dans ce temps-là qu'il fit à Blois dans l'Egliſe des Capucins deux Tableaux qu'on y voit encore, & qu'on connoît bien être de ſes premiers ouvrages; & qu'il travailla auſſi dans le Château de Chiverni où il fit quelques Bacchanales. Il revint enfin à Paris, mais ſi fatigué des peines qu'il avoit ſouffertes dans ſon voyage, qu'il tomba malade, & fut obligé d'aller chez ſon pere, & d'y demeurer environ un an à ſe rétablir. Lors qu'il fut entierement gueri il vint à Paris, & alla auſſi dans quelques autres endroits où il continua de peindre, juſqu'à ce qu'enfin pouſſé par le deſir violent qu'il avoit d'aller à Rome, il ſe mit en chemin pour exécuter ſon deſſein. Mais il ne paſſa pas Florence, ayant été contraint par quelque accident à revenir ſur ſes pas. Quelques années aprés ſe rencontrant à Lyon, & voulant pour la ſeconde fois entreprendre le voyage de Rome, il y trouva encore de nouveaux obſtacles. Cependant il s'appliquoit toûjours au travail avec un même amour, & lors qu'en 1623. les Peres Jeſuites de Paris célébrerent la Canonization de Saint Ignace & de Saint François Xa-

Xavier, & que les Ecoliers de leur College, pour rendre cette cérémonie plus considerable, voulurent faire peindre les Miracles de ces deux grands Saints, le Poussin fut choisi pour faire six Tableaux à détrempe. Il avoit une si grande pratique dans cette sorte de travail, qu'il ne fut gueres plus de six jours à les faire. Il est vrai qu'il y travailloit presque autant la nuit que le jour, mais ce fut avec tant de promptitude, qu'il n'avoit pas le temps d'étudier les parties dont ils étoient composez. Il ne laissa pas de faire mieux que les autres Peintres qui furent employez à embellir cette Fête; & les sujets qu'il traita furent les plus estimez.

Dans ce temps-là le Cavalier Marin étoit à Paris. Vous savez qu'il étoit consideré pour un des plus excellens Poëtes Italiens qui fût alors, Comme la Poësie & la Peinture ont beaucoup de rapport entre elles, le Marin jugea aisément de l'esprit du Poussin par ses ouvrages, & combien son genie étoit élevé audessus de celui des autres Peintres: ce qui lui fit desirer de le connoître plus particulierement; & même dans la suite il lui donna un logement pour travailler; admirant combien il avoit l'imagination vive & une facilité à exécuter ses pensées. Il le loüoit souvent de lui voir comme dans les Poëtes ce beau feu qui produit des choses extraordinaires. C'étoit une grande satisfaction au Marin d'avoir sa compagnie, parce que ses indispositions l'obligeant souvent à garder le lit, ou à demeurer au logis, il voyoit pendant ce temps-là représenter quelques-unes de ses inventions poëtiques dont le Poussin prenoit plaisir de faire des desseins, particulierement des sujets tirez de son

Poëme d'Adonis. J'en ai vû quelques-uns à Rome chez Mrs. Maximi qui les conservoient soigneusement parmi plusieurs autres de sa main.

C'est par ces premiers essais qu'on connoît combien deslors il avoit l'esprit fecond, & comment il savoit profiter des entretiens du Cavalier Marin, enrichissant ses compositions des ornemens de la Poësie dont il sût depuis se servir trés-à propos dans les Tableaux qui étoient capables de les souffrir.

Le Marin ne fut pas long-temps sans retourner en Italie; & quand il partit d'ici, il voulut mener avec lui le Poussin: mais il n'étoit pas en état de pouvoir quitter Paris, où il fit quelques Tableaux, entre autres celui qui est dans une Chapelle de l'Eglise de Nôtre-Dame, où il représenta le trépas de la Vierge.

Il ne fut pourtant pas long-temps sans entreprendre pour la troisiéme fois le voyage de Rome. Il y arriva au Printemps de l'année 1624. & y trouva encore le Cavalier Marin, qui en partit bientôt pour aller à Naples, où il mourut peu de temps aprés. Avant que de partir de Rome, il recommanda le Poussin à Mr. Marcello Sacchetti, qui lui procura les bonnes graces du Cardinal Barberin neveu du Pape Urbain VIII. Cette connoissance qui lui devoit être avantageuse, lui fut peu utile alors, parce que le Cardinal étoit sur le point de s'en aller pour ses Légations. De sorte que le Poussin se trouvant sans connoissances dans Rome, sans espoir d'aucun secours, & ne sachant à qui vendre ses ouvrages, étoit obligé de les donner à un prix si bas, qu'ayant peint les deux batailles qui sont aujourd'hui dans le Cabinet du Duc de Noail-

Noailles, il eût bien de la peine d'en avoir sept écus de chacune.

Il n'a pas été le seul, dît Pimandre, qui a trouvé un abord si rude & si fâcheux. Vous m'avez appris que les plus grands Peintres n'ont pas toûjours eû dans les commencemens la fortune favorable.

Il faut considerer, répondis-je, qu'encore que le Poussin eût déja trente ans lors qu'il arriva à Rome, & qu'il eût fait plusieurs ouvrages en France, il n'étoit néanmoins connu que de peu de monde; & sa maniere de peindre assez differente de celle qu'on pratiquoit, & qui étoit comme à la mode, ne le faisoit pas rechercher. Il a conté lui-même assez de fois qu'ayant peint dans ces commencemens-là un Prophete, il n'en put avoir que la valeur de huit francs; & que cependant un jeune Peintre de sa compagnie l'ayant copié, eût quatre écus de sa copie. Le peu de cas qu'on faisoit alors de lui & de ses ouvrages ne le rebutoient pas, songeant moins à gagner de l'argent qu'à se perfectionner. Il se passoit de peu de chose pour sa nourriture & pour son entretien: il demeura même assez long-temps retiré, afin de mieux étudier, & de se remplir l'esprit des belles connoissances qui depuis l'ont rendu si célébre. Il logeoit avec cet excellent Sculpteur François du Quesnoy Flamand. Comme ils étudioient l'un & l'autre d'aprés les Antiques, cela donna lieu au Poussin de modeler, & de faire quelques figures de relief; & ne contribua pas peu à rendre François le Flamand plus savant dans la Sculpture, parce qu'ils mesuroient ensemble toutes les Statuës antiques, & en observoient les proportions.

Il eſt vrai que dans un Memoire que j'ai eû du Sieur Jean Dughet touchant quelques particularitez de la vie & des ouvrages du Pouſſin ſon beau-frere, il écrit que ce fût avec Alexandre Algarde, que le Pouſſin meſura la Statuë d'Antinoüs, & non pas avec François le Flamand, comme l'a écrit le Sieur Bellori, ajoûtant que les proportions que l'on en a données dans l'Eſtampe qui eſt à la fin de la Vie du Pouſſin ſont fauſſes, & du deſſein du Sieur Errard. Et ſur ce que le même Bellori dit que le Pouſſin & François le Flamand, conſiderant ſouvent le Tableau du Titien qui étoit alors dans la Vigne Ludoviſe, & dans lequel il y a quantité de petits enfans, non ſeulement le Pouſſin les copioit avec les couleurs, mais auſſi les modeloit, & en faiſoit des bas-reliefs, ſe formant par là une maniere tendre & agréable à bien deſſiner & à bien peindre de ſemblables ſujets, ainſi qu'on peut voir en pluſieurs Tableaux qu'il fit en ce temps-là. Le même Dughet ne veut pas que ce ſoit d'aprés ces enfans que le Pouſſin ait fait ſon étude, parce qu'on ſait que le Titien étoit moins bon deſſinateur qu'excellent coloriſte : mais il dit que le Pouſſin s'eſt perfectionné en imitant ſeulement la nature. Cependant je ne voi pas qu'il n'ait bien pû conſiderer les ouvrages du Titien, quoi-qu'il ne ſe ſoit pas attaché à les copier ſervilement ; & j'ai ſû du Pouſſin même combien il eſtimoit ſa couleur, & le cas particulier qu'il faiſoit de ſa maniere de toucher le païſage.

Je ſai bien encore qu'il ne s'eſt gueres aſſujeti à copier aucuns Tableaux, & même lors qu'il voyoit quelque choſe parmi les Antiques

qui

qui méritoit d'être remarqué, il se contentoit d'en faire de legeres esquisses. Mais il consideroit attentivement ce qu'il voyoit de plus beau, & s'en imprimoit de fortes images dans l'esprit, disant souvent que c'est en observant les choses qu'un Peintre devient habile, plûtôt qu'en se fatiguant à les copier.

Ce discernement si juste & si exquis qu'il avoit dés ses plus jeunes ans, & la forte passion qu'il avoit pour son art, faisoient qu'il s'y donnoit tout entier avec grand plaisir, & qu'il ne passoit point de temps plus agréablement que lors qu'il travailloit. Tous les jours étoient pour lui des jours d'étude, & tous les momens qu'il employoit à peindre ou à dessiner lui tenoient lieu de divertissement. Il étudioit en quelque lieu qu'il fût. Lors qu'il marchoit par les ruës, il observoit toutes les actions des personnes qu'il voyoit; & s'il en découvroit quelques-unes extraordinaires, il en faisoit des notes dans un livre qu'il portoit exprés sur lui. Il évitoit autant qu'il pouvoit les compagnies, & se déroboit à ses amis, pour se retirer seul dans les Vignes & dans les lieux les plus écartez de Rome, où il pouvoit avec liberté considerer quelques Statuës antiques, quelques vûës agréables, & observer les plus beaux effets de la nature. C'étoit dans ces retraites & ces promenades solitaires qu'il faisoit de legeres esquisses des choses qu'il rencontroit propres, soit pour le païsage, comme des terrasses, des arbres, ou quelques beaux accidens de lumieres; soit pour des compositions d'histoires, comme quelques belles dispositions de figures, quelques accommodemens d'habits, ou d'autres ornemens particuliers, dont ensuite

il ſavoit faire un ſi beau choix, & un ſi bon uſage.

Il ne ſe contentoit pas de connoître les choſes par les ſens, ni d'établir ſes connoiſſances ſur les exemples des plus grands Maîtres : il s'appliqua particulierement à ſavoir la raiſon des differentes beautez qui ſe trouvent dans les ouvrages de l'art, perſuadé qu'il étoit qu'un ouvrier ne peut aquerir la perfection qu'il cherche, s'il ne ſait les moyens d'y arriver, & s'il ne connoît les défauts dans leſquels il peut tomber. C'eſt pour cela qu'outre la lecture qu'il faiſoit des meilleurs livres qui pouvoient lui apprendre en quoi conſiſte le bon & le beau ; ce qui cauſe les déformitez, & de quelle ſorte il faut que le jugement ſe conduiſe dans le choix des ſujets, & dans l'exécution de toutes les parties d'un ouvrage : il s'appliqua encore pour ſe rendre capable dans la pratique autant que dans la théorie de ſon Art, à étudier la Géometrie, & particulierement l'Optique, qui dans la Peinture eſt comme un inſtrument neceſſaire & favorable pour redreſſer les ſens, & empêcher que par foibleſſe ou autrement ils ne ſe trompent, & ne prennent quelquefois de fauſſes apparences pour des veritez ſolides. Il ſe ſervit pour cela des Ecrits du Pere Matheo Zaccolini Theatin, dont je vous ai parlé. Il n'y a point eû de Peintre qui ait mieux ſû que ce Pere les regles de la Perſpective, & qui ait mieux compris les raiſons des lumieres & des ombres. Ces écrits ſont dans la Bibliotheque Barberine, & le Pouſſin qui en avoit fait copier une bonne partie, en faiſoit ſon étude. Comme quelques-uns de ſes amis les voyoient entre ſes mains, qu'il parloit ſavam-

vamment de l'Optique, & qu'il s'en est servi avec beaucoup de bonheur, on a crû qu'il avoit composé un Traité des lumieres & des ombres. Cependant il est vrai qu'il n'a rien écrit sur cette matiere; il s'est contenté d'avoir montré par ses propres Peintures ce qu'il avoit appris du Pere Zaccolini, & même des livres d'Alhazen & de Vitellion. Il avoit aussi beaucoup d'estime pour les livres d'Albert Dure, & pour le Traité de la Peinture de Leon Baptiste Albert.

Pendant qu'il étoit à Paris il s'étoit instruit de l'Anatomie; mais il l'étudia de nouveau, & avec encore plus d'application quand il fût à Rome, tant sur les écrits & les figures de Vesale, que dans les leçons qu'il prenoit d'un savant Chirurgien qui faisoit souvent des dissections.

C'étoit dans le temps que la plûpart des jeunes Peintres qui étoient à Rome, attirez par la grande réputation où étoit le Guide, alloient avec empressement copier son Tableau du Martyre de Saint André qui est à Saint Gregoire. Le Poussin étoit presque le seul qui s'attachoit à dessiner celui du Dominiquin, lequel est dans le même endroit; & il en fit si bien remarquer la beauté, que la plûpart des autres Peintres persuadez par ses paroles & par son exemple, quitterent le Guide pour étudier d'aprés le Dominiquin.

Car bien que le Poussin fît sa principale étude d'aprés les belles Antiques, & les ouvrages de Raphaël, sur lesquels il rectifioit toutes ses idées, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût de l'estime pour d'autres Maîtres. Il regardoit le Dominiquin comme le meilleur de l'école des Caraches

raches pour la correction du dessein, & pour les fortes expressions.

Il consideroit aussi ceux qui ont eû un beau pinceau, & l'on ne peut nier que dans ses commencemens il n'ait beaucoup observé le coloris du Titien. Mais on peut remarquer qu'à mesure qu'il se perfectionnoit, il s'est toûjours de plus en plus attaché à ce qui regarde la forme & la correction du dessein qu'il a bien connu être la principale partie de la Peinture, & pour laquelle les plus grands Peintres ont comme abandonné les autres aussitôt qu'ils ont compris en quoi consiste l'excellence de leur art.

Le Cardinal Barberin étant de retour de ses Légations de France & d'Espagne, donna de l'emploi au Poussin, qui d'abord fit ce beau Tableau de Germanicus que vous avez vû à Rome, & dont les nobles & savantes expressions vous touchoient si fort.

Il représenta ensuite la prise de Jerusalem par l'Empereur Titus. Ce Tableau qui a été longtemps dans le Cabinet de la Duchesse d'Aiguillon, est présentement dans celui de Mr. de Saintot Maître des Ceremonies. Comme le Cardinal Barberin en fit un présent peu de temps aprés qu'il fut fait, le Poussin en commença un autre du même sujet, mais beaucoup plus rempli de figures, & traité d'une maniere encore plus savante. Il y représenta l'Empereur victorieux, & à ses pieds la nation Juive, qui par le miserable état où elle fut réduite devoit bien connoître deslors l'effet des menaces qu'elle avoit si souvent entenduës des Prophetes, & de la bouche même de Jesus-Christ. On y voit ce Temple si célébre saccagé par les soldats, qui en le dé-

détruisant emportent le Chandelier, les Vases d'or, & les autres Ornemens sacrez qui le rendoient si riche & si considerable. Ces dépouilles parurent si précieuses à l'Empereur, qu'on les représenta dans les bas-reliefs de l'Arc-de-triomphe qu'on lui dressa ensuite de cette expedition, & qu'on voit encore aujourd'hui dans les restes de cet ancien monument comme une marque éternelle de la punition de ce peuple. Ce Tableau qui est un des beaux que le Poussin ait faits pour les fortes expressions, fut encore donné par le Cardinal Barberin au Prince d'Echemberg Ambassadeur d'Obedience pour l'Empereur vers le Pape Urbain VIII.

Le Cavalier del Pozzo que vous avez connu, étoit alors en grande consideration à la Cour de Rome, non-seulement par sa faveur auprés du Cardinal Barberin, mais encore par sa vertu qui le rendoit digne de la pourpre, dont on croyoit qu'il seroit revêtu; par la connoissance qu'il avoit des belles Lettres, par son amour pour les beaux Arts, par sa générosité & son inclination à servir & à proteger toutes les personnes de mérite. Le Poussin fut un de ceux qu'il considera beaucoup, cherchant même tous les moyens de faire connoître les rares talens qu'il voyoit en lui. Comme il le servoit auprés du Cardinal Barberin, il lui procura un des Tableaux que l'on devoit faire dans l'Eglise de Saint Pierre.

N'est-ce pas, interrompit Pymandre, le Saint Erasme que nous avons vû ensemble, & le seul où j'ai remarqué que le Poussin a mis son nom?

C'est celui-là-même, repris-je. Il fit dans ce temps-là * un autre grand Tableau où il a représ-

* Vers l'an 1630.

présenté comment la Vierge s'apparut à S. Jaques dans la ville de Saragoce en Espagne *, où depuis on bâtit un Temple à son honneur, qu'on appelle *Nuestra Segnora del Pilo.* Cet ouvrage qu'il envoya en Flandre, est dans le Cabinet du Roi. Il en fit encore deux autres, l'un des amours de Flore & de Zephir, & celui qu'on appelle la Peste. Ce dernier lui donna beaucoup de réputation. Vous pouvez vous souvenir que nous fûmes le voir chez un Sculpteur nommé Matheo, auquel il appartenoit alors. Le Poussin y a peint de quelle sorte Dieu affligea les Philistins d'une cruelle & honteuse maladie, pour avoir enlevé l'Arche des Israëlites, & l'avoir mise dans la ville d'Azot. Ce Tableau, dont le Poussin n'avoit eû que soixante écus, aprés avoir passé en plusieurs mains, fut vendu mille écus au Duc de Richelieu, de qui le Roi l'a eû. On voit dans les figures malades & mourantes qui sont sur le devant, comment le Poussin cherchoit à imiter par ses pensées & ses expressions, ce qu'on a écrit des anciens Peintres Grecs, & ce que Raphaël a fait de plus beau. Les principales figures ont environ trois palmes † de haut de même que celles du Germanicus.

Cette maniere de peindre de grands sujets plût extrémement à tout le monde: de sorte que la réputation du Poussin s'étant répanduë par tout, on lui envoyoit de divers endroits, & particulierement de Paris, des mesures pour avoir des Tableaux de Cabinet, & d'une grandeur médiocre. Ce

* *Cesar-Augusta.* Durant. *de Ritib. Eccles. l.* 1.

† La Palme de Rome dont on se sert a present est de 8. pouces 3. lignes.

Ce qui lui donna occasion de renfermer son pinceau dans des bornes un peu étroites, mais qui lui donnoient cependant assez de lieu pour faire paroître ses nobles conceptions, & pour étaler dans de petits espaces de grandes & savantes dispositions.

Il possédoit alors, comme je vous ai dit, l'amitié du Cavalier del Pozzo, qui avoit amassé dans son Cabinet tout ce qu'il avoit pû trouver de plus rare dans les médailles & dans toutes les choses antiques, dont le Poussin pouvoit disposer, & en faire des études: ce qui joint aux entretiens savans qu'il avoit avec ce généreux ami, ne lui étoit pas d'un petit secours, parce qu'il apprenoit de lui à connoître dans les livres des meilleurs Auteurs les choses dont il avoit besoin pour bien représenter les sujets qu'il entreprenoit de traiter. Ce fût par son moyen qu'il eût la communication des Ecrits de Leonard de Vinci, lesquels étoient dans la Bibliotheque Barberine. Il ne se contenta pas de les lire, il dessina fort correctement toutes les figures qui servent pour la démonstration & pour l'intelligence du discours. Car il n'y avoit dans l'original que de foibles équisses, comme vous pouvez vous en souvenir, puis que je vous fis voir les unes & les autres qu'on me prêta à Rome, & que je fis copier.

Ne sont-ce pas, dît Pymandre, les mêmes que l'on a gravées depuis dans le Traité de Peinture que Mr. de Chambray a traduit? Il me semble avoir vû une Lettre dans les Ouvrages de Bosse que le Poussin lui avoit écrite, par laquelle il paroît n'être point content qu'on eût fait imprimer ces écrits, & où il

traite

traite de *goffes* les figures qu'on y a ajoûtées.

Il est vrai, repartis-je, que le Poussin ne croyoit pas qu'on dût mettre au jour ce Traité de Leonard, qui, à dire vrai, n'est ni en bon ordre, ni assez bien digeré. Cependant le public est obligé à la peine que le Traducteur a prise, parce que les maximes qu'il contient sont excellentes, & donnent de grandes lumieres à un Peintre intelligent qui s'applique à les lire. Le Sieur du Fresnoy, comme vous avez vû, s'en est heureusement servi dans son Poëme de la Peinture ; & quelque chose que le Poussin en ait pû dire, il en a tiré beaucoup de lumiere.

Pour reconnoître les bons offices & les témoignages d'affection du Cavalier del Pozzo, il étoit toûjours prêt à exécuter les choses qu'il desiroit. Il en donna des marques par le grand nombre de Tableaux qu'il fit pour lui préferablement à tout autre, & avec beaucoup de soin & d'étude, particulierement ceux des sept Sacremens. Ils n'ont que deux palmes de long ; mais ils sont exécutez dans la plus haute idée qu'un Peintre puisse avoir de la dignité des sujets qu'ils traitent, & dans la plus belle intelligence de l'art. Ce sont ces ouvrages si excellens qui firent desirer à Mr. de Chantelou Maître d'Hôtel du Roi d'en avoir de semblables. Ceux du Cavalier del Pozzo furent achevez en differens temps. Le Sacrement du Baptême n'étoit encore qu'ébauché lors que le Poussin vint à Paris, où il le finit.

Il me seroit malaisé de vous faire un détail de tous les ouvrages que le Poussin fit à Rome avant qu'il en partît pour venir ici : je vous nom-

nommerai seulement ceux dont je pourrai me souvenir.

Le Cavalier del Pozzo eût de lui, outre les sept Sacrèmens, un Saint Jean qui baptise dans le desert, & quelques autres que vous avez vûs. Il en fit qui fûrent portez en Espagne, à Naples, & en divers autres lieux. Il en envoya deux à Turin au Marquis de Voghera parent du Cavalier del Pozzo, l'un représentant le passage de la Mer Rouge, & l'autre l'Adoration du Veau d'Or, tous deux admirables pour la grande ordonnance, la beauté du dessein, & les fortes expressions. Ils sont présentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine. Il avoit fait encore un pareil sujet de l'Adoration du Veau d'Or, lequel perit dans les révoltes de Naples, & dont un morceau fut apporté à Rome.

Il peignit vers le même temps, pour le Marêchal de Crequi alors Ambassadeur à Rome, un Bain de Femmes, que vous avez pû voir aux Galeries du Louvre chez le Sieur Stella.

Il fit aussi un grand Tableau du Ravissement des Sabines, qui a été à Madame la Duchesse d'Aiguillon, & qui est aujourd'hui dans le Cabinet de Mr. de la Ravoir.

Il fit pour Mr. de Gillier, qui étoit auprés du Marêchal de Crequi, cet excellent ouvrage où Moyse frape le Rocher, & qui aprés avoir été dans les Cabinets de Mr. de l'Isle Sourdiere, du Président de Bellievre, de Mr. Dreux, est aujourd'hui un des plus considerables Tableaux que l'on voye parmi ceux de Mr. le Marquis de Seignelay.

En 1637. il travailla à un grand Tableau que vous avez vû dans la Galerie de Mr. de la Vril-

liere

liere Secretaire d'Etat, où est représenté comment Furius Camillus renvoye les Enfans des Faleriens, & fait fouëter leur Maître, qui par une infame lâcheté les avoit livrez aux Romains leurs ennemis.

Quelques années auparavant, le Poussin avoit traite le même sujet sur une toile d'une médiocre grandeur. Il y a quelque difference entre ces deux Tableaux, quoi-qu'ils représentent la même histoire. Le plus petit est entre les mains de Mr. Passart Maître des Comptes. Il fit encore dans le même temps deux Tableaux, l'un pour la Fleur Peintre, où il représenta Pan & Syringue; & l'autre pour le Sieur Stella, où l'on voit Armide qui emporte Regnaud. Le premier est présentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine, & l'autre dans celui de Mr. de Boisfranc. Lors que le Poussin envoya celui du Sieur Stella, il lui écrivit le soin qu'il avoit pris à le bien faire. „Je l'ai peint, dit-il, de la maniere que vous verrez, d'autant que le sujet est „ de soi mol, à la difference de celui de Mr. „ de la Vrilliere, qui est d'une maniere plus se„ vere, comme il est raisonnable, considerant „ le sujet qui est héroïque.

Le Poussin avoit de grands égards à traiter differemment tous les sujets qu'il représentoit, non seulement par les differentes expressions, mais encore par les diverses manieres de peindre les unes plus délicates, les autres plus fortes. C'est pourquoi il étoit bien aise qu'on connût dans ses ouvrages le soin qu'il prenoit. Aussi dans la même Lettre, en parlant au Sieur Stella du Tableau de la Mane qui est aujourd'hui dans le Cabinet du Roi, & auquel il tra-

vail-

vailloit alors : „ J'ai trouvé, dit-il, une certai-
„ ne distribution pour le Tableau de Mr. de
„ Chantelou, & certaines attitudes naturelles,
„ qui font voir dans le peuple Juif la misere &
„ la faim où il étoit réduit, & aussi la joye &
„ l'allegresse où il se trouve; l'admiration dont
„ il est touché, le respect & la réverence qu'il
„ a pour son Législateur, avec un mélange de
„ femmes, d'enfans & d'hommes d'âge & de
„ temperamens differens; choses, comme je croi,
„ qui ne déplairont pas à ceux qui les sauront
„ bien lire.

Il fit encore dans le même temps, pour le Sieur Stella, Hercule qui emporte Déjanire. Ce Tableau est dans le Cabinet de Mr. de Chantelou, auquel le Poussin envoya celui de la Mane au mois d'Avril 1639. lors qu'il disposoit ses affaires pour venir en France, aprés que les grandes chaleurs seroient passées.

Entre les Tableaux qu'il avoit déja envoyez à Paris, il y avoit quatre Bacchanales pour le Cardinal de Richelieu, un Triomphe de Neptune qui paroît dans son char tiré par quatre chevaux marins, & accompagné d'une suite de Tritons & de Nereïdes. Ces sujets travaillez poëtiquement avec ce beau feu & cet art admirable qu'on peut dire si conforme à l'esprit des Poëtes, des Peintres, & des Sculpteurs anciens, & tant d'autres ouvrages de lui répandus quasi par toute l'Europe, rendoient célébre le nom du Poussin. Et comme alors Mr. de Noyers Secretaire d'Etat, & Surintendant des Bâtimens, suivant les intentions du Roi, cherchoit à perfectionner les Arts dans le Royaume, il résolut d'attirer à Paris une personne d'un aussi grand

mérite

mérite qu'étoit le Poussin, & lui en fit écrire. Mais, soit que le Poussin attendît qu'on lui expliquât clairement les avantages qu'on vouloit lui faire, ou qu'aimant autant qu'il faisoit le repos & la douceur qu'il goûtoit dans Rome, il eût de la peine à se résoudre de venir à Paris, comme j'ai vû par une de ses Lettres, * où il témoigne à Mr. de Chantelou, qu'il ne desire point quitter Rome, mais d'y servir le Roi, Mr. le Cardinal & Mr. de Noyers en tout ce qui lui sera commandé : ce ne fut qu'aprés avoir reçû la Lettre † de Mr. de Noyers & celle du Roi qu'il écrivit à Mr. de Chantelou qu'il se disposoit pour partir l'Automne suivant.

Quelques charmes qui le retinssent en Italie, il lui eût été malaisé de ne pas obéïr aux ordres que le Roi daigna lui donner, & de n'être pas satisfait des conditions honorables que Mr. de Noyers lui marque. Comme j'ai trouvé ce matin ces deux Lettres sous ma main avec quelques autres écrits qui regardent nôtre illustre Peintre, vous serez bien aise de les voir.

Alors Pymandre me les ayant demandées commença à lire celle de Mr. de Noyers.

MONSIEUR,

AUssi-tôt que le Roi m'eût fait l'honneur de me donner la charge de Surintendant de ses Bâtimens, il me vint en pensée de me servir de l'autorité qu'elle me donne pour remettre en honneur les Arts & les Sciences ; & comme j'ai un amour

tout

* Du 15. Janvier 1639.

† Des 14. & 15. de Janvier 1639.

tout particulier pour la Peinture, je fis dessein de la caresser comme une maîtresse bien-aimée, & de lui donner les prémices de mes soins. Vous l'avez sû par vos amis qui sont de-deçà ; & comme je les priai de vous écrire de ma part, que je demandois justice à l'Italie, & que du moins elle nous fît restitution de ce qu'elle detenoit depuis tant d'années, attendant que pour une entiere satisfaction elle nous donnât encore quelques-uns de ses nourrissons. Vous entendez bien que par là je répetois Mr. le Poussin, & quelque autre excellent Peintre Italien. Et afin de faire connoître aux uns & aux autres l'estime que le Roi faisoit de vôtre personne, & des autres hommes rares & vertueux comme vous, je vous fis écrire ce que je vous confirme par celle-ci qui vous servira de premiere assûrance de la promesse que l'on vous fait, jusques à ce qu'à vôtre arrivée je vous mette en main les Brevets & les Expéditions du Roi; que je vous envoyerai mille écus pour les frais de vôtre voyage ; que je vous ferai donner mille écus de gages par chacun an, un logement commode dans la Maison du Roi, soit au Louvre à Paris, ou à Fontainebleau, à vôtre choix ; que je vous le ferai meubler honnêtement pour la premiere fois ; que vous y logerez, si vous voulez, cela étant à votre choix ; que vous ne peindrez point en plafond, ni en voûtes, & que vous ne serez obligé que pour cinq années, ainsi que vous le desirez, bien que j'espere que lors que vous aurez respiré l'air de la Patrie, difficilement le quitterez-vous.

Vous voyez maintenant clair dans les conditions que l'on vous propose, & que vous avez desirées. Il reste à vous en dire une seule, qui est que vous

ne peindrez pour personne que par ma permission: car je vous fais venir pour le Roi, non pour les particuliers. Ce que je ne vous dis pas pour vous exclure de les servir, mais j'entens que ce ne soit que par mon ordre. Aprés cela venez gayement, & vous assûrez que vous trouverez ici plus de contentement que vous ne vous en pouvez imaginer. DE NOYERS. *A Ruel ce* 14. *Janvier* 1639. *A Monsieur Poussin.*

La Lettre du Roi étoit conçûë en ces termes.

CHer & bien-amé, Nous ayant été fait rapport par aucuns de nos plus specieux serviteurs de l'estime que vous vous étes aquise, & du rang que vous tenez parmi les plus fameux & les plus excellens Peintres de toute l'Italie, & desirant, à l'imitation de nos Prédecesseurs, contribuer autant qu'il nous sera possible à l'ornement & décoration de nos Maisons Royales, en appellant auprés de nous ceux qui excellent dans les Arts, & dont la suffisance se fait remarquer dans les lieux où ils semblent les plus cheris, Nous vous faisons eette Lettre pour vous dire, que Nous vous avons choisi & retenu pour l'un de nos Peintres ordinaires, & que Nous voulons dorénavant vous employer en cette qualité. A cet effet nôtre intention est que la présente reçûë, vous ayez à vous disposer de venir par-deçà, où les services que vous nous rendrez seront aussi considerez, que vos œuvres & vôtre merite le sont dans les lieux où vous étes, en donnant ordre au Sieur de Noyers Conseiller en nôtre Conseil d'Etat, Secretaire de nos Commandemens, & Surintendant de nos Bâtimens, de vous faire plus particulierement entendre le cas que nous faisons de vous, &

le

le bien & avantage que nous avons résolu de vous faire Nous n'ajoûterons rien à la présente que pour prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Donné à Fontaimebleau le 15 Janvier 1639.

Soit que le Poussin eût de la peine à quitter sa femme & le sejour de Rome, soit qu'il ressentît en effet quelques incommoditez qui lui fissent appréhender celles d'un long voyage; il écrivit au mois de Septembre à Mr. de Chantelou, qu'il n'étoit pas en assez bonne santé pour sortir de Rome; & trois mois aprés * il manda à Mr. de Noyers la même chose, & témoigna à Mr. de Chantelou par une autre Lettre du même jour qu'il voudroit bien se dégager de venir en France.

Son retardement & ses Lettres fâchoient d'autant plus Mr. de Noyers, qu'il avoit crû que le Poussin seroit à Paris dans la fin de l'année, comme il lui avoit fait esperer, & comme le Roi & Mr. le Cardinal s'y attendoient. Cela fit que Mr. de Chantelou hâta le voyage qu'il devoit faire en Italie, & qu'étant arrivé à Rome, il obligea le Poussin à partir, & l'amena avec lui en France à la fin de l'année 1640. Mr. de Noyers le reçût avec autant de joye qu'il l'attendoit avec d'impatience, & le présenta au Cardinal de Richelieu qui l'embrassa avec cet air agréable & engageant qu'il avoit pour toutes les personnes d'un merite extraordinaire. En suite on le conduisit dans un logis qu'on lui avoit destiné dans le Jardin des Thuilleries, & qu'il trouva meublé & garni de toutes choses. Trois jours aprés il alla à Saint Germain trouver le Roi, qui

B 2 le

* Le 15. Décembre 1639.

le reçût avec beaucoup de bonté, & lui parla assez long-temps.

Sa Majesté lui ordonna de faire deux grands Tableaux, l'un pour la Chapelle de Saint Germain en Laye, & l'autre pour celle de Fontainebleau; & voulant lui donner encore des marques plus particulieres de son estime, il le déclara son premier Peintre ordinaire, avec trois mille livres de gages, & son logement dans les Thuilleries, comme il est porté par le Brevet qui lui en fut expedié le 20 Mars 1641.

Le Poussin de son côté bien aise que Mr. de Noyers eût choisi la Cene de Nôtre Seigneur pour sujet du Tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain, se mit aussitôt à y travailler, & à faire des desseins pour des Tapisseries que Mr. de la Planche Tresorier des Bâtimens lui proposa de la part de Mr. de Noyers; & quoi-qu'outre cela on l'occupât encore à faire des desseins pour les frontispices des Livres qu'on imprimoit au Louvre, il ne laissoit pas de disposer des cartons pour la grande Galerie du Louvre où il vouloit répresenter dans des bas-reliefs feints de stuc une suite des actions d'Hercule. Vous en pouvez voir plusieurs desseins de la main du Poussin trés-finis & trés-beaux, qui sont chez Mr. de Fromont de Veine.

Tant de grands ouvrages que l'on préparoit au Poussin, les graces qu'il recevoit du Roi & de ses Ministres, attiroient sur lui la jalousie des autres Peintres François, particulierement de Voûët & de ses Eleves, qui en toutes rencontres ne manquoient pas de critiquer ce qu'il faisoit.

Fouquiere excellent païsagiste avoit eû ordre

de

de Mr. de Noyers de peindre des vuës de toutes les principales Villes de France, pour mettre entre les fenêtres de la grande Galerie du Louvre, & en remplir les trumeaux. Il crut que cet ouvrage, qui veritablement eût été considerable, devoit le rendre maître de toute la conduite des ornemens de la Galerie; & comme cela ne réüssissoit pas selon son desir, il fut un de ceux qui se plaignit le plus du Poussin qui en écrivit alors à Mr. de Chantelou en ces termes.
„ Le Baron de Fouquieres est venu me parler
„ avec sa grandeur accoûtumée. Il trouve fort
„ étrange de ce qu'on a mis la main à l'œuvre
„ de la grande Galerie sans lui en avoir com-
„ muniqué aucune chose. Il dit avoir un ordre
„ du Roi confirmé de Monseigneur de Noyers,
„ prétendant que ses païsages soient l'ornement
„ principal de ce lieu, le reste n'étant seulement
„ que des incidens.

Je me souviens, dit Pymandre, d'avoir vû ce Fouquieres qui portoit toujours une longue épée.

C'est pourquoi, repartis-je, le Poussin l'appelle le Baron, car il eut cru dégénérer à sa noblesse, s'il n'eut même travaillé avec une épée à son côté.

S'il étoit, repliqua Pymandre, parent de certains Fouquieres d'Allemagne, il pouvoit comme eux avoir beaucoup de cœur; car j'en ai oüi parler comme de personnes puissantes & généreuses.

Si quelques-uns, répondis-je, ont cru qu'il fût de cette famille, ils n'ont pas sû que leurs noms ni leurs païs n'ont aucun rapport. Fouquieres le Peintre étoit né en Flandre de parens

médiocres. Il fut Eleve de Brugle le païsagiste, qu'on appelloit par raillerie Brugle de Velours, parce qu'il étoit souvent vêtu de cette étoffe, & que ses habits étoient toûjours magnifiques. Ceux dont vous voulez parler se nommoient Fouckers; ils étoient d'Ausbourg, & les plus riches & accreditez negocians de leur ville. Du temps de l'Empereur Charles V. ils avoient obtenu un Privilege, pour faire seuls passer de Venise en Allemagne toutes les Epiceries qui se distribuoient en France & dans les autres païs voisins. Comme elles ne venoient alors du Levant que par la Mer Rouge sur la Mediterranée, elles étoient rares & fort cheres. Ainsi les Fouckers firent une si grande fortune, qu'ils étoient estimez les plus opulens de toute l'Allemagne, où il y a un proverbe, qui dit d'un homme fort accommodé, qu'il est aussi riche que les Fouckers. Cette maison est encore en grand credit, plusieurs de cette famille ayant rempli des charges considerables dans les Armées & dans la Cour des Empereurs.

On rapporte de ces riches négocians comme une chose assez singuliere & curieuse à savoir, que l'Empereur Charles V. au retour de Thunis, passant en Italie, & delà par la ville d'Ausbourg, fut loger chez eux; que pour lui marquer davantage leur reconnoissance & la joye de l'honneur qu'ils recevoient, un jour parmi les magnificences dont ils le régaloient, ils firent mettre sous la cheminée un fagot de canelle qui étoit une marchandise de grand prix, & lui ayant montré une promesse d'une somme trés-considerable qu'ils avoient de lui, y mirent le feu, & en allumerent le fagot, qui rendit une odeur & une

clarté d'autant plus douce & plus agréable à l'Empereur, qu'il se vit quitte d'une dette que ses affaires d'alors ne lui permettoient pas de payer facilement, & de laquelle ils lui firent présent de cette maniere assez galante.

Or la famille de Fouquieres Peintre n'a jamais été en état de faire de si grandes liberalitez. Et quant à lui, pour soûtenir sa vanité sur le fait de la Noblesse que le Roi lui avoit accordée, il souffroit volontiers toutes sortes d'incommoditez, aimant mieux ne point travailler, & ne rien gagner, que de n'être pas consideré comme un Gentilhomme d'un merite extraordinaire. Il est vrai que pour ce qui regarde ses Tableaux, il en a fait de trés-excellens, & qu'il avoit une maniere bien plus vraye & meilleure que son Maître. Ce qu'il a peint d'aprés le naturel ne peut être plus beau & mieux traité. Il y a quantité de ses ouvrages à Paris que vous pouvez avoir vûs. Un de ses disciples nommé Rendu en a beaucoup copié. Ils sont morts tous les deux sans avoir laissé de bien.

Mais revenons au Poussin. Pendant que plusieurs cherchoient à diminuër sa réputation, en blâmant ses peintures, il ne laissoit pas de travailler assez tranquillement. Il acheva le Tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye au mois d'Août 1641. Cet ouvrage est traité d'une maniere extraordinaire, tant pour la disposition du sujet, que pour les beaux effets des lumieres qui sont distribuées avec tant de science, que par ce seul Tableau si rempli de toutes les plus nobles parties de la Peinture, les savans connurent bien l'excellence de son esprit, & la difference qu'il y avoit de lui aux autres Peintres.

Cela parut encore davantage quand il eût fini le Tableau du Noviciat des Jesuites, où il a représenté un des Miracles de S. François Xavier au Japon. Je vous en parlai il y a quelque temps comme nous étions dans les appartemens des Tuilleries. Cependant bien loin que ces beaux ouvrages & tout ce qu'il faisoit faire dans la grande Galerie du Louvre pour l'orner agréablement, & à peu de frais, convainquît ses ennemis de son grand mérite, ou fît cesser leur envie; au contraire, cela ne servoit qu'à les irriter davantage. Comme il y a peu de personnes capables de juger de la perfection des choses, il ne leur étoit pas malaisé de faire croire aux ignorans que ces ouvrages considerables par leur simplicité, n'étoient pas comparables à une infinité d'autres que le vulgaire estime par la quantité & la richesse des ornemens.

Le Mercier Architecte du Roi avoit commencé à faire travailler à la grande Galerie du Louvre, & dans la voute avoit déja disposé des compartimens pour y mettre des Tableaux avec des bordures & des ornemens à sa maniere, c'est à dire, fort pesans & massifs. Car quoi qu'il eût les qualitez d'un trés-bon Architecte, il n'avoit pas néanmoins toutes celles qui sont necessaires pour la beauté & l'enrichissement des dedans.

De-sorte que le Poussin fit changer ce qui avoit été commencé par le Mercier, comme choses qui ne lui paroissoient nullement convenables ni au lieu ni au dessein qu'il avoit formé. Ce changement offensa le Mercier, qui s'en plaignit; & les Peintres mal contens se joignirent à lui pour décrier tout ce que le Poussin faisoit.

On

On voyoit alors le Tableau qu'il avoit fait au grand Autel du Noviciat des Jesuites. Il y en avoit aussi un de Voüet à un des Autels de la même Eglise, que ceux de son parti faisoient valoir autant qu'ils pouvoient, disant que sa maniere approchoit de celle du Guide. Cependant ils étoient assez empêchez à reprendre quelque chose dans celui du Poussin qui est d'une beauté surprenante, & dont les expressions sont si belles & si naturelles que les ignorans n'en sont pas moins touchez que les savans. Pour y marquer néanmoins quelque défaut, & ne pas souffrir qu'il passât pour un ouvrage accompli, ils publioient, par tout que le Christ qui est dans la gloire avoit trop de fierté, & qu'il ressembloit à un Jupiter tonnant.

Ces discours n'auroient pas été capables de toucher le Poussin, s'il n'eût sû qu'ils alloient jusques à Mr. de Noyers qui les écoutoit, & qui peut-être en fit paroître quelque chose. Cela donna occasion au Poussin de lui écrire une grande Lettre qu'il commença par lui dire:
„ Qu'il auroit souhaité de même que faisoit autrefois un Philosophe, qu'on pût voir ce qui se passe dans l'homme, parce que non seulement on y découvriroit le vice & la vertu, mais aussi les sciences & les bonnes disciplines; ce qui seroit d'un grand avantage pour les personnes savantes, desquelles on pourroit mieux connoître le merite: mais comme la nature en a usé d'une autre sorte, il est aussi difficile de bien juger de la capacité des personnes dans les Sciences & dans les Arts, que de leurs bonnes ou de leurs mauvaises inclinations dans les moeurs.

„ Que toute l'étude & l'induſtrie des gens ſa-
„ vans ne peut obliger le reſte des hommes à
„ avoir une croyance entiere en ce qu'ils diſent.
„ Ce qui de tout temps a été aſſez connu à l'é-
„ gard des Peintres non ſeulement les plus an-
„ ciens mais encore les modernes, comme d'un
„ Annibal Carache, & d'un Dominiquin, qui
„ ne manquerent ni d'art, ni de ſcience, pour
„ faire juger de leur mérite, qui pourtant ne
„ fut point connu, tant par un effet de leur mau-
„ vaiſe fortune, que par les brigues de leurs en-
„ vieux qui joüirent pendant leur vie d'une ré-
„ putation & d'un honneur qu'ils ne méri-
„ toient point. Qu'il ſe peut mettre au rang
„ des Caraches & des Dominiquins dans leur
„ malheur. Et s'adreſſant à Mr. de Noyers, il
„ ſe plaint de ce qu'il prête l'oreille aux médi-
„ ſances de ſes ennemis, lui qui devroit être ſon
„ protecteur, puis que c'eſt lui qui leur donne
„ occaſion de le calomnier, en faiſant ôter leurs
„ Tableaux des lieux où ils étoient, pour y pla-
„ cer les ſiens.

„ Que ceux qui avoient mis la main à ce qui
„ avoit été commencé dans la grande Galerie,
„ & qui prétendoient y faire quelque gain, ceux
„ encore qui eſperoient avoir quelques Tableaux
„ de ſa main, & qui s'en voyoient privez par la
„ défenſe qu'il lui a faite de ne point travailler
„ pour les particuliers, ſont autant d'ennemis
„ qui crient ſans ceſſe contre lui. Qu'encore
„ qu'il n'ait rien à craindre d'eux, puis que par
„ la grace de Dieu il s'eſt aquis des biens qui
„ ne ſont point des biens de fortune qu'on lui
„ puiſſe ôter, mais avec leſquels il peut aller
„ par tout: la douleur néanmoins de ſe ſentir ſi
mal-

„ maltraité, lui fourniroit assez de matiere pour „ faire voir les raisons qu'il a de soûtenir ses „ opinions plus solides que celles des autres, „ & lui faire connoître l'impertinence de ses ca„ lomniateurs. Mais que la crainte de lui être „ ennuyeux le réduit à lui dire en peu de mots; „ que ceux qui le dégoûtent des ouvrages qu'il „ a commencez dans la grande Galerie sont des „ ignorans, ou des malicieux. Que tout le „ monde en peut juger de la sorte, & que lui„ même devroit bien s'appercevoir que ce n'a „ point été par hazard, mais avec raison qu'il „ a évité les défauts & les choses monstrueuses „ qui paroissoient déja assez dans ce que le Mer„ cier avoit commencé, telles que sont la lour„ de & desagréable pesanteur de l'ouvrage; l'ab„ baissement de la voûte qui sembloit tomber en „ bas; l'extrême froideur de la composition; „ l'aspect melancolique, pauvre & sec de toutes „ les parties; & certaines choses contraires & „ opposées mises ensemble, que les sens & la „ raison ne peuvent souffrir, comme ce qui „ est trop gros & ce qui est trop délié; les „ parties trop grandes & celles qui sont trop „ petites; le trop fort & le trop foible, avec un „ accompagnement entier d'autres choses desa„ gréables.

„ Il n'y avoit, continuë-t-il dans sa Lettre, „ aucune varieté; rien ne se pouvoit soûtenir; „ l'on n'y trouvoit ni liaison, ni suite. Les „ grandeurs des quadres n'avoient aucune pro„ portion avec leurs distances, & ne se pou„ voient voir commodément, parce que ces „ quadres étoient placez au milieu de la voûte, „ & justement sur la tête des regardans, qui

„ se seroient, s'il faut ainsi dire, aveuglez en „ pensant les considerer. Tout le compartiment „ étoit défectueux, l'Architecte s'étant assujetti „ à certaines consoles qui regnent le long de „ la corniche, lesquelles ne sont pas en pa- „ reil nombre des deux côtez, puis qu'il s'en „ trouve quatre d'un côté, & cinq à l'oppo- „ site: ce qui auroit obligé à défaire tout l'ou- „ vrage, ou bien y laisser des défauts insuppor- „ tables.

Aprés avoir ainsi remarqué ces manquemens, & apporté les raisons qu'il avoit eûës de tout changer, il justifie sa conduite, & ce qu'il a fait, en faisant comprendre de quelle sorte l'on doit regarder les choses pour en bien juger.

„ Il faut savoir, dit-il, qu'il y a deux manie- „ res de voir les objets, l'une en les voyant sim- „ plement, & l'autre en les considerant avec „ attention. Voir simplement n'est autre chose „ que recevoir naturellement dans l'œil la for- „ me & la ressemblance de la chose vûë. Mais „ voir un objet en le considerant, c'est qu'outre „ la simple & naturelle réception de la forme „ dans l'œil, l'on cherche avec une applica- „ tion particuliere les moyens de bien connoî- „ tre ce même objet: Ainsi on peut dire que le „ simple aspect est une operation naturelle, & „ que ce que je nomme le *Prospect* est un office „ de raison qui dépend de trois choses, savoir „ de l'œil, du rayon visuel, & de la distance „ de l'œil à l'objet: & c'est de cette connois- „ sance dont il seroit à souhaiter que ceux qui „ se mêlent de donner leur jugement fussent „ bien instruits.

M'é-

M'étant un peu arrêté, je regardai Pymandre, & lui dis, Ne vous lassez pas, je vous prie, du recit que je vous fais de la Lettre du Poussin. Outre que vous verrez de quelle sorte il justifie savamment la conduite qu'il a tenuë dans ses ouvrages, vous y apprendrez à bien juger, & à ne pas vous laisser prévenir facilement par les fausses opinions de ceux qui approuvent ou qui blâment les choses trop legerement. Aprés cela je repris ainsi mon discours.

„ Il faut observer, continuë le Poussin, que „ le lambris de la Galerie a vingt-un pieds de „ haut, & vingt-quatre pieds de long d'une fe- „ nêtre à l'autre. La largeur de la Galerie qui „ sert de distance pour considerer l'étenduë du „ lambris a aussi vingt-quatre pieds. Le Tableau „ du milieu du lambris a douze pieds de long „ sur neuf pieds de haut, y compris la bordure: „ desorte que la largeur de la Galerie est d'une „ distance proportionnée pour voir d'un coup „ d'œil le Tableau qui doit être dans le lambris. „ Pourquoi donc dit-on que les Tableaux des „ lambris sont trop petits, puis que toute la Ga- „ lerie se doit considerer par parties, & chaque „ trumeau en particulier? Du même endroit & „ de la même distance on doit regarder d'un seul „ coup d'œil la moitié du cintre de la voûte „ audessus du lambris, & l'on doit connoître „ que tout ce que j'ai disposé dans cette voûte „ doit être consideré comme y étant attaché & „ en plaque, sans prétendre qu'il y ait aucun „ corps qui rompe ou qui soit au-delà & plus „ enfoncé que la superficie de la voûte, mais „ que le tout fait également son cintre & sa „ figure.

„ Que si j'eusse fait ces parties qui sont attachées ou feintes être attachées à la voûte, & „ les autres que l'on dit être trop petites, plus „ grandes qu'elles ne sont, je serois tombé dans „ les mêmes défauts qu'on avoit faits, & j'aurois paru aussi ignorant que ceux qui ont travaillé & qui travaillent encore aujourd'hui à „ plusieurs ouvrages considerables, lesquels font „ bien voir qu'ils ne savent pas que c'est contre „ l'ordre & les exemples que la nature même „ nous fournit, de poser les choses plus grandes & plus massives aux endroits les plus élevez, & de faire porter aux corps les plus délicats & les plus foibles ce qui est le plus pesant & le plus fort. C'est cette ignorance grossiere qui fait que tous les édifices conduits „ avec si peu de science & de jugement, semblent partir, s'abbaisser, & tomber sous le „ faix, au lieu d'être égayez, *sveltes*, & legers, & paroître se porter facilement, comme la nature & la raison enseignent à les „ faire.

„ Qui est celui qui ne comprendra pas quelle „ confusion auroit paru si j'avois mis des ornemens dans tous les endroits où les critiques „ en demandent; & que si ceux que j'ai placez „ avoient été plus grands qu'ils ne sont, ils „ se feroient voir sous un plus grand angle, & „ avec trop de force, & ainsi viendroient à offenser l'œil, à cause principalement que la „ voûte reçoit une lumiere égale & uniforme en „ toutes ses parties? N'auroit-il pas semblé que „ cette partie de la voûte auroit tiré en bas, & „ se seroit détachée du reste de la Galerie, rompant la douce suite des autres ornemens? Si c'étoit

„ c'étoit des choſes réelles, comme je prétens
„ qu'elles paroiſſent, qui ſeroit ſi mal aviſé de
„ placer les plus grandes & les plus peſantes dans
„ un lieu où elles ne pourroient ſe maintenir?
„ Mais tous ceux qui ſe mêlent d'entreprendre
„ de grands ouvrages ne ſavent pas que les di-
„ minutions à l'œil ſe font d'une autre maniere,
„ & ſe conduiſent par des raiſons particulieres
„ dans les choſes élevées perpendiculairement en
„ hauteur, & dont les parallêles ont leur point
„ de concours au centre de la terre.

Pour répondre à ceux qui ne trouvoient pas la voûte de la Galerie aſſez riche, le Pouſſin ajoûte; „ qu'on ne lui a jamais propoſé de faire
„ le plus ſuperbe ouvrage qu'il pût imaginer,
„ & que ſi on eût voulu l'y engager, il auroit
„ librement dit ſon avis, & n'auroit pas conſeillé
„ de faire une entrepriſe ſi grande & ſi difficile
„ à bien exécuter: premierement, à cauſe du
„ peu d'ouvriers qui ſe trouvent à Paris capa-
„ bles d'y travailler; ſecondement, à cauſe du
„ long-temps qu'il eût fallu y employer; & en
„ troiſiéme lieu, à cauſe de l'exceſſive dépenſe
„ qui ne lui ſemble pas bien employée dans une
„ Galerie d'une ſi grande étenduë, qui ne peut
„ ſervir que d'un paſſage, & qui pourroit en-
„ core un jour tomber dans un auſſi mauvais
„ état qu'il l'avoit trouvée, la negligence & le
„ trop peu d'amour que ceux de nôtre nation
„ ont pour les belles choſes étant ſi grande, qu'à
„ peine ſont-elles faites qu'on n'en tient plus de
„ compte, mais au contraire on prend ſouvent
„ plaiſir à les détruire. Qu'ainſi il croyoit avoir
„ trés-bien ſervi le Roi, en faiſant un ouvrage
„ plus recherché, plus agréable, plus beau,
„ mieux

„ mieux entendu, mieux distribué, plus varié,
„ en moins de temps, & avec beaucoup moins
„ de dépense que celui qui avoit été commen-
„ cé. Mais que si l'on vouloit écouter les dif-
„ ferens avis, & les nouvelles propositions que
„ ses ennemis pourroient faire tous les jours, &
„ qu'elles agréassent davantage que ce qu'il tâ-
„ choit de faire, nonobstant les bonnes raisons
„ qu'il en rendoit, il ne pouvoit s'y oppo-
„ ser; au contraire, qu'il cederoit volontiers sa
„ place à d'autres qu'on jugeroit plus capables.
„ Qu'au moins il auroit cette joye d'avoir été
„ cause qu'on auroit découvert en France des
„ gens habiles que l'on n'y connoissoit pas,
„ lesquels pourroient embellir Paris d'excel-
„ lens ouvrages qui feroient honneur à la na-
„ tion.

Il parle ensuite de son Tableau du Noviciat des Jesuites, & dit, „ Que ceux qui préten-
„ dent que le Christ ressemble plûtôt à un Ju-
„ piter tonnant qu'à un Dieu de misericorde,
„ devoient être persuadez qu'il ne lui manquera
„ jamais d'industrie pour donner à ses figures
„ des expressions conformes à ce qu'elles doi-
„ vent représenter; mais qu'il ne peut, (ce
„ sont ses propres termes dont il me souvient)
„ qu'il ne peut, dis-je, & ne doit jamais s'ima-
„ giner un Christ en quelque action que ce
„ soit, avec un visage de *torticolis*, *ou d'un*
„ *pere douillet*, vû qu'étant sur la terre parmi
„ les hommes, il étoit même difficile de le con-
„ siderer en face.

Il s'excuse sur sa maniere de s'énoncer, & dit, „ qu'on doit lui pardonner, parce qu'il a
„ vécu avec des personnes qui l'ont sû enten-
„ dre

„ dre par ses ouvrages, n'étant pas son métier
„ de savoir bien écrire.

„ Enfin il finit sa Lettre en faisant voir, qu'il
„ sentoit bien ce qu'il étoit capable de faire sans
„ s'en prévaloir. ni rechercher la faveur; mais
„ pour rendre toûjours témoignage à la Veri-
„ té, & ne tomber jamais dans la flaterie qui
„ sont trop opposées pour se rencontrer en-
„ semble.

Cependant, soit que le Poussin fût rebuté d'avoir toûjours à se défendre de ses ennemis & des envieux de sa gloire, lui qui sur toutes choses aimoit le repos, & n'avoit d'autre but que de se perfectionner dans son art, il demanda congé pour faire un voyage à Rome, afin de mettre ordre à ses affaires, & d'amener sa femme en France pour mieux s'appliquer ensuite aux grands travaux qu'on lui préparoit. Il partit vers la fin de Septembre 1642. & arriva à Rome le 5. Novembre de la même année. Il ne fut pas long-temps sans apprendre la mort du Cardinal de Richelieu qui arriva le 4. Décembre ensuivant. Cette nouvelle l'empêcha de penser à son retour; & comme * le Roi ne survécut gueres plus de cinq mois son premier Ministre, & que Mr. de Noyers se retira de la Cour, ces changemens rompirent toutes les mesures que le Poussin eût pû prendre pour s'établir en France.

Il ne pensa donc plus qu'à travailler à Rome, & ce fut dans ce temps-là qu'il se disposa à faire un Tableau du ravissement de Saint Paul que Mr. de Chantelou lui demanda pour accompagner un petit Tableau de Raphaël qu'il avoit acheté en passant

* Il mourut le 14. Mai 1643.

passant à Boulogne, dans lequel est peint la Vision d'Ezechiel, lors que Dieu lui apparut au milieu de quatre animaux. Avant que de le commencer, il écrivit * à Mr. de Chantelou, „ Qu'il „ craignoit que sa main tremblante ne lui manquât en un ouvrage qui devoit accompagner „ celui de Raphaël. Qu'il avoit de la peine à se „ résoudre à y travailler s'il ne lui promettoit „ que son Tableau ne serviroit que de couverture „ à celui de Raphaël, ou du moins qu'il ne les „ feroit jamais paroître l'un auprés de l'autre, „ croyant que l'affection qu'il avoit pour lui étoit „ assez grande pour ne permettre pas qu'il reçût „ un affront.*

Sur la fin de la même année, il lui envoya ce Tableau du ravissement de Saint Paul, & lui répete encore par sa Lettre du 2. Décembre 1643. „ Qu'il le supplie, tant pour éviter la calomnie, „ que la honte qu'il auroit qu'on vît son Tableau „ en parangon de celui de Raphaël, de le tenir „ separé & éloigné de ce qui pourroit le ruïner, „ & lui faire perdre si peu qu'il a de beauté. Mais le Cavalier del Pozzo écrivit quasi dans le même temps deux Lettres par lesquelles il parle si avantageusement du Tableau de S. Paul, qu'il ne l'estime pas moins que celui de Raphaël qu'il avoit acheté à Boulogne. Il dit que c'est ce que le Poussin a fait de meilleur, & qu'en les comparant l'un avec l'autre, on pourra voir que la France a eû son Raphaël aussi-bien que l'Italie.

Au commencement de Janvier 1644. le Poussin envoya encore à son ami une copie de la Vierge de Raphaël qui est au Palais Farnese, & qu'on

* Le 2. Juillet 1643.

qu'on appelle *La Madona della Gatta*, peinte par un nommé Ciccio Napolitain; une autre copie d'une Vierge aussi de Raphaël, laquelle tient le petit Jesus, faite par le Sieur Mignard; une autre peinte d'aprés le Parmesan, par Nocret; & une autre copiée par Claude le Rieux; les Portraits du Pape Leon X. copiez par le Sieur Errard, un Dieu de Pitié d'aprés le Carache par le Maire; & une petite Vierge peinte par le Rieux.

Il lui fit tenir à la fin du même mois huit Bustes qu'il avoit eûs du Sieur Hippolyte Vitelefchi, & lui écrivit qu'entre ces Bustes il y a un Euripide & un jeune Auguste d'une excellente maniere: mais que la difficulté avoit été de les faire sortir de Rome, où alors on étoit extrémement exact à bien garder toutes les choses antiques. Il en étoit pourtant venu à bout, car il n'y avoit rien qu'il ne fît pour servir ses amis; & s'il étoit un bon œconome de leur bourse lors qu'il faisoit quelque achat pour eux, il ne l'étoit pas moins pour le payement de ses propres ouvrages. Car comme on lui porta cent écus pour le Tableau de Saint Paul, il n'en prit que cinquante, & l'on sait que pour tous les autres Tableaux qu'il a faits il en a usé de même. Aussi travailloit-il bien moins pour l'interêt que pour sa gloire.

Quelque temps auparavant il avoit sû le retour de Mr. de Noyers à la Cour. Et comme ensuite on le pressoit fortement d'aller en France, pour finir seulement la grande Galerie, il fit réponse *, „Qu'il ne desiroit y retourner qu'aux „ conditions de son premier voyage, & non pour „ achever seulement la Galerie, dont il pouvoit „ bien

* Par sa Lettre du 26. Juin 1644.

„ bien envoyer de Rome les desseins & les mo-
„ delles. Qu'il n'iroit jamais à Paris pour y a-
„ voir l'emploi d'un simple particulier quand on
„ lui couvriroit d'or tous ses ouvrages. Aussi voyant bien que les choses n'étoient plus à la Cour au même état qu'auparavant, il ne pensoit qu'à travailler à Rome, & à demeurer en repos.

Il commença les Tableaux des sept Sacremens que nous voyons ici. Le premier qu'il fit, fut celui de l'Extrême-Onction: il le finit au mois d'Octobre de l'année mil six cens quarante-quatre, & six mois aprés il l'envoya en France. Ce Tableau fut un de ceux qui lui plut beaucoup. Lors qu'il ne faisoit que de l'ébaucher, il écrivit qu'en vieillissant il se sentoit plus que jamais enflammé du desir de bien faire; & comme il formoit toûjours ses pensées sur ce qu'il avoit lû des Tableaux des anciens Peintres Grecs, il manda, „ Que ce devoit être un sujet tel
„ qu'Appelle avoit accoûtumé d'en choisir, le-
„ quel se plaisoit à représenter des personnes
„ mourantes.

Vers la fin de Juillet de la même année il acheta encore quatre têtes de marbre. La premiere représentoit le dernier Ptolemée frere de Cleopatre, & il l'estimoit seule cent pistoles. La deuxiéme étoit une tête de femme d'une excellente maniere. Elle regarde en haut, & appartenoit autrefois à Cherubin Albert fameux Peintre. Elle a les oreilles percées pour y attacher quelques ornemens. On la nommoit chez les Alberti, *La Lucrece*. La troisiéme est de Julia Augusta. La quatriéme paroît un Drusus. Mais n'ayant pas eu moins de difficulté à faire sortir de Ro-

me

me ces quatre Bustes que les huit précedens, on ne les reçut qu'au mois de Février 1646. avec le Sacrement de Confirmation.

Peu de temps aprés il commença pour Mr. le Président de Thou ce beau Tableau du Crucifiement qui est dans le Cabinet du Sieur Stella; & au mois de Janvier 1647. il envoya le troisiéme Sacrement, qui est le Baptême.

Dans des Lettres qu'il écrivit quelque temps aprés à un de ses amis, il répond à ceux qui avoient trouvé trop douce la maniere de son Tableau du Baptême, & les renvoyant au Boccalini, pour voir de quelle sorte il répond à ceux qui se plaignant à Apollon que la tarte du Guarini étoit trop sucrée, (c'est sa Comedie du Pastor Fido,) il dit, „ Que pour lui il ne chante pas toujours sur un même ton ; qu'il sait „ varier sa maniere selon les differens sujets, „ & que la médisance & la réprehension l'ont „ toûjours engagé à mieux faire.

Ce fut dans la même année 1647. qu'il acheva encore le Sacrement de Penitence, celui de l'Ordre, & celui de l'Eucharistie, qui est la Cene; & que le Sieur Pointel reçut ici ce beau Tableau de Moïse sauvé des eaux, qui est présentement dans le Cabinet du Roi. Ce fut au sujet de ce Tableau qu'il écrivit une grande Lettre à Mr. de Chantelou, par laquelle il lui mande, „ Que si ce dernier ouvrage lui a donné tant „ d'amour lors qu'il l'a vû, ce n'est pas qu'il „ ait été fait avec plus de soin que celui qu'il a„ voit reçu de lui auparavant, mais qu'il doit „ considerer que c'est la qualité du sujet, & la „ disposition dans laquelle il se trouve lui-mê„ me, en le voyant, qui cause un tel effet. Que „ les

„ les ſujets des Tableaux qu'il fait pour lui, doi-
„ vent être repréſentez d'une autre maniere &
„ que c'eſt en cela que conſiſte tout l'artifice de
„ la Peinture. Que c'eſt juger avec trop de pré-
„ cipitation de ſes ouvrages ; qu'étant difficile
„ de donner ſon jugement ſi l'on n'a une gran-
„ de pratique & la theorie jointes enſemble, les
„ ſens ſeuls ne doivent pas le faire, mais y ap-
„ peller la raiſon. Que pour cela il veut bien
„ l'avertir d'uue choſe importante qui lui fera
„ connoître ce qu'un Peintre doit obſerver dans
„ la repréſentation des choſes qu'il traite. C'eſt
„ que les anciens Grecs inventeurs des beaux
„ Arts, trouverent pluſieurs modes par le moyen
„ deſquels ils produiſirent les effets merveilleux
„ qu'on a remarquez dans leurs ouvrages. Qu'il
„ entend par le mot de mode, la raiſon, la me-
„ ſure, ou la forme dont il ſe ſert dans tout
„ ce qu'il fait, & par laquelle il ſe ſent obligé
„ à demeurer dans de juſtes bornes, & à tra-
„ vailler avec une certaine médiocrité, mode-
„ ration, & ordre déterminé qui établiſſent l'ou-
„ vrage que l'on fait dans ſon être veritable.
„ Que le mode des anciens étant une compo-
„ ſition de pluſieurs choſes, il arrive que de la
„ varieté & difference qui ſe rencontre dans l'aſ-
„ ſemblage de ces choſes, il en naît autant
„ de differents modes, & que de chacun ainſi
„ composé de diverſes parties miſes enſemble a-
„ vec proportion, il en procede une ſecrette puiſ-
„ ſance d'exciter l'ame à differentes paſſions.
„ Que de là les Anciens attribuerent à chacun de
„ ces modes une proprieté particuliere, ſelon
„ qu'ils reconnurent la nature des effets qu'ils é-
„ toient capables de cauſer : comme au mode
„ quils

„ qu'ils nommerent Dorien, dès sentimens gra-
„ ves & serieux; au Phrygien, des passions ve-
„ hementes; au Lydien, ce qu'il y a de doux,
„ de plaisant & d'agréable; à l'Ionique, ce qui
„ convient aux Bacchanales, aux fêtes, & aux
„ danses. Que comme, à l'imitation des Pein-
„ tres, des Poëtes & des Musiciens de l'Anti-
„ quité, il se conduit sur cette idée: c'est aussi
„ ce qu'on doit observer dans ses ouvrages, où,
„ selon les differens sujets qu'il traite, il tâche
„ non seulement de représenter sur les visages de
„ ses figures des passions differentes, & confor-
„ mes à leurs actions, mais encore d'exciter &
„ faire naître ces mêmes passions dans l'ame de
„ ceux qui voyent ses Tableaux.

Il seroit dangereux, dît Pymandre, que la Peinture eût autant de force que la Musique pour émouvoir les passions: les excellens Peintres seroient en état de faire bien des desordres. N'avez-vous jamais ouï parler d'un Musicien qui par son art se rendoit le maître absolu de ceux qui l'écoutoient. * Erric II. Roi des Danois en ayant entendu conter des choses surprenantes, voulut le voir, & éprouver s'il produiroit des effets conformes à ce qu'il avoit ouï dire. Lui ayant commandé d'exciter une passion guerriere dans l'ame de ceux qui étoient présens: ce Musicien fit aussi-tôt entendre un son martial, & des cadences si animées, qu'il les mit tous en colere. Chacun commença à chercher des armes; & le Roi même entra dans une fureur si étrange, qu'il échapa des mains de ses gardes pour prendre son épée, qu'il passa au travers du corps de quatre personnes de sa suite.

Veri-

* *Saxo-Gram.*

Veritablement, lui dis-je, une musique de cette nature ne seroit pas fort divertissante, & il n'y auroit pas de plaisir, comme vous dites, d'avoir des Peintres qui causassent de si cruels effets. Aussi ceux qui ont cru que la Musique étoit necessaire aux plus grands Politiques, qui l'ont mise entre les disciplines illustres, & même qui ont dit * qu'il étoit aussi honteux de ne la savoir pas que d'ignorer les lettres, n'ont pas prétendu qu'on en fît un pareil usage; & je croi aussi que ce n'étoit pas l'intention du Poussin de mettre ceux qui verroient ses Tableaux dans un si grand peril. Cependant si l'on considere bien la plûpart des choses qu'il a faites, on trouvera qu'il observoit exactement les maximes dont je viens de vous parler, & l'on verra dans ses ouvrages des marques de son application à les rendre conformes en toutes choses aux sujets qu'il traitoit.

Outre le dernier des sept Sacremens qu'il envoya au commencement de l'année 1648. il finit pour Mr. du Fresne Annequin une Vierge assise sur des degrez, qui est présentement à l'Hôtel de Guise; pour le Sieur Pointel le Tableau de Rebecca; pour Mr. Lumague un grand païsage où Diogene rompt son écuelle; deux pour le Sieur Cerisiers, dont l'un représente le corps de Phocion que l'on emporte; & l'autre, comme l'on en ramasse les cendres; un païsage où est un grand chemin, qui est dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine; un petit Tableau du Baptême de Saint Jean, peint sur un fond de bois, pour Mr. de Chantelou l'aîné.

En

* *Platon. Aristote.* Tam turpe est Musicam nescire quàm litteras. *S. Isidore.*

En 1649. il peignit pour le Sieur Pointel un grand païsage, où est représenté Polypheme; un Tableau d'une Vierge qu'on appelle des dix figures; & un Jugement de Salomon, qui est présentement dans le Cabinet de Monsieur de Harlay Procureur Général. Ce Tableau est admirable pour la correction du dessein, & la beauté des expressions.

Il fit aussi pour Mr. Scarron un ravissement de Saint Paul; & pour le Sieur Stella un Tableau où Moïse frape le rocher, tout different de celui qu'il avoit fait autrefois pour Mr. de Gillier. Ce fut au sujet de cet ouvrage qu'il écrivit une Lettre * au Sieur Stella, par laquelle il lui témoigne, „ qu'il a été bien-aise d'apprendre qu'il en „ étoit content, & aussi d'avoir sû ce qu'on en „ disoit. Et parce qu'on avoit trouvé à redire sur la profondeur du lit où l'eau coule, qui semble n'avoir pû être fait en si peu de temps, ni disposé par la nature dans un lieu aussi sec & aussi aride que le desert où étoient les Israëlites, il dit, „ Qu'on ne doit pas s'arrêter à cette difficul- „ té. Qu'il est bien-aise qu'on sache qu'il ne tra- „ vaille point au hazard, & qu'il est en quel- „ que maniere assez bien instruit de ce qui est „ permis à un Peintre dans les choses qu'il veut „ représenter, lesquelles se peuvent prendre & „ considerer comme elles sont encore, ou com- „ me elles doivent être. Qu'apparemment la „ disposition du lieu où ce miracle se fit de- „ voit être de la sorte qu'il l'a figurée, par- „ ce qu'autrement l'eau n'auroit pû être ra- „ massée, ni prise pour s'en servir dans le be- „ soin qu'une si grande quantité de peuple en a-

* En Septembre 1649.

„ voit, mais qu'elle se feroit répanduë de tous
„ côtez. Que si à la création du monde la terre
„ eût reçû une figure uniforme, & que les eaux
„ n'eussent point trouvé des lits & des profon-
„ deurs, sa superficie auroit été toute couverte
„ & inutile aux animaux; mais que dés le com-
„ mencement Dieu disposa toutes choses avec
„ ordre & raport à la fin pour laquelle il perfec-
„ tionnoit son ouvrage. Ainsi dans des éve-
„ nemens aussi considerables que fut celui du
„ frapement du rocher, on peut croire qu'il ar-
„ rive toûjours des choses merveilleuses; de-
„ sorte que n'étant pas aisé à tout le monde de
„ bien juger, on doit être fort retenu, & ne pas
„ décider temerairement.

En 1650. il fit pour un Marchand * de Lyon un Tableau, où Nôtre Seigneur guerit les aveugles au sortir de la ville de Jerico. Ce Tableau est un des beaux qui soient sortis de sa main, tant pour la belle disposition du sujet, & la force du dessein, que pour la couleur & les belles expressions des Figures. En 1667. ce Tableau servit de sujet aux Conferences de l'Academie de Peinture, & alors on fit de savantes remarques sur toutes les parties de cet ouvrage, qui aprés avoir passé dans le Cabinet du Duc de Richelieu est présentement dans celui de Roi.

Il y avoit long temps que les amis du Poussin souhaitoient d'avoir son portrait. Il avoit témoigné à Mr. de Chantelou qu'il desiroit de le contenter, mais qu'il se trouvoit à Rome peu de Peintres qui fissent bien des portraits, & qu'il ne voyoit que le seul Mr. Mignard qui en fût capable.

Au

* Le Sieur Raynon.

Au mois de Mai 1650. Mr. de Chantelou reçût une Lettre, par laquelle le Poussin lui écrivit, qu'ayant lui-même travaillé à faire son portrait, il se disposoit à le lui envoyer dans peu, Qu'il avoit de la peine à le finir, parce qu'il y avoit 28. ans qu'il n'en avoit fait. Un mois aprés ce Portrait arriva à Paris ; & comme il en fit deux en même temps, differens pourtant l'un de l'autre, il envoya le second un mois aprés au Sieur Pointel *.

Dans la même année il fit un grand païsage, où l'on voit une femme qui se lave les pieds. Ce Tableau a été à Mr. Passart Maître des Comptes.

L'année d'aprés il peignit pour le Duc de Crequi Ambassadeur à Rome, une Vierge dans un païsage, accompagnée de plusieurs figures: Pour le Sieur Raynon un Moïse trouvé sur les eaux : la composition en est agréable ; il est présentement dans le Cabinet de Mr. le Marquis de Seignelay. Pour le Sieur Pointel deux païsages, l'un représentant un orage, & l'autre un temps calme & serain : ils sont à Lyon chez le Sieur Bay Marchand.

Ce fut encore dans le même temps qu'il fit pour le même Pointel deux grands païsages ; dans l'un il y a un homme mort & entouré d'un serpent, & un autre homme effrayé qui s'enfuit. Ce Tableau que Mr. du Plessis Rambouillet acheta aprés la mort du Sieur Pointel, est présentement dans le Cabinet de Mr. Moreau premier Valet de Garderobe du Roi, & doit être regardé comme un des plus beaux païsages que le Poussin ait faits.

* Le Poussin étoit alors âgé de 56 ans.

En 1653. il fit pour Mr. de Mauroy Intendant des Finances une Nativité de Nôtre Seigneur, & les Pasteurs qui viennent l'adorer: elle est dans le Cabinet de Mr. de Bois-franc. Il peignit aussi pour le Sieur Pointel Nôtre Seigneur en Jardinier, & la Magdeleine à ses pieds. Pour Mr. le Nôtre, la Femme adultere, qui paroît aux pieds de Jesus-Christ dans une contenance abbatuë, & touchée de douleur, & les Pharisiens confus de leur malice, qui s'en retournent pleins de dépit & de colere.

En 1654. il fit pour le Sieur Stella un Moïse exposé sur les eaux. C'est un Tableau admirable pour l'excellence du païsage, & la savante maniere dont le sujet est traité.

En 1655. pour Mr. Mercier Trésorier à Lyon, Saint Pierre & Saint Jean qui guerissent un boiteux: pour Mr. de Chantelou, une Vierge grande comme nature. Ce Tableau a 9. pieds de haut sur 5. pieds de large.

Le Poussin étoit trop savant dans son art pour n'en pas connoître toutes les parties, & trop sincere pour ne pas avoüer qu'il y en avoit qu'il possedoit moins parfaitement que les autres. Quand il envoya * à Mr. de Chantelou ce Tableau de la Vierge dont je viens de parler, il voulut lui-même prévenir le jugement que l'on en feroit, & témoigner qu'il savoit bien qu'on n'y trouveroit pas tous les charmes du coloris & du pinceau. C'est pourquoi il écrivit à Mr. de Chantelou, de lui en mander librement son avis. „ Mais qu'il le prioit de considerer que „ tous les talens de la peinture ne sont pas don- „ nez à un seul homme: qu'ainsi il ne faut point cher-

* En 1655.

„ chercher dans son ouvrage ceux qu'il n'a pas „ reçûs. Qu'il sait bien que toutes les person- „ nes qui le verront ne seront pas d'un même „ sentiment, parce que les goûts des amateurs „ de la peinture ne sont pas moins differens que „ ceux des Peintres; & cette difference de goûts „ est la cause de la diversité qui se trouve dans „ les travaux des uns & dans les jugemens des autres. Il fait voir dans cette Lettre les divers talens des Peintres de l'Antiquité, & comment chacun d'eux ayant excellé en quelque partie, il ne s'en est pas trouvé un seul qui les ait toutes possèdées dans la perfection. Il remarque la même chose à l'égard des anciens Sculpteurs. Et enfin il dit, „ Qu'on peut voir encore de pa- „ reils exemples de cette verité dans les Peintres „ qui ont eû de la réputation depuis trois cens „ cinquante ans, parmi lesquels il ne desavoûë „ pas qu'il croit avoir rang, si on considere bien „ tout ce qu'ils ont fait.

Il fit pour un particulier * un Tableau où est la Vierge, Saint Jean, Sainte Elisabeth & Saint Joseph. Pour le Duc de Crequi, Achille reconnu par Ulysse chez le Roi Licomede. Pour le Sieur Stella, † un païsage où est représenté la naissance de Bacchus; & pour le Sieur de Cerisiers, une Vierge qui fut en Egypte. ‡ Pour Mr. Passart Maître des Comptes, un grand païsage où est Orion aveuglé par Diane; pour Madame de Montmort, * à présent Madame de Chantelou, une fuite en Egypte; & pour Mr. le Brun, un autre païsage. † Pour Mr. de Chantelou, une Samaritaine. C'est le dernier Tableau de figures que le Poussin ait fait. Aussi

C 3 en

* En 1656. † 1657. ‡ 1658. * 1659. † 1661.

en l'envoyant, il écrivit, „ Que c'est le dernier ouvrage qu'il fera, & qu'il touche à sa fin du bout du doigt. En effet, ses infirmitez augmentant tous les jours, & deux ans aprés ayant perdu sa femme, il devint quasi hors d'état de plus travailler. Il acheva pourtant en 1664. pour le Duc de Richelieu, quatre païsages qu'il avoit commencez dés l'année 1660. Ils représentent les quatre Saisons, & dans chacun il y a un sujet tiré de l'Ecriture Sainte.

Pour le Printemps, c'est Adam & Eve dans le Paradis terrestre. Pour l'Eté, Ruth, qui étant arrivée à Bethléem avec sa belle-mere Noémi au temps de la moisson, ramasse des épics de bled dans le champ de Boos. Pour l'Automne, ce sont * deux des Israëlites que Moïse avoit envoyez pour reconnoître la terre de Chanaan, & en apporter des fruits, lesquels reviennent chargez d'une grappe de raisin d'une grosseur extraordinaire. Et pour l'Hyver, il a peint le Deluge. Quoi-que ce dernier soit un sujet qui ne fournisse rien d'agréable, parce que ce n'est que de l'eau, & des gens qui se noyent, il l'a traité néanmoins avec tant d'art & de science, qu'il n'y a rien de mieux exprimé. Le ciel, l'air & la terre ne sont que d'une même couleur : les hommes & les animaux paroissent tous traversez de la pluye: la lumiere ne se fait voir qu'au-travers l'épaisseur de l'eau, qui tombe avec une telle abondance, qu'elle prive tous les objets de la clarté du jour. Il est vrai que si l'on voit encore dans ces quatre † Tableaux la force & la beauté du génie

* Num. c. 13.
† Ils sont dans le Cabinet du Roi.

génie du Peintre, on y apperçoit auſſi la foibleſſe de ſa main.

Le Pouſſin ſe trouvant dans l'impuiſſance d'exécuter de la maniere qu'il faiſoit auparavant toutes les riches penſées que ſon imagination ne laiſſoit pas de lui fournir, ne penſoit plus qu'à la mort. Il me ſouvient que lui ayant écrit vers ce temps-là, il me fit réponſe au mois de Janvier 1665. Voici ſa Lettre. *Je n'ai pû répondre plûtôt à celle que Mr. le Prieur de Saint Clementin vôtre frere me rendit quelques jours aprés ſon arrivée en cette ville, mes infirmitez ordinaires s'étant accruës par un trés-fâcheux rhume, qui me dure, & m'aflige beaucoup. Je vous dois maintenant remercier de vôtre ſouvenir, & tout enſemble du plaiſir que vous m'avez fait de n'avoir point réveillé le premier deſir qui étoit né en Mr. le Prince d'avoir de mes ouvrages.. Il étoit trop tard pour être bien ſervi. Je ſuis devenu trop infirme, & la paralyſie m'empêche d'operer. Auſſi il y a quelque temps que j'ai abandonné les pinceaux, ne penſant plus qu'à me préparer à la mort. J'y touche du corps, c'eſt fait de moi.*

Nous avons N. qui écrit ſur les œuvres des Peintres modernes, & de leurs vies. Son ſtile eſt ampoulé, ſans ſel, & ſans doctrine. Il touche l'art de la Peinture comme celui qui n'en a ni theorie, ni pratique. Pluſieurs qui ont oſé y mettre la main, ont été récompenſez de moquerie, comme ils ont merité, &c.

Le Pouſſin avoit alors aſſez de peine à écrire, ainſi qu'il l'avoit marqué un peu auparavant à Mr. de Chantelou, lors qu'il lui fit ſavoir la mort de ſa femme, & qu'il lui recommanda ſes parens d'Andely : car lui parlant de ſes infirmi-

tez il lui dit, „ Qu'il a peine à écrire une Lettre „ en dix jours.

Le 7. Mars 1665. il écrivit pourtant à Mr. de Chambray ſur ſon Livre de la Peinture: vous ne ſerez pas fâché de ſavoir le contenu de ſa Lettre, parce qu'on y voit ſon génie, & certaines maximes qu'il obſervoit.

Il faut à la fin, lui dit-il, *tâcher à ſe réveiller aprés un ſi long ſilence. Il faut ſe faire entendre pendant que le poux nous bat encore un peu. J'ai eû tout loiſir de lire & d'examiner vôtre Livre de la parfaite idée de la Peinture, qui a ſervi d'une douce pâture à mon ame affligée, & je me ſuis réjoüi de ce que vous êtes le premier des François qui avez ouvert les yeux à ceux qui ne voyent que par ceux d'autrui, ſe laiſſant abuſer à une fauſſe opinion commune. Or vous venez d'échauffer & d'amolir une matiere rigide & difficile à manier: de ſorte que deſormais il ſe pourra trouver quelqu'un qui, en vous imitant, nous pourra donner quelque choſe au benefice de la Peinture.*

Aprés avoir conſideré la diviſion que fait le Seigneur François Junius des parties de ce bel Art, j'ai oſé mettre ici brievement ce que j'en ai appris. Il eſt neceſſaire premierement de ſavoir ce que c'eſt que cette ſorte d'imitation, & de la définir.

DEFINITION.

C'eſt une imitation faite avec lignes & couleurs en quelque ſuperficie, de tout ce qui ſe voit ſous le Soleil. Sa fin eſt la delectation.

PRIN-

PRINCIPES

Que tout homme capable de raison peut apprendre.

Il ne se donne point de visible sans lumiere.
Il ne se donne point de visible sans forme.
Il ne se donne point de visible sans couleur.
Il ne se donne point de visible sans distance.
Il ne se donne point de visible sans instrument.

CHOSES

Qui ne s'apprennent point, & qui sont parties essentielles à la Peinture.

PREMIEREMENT *pour ce qui est de la matiere, elle doit être noble, qui n'ait reçû aucune qualité de l'ouvrier. Et pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme. Il faut commencer par la disposition, puis par l'ornement, le décore, la beauté, la grace, la vivacité,* le costume, *la vraisemblance, & le jugement par tout. Ces dernieres parties sont du Peintre, & ne se peuvent enseigner. C'est le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver ni cueillir, s'il n'est conduit par le Destin. Ces neuf parties contiennent plusieurs choses dignes d'être écrites par de bonnes & savantes mains.*

Je vous prie de considerer ce petit échantillon, & de m'en dire vôtre sentiment sans aucune ceremonie. Je sai fort bien que non seulement vous savez moucher la lampe, mais encore y verser de bonne huile.

J'en dirois davantage : mais quand je m'échauffe maintenant le devant de la tête par quelque forte attention, je m'en trouve mal. Au surplus, j'ai toûjours honte de me voir placé avec des hommes dont le mérite & la vertu est audessus de moi plus que l'Etoile de Saturne n'est audessus de nôtre tête. C'est un effet de vôtre amitié dont je vous suis redevable, &c.

Lors que j'eûs achevé, Pymandre me dît : Il est vrai qu'on voit dans cette Lettre un abregé des parties de la Peinture, dont il seroit à souhaiter que le Poussin eût parlé avec plus d'étenduë.

Vous pouvez remarquer, repartis-je, qu'il ne dit rien des choses qui regardent la pratique, & qu'il ne s'attache qu'à la théorie, ou plûtôt à ce qui dépend seulement du génie & de la force de l'esprit : ce qu'il faut particulierement considerer dans le Poussin, qui par là s'est si fort élevé audessus des autres Peintres.

Si vous voulez, nous examinerons les talens de cet excellent homme dans ses propres ouvrages, & nous verrons de quelle sorte il a exécuté lui-même ces choses qu'il jugeoit si necessaires dans la Peinture. Mais il faut avant cela voir la fin d'une vie si illustre, & vous représenter mort & dans le tombeau celui qui vit glorieusement dans la memoire des hommes, & dont le nom éclate avec tant de splendeur.

Depuis que le Poussin eût écrit à M. de Chambray il ne fut plus gueres en état de s'entretenir avec ses amis. Aussi, aprés que Mr. de Chantelou eût appris par une * Lettre du Sieur Jean du Ghet, l'extrémité où il étoit, on eût bientôt la

* Du 27. Octobre 1665.

la nouvelle de sa mort arrivée le 19. Novembre 1665. Il étoit âgé de 71. ans 5. mois.

Le lendemain matin son corps ayant été porté dans l'Eglise de Saint Laurent *in Lucina* sa Parroisse, l'on fit son Service, où se trouverent tous les Peintres de l'Académie de Saint Luc, & les amateurs des beaux Arts, lesquels témoignerent par leur douleur, la perte qu'on faisoit d'un homme si célébre.

L'on ne manqua pas de faire des Vers sur sa mort. Le Sieur Bellori fit ceux-ci.

Parce piis lachrimis: vivit Pussinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori:
Hic tamen ipse silet; si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit & eloquitur.

Mr. l'Abbé Nicaise Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon, assez connu par son mérite, & les connoissances qu'il a dans les belles Lettres, étant alors à Rome, & ami particulier du Poussin, donna des marques de son affliction, par ce Monument qu'il fit pour lui.

D. O. M.

NIC. PUSSINO GALLO.

Pictori suæ ætatis primario.

Qui ARTEM
DUM PERTINACI STUDIO PROSEQUITUR,

Brevi assequutus, postea VICIT.
NATURAM
Dum LINEARUM *compendio contrahit*,
Seipsâ MAJOREM *expressit*.
EAMDEM,
Dum novâ OPTICES *industriâ*
Ordini lucique restituit,
Seipsâ fecit ILLUSTRIOREM.
ILLAM
GRÆCIS, ITALISQUE *imitari*,
Soli PUSSINO *superare datum*.
Obiit in URBE ÆTERNA XIV. *Kal. Dec.*
M. DC. LXV. *annos natus* LXXI.
Ad Sancti Laurentii IN LUCINA *sepultus*.
CLAUDIUS NICASIUS *Divionensis*
Regii Sacelli Canonicus,
Dum AMICO *singulari parentaret*,
Veteris amicitiæ memor,
MONUMENTUM *hoc posuit ære perennius*.

Le Poussin, par son Testament fait deux mois avant sa mort, défendit de faire aucunes ceremonies à son Enterrement, & disposa des biens qu'il laissoit. De la somme de cinquante mille livres ou environ, à quoi ils pouvoient monter, il en donna cinq à six mille écus à des parens de sa femme, pour lesquels il avoit de l'amitié, & dont il avoit reçû des services. Du surplus, il legua mille écus à Françoise le Tellier l'une de ses nieces, demeurante à Andeli; & du reste, il en fit son legataire universel Jean le Tellier aussi son neveu.

On peut bien juger, dit alors Pymandre, qu'il ne travailloit pas pour aquerir du bien, car il auroit pû en amasser beaucoup davantage,

voyant

voyant ses Tableaux aussi recherchez qu'ils étoient.

Je vous ai déja parlé, repartis-je, de son desintereſſement. Ayant mis un prix raiſonnable à ſon travail, il étoit ſi régulier à ne prendre que ce qu'il croyoit lui être légitimement dû, que plusieurs fois il a renvoyé une partie de ce qu'on lui donnoit, ſans que l'empreſſement qu'on avoit pour ſes Tableaux & le gain que quelques particuliers y faiſoient lui donnât envie d'en profiter. Auſſi on peut dire de lui, qu'il n'aimoit pas tant la peinture pour le fruit & la gloire qu'elle produit, que pour elle-même & pour le plaiſir d'une ſi noble étude & d'un exercice ſi excellent. Vous avez pû remarquer combien il eut de peine à venir en France, où il étoit appellé d'une maniere ſi avantageuſe & ſi honorable: comme ce n'étoit ni la faveur des Grands, ni la récompenſe qu'il recherchoit, il fallut que les ſollicitations des Miniſtres & les prieres de ſes amis le forçaſſent à quitter le repos dont il joüiſſoit dans Rome. Lors qu'il en partit il ne s'engagea que pour un temps; & quand il fut arrivé à Paris, il ne ſongea qu'à ſatisfaire ſon Prince, & à faire paroître dans la plus auguſte Cour de l'Europe les talens qu'il avoit reçûs du Ciel. Il n'enviſagea point une grande fortune, & ne penſa jamais à s'élever audeſſus de ſa condition. Il ne recherchoit pas les grands biens, parce que ſa moderation ne le portoit ni à faire des dépenſes ſuperfluës, ni à enrichir ſa famille. Il n'avoit rien eû de ſa femme, & ne l'avoit priſe que par une pure reconnoiſſance des charitables ſervices qu'il en avoit reçûs dans une grande maladie, pendant qu'il logeoit chez ſon pere. Il n'en eût au-

cuns enfans, mais ils vécurent toûjours ensemble d'une maniere honnête, sans faste & sans éclat, n'ayant pas même un valet pour le servir; tant il aimoit le repos, & craignoit l'embarras des domestiques. Mr. Camille Massimi, qui depuis a été Cardinal, étant allé lui rendre visite, il arriva que le plaisir de la conversation l'arrêta jusques à la nuit. Comme il voulut s'en aller, & qu'il n'y avoit que le Poussin qui le conduisoit avec la lumiere à la main, Mr. Massimi ayant peine de le voir lui rendre cet office, lui dit qu'il le plaignoit de n'avoir pas seulement un valet pour le servir. „ Et moi, repartit le Poussin, „ je vous plains bien davantage, Monseigneur, „ de ce que vous en avez plusieurs.

Vous pouvez vous souvenir qu'il disoit assez volontiers ses sentimens, mais c'étoit toûjours avec une honnête liberté, & beaucoup de grace. Il étoit extrémement prudent dans toutes ses actions, retenu & discret dans ses paroles, ne s'ouvrant qu'à ses amis particuliers; & lors qu'il se trouvoit avec des personnes de grande qualité, il n'étoit point embarrassé dans la conversation; au contraire, il paroissoit par la force de ses discours, & par la beauté de ses pensées, s'élever au-dessus de leur fortune.

Il me semble que je le vois encore, dit Pymandre: son corps étoit bien proportionné, & sa taille haute & droite: l'air de son visage qui avoit quelque chose de noble & de grand, répondoit à la beauté de son esprit, & à la bonté de ses mœurs. Il avoit, s'il m'en souvient, la couleur du visage tirant sur l'olivâtre, & ses cheveux noirs commençoient à blanchir lors que nous étions à Rome. Ses yeux étoient vifs & bien fendus, le nez

grand

grand & bien fait, le front spacieux, & la mine resoluë.

Vous ne pouvez pas, interrompis-je, le mieux représenter qu'il s'est représenté lui-même dans ses deux portraits dont je vous ai parlé; & s'il est vrai ce que l'on dit souvent, que les Peintres se peignent dans leurs propres ouvrages, on peut encore mieux le reconnoître dans ceux qu'il a faits.

Je vous ai dit que l'on avoit toûjours crû qu'il avoit composé un Traité des Lumieres & des Ombres. Mr. de Chantelou en ayant écrit au Sieur Jean du Ghet son beaufrere quelque temps avant la mort du Poussin, afin d'en être mieux informé, voici la réponse que le Sieur du Ghet lui envoya le 23. Janvier 1666.

V. S. Illustrissima mi scrive che M. Cerisiers gli hà detto haver veduto un libro fatto dal Signor Poussin, quale tratta di lumi & ombre, colori & misure. Tutto questo non è vero cosa alcuna; & è ben vero che mi è restato nelle mani alcuni manoscritti che trattano d'ombre e lumi, ma non sono altrimenti del sudetto Signore; ma si bene me li fece copiare da un libro originale che tiene il Cardinal Barberino nella sua libraria, & l'Autore di tal opera e 'l Padre Matheo Maestro di Prospettiva del Domenichino. Molti anni sono hora, il sudetto Signor Poussin me ne fece copiare una buona parte prima che noi andassimo in Parigi. Mi fece ecco copiare alcune regole di Prospettiva di Vitellione, e da queste cose, hanno creduto molti che Monsieur Poussin l'habbia composte, & accio V. S. Ill. sia certo di quanto gli scrivo, mi farà favore singolarissimo far sapere all' Illustrissimo Signore de Chambray che volendo vedere il

il sudetto libro, basterà che V. S. Illustrissima me lo comandi, che si tosto gli lo inviarò per il corriere a conditione che havendolo veduto me lo rimandi. Si tiene da tutti i Francesi che il sudetto deffunto habbia lasciato qualche trattato di pittura. V. S Illustrissima non ne creda cosa alcuna, è ben vero che io li hò inteso dire più volte che era in deliberatione di dar principio a qualche discorso in materia di pittura, ma però benche da me fosse spesso importunato a dar principio, sempre mi rimesse di un tempo a un altro; ma finalmente sopragiungendoli la morte suaniranno tutte quelle cose che si era proposto, &c.

Vous voyez par cette Lettre que le Poussin n'a jamais rien écrit sur la Peinture, & que les memoires qu'il a laissez sont plutôt des études & des remarques qu'il faisoit pour son usage, que des productions qu'il eut dessein de donner au public. Cependant, par la seule Lettre que Mr. de Chambray reçut de lui, & que nous venons de lire, on peut juger quelles étoient les maximes qu'il se formoit pour la composition de ses ouvrages; & si nous les examinons, nous trouverons que c'est à la clarté de ces lumieres qu'il s'est toûjours conduit, & qu'il est parvenu à mettre au jour des Tableaux aussi rares que ceux que nous voyons de lui. Car il est vrai que nul autre Peintre n'en a fait où l'on puisse remarquer comme dans les siens toutes les belles parties qui ne procedent que de la force de l'imagination, de la beauté de l'esprit, & d'un heureux discernement qu'il savoit faire de toutes les choses necessaires pour la perfection d'un ouvrage.

Commençons, si vous voulez, par ce qu'il

dit,

dit, *Que la matiere doit être prise noble; qu'elle n'ait reçû aucune qualité de l'ouvrier; & que pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme.*

Il n'est pas necessaire de vous marquer qu'il parle d'abord du choix des sujets. Il veut qu'ils soient nobles; c'est-à-dire, qu'ils ne traitent que de choses grandes, & non pas de simples représentations de personnes, ou d'actions ordinaires & basses. Car bien que l'Art de peindre s'étende à imiter tout ce qui est visible, comme il le dit lui-même; il fait néanmoins consister l'excellence de cet Art, & le grand savoir d'un Peintre dans le beau choix des actions héroïques & extraordinaires. Il veut que lors qu'il vient à mettre la main à l'œuvre, il le fasse d'une maniere qui n'ait point encore été exécutée par un autre, afin que son ouvrage paroisse comme une chose unique & nouvelle; & que si l'on connoît la grandeur de ses idées, & la beauté de son genie dans la forme extraordinaire qu'il lui donnera, on remarque aussi la netteté & la force de son jugement dans le sujet qu'il aura choisi. C'est par cette haute idée que le Poussin avoit des choses grandes & relevées, qu'il ne pouvoit souffrir les sujets bas, & les peintures qui ne représentent que des actions communes; & qu'il avoit même du mépris pour ceux qui ne savent que copier simplement la nature telle qu'ils la voyent.

Si vous rappellez dans vôtre memoire tous les Tableaux que vous avez vûs du Poussin, vous connoîtrez la fecondité de son esprit, & combien il a été exact & judicieux dans le choix des sujets, n'en ayant jamais pris que de nobles, &

capa-

capables d'instruire & de satisfaire l'esprit en divertissant agréablement la vûë.

En quelque endroit qu'il ait puisé sa matiere, soit dans l'Histoire Sainte, soit dans l'Histoire profane, soit dans la Fable, il n'a rien emprunté des autres Peintres. Il a donné à cette matiere une nouvelle beauté, & l'a fait paroître sous une forme si excellente, que par la force de son art & la nouveauté de ses pensées il en a toûjours relevé le mérite beaucoup audessus de tout ce qui en a été écrit ou peint avant lui.

De quelle savante maniere a-t-il représenté dans un Tableau le petit Moïse qui foule aux pieds la couronne de Pharaon ; & dans un autre la verge de Moïse qui changée en serpent, devore en présence du Roi les verges que les Mages d'Egypte avoient aussi fait transformer en serpens ? Ces deux grands sujets qu'il fit pour le Cardinal Massimi, sont présentement à Paris.

Peut-on concevoir une idée plus belle & plus noble de la mort d'un grand Prince, que l'idée qu'il doit avoir eûë de la mort de Germanicus lors qu'il l'a représenté dans son lit environné de sa femme affligée, de ses enfans éplorez, & de ses amis dans une profonde tristesse ?

Quand il a peint le jeune Pyrrhus que l'on sauve chez les Megariens, avec quelle force de dessein a-t-il exprimé cette action que nous voyons dans un de ses Tableaux parmi ceux du Cabinet du Roi ?

Les Maulossiens s'étant révoltez contre Æacides, & l'ayant chassé de son Royaume, cherchoient par tout son fils Pyrrhus, qui n'étoit encore qu'un enfant à la mammelle. Quelques-

uns des plus fidelles amis d'Æacides ayant enlevé le jeune Prince, prirent la fuite, suivis de quelques serviteurs & de quelques femmes qu'il avoit auprés de lui. Mais comme ils ne pouvoient pas faire une grande diligence, & que leurs ennemis qui les poursuivoient ne furent pas longtemps sans les atteindre, ils mirent l'enfant entre les mains de trois jeunes hommes les plus forts & les plus dispos qui fussent parmi eux, ausquels ils se confioient beaucoup, afin qu'ils prissent ses devans vers la ville de Megare, pendant qu'ils s'opposeroient à ceux qui venoient les attaquer. En effet, ils firent si bien, & en se défendant contre eux, & quelquefois en les priant, qu'ils les arrêterent long-temps, & les obligerent enfin à se retirer; aprés quoi ils coururent aprés ceux qui portoient Pyrrhus, & les joignirent proche Megare sur la fin du jour. Mais lors qu'ils croyoient être en sûreté, ils trouverent un obstacle à leur dessein: car la riviere, qui est auprés de la ville, étoit si grosse & si rapide, à cause des pluyes, qu'il leur fut impossible de passer plus avant. Outre cela le bruit impetueux de l'eau empêchant que les personnes qui étoient de l'autre côté pussent les entendre, ils ne savoient de quelle maniere faire connoître le danger où étoit Pyrrhus, lors qu'enfin quelqu'un d'entre eux s'étant avisé de prendre de l'écorce d'un chêne, ils écrivirent dessus l'état où ils étoient, & ayant jetté ces écorces au-delà de l'eau, en les roulant l'une autour d'une pierre, & l'autre attachée à un javelot, ceux qui les reçûrent, apprirent le peril où étoit le jeune Prince, & aussitôt lui donnerent du secours.

C'est

C'eſt cette action ſi notable dans le commencement de la vie de Pyrrhus, que le Pouſſin a repréſentée dans ce Tableau. Ce jeune enfant eſt entre les bras d'un des principaux de ſa ſuite, auquel il ſemble qu'un de ceux qui l'avoient enlevé l'ait remis, pendant qu'il demande l'aſſiſtance des Megariens qui paroiſſent de l'autre côté de l'eau, & que ſes deux autres camarades leur lancent une pierre & un javelot.

Les femmes qui avoient ſoin de Pyrrhus attendent auſſi ſur le bord de la riviere le ſecours qu'elles demandent ; & le Peintre, pour mieux exprimer toute l'hiſtoire, & embellir l'ordonnance de ſon Tableau, a fait paroître dans un endroit éloigné quelques-uns des gens de Pyrrhus, leſquels combatent, & arrêtent les ennemis qui le pourſuivent.

On voit dans toutes ces perſonnes beaucoup de trouble & d'empreſſement. Les femmes ſont en deſordre & effrayées. Mais s'il y a quelques figures qu'on doive particulierement conſiderer, ce ſont ces jeunes hommes qui jettent une pierre & un javelot. L'effort qui paroît dans leurs attitudes & dans toutes les parties de leurs corps par l'extenſion & le renflement des nerfs & des muſcles, eſt conforme à leurs actions. On y peut encore remarquer combien le Peintre a doctement obſervé l'équilibre & la ponderation qui met le corps dans une poſition ferme, & qui contribuë au mouvement & à la force de l'action qu'ils font. Auſſi toutes ces belles parties, la noble diſpoſition des figures, la ſituation du lieu, les bâtimens, la lumiere du Soleil couchant, & la belle union de tout ce Tableau l'ont toûjours beaucoup fait eſtimer.

Si

Si nous voulons passer à d'autres sujets moins serieux, combien d'esprit ne voit-on pas dans ses Tableaux des Metamorphoses? Celui où il a représenté dans un lieu délicieux Narcisse, Clitie, Ajax, Adonis, Hyacinthe, & Flore qui répand des fleurs en dansant avec de petits Amours, n'inspire-t-il pas de la joye? Le Triomphe de Flore qu'il fit pour le Cardinal Omodei; ce qu'il a peint pour représenter la teinture de la rose & celle du corail, & plusieurs autres sujets semblables, font voir la fecondité & la beauté de son génie dans la nouveauté & la diversité de ses pensées. Les Bacchanales, les Triomphes Marins, & tant d'autres sujets poëtiques que l'on voit de lui, ne reçoivent-ils pas encore de son pinceau des beautez differentes de celles qu'ils tiennent de la plume & de l'esprit des Poëtes?

Voulez-vous savoir comment il a traité des pensées morales & des sujets allegoriques? Je vous en dirai seulement trois. Le premier est une Image de la vie humaine, représentée par un bal de quatre femmes qui ont quelque rapport aux quatre saisons, ou aux quatre âges de de l'homme. Le Temps, sous la figure d'un vieillard, est assis, & joüe de la lyre, au son de laquelle ces femmes, qui sont la Pauvreté, le Travail, la Richesse & le Plaisir dansent en rond, & semblent se donner les mains alternativement l'une à l'autre, & marquer par là le changement continuel qui arrive dans la vie & dans la fortune des hommes. L'on connoît facilement ce que ces femmes représentent. La Richesse & le Plaisir paroissent les premieres, l'une couronnée d'or & de perles, & l'autre parée

rée de fleurs, & ayant une guirlande de rose sur la tête. Aprés eux est la Pauvreté vêtuë d'un miserable habit tout délabré, & la tête environnée de rameaux dont les feuilles sont seches, comme le symbole de la perte des biens. Elle est suivie du Travail qui a les épaules découvertes, les bras décharnez & sans couleur. Cette femme regarde la Pauvreté, & semble lui montrer qu'elle a le corps las, & tout abbatu de misere. Proche le Temps & à ses pieds, sont deux jeunes Enfans. L'un tient une horloge de sable, & la considerant avec attention, paroît compter tous les momens de la vie qui s'écoulent. L'autre, en se joüant, soufle au travers d'un roseau, d'où sortent des boules d'eau & d'air qui se dissipent aussitôt; ce qui marque la vanité & la brieveté de la vie.

Dans le même Tableau est un terme qui représente Janus. Le Soleil assis dans son char paroît dans le ciel au milieu du Zodiaque. L'Aurore marche devant le char du Soleil, & répand des fleurs sur la terre: les Heures qui la suivent semblent danser en volant.

Le second sujet est la Verité renversée par terre. Le Temps sous la figure d'un vénérable vieillard, soûtenu en l'air par les aîles qu'il a au dos, d'une main prend la Verité par le bras pour la relever; & de l'autre main chasse l'Envie, qui en fuyant se mord le bras, & secoüe les serpens qui environnent sa tête: pendant que la Médisance, qui ne la quitte jamais, & qui est assise derriere la Verité, paroît enflammée de colere, & comme lançant deux flambeaux allumez qu'elle tient.

Le troisiéme Tableau représente le souvenir

de

de la mort au milieu des prosperitez de la vie. Le Poussin a peint un Berger qui a un genou à terre, & montre du doigt ces mots gravez sur un tombeau, *Et in Arcadia ego*. L'Arcadie est une contrée dont les Poëtes ont parlé comme d'un païs délicieux : mais par cette inscription on a voulu marquer que celui qui est dans ce tombeau a vécu en Arcadie, & que la mort se rencontre parmi les plus grandes félicitez. Derriere le Berger il y a un jeune homme la tête couverte d'une guirlande de fleurs, lequel s'appuye contre le tombeau, & tout pensif le considere avec application. Un autre Berger est auprés de lui ; il se baisse, & montre les paroles écrites à une jeune fille agréablement parée, qui posant une main sur l'épaule du jeune homme, le regarde, & semble lui faire lire cette inscription. On voit que la pensée de la mort retient & suspend la joye de son visage.

Ces exemples ne suffisent que trop pour faire comprendre avec quelle intelligence, quelle netteté d'esprit, & quelle noblesse d'expressions nôtre illustre Peintre savoit traiter toutes sortes de matieres, sans embarras, sans obscurité, & sans se servir de ces pensées creuses, & de ces circonstances fades, basses, & desagréables, dont plusieurs qui ont voulu employer les allegories, ont rempli leurs ouvrages faute de connoissance & de doctrine.

Mais entrons encore, si vous voulez, plus avant dans l'examen des ouvrages du Poussin, puis que nous ne pouvons en choisir de plus utiles & de plus agréables ; & aprés avoir reconnu combien il étoit judicieux dans le choix de sa matiere, & habile à en bien relever le prix, voyons com-

comment il a diſpoſé ſes ſujets, puis que ſelon ſes propres maximes, c'eſt par où le Peintre doit commencer ſon travail.

Je ne feindrai point de vous dire ce que je penſe ſur cela du Pouſſin. Je croi qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui ait eu plus de lumieres naturelles, & qui ait plus travaillé que lui pour aquerir toutes les belles connoiſſances qui peuvent ſervir à perfectionner un Peintre. Auſſi ſavoit-il toutes les parties qui doivent entrer neceſſairement dans la compoſition & dans l'ordonnance d'un Tableau ; celles qui ſont inutiles, & qui peuvent cauſer de la confuſion : de quelle ſorte il faut faire paroître avantageuſement les principales figures ; ne rien donner aux autres qui les rendent trop conſiderables, ſoit par la majeſté ou par la nobleſſe des actions, ſoit par la richeſſe des habits & des accommodemens ; & faire en ſorte que dans la repréſentation d'une hiſtoire, il n'y ait ni trop, ni trop peu de figures; qu'elles ſoient agréablement placées, ſans que les unes nuiſent aux autres, & que toutes expriment parfaitement l'action qu'elles doivent faire. C'eſt ce que l'on voit dans ces beaux Tableaux du frapement de roche, & dans les ſept Sacremens, où toutes les parties concourent à la perfection de l'ordonnance, & à la belle diſpoſition des figures, comme les membres bien proportionnez ſervent à rendre un corps parfaitement beau.

Nous n'aurions pas de peine à en prendre quelqu'un pour exemple, puis qu'ils ſont tous également bien diſpoſez, & conduits chacun en particulier conformément aux differens modes qu'il ſe preſcrivoit.

Quelle *beauté*, quel *décore*, quelle *grace* dans le

le Tableau de Rébecca ? L'on ne peut pas dire du Poussin ce qu'Appelle disoit à un de ses disciples, * que n'ayant pû peindre Helene belle, il l'avoit représentée riche. Car dans ce Tableau du Poussin la beauté éclate bien plus que tous les ornemens, qui sont simples & convenables au sujet. Il a parfaitement observé ce qu'il appelle décore ou bienséance, & sur tout la grace, cette qualité si précieuse & si rare dans les ouvrages de l'Art aussi-bien que dans ceux de la Nature.

Par la *vivacité* dont il parle, il entend cette vie & cette forte expression qu'il a si bien sû donner à ses figures, quand il a voulu représenter les divers mouvemens du corps, & les differentes passions de l'ame. Il faudroit trop de temps pour parcourir seulement les principaux ouvrages où il a fait voir son grand savoir dans cette partie. Trouve t-on ailleurs des expressions de douleur, de tristesse, de joye & d'admiration plus belles, plus fortes & plus naturelles que celles qui se voyent dans ce merveilleux Tableau de Saint François Xavier qui est au Noviciat des Jesuites ? Il n'y a point de figure qui ne semble parler, ou faire connoître ce qu'elle pense, ou ce qu'elle sent. Dans les deux Tableaux du frapement de roche combien de differentes actions noblement représentées ! On peut encore dans ces mêmes Tableaux remarquer ce qu'il dit du *costume*, c'est-à-dire, ce qui regarde la convenance dans toutes les choses qui doivent accompagner une histoire. C'est en quoi l'on peut dire qu'il a surpassé tous les autres Peintres, & qu'il s'est distingué d'une maniere qui est d'autant plus considerable, que dans

* *Clem. Alex.*

le temps qu'elle fait voir la ſcience de l'ouvrier, elle divertit par la nouveauté, & enſeigne une infinité de choſes qui ſatisfont l'eſprit, & plaiſent à la vûë.

Il ſavoit bien que le merveilleux n'eſt pas moins propre à la Peinture qu'à la Poëſie : mais il n'ignoroit pas auſſi qu'il faut que la vraiſemblance paroiſſe en toutes choſes, comme je vous ai dit qu'il l'écrivit lui-même au Sieur Stella, en répondant à ceux qui avoient trouvé à dire à ſon Tableau du frapement du rocher, & qui n'approuvoient pas qu'il y eût marqué une profondeur pour l'écoulement des eaux.

A l'égard de ce qu'il veut que le *jugement* du Peintre paroiſſe dans tout l'ouvrage, c'eſt en effet la partie qui domine ſur toutes les autres, qui les doit conduire, & qui perfectionne davantage la compoſition d'un Tableau. Vous ne verrez pas qu'il y ait jamais manqué, ſoit pour ce qui regarde la naturelle ſituation des lieux, ſoit dans la fabrique des édifices qu'il a toûjours faits conformes aux differens païs ; ſoit dans les armes & les habits propres à chaque nation, au temps & aux conditions ; ſoit dans les expreſſions des mouvemens du corps & de l'eſprit, qu'il n'a ni outrez, ni rendus deſagréables. Enfin il n'eſt point tombé dans les défauts & les ignorances groſſieres de ces Peintres qui repréſentent dans de beaux & verdoyans païſages, des actions qui ſe ſont paſſées dans des païs deſerts & arides ; qui confondent l'Hiſtoire Sainte avec la Fable ; qui donnent des vêtemens modernes aux anciens Grecs & Romains ; & qui croyent faire paroître beaucoup de vie & d'action à leurs figures,

quand

quand ils leur font faire des postures ridicules, & des expressions qui font peur, ou ne signifient rien.

Voilà ce qu'il faut considerer dans le Poussin plus que dans les autres Peintres. Pour ce qui est des parties qui regardent la pratique de la Peinture, comme sont le dessein, la couleur, & les autres choses qui en dépendent, il n'est pas malaisé de faire voir que bien loin de les avoir ignorées, il les a savamment mises en exécution.

C'est sur cela, interrompit Pymandre, que je serai bien aise de voir comment on peut répondre à ceux qui demeurent d'accord de ce que vous venez de dire à l'égard de la théorie, mais qui ne conviennent pas qu'il ait été aussi habile pour ce qui est du travail & du manîment du pinceau; qui soûtiennent qu'il n'a point suivi la Nature, mais seulement copié l'Antique, & fait toutes ses figures d'aprés les statuës & les bas-reliefs, imitant d'une maniere dure & seche jusques aux draperies & aux plis serrez des marbres qu'il a copiez trop exactement.

Qu'il n'a point sû l'art de bien peindre les corps, & faire paroître par l'épanchement des lumieres & la distribution des ombres, la beauté des carnations, & l'amitié des couleurs. Que c'est la raison pour laquelle il n'a jamais osé entreprendre de grands ouvrages, & qu'il s'est toûjours réduit à ne faire des Tableaux que d'une moyenne grandeur.

Si ceux-là, repartis-je, qui trouvent qu'il a trop préferé l'Antique à la Nature, avoûënt eux-mêmes, „qu'on ne peut pas s'attacher à des pro„portions plus belles & plus élegantes que cel-

D 2 les

„ les des Statuës antiques. Que les anciens
„ Sculpteurs se sont attachez à fraper la vûë
„ par la majesté des attitudes, par la grande
„ correction, la délicatesse & la simplicité des
„ membres, évitant toutes les minuties, qui sans
„ le secours de la couleur ne peuvent qu'inter-
„ rompre la beauté des parties: ne sont-ce pas
là d'assez belles choses qu'un Peintre doit é-
tudier? Et peut-on rendre les Antiques si recommandables, sans donner envie de les imiter? Il faut, dit-on, en savoir ôter la dureté & la secheresse. Qui doute de cela, & qu'il ne faille même prendre garde aux effets des lumieres qui se répandent sur les marbres & sur les choses dures, d'une maniere bien differente que sur les corps naturels, & sur de veritables étoffes? Mais où voit-on que le Poussin ait fait des hommes & des femmes de bronze ou de marbre, au lieu de les représenter de chair? Il a connu que pour former les corps les plus parfaits, il ne pouvoit trouver de plus beaux modelles que les statuës & les bas-reliefs, qui sont les chef-d'œuvres des plus excellens hommes de l'Antiquité; que ce qui nous en reste doit être consideré comme le fruit des travaux de tant d'années que les plus savans ouvriers de la Grece & de l'Italie ont employées à perfectionner un Art qu'ils ont mis à un si haut degré, que depuis eux tout ce qu'on a pu faire a été de tâcher à les suivre.

Le Poussin n'étoit pas si présomptueux de croire que sur ses seules idées il pût former des figures aussi accomplies que celles de la Venus de Medicis, du Gladiateur, de l'Hercule, de l'Apollon, de l'Antinoüs, des Lutteurs, & de plusieurs autres statuës que l'on admire tous les jours

jours à Rome. Il ſavoit d'ailleurs, que quelque recherche qu'il pût faire pour trouver des corps d'hommes & de femmes bien faits, il n'en rencontreroit point de ſi accomplis que ceux que l'Art a formez par la main de ces grands Maîtres, à qui les mœurs & les coûtumes de leur temps avoient donné des moyens favorables & commodes pour en faire un beau choix : ainſi, qu'au-lieu de ſuivre ce que les Anciens ont fait de plus grand & de plus beau, il tomberoit aiſément dans pluſieurs défauts auſquels infailliblement il s'accoûtumeroit en ne voyant que la ſeule nature, de même qu'ont fait la plûpart des autres Peintres, qui prennent pour modelles toutes ſortes de perſonnes, ſans penſer à éviter ce qu'il y a de défectueux.

Mais il eſt aiſé de faire voir que le Pouſſin s'eſt ſervi des belles & élegantes proportions des Antiques, de la majeſté de leurs attitudes, de la grande correction, & de la ſimplicité de leurs membres, & même de leurs accommodemens de draperies, ſans rien faire qui ait de la dureté & de la ſechereſſe. Il a ſû en faire le choix pour repréſenter des Divinitez ou des hommes, étant de lui-même entré dans l'eſprit des anciens Sculpteurs qui ont ſi doctement fait paroître de la difference entre leurs Dieux, les héros & les hommes; repréſentant les uns comme des corps impaſſibles, & les autres comme des ſubſtances mortelles & periſſables. Il a même ſû diſtinguer les perſonnes de qualité & d'un temperament plus délicat d'avec celles qui ſont plus fortes & plus robuſtes ſelon les differentes conditions.

A cela il a joint la beauté du pinceau & la

verité des carnations, en conservant dans les contours la correction du dessein que les plus grands Peintres ont toûjours préferée à toute autre chose; & il a répandu sur tous les corps des lumieres fortes ou foibles, avec des reflets conformes au lieu & aux actions qu'il a figurées, sans s'éloigner de la nature, mais en la perfectionnant, & en évitant les défauts qui s'y rencontrent.

L'on conviendra de toutes ces veritez, si l'on a une forte idée de la perfection de la Peinture, & que sans prévention on veuille bien entrer dans les raisons que le Poussin a eûës d'exécuter ses Tableaux tels qu'on les voit. Mais il faut outre la docilité de l'esprit & la droiture de la volonté, avoir aussi les connoissances necessaires pour faire ces discernemens, & pour bien juger de son intention.

Pourquoi les savans trouvent-ils des beautez dans les Statuës antiques & dans les Peintures de Raphaël que les esprits mediocres n'y voyent point? C'est qu'ils ne s'arrêtent pas à la superficie des choses; qu'ils ont des lumieres plus pénétrantes que ceux qui n'ont que des regards ordinaires pour voir simplement les objets, & qui ne sont point capables de déveloper les secrets de l'art.

Les gens qui ne connoissent quasi que le nom de la Peinture, & qui sont seulement dans la curiosité des tableaux, font ordinairement paroître plus d'estime pour une partie de cet Art que pour les autres, selon qu'ils sont conseillez par des Peintres, ou par d'autres personnes qui ont ces differens goûts. Les curieux qui ne s'attachent qu'à des choses particulieres, ne considerent

rent jamais dans les ouvrages qu'on leur montre, que ce qui eſt conforme à leur connoiſſance ou à leur inclination, & mépriſent tout le reſte. C'eſt pourquoi nous en voyons qui préferent la couleur des Peintres Venitiens à tout ce que Raphaël & ceux de ſon école ont fait de plus correct. D'autres choiſiront les ouvrages du Caravage & du Valentin plûtôt que ceux du Dominiquin ou du Guide. D'autres encore qui rampont, s'il faut ainſi dire, parmi les choſes les plus baſſes, & n'élevant point leur eſprit audeſſus des ſujets ordinaires, préferent des Peintures fort médiocres & des actions ſimples, & quelquefois même ridicules, à ce que les habiles hommes ont jamais fait de plus ſerieux & de plus parfait.

Pour ceux qui n'ont point d'inclinations particulieres, ni de prévention pour aucune maniere; qui ont une idée de la beauté & de la perfection, non ſur des exemples de choſes modernes que le temps n'a point encore approuvez, mais ſur ce que la force de l'eſprit peut imaginer, ce que la raiſon en juge, & ce que le conſentement des grands hommes en a preſcrit: ceux-là, dis-je, conſiderent les Tableaux d'une autre ſorte. Ils examinent l'intention de l'Auteur, la fin pour laquelle il a travaillé, le choix de ſon ſujet, les moyens dont il s'eſt ſervi, les raiſons qu'il a eûës de ſe conduire d'une maniere plûtôt que d'une autre; & enfin ils jugent par l'exécution de ſon ouvaage, s'il eſt parvenu à l'imitation parfaite de ce qu'il s'eſt propoſé ſuivant la plus belle idée qu'il en pouvoit concevoir.

Par exemple, quand le Pouſſin fit ſon Ta-

bleau de Rebecca, quel fut, je vous prie, son dessein? J'étois encore à Rome lors que la pensée lui en vint. L'Abbé Gavot avoit envoyé au Cardinal Mazarin un Tableau du Guide, où la Vierge est assise au milieu de plusieurs jeunes filles qui s'occupent à differens ouvrages. Ce Tableau est considerable par la diversité des airs de têtes nobles & gracieux, & par des vêtemens agréables, peints de cette belle maniere que le Guide possedoit. Le Sieur Pointel l'ayant vû, écrivit au Poussin, & lui témoigna qu'il l'obligeroit s'il vouloit lui faire un Tableau rempli comme celui-là de plusieurs filles, dans lesquelles on pût remarquer differentes beautez.

Le Poussin, pour satisfaire son ami, choisit cet endroit de l'Ecriture Sainte, où il est rapporté comment le serviteur d'Abraham rencontra Rebecca qui tiroit de l'eau pour abbreuver les troupeaux de son pere, & de quelle sorte, aprés l'avoir reçû avec beaucoup d'honnêteté, & donné à boire à ses chameaux, il lui fit présent des bracelets & des pendans d'oreilles dont son maître l'avoit chargé.

Voilà quel est le sujet que le Poussin choisit pour faire ce qu'on desiroit de lui. Voyons de quelle maniere il s'est conduit pour parvenir à sa fin, qui étoit de faire un Tableau agréable.

Il y réüssit sans doute, dît Pymandre. Il me souvient qu'à peine ce Tableau fut arrivé à Paris, que vous & moi allâmes le voir avec une Dame de nôtre connoissance, qui en fut si charmée, qu'elle offrit au Sieur Pointel de lui en donner tout ce qu'il voudroit: mais il avoit tant de passion pour les ouvrages de son ami, que bien loin de les vendre, il n'auroit pas vou-

lu s'en priver seulement pour un jour.

Plusieurs autres personnes, repris-je, s'efforcerent inutilement de l'avoir pendant qu'il vécut. Je ne sai si vous en avez conservé une parfaite idée. Pour vous en rafraîchir la memoire, je vais en faire une brieve description. Mais afin que vous puissiez mieux remarquer tout ce qui contribuë à la perfection de cet ouvrage, souffrez, je vous prie, que j'en examine toutes les parties, pour mieux comprendre l'ordonnance; & si je vous marque jusques aux differentes couleurs des habits, c'est pour vous donner moyen d'observer la conduite du Peintre dans ce qui regarde l'union & la douceur des teintes differentes qu'il a choisies pour la beauté & l'ornement de son sujet.

Ce Tableau a prés de sept pieds de long sur plus de trois pieds & demi de haut. Le fond est un païsage & plusieurs bâtimens d'un ordre simple, mais régulier, & où ce qu'il y a de rustique ne laisse pas d'avoir de la beauté & de la grace. Les bâtimens sont élevez sur deux colines entre lesquelles la vûë se perd dans un éloignement; & les colines qui sont d'une couleur un peu brune, servent de fond aux figures, dont la principale est Rebecca. On la connoît entre les autres, non seulement par cet homme qui l'aborde proche d'un puits, & qui lui présente des bracelets & des pendans d'oreilles, mais par son maintien gracieux, par une sagesse & une douceur qui paroît sur son visage, & enfin par une modestie que l'on voit dans ses regards & dans sa contenance. Sa robe est d'un bleu celeste, ornée par le bas d'une broderie d'or. D'une main elle la releve négligemment, & de l'autre elle fait une

action par laquelle il semble qu'elle soit dans l'incertitude si elle doit prendre les présens qu'on lui offre. Sous cette robe ceinte d'un ruban tissu d'or, il y a une maniere de juppe peinte d'un rouge de laque, rehaussé d'un peu de jaune sur les clairs. Une écharpe de gaze lui couvre les épaules & la gorge; & un petit voile blanc qui lui sert de coiffure, tombe en arriere, & laisse voir ses cheveux qui sont d'un châtain clair. Celui qui lui fait des présens a sur sa tête un bonnet en forme de turban; il est habillé d'une veste jaune ombrée de laque. Sa sous-veste est d'un violet tirant sur le gris-de-lin; & ses chausses & ses souliers sont semblables à ceux que portent les Levantins. Une écharpe jaune & verte lui sert de ceinture; & à son côté lui pend un cimeterre & un carquois rempli de fléches. De la main droite il tient des pendans d'oreilles, & de la gauche des bracelets.

Auprés de Rebecca est une grande fille appuyée sur un vase posé sur le bord du puits. Son visage paroît mélancolique. Ses cheveux sont bruns. Elle est vêtuë d'un habit vert avec une espece de camisole ou demi-tunique, qui ne la couvre que depuis les épaules jusques sur les hanches, & dont la couleur est de laque & d'un bleu fort pâle.

Une autre jeune fille est proche celle dont je viens de parler: elle tient un vase. Ses cheveux sont blonds, & dans son visage il y a quelque chose de mâle & d'animé. Sa robe de dessous est d'un rouge de vermillon; & le vêtement de dessus d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de jaune & de gris-de-lin. Ce vêtement est ceint & rétroussé d'une maniere particu-

ticuliere & agréable. De sa main droite elle s'appuye sur l'épaule d'une autre fille dont l'habit est bleu. Elle a un voile blanc qui lui sert de coiffure, & qui lui couvre aussi la gorge.

De l'autre côté, & proche la figure de l'homme dont j'ai parlé, est une fille vêtuë de blanc, qui descend une corde dans le puits. Elle est diminuée dans la force du dessein & des couleurs, parce qu'elle est un peu plus éloignée que les autres. Il y en a une autre qui verse de l'eau de sa cruche dans celle d'une de ses compagnes. Sa robe est verte, son manteau rouge, & pour coiffure, elle a un voile blanc qui renferme ses cheveux.

Celle qui reçoit l'eau est courbée, & a un genou à terre. Sa robe est d'un gris-de-lin, ayant pardessus un autre vêtement sans manche, qui est d'une jaune ombré de laque.

Tout proche, & sur la même ligne, est une autre fille qui porte un vase sur sa tête, & qui se baisse pour en prendre encore un qui est à terre. Sa robe de dessous est d'un gris-de-lin rompu de vert & de laque dans les ombres, & celle de dessus est rouge avec des manches qui paroissent de toile de lin. Sa coiffure est un voile blanc un peu verdâtre qui tombe sur ses épaules.

Derriere la jeune fille qui verse de l'eau à sa compagne, il y en a trois autres, dont la plus éloignée tient des deux mains un vase sur sa tête. Son habit est d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de blanc & de jaune, rompu de vert, & d'une laque claire. Le voile qui couvre ses cheveux en partie semble en tombant sur ses épaules voltiger au gré du vent. Des deux autres il y en a une qui ne montre que le dos, mais qui en tournant la tête laisse voir son vi-

ſage de profil. Elle tient une cruche. Sa robe eſt peinte d'une laque fort vive, dont les clairs ſont rehauſſez d'une couleur plus claire, mêlée d'un bleu pâle.

La fille qui eſt auprés d'elle, & qui s'appuye ſur ſon épaule, a un habit de bleu celeſte: el'e a un air enjoûé, & paroît plus jeune que les autres. Ces deux dernieres filles ſemblent en regarder deux autres qui ſont aſſiſes, dont l'une appuyée ſur un vaſe eſt vêtuë d'un habit vert rehauſſé de jaune, & l'autre a un vêtement jaune ombré de laque. Elles ont toutes les pieds nuds; & comme le Pouſſin a voulu traiter ce ſujet avec beaucoup de modeſtie & de bienſéance, il n'a repréſenté de nud que les bras, & un peu des jambes, faiſant voir cependant dans ces parties ce qui peut ſe rencontrer de plus beau dans des filles bien faites.

Si je vous fais une deſcription un peu longue, c'eſt pour vous donner moyen de mieux juger du Tableau lors que vous le verrez: car vous connoîtrez que le Pouſſin a exactement ſuivi ſes propres maximes, en choiſiſſant une matiere capable de recevoir de l'ouvrier une forme nouvelle & digne de ſon ſujet. Ne vous ſouvenez-vous point comment Paul Veroneſe a traité une pareille hiſtoire qui eſt dans le Cabinet du Roi, de quelle ſorte Raphaël l'a peinte dans les Loges du Vatican, & comment pluſieurs autres Peintres l'ont repréſentée? Je ne parle que pour la compoſition & l'ordonnance. Songez-bien, je vous prie, ſi vous avez vû quelque choſe de ſemblable au Tableau dont nous parlons, & ſi le Pouſſin a pris pour exemple aucun Maître qui l'ait précedé.

Com-

Comme une des premieres obligations du Peintre eſt de bien repréſenter l'action qu'il veut figurer; que cette action doit être unique, & les principales figures plus conſiderables que celles qui les doivent accompagner, afin qu'on connoiſſe d'abord le ſujet qu'il traite: le Pouſſin a obſervé que les deux figures qui dominent dans ſon Tableau ſont ſi bien diſpoſées, & s'expriment par des actions ſi intelligibles, que l'on comprend tout d'un coup l'hiſtoire qu'il a voulu peindre. Car de la maniere que cet étranger préſente à Rebecca les joyaux qu'il avoit apportez, on connoît qu'il ne doute pas que ce ne ſoit celle qu'il eſt venu chercher pour être la femme d'Iſaac; & dans la fille on remarque une pudeur, une modeſtie, & comme une irréſolution de prendre ou de refuſer le préſent qu'il lui fait, ne croyant point que le ſervice qu'elle lui a rendu, en donnant à boire à ſes chameaux, mérite aucune récompenſe.

L'autre maxime du Pouſſin admirablement obſervée dans cet ouvrage, conſiſte dans la belle diſpoſition des groupes qui le compoſent. Il faudroit que vous le viſſiez pour mieux comprendre ce que je ne puis aſſez vous exprimer par des paroles. Je vous dirai ſeulement que la raiſon qui oblige les Peintres à traiter les grands ſujets de cette maniere, & à diſpoſer leurs figures par groupes, eſt tirée de ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux, & de ce qui ſe paſſe quand pluſieurs perſonnes ſe trouvent enſemble. Car on peut remarquer, comme a fait Leonard de Vinci, que d'abord elles s'attroupent ſeparément ſelon la conformité des âges, des conditions & des inclinations naturelles qu'elles ont

Rebecca. Il n'y a rien de mieux deſſiné que cette jeune fille vêtuë de rouge, qui ſe tourne vers ſa compagne. Celle qui s'appuye ſur ſon épaule ne ſemble-t-elle pas parler à une autre qui porte un vaſe ſur ſa tête, & qui ſe courbe pour en prendre encore un qui eſt à terre? Toutes leurs actions ſont ſi vrayes, & ſi noblement diverſifiées, qu'il y paroît du mouvement & de la vie. Et pour augmenter davantage la beauté du ſujet par une plus grande diverſité, le Peintre a repréſenté encore d'autres filles dont les cruches ſont pleines, & qui ſemblent s'en retourner chez elles.

Il y en a deux, qui pour s'entretenir confidemment, ſe ſont éloignées des autres juſques à ce que leur rang ſoit venu pour tirer de l'eau. Elles ſont aſſiſes, & ſi appliquées à parler enſemble, qu'elles n'ont nulle attention à ce qui ſe paſſe auprés du puits. Pour ce qui regarde la proportion des corps, elle eſt judicieuſement obſervée dans toutes ces filles ſelon leur âge; & c'eſt dans leurs differens airs de tête qu'on voit differentes beautez, qui toutes ont des graces particulieres.

Quant à la diſtribution des couleurs, elle fait dans ce Tableau une grande partie de ce qui charme la vûë. De l'union du païſage avec les figures il en naît un doux accord, & une harmonie admirable qui ſe répand dans tout l'ouvrage. Il eſt vrai auſſi, qu'outre la belle entente qui ſe voit dans l'arrangement des couleurs, on peut dire que les ombres & les lumieres y ſont traitées avec un artifice qui ne contribuë pas peu à ſa perfection, par les differens effets qu'elles font dans la campagne, contre les bâtimens, & enfin ſur tous

tous les corps qui entrent dans la composition de ce Tableau.

Le Poussin voulant qu'il n'y eût rien que de beau & d'agréable, a choisi, comme je vous ai fait voir, une situation de lieu conforme à son intention. Le païsage n'a rien de solitaire: on y voit les beautez de la campagne, & la commodité d'une ville qui représente bien la simplicité, & la douceur de la vie des premiers hommes. Et quoi que pour se conformer à l'histoire, il ait pris l'heure que le Soleil commence à descendre sous l'horison, l'air néanmoins n'est point chargé de ces vapeurs que nous voyons qui s'élevent de la terre lors que la nuit approche, parce qu'il n'ignoroit pas que dans les païs chauds & secs le Soleil n'attire pas durant le jour comme en d'autres endroits, des vapeurs & des exhalaisons si épaisses. Il a représenté une de ces belles soirées où l'air est pur & serain, & où les objets éclairez des rayons du Soleil qui baisse, se font voir avec plus de douceur & de tendresse.

Mais en quoi on peut admirer sa doctrine & son jugement, c'est dans les carnations & les couleurs de toutes les figures. Il fait connoître dans cet ouvrage qu'il savoit bien distinguer de quelle maniere on doit peindre les corps qui sont en pleine campagne & ceux qui sont renfermez, & la difference qu'il faut mettre entre une figure vûë de loin, & une qui est proche. Ce qui a donné du credit à quelques Peintres qui ont représenté des carnations fraîches & vives, c'est qu'ils n'ont pas eû ces égards. Ils ont peint leurs figures comme vûës de prés, & leur donnant une beauté de couleurs plus sensibles, & moins éteintes

tes qu'elles ne peuvent avoir dans une distance un peu éloignée : ils ont mieux aimé satisfaire les yeux que la raison. C'est en cela que les goûts sont differens. Le Poussin n'a pas crû devoir garder cette conduite. Il a suivi la nature dans les choses essentielles beaucoup mieux que tous les autres Peintres, & n'a jamais voulu s'en écarter que dans ce qu'elle a de défectueux ; mais il l'a toûjours exactement imitée lors qu'il l'a trouvée belle & parfaite. Et quand il a représenté des personnes en campagne & en plein air, il les a peintes telles qu'elles doivent paroître du lieu où on les voit. Il a observé la diminution des teintes de même que celles de la forme & des grandeurs, & a été aussi excellent observateur de la perspective aërienne que de la perspective linéale. Comme il connoissoit que c'est une perfection de la Peinture, & un des plus difficiles secrets de l'art, de bien marquer la quantité d'air qui s'interpose entre l'œil & les objets, il avoit tellement étudié cette partie, & l'a si bien mise en pratique, qu'on peut dire avec verité que c'est en cela qu'il a excellé. C'est aussi par ce moyen qu'il a rendu ses compositions si charmantes, qu'il semble qu'on chemine dans tous les païs qu'il représente ; que ses figures se détachent de telle sorte les unes des autres, qu'il n'y a ni confusion, ni embarras ; que les couleurs même les plus vives demeurent dans leur place sans trop avancer, ou trop reculer, ni se nuire les unes aux autres ; que les lumieres, de quelque nature qu'elles soient, ne sont jamais ni trop fortes, ni trop foibles ; que les reflets font les effets qu'ils doivent ; & que de quelque sorte qu'il traite un sujet, & qu'il l'éclaire, il fait toûjours un effet admirable, parce qu'avec

vec l'affoibliſſement des couleurs il ſavoit en faire le choix ſelon l'amitié qu'elles ont entre elles, & répandre les jours & les ombres à propos.

Que ſi le Pouſſin n'a pas toûjours ſuivi les maximes des Peintres Venitiens dans l'épanchement des ombres & des lumiéres par de grandes maſſes, ni ſuivi entierement leur conduite dans la maniere de coucher ſes couleurs, pour aider à donner plus de relief au corps: il a travaillé ſur un autre principe; il a pris Raphaël pour ſon guide; & fondé ſur les obſervations qu'il faiſoit continuellement en voyant la nature, il a fort bien ſû détacher, comme je viens de vous dire, toutes les figures par la diminution des teintes, & par cette merveilleuſe entente qu'il avoit de la perſpective de l'air. Cette maniere, & cette conduite fait dans ſes Tableaux un effet conforme à ce que l'on voit d'ordinaire dans la nature. Car ſans l'artifice des grandes ombres & des grands clairs, on y voit les objets tels qu'on les découvre ordinairement dans le grand air & en pleine campagne, où l'on ne voit point ces fortes parties de jours & d'obſcuritez. Auſſi pluſieurs ne s'en ſervent que comme d'un ſecours pour ſuppléer à leur impuiſſance, & les affectent même ſouvent avec auſſi peu de raiſon & de jugement, que ces contraſtes d'actions extraordinaires, & ces mouvemens mal entendus cachant dans ces grandes ombres les défauts du deſſein, & trompant les ignorans par des mouvemens forcez & ridicules qu'ils leur font regarder comme des merveilleux effets de l'art.

Dans le Tableau dont je viens de parler, les habits de toutes les filles ſont de couleurs vives & dou-

douces, mais rompuës & éteintes en quelques endroits. Il ne les a point chargées de riches parures, pour les faire paroître davantage, parce qu'il savoit leur donner une beauté qui efface toute sorte de richesse. Leurs accommodemens sont conformes à leur âge & à leur sexe. Enfin si l'on considere bien ce Tableau, on verra que toutes les beautez en sont pures, & si j'ose dire, toutes nuës. Elles sont naturelles, sans ajustemens & sans fard: le Peintre n'a relevé d'aucunes fleurs cet excellent ouvrage; il l'a dépoüillé de tout ornement, comme un beau visage que l'on découvre, & à qui l'on ôte le voile.

M'étant un peu arrêté; Ce que vous venez de remarquer, dît Pymandre, suffiroit pour apprendre à faire un Tableau accompli; car il ne faudroit, à mon avis, que bien imiter cet ouvrage, pour faire un second chef-d'œuvre.

Il n'est pas aisé, lui repartis-je, de se servir des belles choses sans choquer les regles de l'Art, & manquer dans les maximes de nôtre illustre Peintre. Vous avez vû, comme il dit lui-même, qu'il ne chante pas toûjours sur un même ton. S'il s'est conduit de la maniere que je vous ai marquée pour un sujet qui se passe à la campagne, il prend d'autres mesures pour ceux qu'il représente dans des lieux enfermez. Le Tableau où il a peint Moïse qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, est bien opposé à celui de Rebecca. Les carnations sont de couleurs plus sensibles, les ombres & les lumieres plus fortes, les reflets plus marquez, & toutes les parties plus ressenties & plus distinctes, parce qu'il suppose que le sujet est renfermé, & proche de celui qui le regarde. Combien les expressions en sont-elles

elles differentes? Le Roi y paroît étonné, voyant que le petit Moïse jette sa couronne, au lieu de répondre à ses caresses. On y remarque la colere des Prêtres Egyptiens, qui prennent cette action pour un présage si funeste, qu'ils veulent à l'heure même se défaire de cet enfant. La crainte que la Princesse en a, lui fait tendre les bras pour le sauver.

Le Tableau de l'Extrême-Onction qui fait un des sept Sacremens de Mr. de Chantelou, est encore traité de la même sorte à l'égard du lieu & de la distance, mais different par les ombres & les jours causez par des lumieres particulieres, & encore par les expressions de tristesse & de douleur diversement répanduës sur les visages de toutes les personnes qui sont autour du malade.

Le Prêtre qui lui donne les saintes huiles, est un homme grave & venerable par son âge & par sa dignité. Il n'est pas vêtu d'un habit particulier: car dans les prémiers temps de l'Eglise les Prêtres n'étoient point distinguez par leurs vêtemens. On connoît par les sentimens de douleur que témoignent les assistans, ceux qui prennent plus de part à la conservation du malade. On discerne la femme, la mere & les enfans, d'avec les autres personnes qui ne lui sont pas si proches. Pour ce qui est du mourant, on croit voir en lui comme dans la Statuë de cet ancien * Sculpteur, combien il lui reste de temps à vivre.

Je ne sai pas comment ceux qui disent que le Poussin n'a pas bien fait les draperies, ont regardé ses Tableaux: car dans celui dont je parle, de

* Ctesilas.

de même que dans les autres, on ne peut pas souhaiter des vêtemens mieux mis, des plis mieux formez & mieux étendus. Ce ne sont point de ces grands morceaux d'étoffe qui n'ont nulle figure, & qui ne représentent que des pieces de drap déployées, & jettées au hazard: mais on voit que tous les habits sont de veritables vêtemens, qui en couvrant le nud, marquent la forme du corps, & le cachent avec une honnêteté & une modestie conforme aux sexes, aux âges & aux conditions. Les étoffes paroissent legeres, ou ce qu'elles doivent être, c'est à dire, ou legeres, ou plus pesantes, selon leur usage, avec un agencement si commode & si aisé, si noble & si agréable, qu'il n'y a rien qui embarrasse, qui choque la vûë, ni qui fasse un mauvais effet. Ce n'est point la quantité d'ornemens qui en fait la beauté: la simplicité y donne tout l'agrément; & les couleurs sont si bien ménagées, que la vivacité des unes ne détruit point les autres. Si quelquefois dans les figures les plus éloignées il employe une couleur qui ait beaucoup d'éclat, elle est mise avec une discretion & une entente si admirable, que celles qui sont les plus proches ne perdent rien de leur force & de leur beauté.

Je souhaiterois pouvoir vous faire présentement remarquer cette merveilleuse gradation de couleurs dans le Tableau de Saint François Xavier qui est aux Jesuites: vous admireriez sans doute dans cet ouvrage la science du Poussin. C'est un des plus considerables qu'il ait faits, tant pour les excellentes parties du dessein & du coloris, que pour les expressions nobles & naturelles, qui paroissent d'autant plus que les figu-

figures sont grandes comme nature.

J'ai beaucoup d'impatience, dît Pymandre, de voir cet ouvrage dont vous relevez si souvent le mérite, à cause aussi que j'avois toûjours oüi dire que le Poussin n'avoit jamais fait de grandes figures.

Ce Tableau seul, repartis-je, peut faire juger du contraire. Mais il faut que je vous dise, pour vous desabuser, que quand le Poussin se fut mis en réputation pour les Tableaux de moyenne grandeur, il se vit si accablé de ces sortes d'ouvrages, qu'il ne songea pas à en entreprendre d'autres : outre qu'il n'étoit point de ceux qui recherchent avec empressement les grands atteliers plûtôt pour s'enrichir que pour aquerir de l'honneur ; & qu'il demeuroit dans un païs où d'ordinaire ceux de la nation sont toûjours préferez aux étrangers quand il y a quelque entreprise glorieuse ou utile à faire. C'est ce que j'ai vû à Rome. Lors qu'on voulut faire un Tableau à Saint Charles des Catinares, on demanda des desseins à nos meilleurs Peintres François : mais quand se vint à l'exécution, les Italiens s'interesserent tous à ne pas souffrir qu'on leur préferât un étranger. Ainsi le Poussin de même que nos plus habiles Peintres François qui ont demeuré à Rome, n'ont gueres été appellez pour faire de grands ouvrages. Le Poussin s'en soucioit moins qu'un autre, parce qu'il se contentoit de son travail ordinaire, & trouvoit dans des Tableaux d'une médiocre grandeur un champ assez vaste pour faire paroître son savoir : aussi n'en a-t-il point fait où l'on ne puisse remarquer une infinité de differentes beautez. Mais ne pou-

pouvant pas entrer dans le détail de tous ses ouvrages pour vous en faire connoître les divers caractères, & ce que les savans y admirent, je veux seulement vous parler encore du Tableau de la Mane, qui est dans le Cabinet du Roi. Comme cet ouvrage passe pour un des plus beaux de ce Peintre, je vous rapporterai les remarques que l'on y fit en 1667. dans l'Académie Royale de Peinture, où étoient alors tous les Peintres & les Sculpteurs qui la composent, & plusieurs personnes savantes: le jugement de tant d'habiles hommes pourra servir à autoriser tout ce que je vous ai dit du Poussin. Je n'aurai pas de peine à vous parler de cet ouvrage, car je me souviens assez de ce que j'en ai déja écrit.

Ce Tableau, qui représente les Israëlites dans le desert lors que Dieu leur envoya la Mane, a six pieds de long sur quatre pieds de haut. Le païsage est composé de montagnes, de bois, & de rochers. Sur le devant paroît d'un côté une femme assise qui donne la mammelle à une vieille femme, & qui semble flater un jeune enfant qui est auprés d'elle. La femme qui donne à teter est vêtuë d'une robe bleuë & d'un manteau de pourpre rehaussé de jaune; & l'autre est habillée de jaune. Tout proche un homme debout couvert d'une draperie rouge; & un peu plus derriere, il y a un malade à terre, qui se levant à demi, s'appuye sur un bâton.

Un vieillard est assis auprés de ces deux femmes dont je viens de parler: il a le dos nud, & le reste du corps couvert d'une chemise, & d'un manteau d'une couleur rouge & jaune. Un jeune homme le tient par le bras, & aide à le lever.

Sur

Sur la même ligne, & de l'autre côté à la gauche du Tableau, on voit une femme qui tourne le dos, & qui porte entre ses bras un petit enfant. Elle a un genou à terre; sa robe est jaune, & son manteau bleu. Elle fait signe de la main à un jeune garçon qui tient une corbeille pleine de Mane, d'en porter au vieillard dont je viens de parler.

Prés de cette femme, il y a deux jeunes garçons: le plus grand repousse l'autre, afin d'amasser lui seul la Mane qu'il voit répanduë à terre. Un peu plus loin sont quatre figures: les deux plus proches représentent un homme & une femme qui recueillent de la Mane; & des deux autres, l'une est un homme qui porte quelque chose à sa bouche, & l'autre une fille vêtuë d'une robe mêlée de bleu & de jaune. Elle regarde en haut, & tient le devant de sa robe pour recevoir ce qui tombe du Ciel.

Proche le jeune garçon qui porte une corbeille est un homme à genou qui joint les mains, & leve les yeux au Ciel.

Les deux parties de ce Tableau qui sont à droit & à gauche, forment deux groupes de figures qui laissent le milieu ouvert, & libre à la vûë, pour mieux découvrir Moïse & Aaron qui sont plus éloignez. La robe du premier est d'une étoffe bleuë, & son manteau est rouge. Pour le dernier, il est vêtu de blanc. Ils sont accompagnez des Anciens du peuple disposez en plusieurs attitudes differentes.

Sur les montagnes & sur les colines qui sont dans le lointain, paroissent des tentes, des feux allumez, & une infinité de gens épars de côté & d'autre; ce qui représente bien un campement.

Le Ciel est couvert de nuages fort épais en quelques endroits; & la lumiere qui se répand sur les figures paroît une lumiere du matin qui n'est pas fort claire, parce que l'air est rempli de vapeurs; & même d'un côté il est plus obscur par la chûte de la Mane.

Ce Tableau ayant été exposé dans l'Académie non seulement pour être vû de toute l'Assemblée, mais pour être examiné dans toutes ses parties, on considera d'abord la disposition du lieu, qui représente parfaitement un desert sterile, & une terre inculte.

Car quoi que le païsage soit composé d'une maniere trés-savante & agréable, ce ne sont pourtant que de grands rochers qui servent de fond aux figures. Les arbres n'ont nulle fraîcheur: la terre ne porte ni plantes, ni herbes; & l'on n'apperçoit ni chemins, ni sentiers qui fassent juger que ce païs soit fréquenté.

Le Peintre ayant à représenter le Peuple Juif dans un endroit dépourvû de toutes choses, & dans une extrême necessité, ne pouvoit imaginer une situation qui convint mieux à son sujet. On y voit quantité de personnes qui paroissent dans une lassitude, une faim, & une langueur extrême.

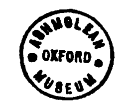
Cette multitude de monde répanduë en divers endroits, partage agréablement la vûë, & ne l'empêche point de se promener dans toute l'étenduë de ce desert. Cependant, afin que les yeux ne soient pas toûjours errans, & emportez dans un si grand espace de païs, ils se trouvent arrêtez par les groupes de figures qui ne séparent point le sujet principal, mais servent à le lier, & à le faire mieux comprendre. On y trouve un con-

contraste judicieux dans les differentes dispositions des figures dont la position & les attitudes conformes à l'histoire engendrent l'unité d'action, & la belle harmonie que l'on voit dans ce Tableau.

Quant à la lumiere, on remarqua de quelle sorte elle se répand sur tous les objets. Que le Peintre, pour montrer que cette action se passe de grand matin, a fait paroître quelques vapeurs qui s'élevent au pied des montagnes & sur la surface de la terre; ce qui fait que les objets éloignez ne sont pas si apparens.

Cela sert même à détacher davantage les figures les plus proches, sur lesquelles frapent certains éclats de lumieres qui sortent par des ouvertures de nuées que le Peintre a faites exprés pour autoriser les jours particuliers qu'il distribuë en divers endroits de son ouvrage. L'on connoit bien qu'il a cru devoir tenir l'air plus sombre du côté où tombe la Mane, & faire que les figures y soient plus éclairées que de l'autre côté où le Ciel est serain, afin de les varier toutes aussi-bien dans les effets de la lumiere que dans leurs actions, & donner une agréable diversité de jours & d'ombres à son Tableau.

Aprés avoir fait ces remarques sur la disposition de tout l'ouvrage, on examina ce qui regarde le dessein. Pour montrer que le Poussin a été savant & exact dans cette partie, on fit voir combien les contours de la figure du vieillard qui est debout, sont grands & bien dessinez, & toutes les extrémitez correctes, & prononcées avec une précision qui ne laisse rien à desirer.



Mais ce que l'on observa d'excellent dans cette rare peinture, est la proportion de toutes les figures, laquelle est prise sur les plus belles Statuës antiques, & parfaitement accommodée au sujet.

On fit voir que le vieillard qui est debout, a les proportions du Laocoon, qui est d'une taille bien faite, & dont toutes les parties du corps conviennent à un homme qui n'est ni extrémement fort, ni trop délicat. Que le Poussin s'est servi des mêmes mesures pour représenter cet homme malade, dont les membres, bien que maigres & décharnez, ne laissent pas d'avoir entre eux un rapport trés-juste, & capable de former un beau corps.

Quant à la femme qui donne la mamelle à sa mere, on jugea qu'elle tient de la figure de Niobe; que toutes les parties en sont dessinées agréablement, & trés-correctes; & qu'il y a, comme dans la statuë de cette Reine, une beauté mâle & délicate tout ensemble, qui marque une bonne naissance, & qui convient à une femme de moyen âge.

La mere est sur la même proportion, mais on y voit plus de maigreur & de secheresse, parce que la chaleur naturelle venant à s'éteindre dans les vieilles gens, il arrive que les muscles ne sont plus soûtenus avec autant de vigueur qu'auparavant, & qu'ainsi ils paroissent plus relâchez; & même que les nerfs causent certaines apparences que le Peintre ne doit pas omettre pour bien imiter le naturel.

On trouva que cet homme couché derriere ces femmes, tire sa ressemblance de la statuë de Seneque qui est à Rome dans la Vigne Borghese.

Le

Le Pouſſin a choiſi l'image de ce Philoſophe comme la plus convenable pour repréſenter un vieillard qui paroît un homme d'eſprit. On y voit une belle proportion dans les membres; mais une apparence de veines & de nerfs, & une ſechereſſe ſur la peau, qui ne vient que d'une grande vieilleſſe, & des fatigues qu'il a ſouffertes.

Le jeune homme qui lui parle tient beaucoup de l'Antinoüs qui eſt à Belvedere: on croit voir dans toutes les parties de ſon corps comme une chair ſolide qui marque la force & la vigueur de la jeuneſſe.

Les deux autres qui ſe batent ſont de proportions differentes. Le plus jeune peut avoir été pris ſur le modelle des enfans de Laocoon; & pour mieux figurer un âge encore tendre & peu avancé le Peintre a fait que toutes les parties en ſont délicates & peu formées. Mais l'autre qui ſemble plus âgé & plus vigoureux tient de cette forte compoſition de membres qu'on voit dans un des Luteurs qui eſt au Palais de Medicis.

La jeune femme qui tourne le dos, a quelque reſſemblance à la Diane d'Epheſe qui eſt au Louvre; & bien que cette femme ſoit plus couverte d'habits que la Diane, on ne laiſſe pas de connoître la beauté & l'élegance de tous ſes membres, dont les contours délicats & gracieux forment cette taille ſi agréable & ſi aiſée, que les Italiens nomment *Svelte*.

Le Peintre a eû deſſein de faire voir dans ce dernier groupe des proportions differentes de celles du premier dont j'ai parlé, afin qu'il y eût une eſpece d'oppoſition, & qu'il parût de la diverſité

dans les figures auſſi-bien par leurs âges, par leur forme & leur délicateſſe, que par leurs actions. Car dans le jeune homme qui porte une corbeille, il y a une beauté délicate, qui ne peut avoir pour modelle que cette admirable figure de l'Apollon antique, les contours de ſes membres ayant quelque choſe encore de plus gracieux que ceux du jeune homme qui parle à ce vieillard.

La fille qui tend ſa robe, a la taille & la proportion de la Venus de Medicis; & l'homme qui eſt à genou ſemble avoir été imité ſur l'Hercule Commode.

Aprés que chacun eût dit ſon avis ſur ces differentes proportions, bien loin de blâmer le Peintre d'avoir en cela imité les Antiques, il fut loûé de les avoir ſi bien ſuivies. On admira les expreſſions de ſes figures toutes propres à ſon ſujet: car il n'y en a pas une dont l'action n'ait rapport à l'état où étoit alors le Peuple Juif, qui ſe trouvant dans une extrême neceſſité; & dans un abbatement inconcevable, ſe vit dans ce moment ſoulagé par le ſecours du Ciel. Auſſi l'on voit que les uns ſemblent ſouffrir ſans connoître encore l'aſſiſtance qui leur eſt envoyée, & que les autres qui en reſſentent les effets ſont dans des diſpoſitions differentes.

Pour entrer dans le particulier de ces figures, & apprendre de leurs actions mêmes non ſeulement ce qu'elles font, mais ce qu'elles penſent, on examina tous leurs differens mouvemens. Les uns, pour pénétrer l'intention du Peintre, & déclarer ſur cela leurs propres penſées, diſoient que ce n'eſt pas ſans deſſein que le Pouſſin a re-

a représenté un homme déja âgé pour regarde cette femme qui donne à teter à sa mere, parce qu'une action de charité si extraordinaire devoit être considerée par une personne grave, afin de la relever davantage, d'en connoître le mérite, & donner sujet de la faire aussi remarquer plus particulierement à ceux qui verront le Tableau. Qu'il n'a pas voulu que ce fût un homme grossier & rustique, parce que ces sortes de gens ne font pas de réflexion sur les choses qui méritent d'être observées.

Les autres s'empressoient à faire voir comment ce même vieillard, pour représenter une personne étonnée & surprise, a les bras retirez & posez contre le corps, disant que dans les actions imprévûës les membres se retirent d'ordinaire les uns auprés des autres, lors principalement que l'objet qui nous surprend imprime dans nôtre esprit une image qui nous fait admirer ce qui se passe, & que l'action ne nous cause aucune crainte ni aucune frayeur qui puisse troubler nos sens, & leur donner sujet de chercher du secours, ou de se défendre contre ce qui les menace. Aussi on voit que ne concevant que de l'admiration pour une chose si digne d'être remarquée, il ouvre les yeux autant qu'il le peut; & comme si en regardant plus fortement il comprenoit davantage la grandeur de cette action, il employe toutes les puissances qui servent aux sens de la vûë pour mieux voir ce qu'il ne peut trop estimer.

Il n'en est pas de même des autres parties de son corps: les esprits qui les abandonnent, font qu'elles demeurent sans mouvement. Sa bouche est fermée comme s'il craignoit qu'il lui

échapât quelque chose de ce qu'il a conçû, & aussi parce qu'il ne trouve pas de paroles pour exprimer la beauté de cette action. Et comme dans ce moment le passage de la respiration se trouve fermé, l'estomac est plus élevé qu'à l'ordinaire, ce qui paroît dans quelques muscles de cette partie du corps qui n'est pas couverte.

Cet homme semble même se retirer un peu en arriere pour marquer sa surprise, & en même temps le respect qu'il a pour la vertu de cette femme qui donne sa mamelle.

Considerant pourquoi elle ne regarde pas la mere, en lui rendant ce charitable secours, mais qu'elle se panche du côté de son enfant; on attribua cela au desir qu'elle avoit de pouvoir les secourir tous deux en même temps, lequel lui fait faire une action de double mere. Car d'un côté elle voit dans une extrême defaillance celle qui lui a donné la vie; & de l'autre celui qu'elle a mis au jour lui demande une nourriture qui lui appartient, & qu'elle lui dérobe en la donnant à une autre: ainsi le devoir & la pieté la touchent également. C'est pourquoi dans le moment qu'elle ôte le lait à son enfant elle lui donne des larmes, & tâche de l'appaiser par ses paroles & par ses caresses. Comme cet enfant a de la crainte pour sa mere, & qu'il n'est pas émû de jalousie comme si c'étoit un autre enfant de son âge qu'on lui préferât, il se contente de témoigner sa douleur par des plaintes, & il ne paroît pas qu'il s'emporte avec excés pour avoir ce qu'on lui ôte.

L'action de cette vieille qui embrasse sa fille, & qui lui met la main sur l'épaule, est bien une

action

action de vieilles gens qui craignent toûjours que ce qu'ils tiennent ne leur échape, & qui marque aussi son amour & sa reconnoissance envers sa fille.

Le malade qui se leve à demi pour le regarder, sert encore à les faire considerer. Il est si surpris de la charité de la fille, qu'il oublie son mal, & fait un effort pour les mieux voir.

Le Peintre a voulu figurer deux mouvemens d'esprit trés-differens dans le vieillard qui est couché derriere les deux femmes, & dans le jeune homme qui lui montre le lieu où tombe la Mane. Car ce jeune homme rempli de joye regarde cette nourriture extraordinaire sans y faire aucune réflexion, ni penser d'où elle vient. Mais cet homme plus judiçieux, sans que la curiosité la lui fasse considerer avec attention, & en amasser avec empressement, leve les mains & les yeux au Ciel, & adore la divine providence qui la répand sur terre.

Comme l'Auteur de cette Peinture est admirable dans la diversité des mouvemens & dans la force de l'expression, il a fait que toutes les actions de ses figures ont des causes particulieres qui se rapportent à son principal sujet. C'est ce que tout le monde n'avoit pas de peine à remarquer dans ces jeunes garçons qui se poussent pour avoir la Mane qui est à terre. Car par là on voit l'extrême misere où ce peuple étoit réduit, & dont personne n'étoit exempt. Aussi ces jeunes gens ne se batent pas comme s'ils se vouloient du mal; mais seulement l'un empêche l'autre d'amasser ce qu'ils voyent tous deux leur être si necessaire.

On connoît un effet de bonté dans cette fem-

me vêtuë de jaune, en ce qu'elle invite le jeune homme qui tient une corbeille pleine de Mane à en porter au vieillard qui est derriere elle croyant qu'il a besoin d'être secouru.

Quelqu'un considerant combien le Peintre a exprimé de beauté & de délicatesse dans la jeune fille qui regarde en haut, & qui tient le devant de sa robe pour recevoir ce qu'elle voit tomber, attribua cette action à l'humeur dédaigneuse de ce sexe, qui croit que toutes choses lui doivent arriver sans peine, ne voulant pas se baisser comme les autres pour recueillir la Mane, mais la reçoit du Ciel comme s'il ne la répandoit que pour elle.

Le Poussin, pour varier toutes les actions de ses figures, a représenté un homme qui porte de la Mane à sa bouche : on voit qu'il ne fait que commencer à y tâter, & qu'il cherche quel goût elle a.

Par les deux figures si empressées à amasser cette nourriture extraordinaire, on peut juger qu'on a voulu représenter les personnes qui par une prévoyance inutile tâchoient d'en faire une trop grande provision.

Ceux qui paroissent devant Moïse & Aaron, les uns à genoux, & les autres dans une posture encore plus humiliée, ont auprés d'eux des vases remplis de Mane, & semblent remercier le Prophete du bien qu'ils viennent de recevoir. Moïse, en levant les bras & les yeux en haut, leur montre que c'est du Ciel qu'ils reçoivent un secours si favorable ; & Aaron qui joint les mains, leur sert d'exemple pour rendre graces à Dieu ; ce que font aussi les anciens & les plus sages des Israëlites qui sont plus derriere, dont la posture & les

actions

actions expriment la reconnoissance particuliere qu'ils ont des miracles que Dieu opere pour eux.

Entre les personnes qui sont les plus proches de Moïse, il y a une femme, qui par son action fait remarquer sa curiosité. Car comme si elle entendoit dire que c'est du Ciel que cette nourriture leur est envoyée, elle regarde en haut ; & pour se défendre d'une trop forte lumiere qui l'ébloüit, elle met sa main au devant, comme si de ses yeux elle vouloit pénétrer jusques dans la source d'où sortent ces biens.

Outre toutes ces differentes expressions on considera encore la belle maniere dont le Poussin a vêtu ses figures, chacun avoüant qu'il a toûjours excellé en cela. Car les habits qu'il leur donne sont des habits qui les couvrent agréablement, ne faisant pas comme d'autres Peintres, qui, comme je vous ai déja dit, ne cachent le corps qu'avec des pieces d'étoffes qui n'ont aucune forme de vêtement. Dans les Tableaux de ce grand Maître, il n'en est pas de même : comme il n'y a point de figure qui n'ait un corps sous ses habits, il n'y a point aussi d'habit qui ne soit propre à ce corps, & qui ne le couvre bien. Mais il y a encore cela de plus qu'il ne fait pas seulement des habits pour cacher la nudité, & n'en prend pas de toutes sortes de modes, & de tout païs. Il a trop soin de la bienséance, & de cette partie du *costume* non moins necessaires dans les Tableaux d'histoires que dans les Poëmes : c'est pourquoi l'on voit qu'il ne manque jamais à cela, & qu'il se sert de vêtemens conformes aux païs & à la qualité des personnes qu'il représente.

Ainsi comme parmi ce peuple il y en avoit de toutes conditions, & qui avoient plus fatigué les uns que les autres, les figures ne sont pas régulierement vêtuës d'une semblable maniere. On en voit qui sont à demi-nuës, comme celle du vieillard qui considere cette charitable fille qui allaite sa mere.

On observa qu'encore que les plis de son manteau soient grands & libres, & qu'il paroisse d'une grosse étoffe, on ne laisse pas néanmoins de voir le nud de la figure. Cette espece de caleçon que les Anciens appelloient *Bracca*, qui lui couvre les cuisses & les jambes, n'est pas d'une étoffe pareille à celle du manteau; elle souffre des plis plus petits & plus pressez: cependant les jambes ne paroissent point serrées, & l'on voit toute la beauté de leurs contours.

La condition des personnes est particulierement distinguée par leurs vêtemens, dont quelques-uns sont enrichis de broderies, & les autres plus grands & plus amples donnent davantage de majesté à celles qui en sont vêtuës.

Pour ce qui regarde la Perspective du plan de ce Tableau, elle y est parfaitement observée. Le Poussin ayant représenté un lieu dont la situation est tout-à-fait inégale, il s'est servi des terrasses les plus élevées pour y mettre les principaux personnages, ce qui donne plus de jeu & de varieté à la disposition entiere de tout cet Ouvrage. Et même cela lui a servi à placer une plus grande quantité de personnes dans un petit espace, & à poser avantageusement les figures de Moïse & d'Aaron qui sont comme les deux Heros de son sujet.

Quant

Quant à l'épanchement de la lumiere, ayant représenté un air épais & chargé des vapeurs du matin, il a comme précipité les diminutions de ses figures éloignées, & les a affoiblies autant par la qualité que par la force des couleurs, pour faire avancer celles de devant, & les faire éclater avec plus de vivacité par la grande lumiere qu'elles reçoivent au travers de quelques ouvertures de nuées qu'il suppose être audessus d'elles; ce qu'il autorise assez par les autres nuages entr'ouverts qui sont dans le Tableau.

On considera même dans les effets du jour trois parties dignes d'être remarquées. La premiere, une lumiere souveraine, qui est celle qui frape davantage ; la seconde, une lumiere glissante sur les objets; & la troisiéme, une lumiere perduë, & qui se confond par l'épaisseur de l'air.

C'est de la lumiere souveraine qu'est éclairée l'épaule de cet homme qui est debout, & qui paroît surpris, la tête de la femme qui donne sa mamelle, sa mere qui tete, & le dos de cette autre femme qui se tourne & qui est vêtue de jaune: il n'y a que le haut de ces figures qui soit éclairé de cette forte lumiere; car le bas ne reçoit qu'un jour glissant, semblable à celui de la figure du malade, du vieillard couché, & du jeune homme qui aide à le relever, & encore de ces deux garçons qui se batent, & des autres qui sont autour de la femme qui tourne le dos.

Pour Moïse, & ceux qui l'environnent, ils ne sont éclairez que d'une lumiere éteinte par l'interposition de l'air qui se trouve dans la distance qu'il y a entre eux & les autres figures qui sont sur le devant du Tableau, & qui reçoivent

encore du jour, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées.

Le jaune & le bleu étant les couleurs qui participent le plus de la lumiere & de l'air, le Poussin a vêtu ses principales figures d'étoffes jaunes & bleuës; & dans toutes les autres draperies il a toûjours mêlé quelque chose de ces deux couleurs principales, faisant en sorte que le jaune y domine davantage, afin qu'elles tiennent de la lumiere qui est répanduë dans tout le Tableau.

A toutes ces remarques si savantes & si judicieuses, on en ajoûta plusieurs autres, non seulement necessaires pour connoître la beauté de cet ouvrage, mais encore trés-utiles à ceux qui cherchent à s'instruire & à se perfectionner dans la peinture. Mais comme je vous ai fait un détail assez ample de ce qui fut dit alors, je pourrois vous devenir ennuyeux par un plus long recit.

Ayant cessé de parler, Pymandre me dit: Est-il possible que dans une si grande compagnie il n'y eût personne qui trouvât quelque chose à reprendre dans un si grand ouvrage?

Vous me faites souvenir, repartis-je, qu'un de l'Academie, aprés en avoir fait l'éloge pour captiver les auditeurs, dît qu'il lui sembloit que le Poussin ayant été si exact à ne vouloir rien omettre des circonstances necessaires dans la composition d'une histoire, il n'avoit pas néanmoins fait une image assez ressemblante à ce qui se passa au desert lors que Dieu y fit tomber la Mane, puis qu'il l'a représentée comme de la neige qui tombe de jour, & à la vûë des Israélites; ce qui est contre le texte * de l'Ecriture, qui

* Exode ch. 20.

qui porte qu'ils la trouvoient le matin aux environs du camp répanduë ainsi qu'une rosée qu'ils alloient amasser. De plus, que cette grande necessité, & cette extrême misere qu'il a marquée ne convient pas au temps de l'action qu'il figure: car lors que le peuple reçût la Mane, il avoit déja été secouru par les cailles, qui avoient été suffisantes pour appaiser sa plus grande faim; ainsi il n'étoit pas necessaire de peindre des gens dans une si grande langueur, & moins encore faire tomber cette viande miraculeuse de la sorte que tombe la neige.

A cela on repartit qu'il n'en est pas de la Peinture comme de l'Histoire: qu'un Historien se fait entendre par un arrangement de paroles, & une suite de discours qui forme une image des choses, & représente successivement telle action qu'il lui plaît; mais le Peintre n'ayant qu'un instant dans lequel il doit prendre la chose qu'il veut figurer sur une toile, il est quelquefois necessaire qu'il joigne ensemble beaucoup d'incidens qui ayent précedé, afin de faire comprendre le sujet qu'il expose, sans quoi ceux qui verroient son ouvrage ne seroient pas mieux instruits de l'action qu'il représente que si un Historien, au lieu de rapporter tout le sujet de son histoire, se contentoit d'en dire seulement la fin.

Que c'est par cette raison que le Poussin voulant montrer comment la Mane fut envoyée aux Israélites, a cru qu'il ne suffisoit pas d'en répandre par terre, & de représenter des hommes & des femmes qui la recueillent; mais qu'il falloit, pour marquer la grandeur de ce miracle, faire voir en même temps l'état où ils étoient

toient alors. Que pour cela il les a repréſentez dans un lieu deſert ; les uns dans une langueur, les autres empreſſez à amaſſer cette nourriture, & d'autres encore à remercier Dieu de ſes bienfaits : ces differens états & ces diverſes actions lui tenant lieu de diſcours & de paroles pour faire entendre ſa penſée. Et puis que le Peintre n'a point d'autre langage ni d'autres caracteres que ces ſortes d'impreſſions, c'eſt ce qui l'a obligé de faire voir cette Mane tombant du Ciel, parce qu'il ne peut autrement faire connoître d'où elle vient. Car ſi on ne la voyoit pas choir d'enhaut, & que ces hommes & ces femmes la priſſent à terre, on pourroit auſſitôt croire que ce ſeroit une graine, ou quelque fruit.

Qu'il eſt vrai que le peuple avoit déja reçû de la nourriture par les cailles qui étoient tombées dans le camp : mais comme il ne s'étoit paſſé qu'une nuit, on peut dire qu'elles n'avoient pû donner ſi promptement de la vigueur aux plus abbatus. Qu'encore que dés le jour précedent Dieu eût promis au peuple par ſon Prophete de lui donner de la viande ce ſoir-là, & du pain tous les matins : comme ce peuple néanmoins étoit en grand nombre, & répandu dans une ample étenduë de païs, il n'eſt pas hors d'apparence qu'il n'y en eût pluſieurs qui n'euſſent point encore ſû la promeſſe qui leur avoit été faite, ou même la ſachant n'ajoûtaſſent pas foi aux paroles de Moïſe, puis qu'ils étoient naturellement incredules.

Quelque autre perſonne ajoûta à toutes ces raiſons, que ſi par les regles du théatre, il eſt permis aux Poëtes de joindre enſemble pluſieurs

évene-

évenemens arrivez en divers temps pour en faire une seule action, pourvû qu'il n'y ait rien qui se contrarie, & que la vrai-semblance y soit exactement observée; il est encore bien plus juste que les Peintres prennent cette licence, puis que sans cela leurs ouvrages demeureroient privez de ce qui en rend la composition plus admirable, & fait connoître davantage la beauté du génie de leur Auteur. Que dans cette rencontre l'on ne pouvoit pas accuser le Poussin d'avoir mis dans son Tableau aucune chose qui empêche l'unité d'action, & qui ne soit vrai-semblable, n'y ayant rien qui ne concoure à un même sujet. Quoi qu'il n'ait pas entierement suivi le texte de l'Ecriture Sainte, on ne peut pas dire qu'il se soit éloigné de la verité de l'histoire. Car s'il a voulu suivre celle de Josephe, cet Auteur rapporte que les Juifs ayant reçû les cailles, Moïse pria Dieu qu'il leur donnât encore une autre nourriture; & que levant les mains en haut, il tomba comme des gouttes de rosées qui grossissoient à vûë d'œil, & que le peuple pensoit être de la neige: mais en ayant tous goûté, ils connurent que c'étoit une veritable nourriture qui leur étoit envoyée du Ciel; de sorte que les matins ils alloient dans la campagne en prendre leur provision pour la journée seulement.

Pour ce qui est d'avoir représenté des personnes, dont les unes sont dans la misere, & d'autres qui semblent avoir reçû du soulagement, c'est en quoi ce savant homme montre qu'il n'étoit pas ignorant de l'art poëtique, ayant composé son ouvrage dans les regles qu'on doit observer aux pieces de théatre. Car pour peindre

par-

parfaitement l'hiſtoire qu'il traite, il avoit beſoin des parties neceſſaires à un poëme, afin de paſſer de l'infortune au bonheur. L'on voit que ces groupes de differentes perſonnes qui font diverſes actions, ſont comme autant d'épiſodes qui ſervent à ce que l'on nomme *peripeties*, ou de moyens pour faire connoître le changement arrivé aux Iſraélites qui ſortent d'une extrême miſere, & rentrent dans un état plus heureux : ainſi leur infortune eſt marquée par ces perſonnes languiſſantes & abbatuës. Le changement qui s'en fait, eſt figuré par la chûte de la Mane, & leur bonheur ſe connoît dans la poſſeſſion d'une nourriture qu'on leur voit amaſſer avec une joye extrême. De ſorte que bien loin de trouver quelque choſe à redire dans ce Tableau, on doit plûtôt admirer de quelle maniere le Pouſſin s'eſt conduit dans un ſujet ſi grand & ſi difficile, & où il n'a rien fait qui ne ſoit autoriſé par de bons exemples, & digne d'être imité par tous les Peintres qui viendront aprés lui.

Ce ſentiment fut celui non ſeulement de tous ceux de l'Académie qui étoient en grand nombre, mais encore de pluſieurs perſonnes doctes dans les ſciences, & intelligentes dans les beaux arts, leſquelles ſe trouverent à cette conference dont j'ai voulu vous faire le détail, parce qu'il me ſemble qu'elle ſert d'une approbation auſſi forte qu'on en peut deſirer, pour convaincre ceux qui oſent blâmer ce que le Pouſſin a fait. Car que peut-on dire de plus avantageux que ce que je viens de rapporter au ſujet du Tableau de la Mane? Et quel autre ouvrage pourroit-on faire voir où il y eût un auſſi grand nombre de belles parties à conſiderer? On a examiné ce qui regarde

de l'invention, la disposition, le dessein, les proportions, les expressions, ce qui appartient à la beauté du coloris; & l'on n'a rien trouvé qui ne mérite de l'admiration. Ainsi jugez, je vous prie, de quelle autorité peuvent être les sentimens de ceux qui disent, que si le Poussin a sû la theorie de cet art, il n'a pas été capable de le pratiquer comme ont fait beaucoup d'autres; lui, dont vous voyez, au jugement des savans, des choses exécutées avec une science si profonde, des connoissances si particulieres, une beauté de pinceau si agréable, & un raisonnement si solide.

Je pourrois vous donner encore pour exemple plusieurs de ses Tableaux, pour vous faire voir de quelle sorte il a heureusement réüssi dans l'exécution des differens modes qu'il s'est toûjours proposez dans ses ouvrages; & vous dire qu'on peut bien le considerer comme un génie extraordinaire, puis qu'ayant trouvé l'art de mettre en pratique toutes les differentes manieres des plus savans Maîtres de l'Antiquité, il s'en est fait des régles si certaines, qu'il a donné à ses figures la force d'exprimer tels sentimens qu'il a voulu, & de faire qu'elles inspirent de pareils mouvemens dans l'ame de ceux qui voyent ses Tableaux.

Je l'ai déja dit, que ce savant homme a même surpassé en quelque sorte les plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Antiquité qu'il s'est proposé d'imiter, en ce que dans ses ouvrages on y voit toutes les belles expressions qui ne se rencontroient que dans differens Maîtres. Car Timomachus qui representa Ajax en colere, ne fut recommandable que pour avoir bien peint
les

les passions les plus véhémentes. Le talent particulier de Zeuxis, étoit de peindre des affections plus douces & plus tranquilles, comme il fit dans cette belle figure de Penelope, sur le visage de laquelle on reconnoissoit de la pudeur & de la sagesse. Le Sculpteur Ctesilas fut principalement consideré pour les expressions de douleur.

Mais, comme je viens de dire, si ces savans ouvriers excelloient dans quelques parties, le Poussin les possedoit toutes. C'est dans le Tableau du petit Moïse, qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, qu'on peut voir des effets de colere. Combien de sujets saints & dévots, dont la comparaison ne se peut faire avec les Tableaux de Zeuxis, portent-ils les marques d'une sainte pudeur, & d'une sagesse toute divine?

Ce mourant auquel on donne l'Extrême-Onction, & dont je vous ai parlé, ne doit-il pas nous persuader que ce qu'on a écrit de la Statuë de Ctesilas n'est point une exageration? Quels effets de respect & de crainte peut-on voir plus touchans que ceux du Tableau où Esther paroît devant Assuérus? Je vous ai entretenu des sujets où il a si bien représenté la tristesse, la joye, & les autres passions.

Y a-t-il rien de plus plaisant, & de plus gracieux que les Bacchanales qu'il a peintes? Dans celle qu'il fit pour Mr. du Fresne, l'on voit une femme enjoüée, qui semble chanter & danser en touchant des castagnettes, pendant qu'un jeune homme joüë de la flûte. C'est un des Tableaux où il a pris plus de soin, & où il a suivi des proportions tirées des Statuës & des plus beaux

bas-

bas-reliefs antiques. Ceux qui en ont une parfaite connoissance n'ont pas de peine à découvrir de quelle sorte il a observé ce qu'on y remarque de plus élegant; & comment il a souvent imité avec beaucoup d'adresse & de bonheur ce qu'il y a de plus agréable dans le bas-relief des danseuses, dans les vases de Medicis & de Borghese, dans celui que l'on voit encore dans une Eglise de Gaïete au Royaume de Naples, dont il faisoit une estime particuliere. Ces restes antiques sont des chefs-d'œuvres de l'art, qui lui ont paru bien plus dignes d'être pris pour modelles que des hommes malfaits, & des femmes telles qu'on les trouve, dont plusieurs Peintres moins habiles se sont contentez.

S'il a mis quelquefois dans ses Tableaux des figures entiéres & telles qu'elles sont dans les restes antiques, il n'a fait en cela qu'imiter les plus savans Peintres qui l'ont précedé, & Raphaël le premier, lesquels pourtant ne s'en sont point servis plus heureusement que le Poussin. Car on peut dire, sans vouloir le trop loûër, à leur desavantage, qu'ils n'ont point, comme lui, entendu à disposer leurs figures dans les régles de la Perspective lineale, & de celle de l'air, ni enrichi leurs Tableaux de païsages & d'évenemens qui servent non seulement pour l'ornement du sujet, mais instruisent de quelques particularitez necessaires à l'Histoire, & remettent devant les yeux les ceremonies & les coûtumes anciennes; ce qui satisfait les savans, & donne du plaisir à tout le monde.

Ainsi ayant représenté dans un païsage le corps de Phocion, que l'on emporte hors du païs d'Athenes, comme il avoit été ordonné par le peu-

peuple, on apperçoit dans le lointain, & proche la ville, une longue procession qui sert d'embellissement au Tableau, & d'instruction à ceux qui voyent cet ouvrage, parce que cela marque le jour de la mort de ce grand Capitaine qui fut le dix-neuviéme de Mars, jour auquel les Chevaliers avoient accoûtumé de faire une procession à l'honneur de Jupiter.

Dans le Tableau que le Poussin fit pour Mr. de Chantelou, où la Vierge est en Egypte, on y voit une autre sorte de procession de Prêtres Egyptiens, qui ont la tête rase, sont couronnez de verdure, & vêtus selon l'usage du païs. Les uns ont des tymbales, des flûtes, des trompettes: d'autres portent des éperviers sur des bâtons: il y en a qui sont sous un porche, & qui semblent aller vers le Temple de leur Dieu Serapis, portant le coffre dans lequel étoient enfermez ses os. Derriere une femme vêtuë de jaune est une sorte de fabrique faite pour la retraite de l'oiseau Ibis que l'on y voit, & une espece de tour dont le toit est concave, avec un grand vase pour recueillir la rosée. Cependant le Peintre ne faisoit point ces embellissemens par un pur caprice, & pour les avoir imaginez, ainsi qu'il l'écrivit alors. Il s'appuyoit sur l'Histoire, ou sur des exemples antiques, comme dans cette ceremonie Egyptienne, „ qu'il dit avoir tirée du „ Temple de la Fortune de Palestrine, dont „ le pavé de Mosaïque représentoit l'Histoire „ naturelle & morale des Egyptiens; & dont il „ s'est servi dans le fond de son Tableau, pour „ plaire, & faire connoître que la Vierge étoit „ alors en Egypte

C'eſt ainſi qu'il en a uſé en d'autres rencontres, quand, pour faire mieux connoître les lieux où les choſes ſe ſont paſſées, il en a donné quelques marques particulieres, ſoit par la magnificence des bâtimens, ſoit par les divinitez des eaux qu'il a repréſentées ſous differentes figures; ſoit par les animaux particuliers à chaque païs, ainſi que faiſoit le Peintre Néacles, qui pour marquer le fleuve du Nil, mettoit ordinairement un crocodile tout proche. Dans le Tableau où le Pouſſin a repréſenté le petit Moïſe trouvé ſur les eaux, & qui eſt dans le Cabinet du Roi, on voit une ville remplie de palais magnifiques & de hautes pyramides, qui font connoître aſſez que c'eſt Memphis la capitale d'Egypte.

Outre que les païſages qu'il a faits quinze ou ſeize ans avant ſa mort, ſont agréables par leurs differentes diſpoſitions, il y a mis des ſujets tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable, ou quelques actions extraordinaires qui ſatisfont l'eſprit & divertiſſent les yeux.

Cette ſolitude qui eſt chez Mr. le Marquis de Hauterive, où l'on voit des Moines aſſis contre terre, & appliquez à la lecture, ne cauſe-t-elle pas un certain repos à l'ame, qui fait naître un deſir de pouvoir joüir d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir des Religieux dans un deſert ſi paiſible & ſi charmant?

Le païſage qui eſt dans le Cabinet de Mr. Moreau fait un effet contraire. La ſituation du lieu en eſt merveilleuſe, mais il y a ſur le devant des figures qui expriment l'horreur & la crainte. Ce corps mort, & étendu au bord d'une fontaine, & entouré d'un ſerpent; cet homme qui fuit

fuit avec la frayeur ſur le viſage; cette femme aſſiſe, & étonnée de le voir courir & ſi épouvanté, ſont des paſſions que peu d'autres Peintres ont ſû figurer auſſi dignement que lui. On voit que cet homme court veritablement, tant l'équilibre de ſon corps eſt bien diſpoſé pour repréſenter une perſonne qui fuit de toute ſa force; & cependant il ſemble qu'il ne court pas auſſi vîte qu'il voudroit. Ce n'eſt point, comme diſoit il y a quelque temps un de nos amis, de la ſeule grimace qu'il s'enfuit; ſes jambes & tout ſon corps marquent du mouvement. Je pourrois vous parler de pluſieurs autres païſages que ce ſavant homme a faits, où l'on trouve toûjours de quoi admirer, & ſe divertir; mais il faut que vous les voyiez auſſi-bien que ſes autres Tableaux qui ſont à Paris. Le Roi en a deux que le Pouſſin fit en 1641. pour le Cardinal de Richelieu. Dans l'un eſt repréſenté le Temps qui découvre la Verité; & dans l'autre eſt peint comme Dieu s'apparut à Moïſe dans le buiſſon ardent.

Vous verrez chez le Sieur Stella aux Galeries du Louvre, Apollon qui pourſuit Daphné; une Danaé couchée ſur un lit; & Venus qui donne les armes à Enée. Ce dernier fut peint en 1639.

Dans le Cabinet de Mr. le Marquis de Hauterive, eſt un Coriolan.

Dans celui de Mr. le Nôtre, un Saint Jean qui baptiſe le peuple aux bords du Jourdain. Un petit Moïſe trouvé ſur les eaux, peint en 1638. Un autre Tableau de la premiere maniere, repréſentant Narciſſe, qui ſe regarde dans une fontaine.

Il y a chez Mr. Fromont de Veines, un Tableau de la mort de Saphira ; & une Vierge dans un païsage accompagnée de cinq figures.

Dans le Cabinet de Mr. Gamard des Chasses, on y voit Apollon & Daphné de la premiere maniere.

Mr. Blondel Maître des Mathematiques de Monseigneur le Dauphin a eû de Mr. de Richaumont un Sacrifice de Noé, & un Hercule entre le Vice & la Vertu, des premieres manieres du Poussin.

Il y a encore plusieurs Tableaux de ce savant homme, desquels je ne me souviens pas présentement qui se trouvent en divers Cabinets de Paris, & que l'on déplace souvent, ou par la mort des curieux, ou par les échanges & les ventes qui s'en font.

Je ne demande pas, dît Pymandre, que vous fassiez un effort de memoire pour vous en souvenir ; vous en avez nommé un assez grand nombre. Mais poursuivez, si vous le trouvez bon, d'examiner encore les excellentes qualitez de ce grand Peintre. Car bien que je crusse avoir une entiere connoissance de lui, par ce que j'en ai vû, & par tout ce que j'en ai oüi dire, j'avoüe que je ne m'étois point imaginé qu'il eût un rang si considerable parmi les Peintres les plus célébres ; & je suis ravi que la France ait produit un homme si rare, que les Italiens mêmes, comme vous disiez tantôt, l'ayent reconnu pour le Raphaël des François.

Il est vrai, lui repartis-je, que la France & l'Italie n'ont point eû de Peintres plus savans. Ils avoient beaucoup de ressemblance dans la grandeur de leurs conceptions, dans le choix

des sujets nobles & relevez, dans le bon goût du dessein, dans la belle & naturelle disposition des figures, dans la forte & vive expression de toutes les affections de l'ame. Tous les deux se sont plus attachez à la forme qu'à la couleur, & ont préferé ce qui touche & satisfait l'esprit & la raison, à ce qui ne contente que la vûë. Aussi, plus on considere leurs ouvrages, & plus on les aime & on les admire.

Ne vous imaginez pas, s'il vous plaît, que la comparaison que je fais de ces hommes illustres soit un moyen dont je me serve pour loüer davantage le Poussin; je ne prétends point établir son merite par rapport à ce qu'ont fait les plus grands Peintres, soit de ceux qui ont été avant lui, soit de ceux de son temps, soit encore de ceux qui ont travaillé depuis en quelque païs que ce puisse être. Chacun d'eux a eu ses talens particuliers; & si quelques-uns en ont possedé de trés-considerables, je ne croi pas qu'on puisse pour cela rien diminuer de l'estime qu'on doit faire de lui. Je vous ai autrefois parlé des differentes qualitez qui ont donné de la réputation au Titien & au Corege: l'excellence & la beauté singuliere de leur travail n'a pas empêché que Raphaël n'ait été regardé comme le Maître de tous, parce qu'il possedoit des qualitez si grandes, qu'elles l'ont rendu sans égal.

Mais si l'on vouloit marquer quelque difference entre Raphaël & le Poussin, on pourroit dire que Raphaël avoit reçû du Ciel son savoir & les graces de son pinceau, & que le Poussin tenoit de la force de son genie & de ses grandes études ses belles connoissances, &

tout

tout ce qu'il possedoit de merveilleux dans son Art.

Pour bien juger de nôtre premier Peintre François, il faut le considerer seul sans le comparer à d'autres, & regardant les talens particuliers qu'il a eûs, on aura de la peine à en trouver parmi ceux dont je vous ai parlé qui lui soient comparables.

Il me semble que je vous ai assez fait connoître quelle étoit la force de son génie à bien inventer, & la beauté de son jugement à ne choisir qu'une matiere grande & illustre. Les Tableaux dont je vous ai fait des descriptions vous doivent avoir persuadé de son savoir dans ce qui regarde la composition & l'ordonnance. Vous y avez pû remarquer sa science dans l'Art de bien dessiner les figures, & donner des proportions convenables aux personnes, aux sexes, aux âges, & aux differentes conditions. C'est lui qui a fait paroître le premier cet art admirable de bien traiter les sujets dans toutes les circonstances les plus nobles; & qui comme un flambeau a servi de lumiere pour voir ce que les autres n'ont fait qu'avec desordre & confusion.

Il étudioit sans cesse tout ce qui étoit necessaire à sa profession, & ne commençoit jamais un Tableau sans avoir bien médité sur les attitudes de ses figures qu'il dessinoit toutes en particulier & avec soin. Aussi on pouvoit sur ses premieres pensées & sur les simples esquisses qu'il en faisoit, connoître que son ouvrage seroit conforme à ce qu'on attendoit de lui. Il disposoit sur une table de petits modelles qu'il couvroit de vêtemens pour juger de l'effet & de la disposition de tous les corps ensemble, & cherchoit si fort à

imiter toûjours la nature, que je l'ai vû considerer jusques à des pierres, à des mottes de terre, & à des morceaux de bois, pour mieux imiter des rochers, des terrasses, & des troncs d'arbres. Il peignoit avec une propreté, & d'une maniere toute particuliere : il arrangeoit sur sa palette toutes ses teintes si justes, qu'il ne donnoit pas un coup de pinceau inutilement, & jamais ne tourmentoit ses couleurs. Il est vrai que le tremblement de sa main ne lui eût pas permis de travailler avec la même facilité que font d'autres Peintres, mais la force de son génie & son grand jugement réparoient en lui la foiblesse de sa main.

Quelque ouvrage qu'il fît, il ne s'agitoit point avec trop de violence : il se conduisoit avec moderation, sans paroître plus foible à la fin de son travail qu'au commencement ; parce que le beau feu qui échaufoit son imagination avoit toujours une force pareille. La lumiere qui éclairoit ses pensées étoit uniforme, pure, & sans fumée. Soit qu'il fallut faire voir dans ses compositions de la vehemence, & quelquefois de la colere & de l'indignation, soit qu'il fut obligé de représenter les mouvemens d'une juste douleur, il ne se transportoit jamais trop, mais se conduisoit avec une égale prudence, & une même sagesse. S'il traitoit quelques sujets poëtiques, c'étoit d'une maniere fleurie & élegante ; & si dans les Bacchanales il a tâché de plaire, & de divertir par les actions & les manieres enjoûées qu'on y voit, il a cependant toûjours conservé plus de gravité & de modestie que beaucoup d'autres Peintres qui ont pris de trop grandes libertez.

Il est vrai qu'on peut regarder en lui comme une

une adresse toute particuliere le soin qu'il a eû de peindre avec beaucoup d'amour & d'agrémens ces sortes de sujets ; de les avoir remplis de plus d'embellissemens que les actions historiques qu'il a traitées, dans lesquelles on trouve la verité belle & bien ornée, mais sans fard, & où souvent même il a affecté de retrancher certaines richesses que le sujet auroit pû recevoir, mais qui se trouvent bien récompensées par la grande beauté de ses figures.

On voit pourtant dans la composition des uns & des autres, qu'à l'exemple des savans Orateurs, son intention a été d'en serrer toutes les parties qu'il divise en certains membres, ausquels il ne donne d'étenduë que ce qui est necessaire pour exprimer sa pensée, sans qu'il y ait dans son ouvrage ni embarras, ni confusion, ni rien de superflu.

L'on n'y voit jamais de mouvemens qui ne soient conformes à ce que les personnages doivent faire. Ces racourcissemens desagréables, ces contrastes d'attitudes & d'actions contraintes, & souvent ridicules, que certains Peintres recherchent, & affectent si fort, pour donner, disent-ils, plus de vie & d'agitation à leurs figures, ne se rencontrent point dans les Tableaux du Poussin : tout y paroît naturel, facile, commode & agréable ; chaque personne fait ce qu'elle doit faire, avec grace & bienséance.

Ce n'est pas avec un moindre succés qu'il a réüssi dans l'expression de toutes les passions de l'ame. Je vous ai fait observer que quelque fortes qu'elles soient, il ne les outre jamais ; qu'il connoît jusques à quel degré il faut les marquer ; & ce qui est encore considerable, il sait faire un

parfait diſcernement des perſonnes capables des plus fortes paſſions, & de quelle maniere il faut les en rendre touchez.

On ne voit rien de trop recherché, ni de trop negligé dans ſes Tableaux. Les bâtimens, les habits, & généralement tous les accommodemens ſont toûjours conformes à ſon ſujet. Les lumieres & les ombres ſont répanduës de la même ſorte que la nature les fait paroître: il n'affecte point d'en repréſenter de plus grandes, ni de donner plus de force, ou de foibleſſe à ſes corps; il ſait l'art de les faire fuir ou avancer par des moyens naturels & agréables. Il entend parfaitement l'amitié que les couleurs ont les unes avec les autres; & quoi qu'il ſe ſerve également dans le prés & dans le loin de couleurs claires & vives, il les rompt, les affoiblit, & les diſpoſe de ſorte qu'elles ne ſe nuiſent point les unes aux autres, & font toûjours un bel effet. Je vous ai parlé tant de fois de ſon intelligence à bien faire toutes ſortes de païſages, & à les rendre ſi plaiſans & ſi naturels, qu'on peut dire que hors le Titien, on ne voit pas de Peintre qui en ait fait de comparables aux ſiens. Il touchoit parfaitement toutes ſortes d'arbres, & en exprimoit les differences & l'agitation; il diſpoſoit les terraſſes d'une maniere naturelle, mais bien choiſie; donnoit de la fraîcheur aux eaux, qu'il embelliſſoit des reflets des objets voiſins; ornoit les campagnes & les colines de villes ou de fabriques bien entenduës, diminuant les choſes plus éloignées avec une entente merveilleuſe; & pour donner ce précieux que l'on voit dans ſes ouvrages, faiſoit naître des accidens de jours & d'ombres par des rencontres de nuages & par des vapeurs ou des exhalai-

exhalaisons élevées en l'air dont il savoit parfaitement faire les differences de celles du matin & de celles du soir.

Dans quelques-uns de ses Tableaux il a representé des temps calmes, & serains ; dans d'autres des pluyes, des vents, & des orages, comme ceux que vous avez vûs autrefois chez le Sieur Pointel. Le Poussin les fit en 1651. & dans le même temps il écrivit au Sieur Stella, „ Qu'il avoit fait pour le Cavalier del Pozzo, „ un grand païsage, dans lequel, lui dit-il, j'ai „ essayé de représenter une tempête sur terre, „ imitant le mieux que j'ai pû l'effet d'un vent „ impetueux, d'un air rempli d'obscurité, de „ pluye, d'éclairs & de foudres qui tombent „ en plusieurs endroits, non sans y faire du des„ ordre. Toutes les figures qu'on y voit joüent „ leur personnage selon le temps qu'il fait : les „ unes fuyent au travers de la poussiere, & sui„ vent le vent qui les emporte ; d'autres au con„ traire vont contre le vent, & marchent avec „ peine, mettant leurs mains devant leurs yeux. „ D'un côté un Berger court, & abandonne son „ troupeau, voyant un lion, qui, aprés avoir „ mis par terre certains Bouviers en attaque „ d'autres, dont les uns se défendent, & les „ autres piquent leurs bœufs, & tâchent de se „ sauver. Dans ce desordre la poussiere s'éleve „ par gros tourbillons. Un chien assez éloigné, „ aboye, & se herisse le poil, sans oser appro„ cher. Sur le devant du Tableau l'on voit Py„ rame mort & étendu par terre, & auprés de „ lui Thisbé qui s'abandonne à la douleur.

Voilà de quelle maniere il savoit peindre parfaitement toutes sortes de sujets, & même

les effets les plus extraordinaires de la nature, quelque difficiles qu'ils ſoient à repréſenter; accompagnant ſes païſages d'hiſtoires, ou d'actions convenables, comme dans celui-ci, qui eſt un temps fâcheux, il a trouvé un ſujet triſte & lugubre.

Toutes les choſes que je viens de vous rapporter, ne doivent-elles pas faire prononcer en faveur du Pouſſin, ſans être même obligé d'attendre le jugement de quelque ſavant qui les autoriſe?

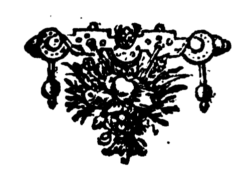
En effet, dît Pymandre, je tiens que ce que la multitude approuve, doit auſſi être approuvé des doctes: la grande eſtime que tout le monde fait des Tableaux du Pouſſin eſt une eſpece de jugement populaire, où je voi que les ignorans & les habiles ne ſont point de differens avis.

Enfin, repris-je, nous avons parlé de pluſieurs ſavans hommes qui ont travaillé longtemps, & qui par le ſecours de l'étude & une longue pratique ont tâché de ſe rendre capables d'exprimer noblement leurs penſées. Mais aprés avoir bien conſideré tout ce qu'ils ont fait de plus beau, & même avoir examiné les ouvrages des Anciens dans le peu de choſes à fraiſque que l'on a tirez de la Vigne Adriane, & particulierement ce mariage qui eſt dans la Vigne Aldobrandine, dont la ſimplicité & la nobleſſe qu'on y remarque ont fait concevoir au Pouſſin quel pouvoit être le génie de ces grands hommes: il faut avoûër que ce Peintre, ſans s'attacher à aucune maniere, s'eſt fait le maître de ſoi-même, & l'auteur de toutes les belles inventions qui rempliſſent ſes Tableaux; Qu'il n'a rien appris des Peintres de ſon temps, ſinon à

éviter

éviter les défauts dans lesquels ils sont tombez; Que nous lui sommes redevables de la connoissance que nous pouvons avoir de la plus grande perfection de cet art. Et l'on peut dire qu'il a rendu un signalé service à sa patrie, en y répandant les savantes productions de son esprit, lesquelles relevent considerablement l'honneur & la gloire des Peintres François, & serviront à l'avenir d'exemples & de modelles à ceux qui voudront exceller dans leur profession.

Pymandre vouloit me parler, lors que nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques personnes: ce qui nous obligea de finir nôtre conversation, & de remettre à une autre fois ce que nous avions encore à dire.



ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

NEUVIE'ME ENTRETIEN.

PYMANDRE avoit été si satisfait de nôtre derniere conversation, qu'étant venu me trouver quelque temps aprés, il me parla d'abord du Poussin, & me demanda s'il n'avoit pas laissé des Disciples qui eussent suivi sa maniere, & profité des lumieres d'un si savant homme.

Le Poussin, lui dis-je, n'a point eû de maîtres qu'il ait imitez, & n'a point fait d'Eleves, travaillant toûjours seul dans son cabinet sans entreprendre de grands ouvrages. Il n'avoit besoin de personne pour lui aider: aussi ne voit-on point de Tableaux de lui qui ne soient entierement de sa main. Il ne vouloit pas même permettre qu'on copiât ce qu'il faisoit, sachant la difference qu'il y a d'une copie à un original.

Mr.

Mr. de Chantelou l'ayant prié de faire copier les sept Sacremens du Cavalier del Pozzo, il ne put s'y resoudre : il aima mieux être le copiste de ses propres ouvrages que de les confier à un autre. Il est vrai qu'il n'y a rien dans les sept Sacremens de Mr. de Chantelou qui ne soit different de ceux du Cavalier del Pozzo, & qu'au lieu de copies il a fait de seconds originaux encore plus parfaits que les premiers. Vous pouvez juger de la difference qu'il y a des uns aux autres par les Estampes que l'on en a gravées.

Il s'est trouvé quelques particuliers qui ont voulu imiter sa maniere, mais nul n'en a approché. Le petit le Maire a fait plusieurs Tableaux d'aprés ses desseins. Gaspre du Ghet son beaufrere a aussi peint dans le goût du Poussin des païsages assez beaux, particuliérement sur la fin de sa vie. On pourroit même dire de quelques-uns que c'étoit les restes des festins du Poussin, comme on a dit autrefois des Tragedies d'Euripide, que c'étoit les restes des festins d'Homere. Gaspre mourut peu de temps aprés son beaufrere.

Comme c'est la mort, dît Pymandre, qui aussi-bien que le temps leve le voile dont toutes les actions des hommes ont été cachées pendant leur vie, & qui donne moyen d'en juger avec liberté, il me semble que c'est depuis que le Poussin n'est plus au monde qu'on a encore mieux connu son merite. L'estime qu'on fait de lui, & le prix où sont ses ouvrages font juger de leur valeur ; & c'est en cela que son sort pareil au sort des grands hommes, est different de celui de plusieurs autres Peintres qui ont

eû ſeulement pendant leur vie une fauſſe réputation.

Il a joüi, repartis-je, d'un bonheur d'autant plus grand qu'il étoit ſelon ſes deſirs; parce que ne ſouhaitant que de travailler avec tranquilité, & aux choſes qui étoient de ſon goût, il l'a toûjours fait avec un applaudiſſement général. Mais il eſt vrai que quand je conſidere les Tableaux de cet excellent homme, & ceux de quelques Peintres qui ont eû du merite, je voi qu'il y a une grande difference entre les bons & les ſavans Peintres. J'appelle un bon Peintre celui qui dans ſes ouvrages s'exprime avec ordre, avec beaucoup de force, de grace & de netteté, & qui en imitant bien ce qu'il veut repréſenter, ſatisfait les eſprits ordinaires, & plaît aux yeux de tout le monde: Mais celui-là ſeul me paroît digne d'être appellé ſavant, qui non ſeulement poſſede toutes ces belles parties, mais encore qui attirant ſur ſes ouvrages l'admiration des eſprits même du premier rang, ennoblit les matieres les plus communes par la ſublimité de ſes penſées, & trouve dans ſon imagination & dans ſa mémoire, comme dans deux ſources inépuiſables, tout ce qui peut rendre ſes Tableaux entierement parfaits.

Veritablement dans le reſte des choſes que j'ai à vous dire aujourd'hui, il me ſeroit malaiſé de vous rapporter des exemples ſemblables à ceux que nôtre Peintre François nous a fournis. Cependant, comme il n'y a point d'homme qui poſſede univerſellement toutes les ſciences, mais que le plus & le moins met de la difference entre les plus habiles, il faut eſtimer dans chaque particulier les talens qu'il a reçûs, & lors qu'il

a

a excellé dans quelque partie, le confiderer par les chofes qu'il a fû faire mieux. Car comme il n'y a rien dans la nature qui n'ait de la beauté, cette beauté eft toûjours digne d'être regardée lors que l'art a pris foin de la bien imiter. C'eft pourquoi dans la Peinture on loûë avec juftice ceux qui ont parfaitement réuffi à faire des païfages, des fleurs, des fruits, & des animaux, quand leur genie n'a pas été capable de plus digne de loûange, qu'ils ont fait paroître plus de jugement dans le beau choix & l'agréable difpofition de ce qu'ils ont tâché de repréfenter.

Pendant la vie du Pouffin il y avoit plufieurs Peintres qui travailloient en Italie avec réputation dans ces divers genres de peinture, & qui font morts peu de temps aprés lui. Claude Gelée, dit le Lorrain, qui a fi bien copié la nature dans fes païfages, avoit un difciple nommé JEAN DOMINIQUE qui s'eft fait connoître pour l'avoir affez bien imité.

Quant aux Peintres d'hiftoires, qui avoient alors le plus d'emploi à Rome, je puis vous nommer ANDRE' SACCHI, autrement André Ouche, Eleve de l'Albane, & ANDRE' CAMACE'E difciple du Dominiquin. Ils ont eû des talens qui pouvoient les faire confiderer. Vous avez vû de leurs ouvrages dans les appartemens du Palais des Barberins à Montecaval. André Sacchi étoit Romain, & a fait plufieurs Tableaux dans l'Eglife de Saint Pierre & en divers autres lieux. Le Camacée avoit pris naiffance à Bevagna, à treize milles de Spolete. Il a auffi peint dans l'Eglife de Saint Pierre & à Saint Jean de Latran.

PIE-

Pietre Berretin de Cortone les surpassa de beaucoup dans la *gentillesse* d'esprit pour ce qui regarde l'invention, & dans le bel emploi des couleurs. Il n'étoit pas extrémement correct dans le dessein, ni savant pour les fortes expressions: mais il n'y a gueres eû de Peintre de son temps qui pour les grandes ordonnances ait été plus ingenieux, plus facile, & plus agréable.

Comme nous avons dit qu'il y a deux souveraines qualitez dans la Peinture; l'une de travailler avec science pour instruire, & l'autre de peindre agréablement pour plaire: & que celui qui plaît fait un effet bien plus général que celui qui instruit: on peut dire aussi que la qualité necessaire pour plaire étoit le partage de Pietre de Cortone. Combien de fois avons-nous consideré dans Rome le Salon du Palais Barberin, où nous trouvions tant de graces & de noblesse dans la disposition des figures, tant d'agrément dans leurs attitudes & dans leurs airs de têtes; une si belle union dans les couleurs, & ce que les Italiens nomment *Vaguezza*? Quoi que cet ouvrage soit peint à fraisque, il n'y a pas moins de force & de tendresse que s'il étoit peint à huile. Et bien que le dessein n'en soit pas d'un goût exquis, ni les draperies des figures tout-à-fait bien entenduës & naturelles; cependant il se trouve que le tout ensemble a quelque chose de si gracieux & de si doux à la vûë, qu'il n'y a personne qui ne sente beaucoup de plaisir en le regardant.

Aussi n'étoit-ce pas son coup d'essai. Etant venu à Rome fort jeune avec intention de s'appliquer entierement à la Peinture, il eût pour maî-

maître un Peintre Florentin assez habile, sous lequel il fit en peu de temps un progrés considerable. Mr. Alexandre Sacchetti, & son frere le Cardinal aiant conçû pour lui beaucoup d'estime, le reçûrent dans leur Palais, & le firent travailler à plusieurs sujets, & entre autres à un Ravissement des Sabines. Mais le premier Tableau qu'il exposa en public fut une Nativité de Nôtre Seigneur qui est dans l'Eglise de *San Salvatore in Lauro*, proche le Mont Jordan. Cet ouvrage qui tenoit beaucoup de la maniere des Caraches, lui donna de la réputation, & fut cause que le Pape Urbain VIII. le fit peindre dans l'Eglise de Sainte Bibienne, où son maître travailloit aussi dans le même temps.

Ce fut ensuite de cela que le Pape lui fit faire ce grand Salon du Palais Barberin dont je viens de parler. L'on en voit des Estampes gravées par Bloëmart dans le Livre d'*Ædes Barberini*, par lesquelles on peut juger de la composition & des ornemens dont la voute de ce Salon est enrichie.

Aprés que le Cortone eût fini ce Salon, il alla à Venise, & delà il passa dans la Lombardie pour y voir les plus excellens Tableaux des Peintres de ce païs-là. Comme il s'en retournoit par Florence, le Grand Duc l'arrêta pour peindre un Salon & quelques appartemens du Palais Piti. C'est particulierement dans un des plat-fonds où il a peint la Vertu enlevée, qu'on peut voir ce qu'il a fait de plus beau pour ce qui regarde le coloris. Il est vrai qu'il n'acheva pas tout ce que le Grand Duc lui avoit ordonné, parce que les Peintres de Florence jaloux de le voir dans l'emploi, & cherchant à lui rendre de

man-

mauvais offices, persuaderent au Cardinal oncle du Duc que certains Tableaux du Titien & d'autres Peintres Lombards que Pietre de Cortone avoit achetez ; n'étoient point Originaux. Le Cardinal lui en ayant fait des reproches, il en fut si touché qu'aprés avoir fini quelques ouvrages déja beaucoup avancez, il demanda permission d'aller faire un voyage à Rome. Le Grand Duc lui accorda ce qu'il desiroit, & lui fit donner dix mille écus pour recompense de ce qu'il avoit fait. Mais le Cortone étant arrivé à Rome ne voulut plus retourner à Florence ; & ce fut un de ses éleves nomme *Ciro Ferri*, imitateur de sa maniere, qui acheva ce qu'il avoit laissé à faire au Palais Piti.

Pietre commença à peindre pour les Peres de l'Oratoire à la *Chiesa Nova*. Il y travailla à plusieurs reprises, parce qu'il fut employé pendant trois ans par le Pape Innocent X. à peindre la Galerie du Palais Pamphile à la Place Navone, où il représenta plusieurs sujets tirez de l'Enéide de Virgile. Il fit ensuite un dessein pour peindre le Dôme de Sainte Agnés, & plusieurs cartons colorez pour les ouvrages de Mosaïque qu'on vouloit faire dans des voutes ou petits dômes de l'Eglise de Saint Pierre : Mais sa santé ne lui permettoit pas d'exécuter tout ce qu'il eût bien voulu entreprendre, car la grandeur du travail ne l'étonnoit pas, ayant même beaucoup plus de facilité pour les grands ouvrages, à cause de la pratique qu'il y avoit aquise, que pour les petits Tableaux ausquels il travailloit moins souvent.

Il est vrai qu'il ne s'appliquoit à ceux-ci que quand il étoit incommodé de la goute, & que

ne

ne pouvant ſortir de ſa chambre il employoit quelques heures pour ſe délaſſer, & pour ſatisfaire ſes amis: auſſi ſes petits Tableaux ne ſont pas comparables à ſes autres ouvrages.

D'où vient, me dît Pymandre, qu'il ne réuſſiſſoit pas dans ſes Tableaux de moyenne grandeur comme le Pouſſin a fait dans les ſiens? Quelle eſt, je vous prie, la raiſon de cette difference?

Il s'eſt trouvé, lui répondis je, aſſez de Peintres qui ont fait trés-peu de Tableaux de chevalet, quoi-qu'ils euſſent pû s'en bien aquiter; mais ne pouvant s'aſſujetir à de petites choſes, ils aimoient mieux s'attacher uniquement à de grands ouvrages.

D'autres qui ont trouvé plus d'utilité dans les grandes entrepriſes, ont cru qu'elles feroient aſſez de bruit pour que le public eût une bonne opinion d'eux, & que pour la conſerver ils ne devoient point expoſer d'autres Tableaux au jugement des Savans, ne ſe mettant pas en peine que leur nom paſſât à la poſterité.

D'autres encore, qui ont eû des conſiderations plus raiſonnables, ont connu qu'ils réuſſiſſoient mieux dans les grandes choſes que dans les petites, comme il eſt ordinaire à ceux qui ont beaucoup de feu & de facilité à exécuter leurs penſées. Telles étoient les qualitez de Pietre de Cortone. Quand il travailloit à de grands Tableaux, la vivacité de ſon eſprit, & une émotion violente qui animoit ſa main, & qui lui étoit comme naturelle, l'échaufoit, & l'emportoit hors de lui-même: ce qui faiſoit que ſes productions étoient pleines de chaleur & de véhémence; au lieu

lieu que quand recueilli dans ſon cabinet il prenoit le pinceau pour travailler avec plus de repos, cette émotion qui comme un vent impetueux l'agitoit dans les grands lieux, ſe trouvant plus reſſerrée, affoibliſſoit le feu de ſon imagination, & ſes penſées demeurant ſans vigueur, devenoient languiſſantes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſe ſont étudiez à travailler avec tranquillité d'une maniere plus correcte & plus arrêtée: ils agiſſent en toutes choſes avec les mêmes lumieres, & par ce moyen conſervent une force égale & un ſemblable caractere, ſoit qu'ils travaillent à de grands Tableaux, ſoit qu'ils en peignent de plus petits, ſoit même qu'ils ne faſſent que de ſimples deſſeins. Comme l'eſprit ne peut être continuellement dans un même degré de chaleur, lors que cette chaleur vient à diminuer, il faut que la force, & ſi j'oſe le dire, toute la flamme d'un Peintre s'éteigne. De ſorte que c'eſt ſeulement dans les grandes productions du Cortone qu'on découvre la beauté de ſon imagination: comme au contraire on apperçoit également dans tous les Tableaux du Pouſſin cette force d'eſprit, cette ſcience ſolide, & ce profond raiſonnement qui l'ont rendu ſuperieur à tant d'autres.

Cependant il ne faut pas diſconvenir que le Cortone n'ait fait un aſſez grand nombre de Tableaux de grandeurs médiocres qui ſont d'une beauté conſiderable. On en voit dans des Egliſes de Rome & en pluſieurs endroits d'Italie. Il y en a de ſa plus forte maniere dans le cabinet du Roi, dans celui du Chevalier de Lorraine, & dans la Galerie de l'Hôtel de la Vrilliere. De-

Depuis qu'il fut arrivé à Rome il ne vécut que ſept ans,preſque toûjours malade de la goute, dont il mourut le 22 Mai 1669. Il fut enterré dans l'Egliſe de Saint Luc qui n'étoit anciennement dédiée qu'à Sainte Martine. Mais en 1588. le Pape Sixte V. l'ayant accordée à la Compagnie des Peintres, elle fut encore dédiée à Saint Luc leur Patron ſous le Pontificat d'Urbain VIII. Comme elle étoit en fort mauvais état, à cauſe de ſon antiquité, quoi qu'on l'eût réparée pluſieurs fois, les Cardinaux Barberin la firent rebâtir dés les fondemens; ce qui fut exécuté ſur les deſſeins de Pietre de Cortone, qui contribua non ſeulement par ſa conduite & par ſon travail, mais auſſi par ſes liberalitez à la dépenſe du bâtiment de cette Egliſe, & à parer l'Autel de riches ornemens.

La vertu & le mérite de ce Peintre lui aquirent durant ſa vie l'eſtime & l'amitié de tout le monde. Ce fut aprés qu'il eût achevé le Portail de l'Egliſe de Nôtre Dame de la Paix que le Pape Alexandre VII. l'honora de l'Ordre de Chevalier de l'Eperon d'or qu'il reçût de la main du Cardinal Sacchetti ſon ancien protecteur. Pour marque de ſa reconnoiſſance il fit préſent au Pape de deux Tableaux, l'un d'un Ange Gardien, & l'autre d'un Saint Michel; & le Pape lui donna une chaîne d'or avec la Croix de Chevalier.

Le Cortone étoit bien fait de corps, la taille grande, l'eſprit vif, la memoire heureuſe, ouvert, & agréable dans ſes diſcours, prompt & facile au travail qu'il entreprenoit avec joye ſitôt que la goute lui donnoit du relâche, mais dont ſur la fin de ſes jours il fut tellement

ment accablé, qu'il avoit même de la peine à parler.

Cleante & Velasque étoient deux Peintres Espagnols contemporains du Cortone. Il y a dans le Cabinet du Roi un Païsage accompagné de figures, fait par Cleante; & dans les apartemens bas du Louvre plusieurs Portraits de la Maison d'Autriche peints par Velasque.

Que trouvez-vous, dît Pymandre, d'excellent dans les ouvrages de ces deux inconnus, car je ne me souviens pas d'en avoir oüi parler? aussi n'est-il gueres sorti de grands Peintres de leur païs.

J'y remarque, lui répondis-je, les mêmes qualitez qui se rencontrent dans les autres qui n'ont pas tenu le premier rang, hormis qu'il semble à voir la maniere de ces deux Espagnols qu'ils ayent choisi & regardé la nature d'une façon toute particuliere, ne donnant point à leurs Tableaux outre la naturelle ressemblance, ce bel air qui releve & fait paroître avec grace ceux des autres Peintres dont nous avons parlé.

Et quel est, dît Pymandre, ce bel air? Je ne puis bien le dire, répondis-je; mais ce que je sai est que je connois bien qu'il y en a un, & vous le connoîtrez comme moi si vous observez les Tableaux des Peintres d'Italie. Car vous y remarquerez un certain goût tout particulier qui ne se voit point dans ceux des Peintres étrangers qui ont conservé celui de leur païs; & cette difference ne se remarque pas seulement dans les ouvrages des plus excellens Peintres, mais même dans les Tableaux des Peintres ordinaires.

On

On peut juger de cela par ceux d'ALEXANDRE VERONESE, qui vivoit de ce temps-là. Il étoit de Verone. Quoi que sa maniere fût foible & lechée, elle étoit néanmoins agréable. Il étoit plus fort dans la couleur que dans le dessein. Il peignoit toutes ses figures d'aprés le naturel, & pour modeles il se servoit ordinairement de sa femme & de ses filles. Il n'étoit pas de ceux qui se donnent la peine de faire plusieurs desseins d'un même sujet pour choisir le meilleur; car sans mediter sur l'invention & la disposition de son ouvrage, il commençoit tout d'un coup à peindre sur sa toile, plaçant ses figures les unes auprés des autres à mesure qu'il les finissoit. Il est vrai aussi que ce qu'il a fait n'entrera jamais en comparaison de ce qu'on voit des grands maîtres, quoi qu'il se trouve quelques morceaux de lui assez bien peints. Vous pouvez voir dans le cabinet du Roi un Tableau de moyenne grandeur, où il a représenté le Déluge, & un autre où la Vierge tient le petit Jesus qui met un anneau au doigt de Sainte Catherine. On rencontre peu de ses Tableaux, parce que la plûpart ont été portez en Espagne; aussi ne travailloit-il quasi que pour ceux de cette nation, & n'avoit aucun commerce avec les François, & même fort peu avec les Italiens.

Passons, si vous voulez, tous les Peintres qui sont morts en Italie depuis ceux que je viens de nommer, si ce n'est que vous soyez bien-aise de savoir seulement leurs noms, & quel genre de peinture ils se sont appliquez : car vous ne devez pas vous attendre que j'en remarque aucun qui soit comparable aux derniers dont j'ai parlé pour ce qui regarde l'histoire, puisque même

me je ne me ſouviens que de quelques-uns qui ont eû d'autres ſortes de talens, comme DOMINIQUE & MATHIEU BOURBON de Boulogne qui peignoient des Perſpectives & de l'Architecture, & qui ont beaucoup travaillé à Lyon & en Avignon.

SALVATOR ROSE, dit Salvatoriel, Napolitain, dont le veritable genie étoit de peindre des batailles, n'étoit pas agréable dans les autres ſujets. Il faiſoit aſſez bien les ports de mer & les païſages, néanmoins toûjours d'une maniere bizarre & extraordinaire. C'étoit un homme imaginatif, qui faiſoit facilement des vers, & d'une converſation aiſée. Il mourut en 1673. Il y a de ſes ouvrages dans le Cabinet du Roi & au Palais Mazarin.

LE CAVALIER CALABRESE mourut auſſi dans ce temps-là. Il a travaillé à Saint André de la Val, & peignoit aſſez bien les figures.

MARIO DE FIORI de Rome étoit un excellent Peintre pour bien faire des fleurs.

MICHEL DEL CAMPIDOGLIO faiſoit auſſi des fleurs & des fruits; mais il étoit mort quelques années avant les derniers que j'ai nommez.

Bien que ces ſortes d'ouvrages ne ſoient pas les plus conſiderables dans l'art de peindre, toutefois ceux qui s'y ſont le plus ſignalez n'ont pas laiſſé d'aquerir de la réputation, comme LABRADOR, DE SOMME, & MICHEL ANGE DES BATAILLES.

FIORAVENTE & le MALTOIS ſe ſont mis en eſtime par les Tapis & les inſtrumens de muſique, les vaſes & les autres choſes de cet-

te

te nature qu'ils représentoient dans une grande perfection.

Mais revenons à nos Peintres François. Quelques années avant la mort de Voüet, plusieurs Peintres inquietez dans l'exercice de leur profession par les Maîtres Peintres de Paris, s'unirent ensemble, & formerent une Academie qui fut autorisée par le Roi, & qui reçut de Sa Majesté une protection favorable. D'abord elle fut gouvernée par douze Anciens, & eût pour Chef Mr. de Charmois amateur des beaux Arts, lequel par ses soins & par son credit avoit beaucoup contribué à son établissement. Ensuite le Roi donna un logement à ceux qui composoient cette Academie pour faire leurs assemblées, leur accorda des privileges, les gratifia d'une pension, & agréa le choix qu'ils avoient fait du Cardinal Mazarin pour leur Protecteur, & de Mr. le Chancelier Seguier pour leur Viceprotecteur.

Aprés la mort du Cardinal, Mr. le Chancelier fut Protecteur, & Mr. Colbert Viceprotecteur; & lors que Mr. le Chancelier * mourut, Mr. Colbert prit la protection de l'Academie, & Mr. le Marquis de Seignelay fut Viceprotecteur.

Elle fut donc gouvernée dans son origine par un Chef qui n'étoit pas Peintre de profession: mais depuis on a fait plusieurs nouveaux Statuts & divers Reglemens, par lesquels elle se trouve composée, aprés la personne du Protecteur & du Viceprotecteur, d'un Directeur, d'un Chancelier, de quatre Recteurs, de douze Professeurs, d'Ajoints à Recteurs & à Professeurs, de Con-

* En 1672.

Conseillers, Secretaire, de deux Professeurs, l'un pour l'Anatomie, & l'autre pour la Géometrie & la Perspective, & de deux Huissiers. Mr. de Ratabon remplissoit la charge de Directeur lors qu'il mourut.

Quand l'Academie reçoit quelqu'un, il est admis dans la Compagnie pour Peintre, ou pour Sculpteur. Les Peintres sont reçûs selon le talent qu'ils ont dans la Peinture, distinguant ceux qui travaillent à l'histoire d'avec ceux qui ne font que des Portraits, ou des Batailles, ou des Païsages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou bien qui ne peignent que de miniature, ou qui s'appliquent à la gravûre, ou à quelque autre partie qui regarde le dessein.

Je vous fais ce détail, afin qu'en parlant des Peintres de l'Academie qui sont morts depuis son établissement, vous puissiez mieux connoître le rang qu'ils y ont tenu ; car c'est par eux que je veux commencer, avant que de dire quelque chose des autres qui n'ont point été de ce corps. Ainsi vous voyez que nous voilà parvenus aux Peintres de ces derniers temps ; & comme je n'ai point cru vous devoir parler d'un grand nombre de Peintres étrangers : aussi lors que j'aurai nommé ceux de l'Academie & quelques autres Peintres François qui sont morts, il en restera encore beaucoup dont je ne dirai rien. Je ne vous parlerai point non plus des vivans, n'ayant pas une assez grande connoissance de tous ceux qui travaillent aujourd'hui pour juger de leur merite.

Ce n'est pas, dît Pymandre, la raison que vous alleguez qui vous empêche de nommer les vivans : vous craignez que l'on ne sache ce que vous

vous me dites ici, & que ceux que vous auriez omis ne vous en sûssent mauvais gré.

Est-ce, repartis-je, que vous ne sauriez garder le secret ? Je le garderai fort bien, répondit Pymandre : mais il est vrai que si vous vouliez parler de la même sorte de ceux qui vivent que vous avez fait de ceux qui sont morts, vous rencontreriez bien des gens de peu de merite qui en effet pourroient être les premiers à se plaindre d'avoir été oubliez, ou de n'avoir été loûëz que médiocrement : ainsi vous aimez mieux n'en point parler que de dépendre de ma discretion.

Pour vous dire vrai, repartis-je, je ne croi pas devoir porter aucun jugement sur les personnes vivantes. Ne peut-il pas arriver tous les jours des changemens pareils à ceux que l'on a vûs dans Rome, où des ouvrages médiocrement considerez sont devenus rares, & d'autres pour lesquels on avoit beaucoup d'estime n'être plus regardez aprés la mort de leurs Auteurs ? Et puis, comme je vous disois tantôt, c'est le temps & la mort qui mettent en plein jour le mérite, ou les défauts des hommes que l'envie, ou la faveur ont tenu cachez pendant qu'ils ont vêcu.

Pour vous parler donc de ceux qui ont été du corps de l'Academie, & qui sont morts depuis son établissement, je croi devoir commencer par celui qui a contribué à leur établissement, & que vous avez connu : j'entens MARTIN DE CHARMOIS, Sieur de Lauré, Conseiller du Roi en ses Conseils, & Chef de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture. L'amour qu'il avoit pour les beaux Arts le portoit si fort

à les cultiver, qu'il en aquit non seulement la theorie, mais aussi la pratique, travaillant également bien de Peinture & de Sculpture. Quoiqu'il fût attaché en qualité de Secretaire auprés du Maréchal du Schomberg Colonel des Suisses, il partageoit si bien son temps qu'il en employoit toûjours une partie à ses affaires, & l'autre à travailler de Peinture & de Sculpture; de sorte qu'aprés sa mort on trouva sa maison remplie de quantité de Tableaux, de statuës & de desseins, la plûpart de sa main.

Eustache le Sueur fut dés le commencement de l'Academie un des Anciens: il étoit de Paris, & disciple de Voüet. Bien qu'il ne soit jamais sorti de France, il a néanmoins fait des ouvrages d'un excellent goût; & c'est ce qui doit faire juger qu'un homme veritablement né pour la Peinture se forme toûjours la même idée de beauté que celle qu'ont eû de tout temps les plus grands personnages. Cela se voit dans les Tableaux du Sueur, qui sans avoir été à Rome a fait dire qu'il a été un Peintre presque achevé, & dont les ouvrages aprochent de bien prés de la perfection. Il a observé dans les sujets qu'il a traitez tout ce qui pouvoit y entrer d'adresse & de jugement. C'est dans les Tableaux qu'il a peints à Paris dans le Cloître des Chartreux qu'on voit des ordonnances & des expressions nobles & naturelles. Le raisonnement y paroît juste & élevé: rien n'est plus élegant que la disposition de toutes les figures; leurs attitudes & leurs actions sont simples & aisées, & il y a de la vie, de la dignité, & de la grace.

Il

Il commença ce grand ouvrage en 1649. & quoi-qu'il soit composé de vingt-deux Tableaux tous presque également remplis de travail, il ne laissa pas de les achever en moins de trois ans. Il en avoit déja fait plusieurs autres qui lui avoient donné de la réputation : mais ces derniers firent encore bien mieux connoître sa capacité que tout ce qu'il avoit fait auparavant. En effet, on voit qu'à mesure qu'il travailloit, il se fortifioit toûjours de plus en plus.

Si vous n'aviez pas vû ces Tableaux de l'histoire de Saint Bruno, je pourrois vous en dire quelque chose.

Quoi-que je les aye souvent considerez, interrompit Pymandre, ne laissez pas d'en parler. Il me semble qu'ils meritent bien d'être remarquez, car la derniere fois que je les vis, je ne pouvois les quitter, particulierement celui où le saint Fondateur des Chartreux paroît appliqué à lire une Lettre. J'admirois sa contenance simple & naturelle, son visage modeste & pénitent, & sur lequel semble éclater un rayon de sagesse & de sainteté.

Il n'y a aucun de ces Tableaux, repartis-je, où l'on ne trouve des beautez particulieres. Celui qui est le premier, & où l'on voit un Docteur qui prêche, ne représente-t-il pas bien une assemblée de peuple qui écoute avec attention la parole de Dieu? La disposition en est grande: les figures sont dans des situations & des attitudes faciles & naturelles. Il y a de la diversité dans tous les airs de têtes, & une belle entente dans les accommodemens des draperies.

Quoi que le second soit un peu gâté, on ne laisse pas de bien remarquer de quelle sorte les

ſonnes qui ſont repréſentées s'appliquent differemment à conſiderer ce même Docteur dans le lit de la mort.

Le ſujet du troiſiéme eſt bien particulier. On y voit l'état affreux où ce Docteur parut dans l'Egliſe pendant qu'on chantoit l'Office des Morts, & que ſortant à demi de ſon cerçueil, il déclara lui-même l'arrêt de ſa damnation. Tous ceux qui l'environnent ſont ſaiſis de crainte; & comme l'on prétend que ce fut ce qui donna lieu à la converſion de Saint Bruno, le Peintre a repréſenté ce Saint dans un état plein de frayeur & d'étonnement derriere le Prêtre qui officie.

Bien des gens, dît Pymandre, ne demeurent pas d'accord de la verité de cette hiſtoire.

Ce n'eſt pas, repartis-je, ce dont il eſt queſtion; je ne prétends parler que de ce qui regarde la Peinture & non l'Hiſtoire. Mais ſoit que la choſe ſoit arrivée conformément à une opinion ſi ancienne & ſi établie, ſoit que cette tradition n'ait de fondement que ſur quelque viſion, ou qu'elle ait été inventée depuis la mort de Saint Bruno, parce qu'on ne trouve aucuns bons Auteurs qui en rendent témoignage : vous voyez que depuis trente-cinq ans on l'a renouvellée, & comme miſe dans un nouveau jour par ces Tableaux; dont le quatriéme repréſente Saint Bruno à genoux devant un Crucifix, qui paroît abbatu, & touché de ce qu'il a vû de ſi ſurprenant aprés la mort de ce Docteur.

Et parce que l'hiſtoire rapporte que Saint Bruno, pénétré de douleur, & rempli de la crainte des jugemens de Dieu, ne rentra plus dans les écoles pour donner des leçons, comme il faiſoit au-

auparavant ; mais qu'il y alloit seulement pour imprimer dans l'esprit de ses auditeurs les sentimens dans lesquels il étoit lui-même, il est représenté dans le cinquiéme Tableau environné de plusieurs personnes qui l'écoutent, & qui paroissent émûes par la force de ses paroles.

Dans le sixiéme qui suit, on voit qu'ayant resolu de se retirer du monde, il se joint à six de ses amis pour embrasser un même genre de vie ; & dans le septiéme, trois Anges se présentent à lui pendant son sommeil, & semblent l'instruire de ce qu'il doit faire. Ce Tableau est un des plus beaux & des mieux peints de toute cette histoire.

Il y a davantage de travail dans le huitiéme. Si vous en avez conservé le souvenir, vous savez que c'est celui où Saint Bruno & ses compagnons distribuënt leurs biens aux pauvres. La disposition du lieu & les bâtimens en sont agréables, & l'ordonnance de toutes les figures bien entenduë.

Dans le neuviéme Hugues Evêque de Grenoble, reçoit Saint Bruno chez lui. Ce fut pour lors que ce Prélat comprit le songe qu'il avoit eû quelque temps auparavant, dans lequel il lui sembloit que Dieu se bâtissoit une maison dans un endroit de son Evêché, nommé Chartreuse, & que sept étoiles d'une beauté & d'une clarté extraordinaire marchoient devant lui comme des guides qui lui montroient le chemin.

C'est aussi dans le 10. Tableau que l'on voit ce saint Evêque avec Saint Bruno & ses compagnons qui traversent des deserts affreux, & passent entre de hautes montagnes pour se rendre dans le lieu que Saint Bruno avoit prié l'Evêque

de leur donner; mais qui n'accorda sa demande qu'aprés lui avoir représenté & fait voir la situation & la sterilité du païs jointes aux incommoditez qu'on y souffre du froid & des neiges pendant une grande partie de l'année.

On voit dans l'onziéme Tableau comment sous le * Pontificat de Gregoire VII. Saint Bruno & ses compagnons, avec l'assistance de l'Evêque bâtirent sur la croupe d'une montagne une Eglise qu'on appelle Nôtre Dame *de Casalibus*, avec de petites cellules ou cabanes separées les unes des autres. Ce qui fut le premier établissement de l'Ordre des Chartreux, qui paroissant entre ces rochers plûtôt des Anges que des hommes, vivoient dans un perpetuel silence. Leurs prieres étoient continuelles aussi-bien que leurs jeûnes: ils se nourrissoient l'esprit de la lecture des saintes Lettres, & sur tout conservant une grande pureté de cœur fuyoient l'oisiveté avec beaucoup de soin, en s'occupant à des œuvres manuelles pour gagner leur vie par leur travail, parce qu'ils ne s'étoient rien reservé des biens qu'ils possedoient dans le monde.

Dans le douziéme Tableau l'Evêque Hugues leur donne l'habit blanc tel que les Chartreux le portent. Je serois trop long si je voulois vous faire souvenir des belles parties de cette peinture, de même que de celles du treiziéme Tableau, où le Pape Victor III. paroît en plein Consistoire qui confirme l'Institut de l'Ordre des Chartreux. Ce Tableau doit être regardé comme un des plus beaux, de même que le quatorziéme qui suit, où Saint Bruno donne l'habit à quelques Religieux; & le quinziéme encore, dont vous avez parlé, où

* En 1084.

où le même Saint reçoit une Lettre d'Urbain II. Ce grand Pape qui avoit été à Paris disciple de Saint Bruno, desirant établir dans l'Eglise un gouvernement conforme aux obligations d'un veritable Pasteur du troupeau de Jesus-Christ, crut qu'il ne pouvoit prendre de meilleurs conseils que ceux de Saint Bruno qu'il connoissoit capable de lui rendre de grands services par sa doctrine & par sa pieté, & pour cela il lui écrivit de se rendre à Rome.

Dans le seiziéme Tableau le Saint se présente au Pape, & lui baise les pieds; & dans le dix-septiéme où le Pape lui offre une mitre, & veut le pourvoir de l'Archevêché de Rioles, on voit de quelle maniere le Saint refuse cette dignité dont il se croit indigne. Ce fut à peu prés dans ce temps-là que le Pape quitta Rome pour venir en France, & que Saint Bruno supplia S. S. de lui permettre de se retirer dans un desert de la Calabre accompagné de quelques personnes qui vouloient le suivre, & y vivre comme lui dans la penitence. C'est pourquoi on a peint dans le dix-huitiéme Tableau Saint Bruno dans ces deserts d'Italie, où pendant qu'il est en priere, quelques-uns de ses Religieux commencent à remuer la terre pour s'établir. Bien que ce lieu fût fort éloigné du commerce des hommes, Dieu permit qu'un jour Roger Comte de Sicile & de Calabre étant à la chasse se rencontra par hasard dans la solitude de Saint Bruno & de ses compagnons. Les ayant trouvez en prieres, il s'informa qui ils étoient; & s'étant enquis de leur façon de vivre, il en fut si surpris & si édifié, qu'il leur fit présent de l'Eglise de Saint Martin & de Saint Etienne, & leur donna un fonds pour sub-

venir à leur nourriture ; & même depuis ce temps-là, il alloit souvent visiter le Saint, lui demandoit conseil dans ses affaires, & se recommandoit toûjours à ses prieres. Elles lui furent d'un grand secours envers Dieu, ayant été miraculeusement délivré d'un peril où il étoit prêt de tomber : car comme il assiégeoit Capoüe, où l'un de ses Capitaines le trahissoit, il eût en songe un avertissement du Ciel qui le sauva de ses ennemis. C'est dans le dix-neuviéme Tableau que l'on voit comme Roger rencontre Saint Bruno dans le desert ; & dans le vingtiéme le même Roger est peint couché dans sa tente, & le Saint qui lui aparoît, lui donnant avis de la conjuration faite contre lui.

Le vingt-uniéme est traité d'une maniere savante, tant pour la noble disposition des figures, que pour les differentes expressions des Religieux qui regardent leur pere qui expire. Dans l'un de ces Religieux on voit de la fermeté & une soûmission aux ordres de Dieu ; dans un autre une dévotion simple & tranquille : L'un s'attache à considerer Saint Bruno avec plus d'attention ; un autre le garde sans faire paroître trop de douleur ; l'un leve les yeux & les mains au Ciel, comme pour le suivre en esprit. Il y en a qui baissent la tête, & qui se prosternent contre terre ; enfin ils font tous voir des actions differentes de tristesse, de constance & de resignation à la volonté divine, mais conformes aux divers temperamens des hommes, & aux sentimens particuliers que Dieu inspire dans de pareilles rencontres.

Ce qui paroît traité dans ce Tableau avec beaucoup de science, & une entente admirable

est

eſt la lumiere des flambleaux, laquelle eſt répanduë ſur tous les corps avec une conduite ſi judicieuſe qu'on ne peut rien voir de mieux exécuté.

Le dernier de tous les Tableaux repréſente Saint Bruno enlevé au Ciel par les Anges. La diſpoſition en eſt merveilleuſe : mais c'eſt vous avoir arrêté aſſez long-temps ſur le ſujet de ces Peintures.

Je ne me ſouvenois pas, dît Pymandre, de toutes les particularitez dont vous venez de parler, quoi que ce grand ouvrage m'ait paru admirable toutes les fois que je l'ai vû. Auſſi, bien loin que le recit que vous en venez de faire m'ait été ennuyeux, vous l'avez fini plûtôt que je ne deſirois. Cependant il me ſemble qu'on ne parle point aſſez du Sueur, ni de ce qu'il a fait.

Il faut pourtant avoüër, repartis-je, qu'il étoit un grand Peintre : je ne dis pas que ce fût un eſprit extraordinaire, dont les penſées ſublimes & merveilleuſes égalaſſent celles des plus grands hommes : mais combien ſont-ils rares ces grands hommes ? Et ſi nous cherchons ſeulement les principales qualitez neceſſaires à un Peintre, en avons-nous beaucoup comme lui, leſquels depuis que le bon goût s'eſt rétabli en France ayent composé des Tableaux avec plus de nobleſſe, & ſi j'oſe dire, de gravité ? qui ayent exprimé les actions avec plus de bienſéance, qui ayent donné à leurs figures des mouvemens plus naturels ; fait paroître un raiſonnement plus ſage, une conduite plus judicieuſe, & enfin qui ayent repréſenté de grands ſujets dans des eſpaces auſſi reſſerrez ? Plutarque dit de Phocion,

qu'il avoit dans tous ces discours une briéveté d'un General d'armée & d'homme de commandement; ce que Tacite * appelle *imperatoriam brevitatem*. On peut remarquer quelque chose qui a raport à cela dans les ouvrages dont je viens de parler. L'ordonnance est serrée; il y a même quelques sujets qui sont traitez d'une maniere moins élevée que les autres, parce que les hautes & sublimes pensées ne sont pas toûjours propres à gagner créance dans les ames, mais bien à les transporter d'admiration & d'étonnement. Or il faut dans la Peinture que la vraisemblance y paroisse la premiere. C'est pourquoi un des plus grands soins du Peintre est de ne rien représenter qui s'en éloigne, de crainte de blesser les yeux, ou d'offenser le jugement de ceux qui regardent ses ouvrages; de même † qu'Antoine, un des excellens Orateurs de son temps, observoit de ne rien laisser échaper dans ses discours qui fut capable de nuire à sa cause.

Il ne faut pas que les Etrangers nous accusent de loüer avec excés les Peintres de nôtre Nation, comme quelques-uns d'eux ont fait ceux de leur païs: c'est pourquoi je ne vous dirai pas que le Sueur ait égalé Raphaël & le Titien dans la correction du dessein & la beauté du coloris, ni qu'il ait sû comme le Poussin toutes les belles parties necessaires à la perfection de la Peinture. Mais s'il n'est pas arrivé à un si haut degré de doctrine, il s'est bien élevé, & n'est pas tombé dans beaucoup de fautes qu'on peut remarquer en plusieurs des Peintres qui ont travaillé de son temps. Il est vrai encore qu'il n'a pas

* Lib. 1. Hist.

† Cic. 2. Orat.

pas toûjours traité ses sujets avec tous les accommodemens de bienséance qui leur sont necessaires : Et si en parlant des ouvrages de Raphaël nous avons remarqué qu'il n'avoit pas été exact en représentant des Cardinaux avec des chapeaux & des habits rouges long-temps avant que cet usage fût dans l'Eglise, on peut bien reprendre le Sueur d'avoir fait la même faute lors qu'il a représenté le Pape Victor & le College des Cardinaux.

Mais il faut considerer que ce Peintre n'avoit pas fait assez d'étude dans l'histoire, ni même d'aprés les Antiques & les plus excellens Maîtres d'Italie ; & qu'ainsi son seul genie lui a fourni tout ce qu'il a produit. On doit l'estimer d'avoir par lui-même suivi une maniere si sage, & marché sans guide sur les pas des plus grands hommes ; de telle sorte qu'il semble s'être instruit dans l'école de Raphaël sans avoir été à Rome. Et on peut l'admirer quand on considere la beauté de ses dispositions, les attitudes si aisées de ses figures, & avec quelle sagesse il se contentoit de * suivre son sujet, où il le menoit, & non pas où il le convioit d'aller : ce qui est une prudence que tous les Peintres n'ont pas, qui vont souvent plus loin qu'ils ne doivent.

Il ne faut pas croire aussi que ses Tableaux de l'histoire de Saint Bruno soient les seuls témoins de ce qu'il savoit faire. Il y en a beaucoup d'autres de lui à Paris, dans lesquels on voit encore plus de force de dessein, & de beauté de couleurs. On peut dire même que ceux

* *Quò ducit materia sequendum est, non quò invitat.* Senec. l. 5. de Benef.

qu'il a peints aux Chartreux font bien connoître son genie; mais que par les choses qu'il a faites depuis on juge encore mieux de ses études, de son application, & de ce qu'il auroit pû faire dans la suite. Car outre la correction du dessein, on remarque beaucoup plus d'art dans sa derniere maniere de peindre. Aussi fit-il les Tableaux du Cloître des Chartreux en fort peu de temps, & pour un prix trés-médiocre. Il disoit lui-même qu'il ne les consideroit que comme des esquisses, & les prémieres pensées de ce qu'il auroit souhaité de faire plus à loisir. Lors qu'il eût fini ce travail, il fit quelques ouvrages pour Mr. de Nouveau dans sa maison à la Place Royale, & pour plusieurs autres particuliers.

En 1650. il fit le Tableau qu'on a de coûtume de présenter tous les ans à Nôtre Dame de Paris le premier jour de Mai. Saint Paul y est peint qui prêche dans la ville d'Ephese, & convertit plusieurs Juifs & plusieurs Gentils, dont quelques-uns renonçant aux sciences curieuses portent leurs livres pour les jetter au feu. La premiere pensée, ou plûtôt l'original de ce Tableau, est, comme vous savez, dans le Cabinet de Mr. le Normand Greffier en chef du grand Conseil & Secretaire du Roi.

J'ai vû cét original, interrompit aussi-tôt Pymandre: nôtre ami qui le possede, prétend qu'il y a des choses plus belles que dans celui qui est à Nôtre-Dame. Les premieres pensées des grands hommes, lui dis-je, sont souvent les meilleures, non-seulement parce que la force de ce premier feu qui échaufe leur imagination s'y trouve toute entiere, mais aussi à cause qu'ayant beaucoup d'esprit

d'esprit & de lumiéres, ils sont capables de juger par eux-mêmes de la bonté de ce qu'ils produisent, & discerner le bien d'avec le mal. Cependant comme ils n'ont pas moins de sagesse & de prudence que de capacité, ils écoutent tous les avis qu'on leur donne, & il arrive quelquefois qu'aimant mieux déferer au jugement des autres qu'à leur propre sens, ils quittent leur opinion particuliére, & prennent le plus mauvais parti. Si vous avez bien consideré le Tableau de Mr. le Normand, vous y aurez reconnu dans toutes ses parties la force de l'esprit & de l'imagination du Peintre. La disposition en est grande & noble; les attitudes des figûres aisées & naturelles; les airs de têtes tous differens, & pleins de majesté; les draperies simples, mais bien disposées; les plis faciles, & bien étendus; les lumiéres répanduës si judicieusement, & si à propos sur tous les corps, que l'on ne voit dans tout l'ouvrage aucune confusion. Saint Paul, qui est la principale figure, paroît avec un air majestueux, & plein de ce zele tout divin dont il étoit rempli. Plusieurs ou Juifs ou Gentils sont autour de lui qui l'écoutent avec étonnement, pendant que quelques-uns de ses disciples imposent les mains, font des aumônes, & travaillent à la conversion des peuples. On voit de ces nouveaux Chrétiens prosternez & dans une posture humble & pénitente goûter les douceurs de la Grace que l'esprit de Dieu répand en eux. Il y a un homme qui semble écrire avec soin ce qu'il entend prêcher, & un autre qui paroît lui expliquer ce que Saint Paul dit. Ces savans dont il est parlé dans les Actes * qui avoient exercé

* Chap. XIX. 19.

cé les arts curieux, apportent leurs Livres, & les brûlent devant tout le monde. La quantité en fut si considerable, que quand on en eût supputé le prix, on trouva qu'il montoit à cinquante mille deniers *. Je ne m'étends pas à vous vous marquer plus particuliérement toutes les beautez de cet ouvrage, parce que vous le connoissez.

La derniére fois que je vis ce Tableau, dit Pymandre, c'étoit avec une personne qui l'estimoit assez : mais soit qu'il n'eût de la Peinture qu'une connoissance médiocre, ou qu'il n'eût pas d'amour pour les ouvrages du Sueur, il me souvient qu'il y avoit néanmoins quelques parties qui ne lui plaisoient pas tant que d'autres.

Il ne faut pas s'étonner de cela, lui dis-je : il n'y a point d'ouvrages où il ne s'en doive rencontrer qui ayent ou plus de force, ou plus d'agrémens. Et puis ne vous ai-je pas dit plusieurs fois que les maniéres de peindre sont differentes dans tous ceux qui travaillent, parce que les goûts ne sont point semblables, & chacun croit voir les choses, & en juger mieux qu'un autre. C'est ainsi que les caractéres des lettres, qui sont les veritables signes des paroles, & les paroles mêmes sont differentes, & n'ont pû être communes à toutes les Nations par une certaine contrarieté d'avis & d'humeurs qui leur est si ordinaire, que chacun croit avoir la raison de son côté, & veut commander aux autres. Le signe & la marque de cet orgueil fut cette superbe Tour que les hommes éleverent jusqu'au Ciel: Entreprise insolente & hardie, s'écrie un grand Saint

* *C'est environ* 19000. *livres.*

* Saint ! impieté insupportable, qui fut cause que les hommes ne furent pas seulement differens de sentimens & d'opinions, mais encore de voix & de langage.

Le Sueur fit aussi pour les Capucins de la ruë Saint Honoré un Christ mourant, & dans l'Eglise de Saint Germain de l'Auxerrois un Tableau de la Magdelaine & le Martyre de Saint Laurent.

En 1651. il peignit pour les Religieux de Marmoustier deux Tableaux de l'histoire de Saint Martin. Il fit aussi dans le même temps quelques ouvrages dans une Chapelle de l'Eglise de Saint Gervais à Paris, aux Carmelites du grand Convent, & en plusieurs autres lieux. Mais ce qu'il a peint de plus considerable sur la fin de sa vie sont les bains de Mr. le Président de Torigni dans sa maison de l'Isle Nôtre Dame, & un grand Tableau pour servir de Patron à une tenture de tapisserie que la Paroisse de Saint Gervais vouloit faire faire pour représenter l'histoire & le martyre de Saint Gervais & de Saint Protais. Il avoit même commencé un second Tableau du même sujet : mais n'ayant pû l'achever, il a été fini par Thomas Gousse son éleve & son beaufrere.

Tous ces ouvrages sont suffisans pour faire connoître le merite du Sueur. Les desseins que l'on voit de lui, & dont le Sieur Girardon Sculpteur en conserve avec beaucoup de soin une grande partie de trés-considerables, font juger de la peine qu'il prenoit à bien faire. Aussi l'on peut dire que s'il eût vécu plus long-temps, ses études continuelles l'auroient rendu capable de perfectionner

* S. August. l. 2. de la Doctr. Chrét. ch. 4.

tionner entierement ses ouvrages, & on l'auroit vû éclater parmi les premiers Peintres du temps. Car n'étant âgé que de trente-huit ans lors qu'il mourut, & ayant un esprit aussi sage & aussi aisé qu'étoit le sien, il auroit tiré de la pratique de son art tous les avantages qu'on en peut desirer. Mais sa trop grande passion pour ce même art, le desir de la gloire, & une application trop assiduë au travail pour surpasser les autres Peintres qui avoient alors le plus de réputation, lui firent faire de si grands efforts d'esprit, qu'il épuisa bientôt toutes ses forces, & trouva une mort veritablement glorieuse pour lui, mais pleine de douleurs pour les siens & pour les amateurs de la Peinture. Il mourut au mois de Mai 1655. & son corps fut porté à Saint Etienne du Mont où il a sa sepulture.

D'où vient, dît Pymandre, qu'étant si aimé & si estimé pendant sa vie, il a eû aprés sa mort des ennemis assez jaloux de sa réputation pour gâter ses Tableaux des Chartreux, où l'on a été plusieurs fois, comme j'ai sû des Religieux mêmes, effacer & défigurer en diverses manieres ce qu'il y avoit de plus beau; & c'est pourquoi ils ont été obligez de les couvrir de volets qui ferment presentement à clef.

Je ne puis m'imaginer, lui repartis-je, que cela soit arrivé par des personnes de la profession dont étoit le Sueur. Je sai bien que la plûpart des hommes sont envieux de leurs égaux; que c'est un vice commun & répandu dans toutes les professions; & qu'une fortune, quoi que médiocre, lors qu'elle est accompagnée d'honneur, ne manque jamais de faire des jaloux. Mais cela est arrivé long-temps aprés la mort du Sueur: sa

for-

fortune ne pouvoit être souhaitée de personne; & quand sa réputation auroit été encore plus grande, nous ne voyons point d'exemples d'autres Peintres qui ayent été outragez dans leurs Tableaux d'une maniere si cruelle & si lâche: au contraire, ceux qui les ont survécus les ont regardez avec estime; & s'ils ont eû des concurrens pendant leur vie, ils n'ont plus eû que des admirateurs aprés leur mort. Mais continuons à parler des Peintres de l'Academie.

LOUÏS TESTELIN de Paris étoit aussi du nombre des Anciens, & fut Professeur aprés que les premiers Statuts eûrent été changez, & qu'on eût fait de nouveaux Reglemens. Les Tableaux qu'on voit de lui dans l'Eglise de Nôtre Dame de Paris sont des meilleurs qu'il ait faits.

THOMAS PINAGER & ARMAND SUANVERT étoient contemporains, & faisoient du païsage.

FRANÇOIS PERIER natif de Saint Jean de Laune, ou de Salins, dans la Franche-Comté, & fils d'un Orfévre, étoit fort jeune lors qu'il se débaucha pour aller en Italie avec un aveugle qu'il conduisoit. Quand il fut arrivé à Rome, il s'obligea à un de ces Peintres qui tiennent boutique, avec lequel il demeura jusques à ce que son maître étant venu à mourir, & ses Tableaux ayant été vendus, le Marchand qui les acheta le prit avec lui; & voyant que Perier se donnoit beaucoup de peine à travailler, il empruntoit de ses amis des Tableaux des meilleurs Peintres pour les lui faire copier, & même le fit connoître à Lanfranc, duquel il reçût dans la suite de bonnes instructions. Aprés que Perier eût travaillé assez de temps à Rome, il vint en Fran-

France. En passant à Lyon, il y trouva Sarasin Sculpteur, qui l'arrêta, & lui fit donner le Cloître des Chartreux à peindre. Quand il eût fini cet ouvrage, il alla à Macon où il avoit deux freres, l'un Peintre, & l'autre Sculpteur. Il y sejourna quelque temps, & ensuite dans d'autres Villes de la Bresse, où il fit quantité de Tableaux, & grava plusieurs planches à l'eau forte. En 1630. il vint trouver Voûët qui travailloit à Chilli, & qui l'arrêta pour peindre dans la maison de Mr. Defiat. Il fit lui seul la Chapelle d'aprés les desseins de Voûët: c'est ce qu'il y a de mieux peint dans toute cette maison. Il entreprit encore plusieurs Tableaux à Paris, entre-autres ceux que l'on voit de lui dans l'Eglise de Sainte Marie de la ruë Saint Antoine. Peu de temps aprés il retourna à Rome, où il demeura jusqu'en l'année 1645. qu'étant revenu à Paris, il peignit la Galerie de l'Hôtel de la Vrilliere, travailla au Rinci, & aprés avoir fait plusieurs autres ouvrages mourut Professeur de l'Academie.

Que dites-vous, dit Pymandre, de la Galerie dont vous venez de parler? Ne trouvez-vous pas que c'est un ouvrage considerable?

Perier, repartis-je, ordonnoit bien, travailloit avec facilité, & l'on ne peut pas dire qu'il ne cherchât le bon goût dans sa maniere de dessiner. Il avoit beaucoup de feu, mais il est vrai qu'il est souvent peu correct. Ses airs de têtes sont secs, peu agréables, & son coloris un peu noir. Il ignoroit la Perspective & l'Architecture; ce qui cause beaucoup d'irrégularitez dans le plan de ses figures: cependant il peignoit assez bien le païsage imitant la maniere des Caraches.

HAN-

HANSE fut aussi un des Anciens dans l'Academie. Il faisoit des Portraits de Miniature, & pour cela il étoit en vogue à la Cour. SIMON-GUILLAIN en faisoit au Pastel, & mourut au mois de Decembre 1658.

Ce fut dans la même année que l'Academie perdit aussi LAURENT DE LA HIRE, l'un de ses Anciens. Il étoit de Paris où il a toûjours travaillé avec réputation. Il couchoit ses couleurs avec tant de propreté, qu'elles frapoient la vuë. L'ordonnance de ses sujets n'étoit point embarrassée. Il entendoit parfaitement l'Architecture & la Perspective. Il peignoit toutes choses avec beaucoup d'amour & de soin, accompagnant ses figures de bâtimens & de païsages agréables. L'on ne peut pas dire qu'il y ait dans ses ouvrages cette proportion, cette beauté naturelle & non fardée, ce sang pur, & s'il faut ainsi dire, une force dans les membres, & un embonpoint dans les carnations, qu'il n'avoit jamais bien étudiées dans la nature & dans les Tableaux des grands Maîtres.

Cependant il a été heureux pendant sa vie, car il a trouvé des personnes qui le cherissoient jusques au point de ne faire pas tant d'état de la force que de la délicatesse, & qui ne se soucioient pas qu'il parût de la foiblesse dans ses ouvrages, pourvû qu'il y eût un air agréable. Ce n'est pas que dans quelques figures il n'ait fait paroître des muscles; mais à considerer son goût de peindre en général, il y a de la molesse & de la langueur. Toutefois il a eû ses approbateurs, & a travaillé dans les principales Eglises, dans les Palais, & les plus grandes maisons de Paris, où ses Tableaux sont encore considerez,

ſiderez, principalement par les gens qui cheriſſent cette délicateſſe de pinceau dont il s'eſt ſervi. Il a laiſſé un fils qui a ſuivi un autre goût de peindre pendant qu'il s'y eſt appliqué; mais qui s'étant trouvé avec une inclination & un genie tout particulier pour les Mathematiques, tient aujourd'hui un rang conſidérable entre les plus ſavans.

Aprés m'être un peu arrêté, il faut, continuai-je, que je vous parle de Louïs du Guernier, l'un des Anciens dans l'Academie, & qui a été un des plus habiles pour bien faire des Portraits en miniature. Quoi que vous l'ayez connu aſſez particulierement, vous ne ſerez pas fâché que je vous en entretienne, puis que l'eſtime que vous aviez pour ſon merite & pour ſa vertu vous fera écouter favorablement ce que je vous dirai de lui. Vous m'avez ſouvent témoigné que vous ne voyez perſonne qui eût une plus belle phyſionomie, & qui ſentît plus ſon homme de naiſſance. Vous ſouvient-il que me parlant quelquefois de ſa bonne mine, de ſa douceur, & de ſon affabilité, vous me diſiez qu'il falloit neceſſairement qu'il logeât une belle ame dans un corps ſi bien fait, & que vous n'étiez pas ſurpris que je me fuſſe lié d'amitié avec lui, bien qu'il fut d'une Religion differente de la nôtre.

Il eſt vrai auſſi que ſi je ne craignois pas que vous cruſſiez que je me laiſſe trop emporter à mon affection, & que je le loüë avec trop d'excés, le plaiſir que j'ai de me ſouvenir de lui me pourroit faire étendre ſur les belles qualitez de ſon ame, & oubliant ce que j'ai à dire de ſa ſcience, je ne vous parlerois que de ſes vertus; car je n'ai ja-

jamais connu aucune personne de son âge qui eût une moderation & une sagesse égale à la sienne.

J'étois fort jeune lors que je le vis la premiere fois, & il n'étoit pas encore beaucoup avancé en âge. J'entrois dans la curiosité de la Peinture, & je cherchois à connoître les plus habiles en cet Art, particulierement ceux qui travailloient de miniature, parce que je n'étois pas encore capable de juger de la difference qu'il y a dans toutes les manieres de peindre. J'eus beaucoup de joye d'avoir sa connoissance, voyant qu'il étoit en réputation pour bien faire des Portraits, & on peut dire celui qui réussissoit le mieux pour la ressemblance. Car bien qu'il en fît qui étoient d'un si petit volume qu'on les mettoit dans des bagues, cependant ils ne laissoient pas d'être fort ressemblans, & j'admirois alors dans ces petits ouvrages la merveilleuse industrie de l'ouvrier bien plus que la force d'esprit des plus savans Peintres.

En effet, interrompit Pymandre, si la nature est si admirable dans les plus petits animaux, que Pline considerant les differentes formations des insectes, ne peut s'empêcher de dire qu'il n'y a rien de si merveilleux que l'industrieuse composition de ces petits corps; & si un grand Saint n'a pas fait difficulté de dire que Dieu n'avoit créé les plus petits animaux avec un sens trés-subtil qu'afin de nous faire considerer avec plus d'étonnement & d'application l'agilité d'une mouche qui vole, que la grandeur du mouvement d'un cheval qui marche; & nous faire admirer davantage le travail d'une fourmi que la force d'un chameau; je ne suis pas surpris que

vous

vous eussiez tant d'estime pour ces sortes d'ouvrages, dont j'en ai vû quelques-uns qu'on ne pouvoit trop priser.

Quelque plaisir, repris-je, que je reçusse à voir travailler Du Guernier, ma joye fut encore bien plus grande quand aprés l'avoir fréquenté quelque temps, je m'apperçûs que son savoir & son habileté à bien peindre étoient en lui les qualitez les moins estimables, & qu'il avoit une beauté d'ame qui surpassoit de beaucoup tout ce que j'en pourrois dire. De sorte que si l'excellence de son travail m'avoit fait rechercher à le connoître, ses bonnes mœurs & son mérite personnel m'engagerent à l'aimer, & à le voir souvent. Sa conversation étoit douce & agréable, ses divertissemens innocens: tout étoit serieux en lui; il n'y avoit rien de chagrin: on respectoit son abord, & on ne l'appréhendoit pas; il paroissoit extrémement froid & retiré, mais civil & honnête; ennemi des vices, sans être ennemi des honnêtes divertissemens. Il aimoit la Musique, touchoit fort bien le Theorbe, se plaisoit à la lecture des bons Livres, en jugeoit fort bien, ne parloit jamais de sa Religion: s'il parloit de la nôtre, c'étoit d'une maniere sage & honnête; & dans toutes ses actions on voyoit toûjours quelque chose de noble & de généreux. Il est vrai qu'il n'étoit pas d'une naissance basse & obscure. Son grand-pere avoit possedé une charge considerable dans le Parlement de Roüen: mais pendant les guerres de la Religion il perdit la vie, pour vouloir soûtenir un mauvais parti. Il ne laissa qu'un fils, nommé Alexandre, qui avoit étudié, & qui savoit un peu dessiner. Etant encore jeune, & voyant tous les

biens

biens de son pere au pillage, il alla en Angleterre, où il fut contraint de se mettre à enseigner les Langues.

Aprés que les troubles furent un peu appaisez, il revint en France, & n'ayant ni Papiers ni Titres pour rentrer dans son bien, il vint à Paris, obligé de se mettre à peindre de miniature. Il épousa Marie Dophin fille d'un Peintre de Troye, de laquelle il eût plusieurs enfans. Loüis fut l'aîné, & nâquit le 14. Avril 1614. Ayant perdu son pere d'assez bonne heure, il se vit chargé du soin de sa famille, qui s'adonna comme lui à travailler de miniature. Il eût une sœur qui en secondes nôces épousa Bourdon Peintre, laquelle dessinoit fort bien. Alexandre son frere puîné s'appliqua particulierement au païsage, & mourut trois ans avant lui. Pierre le plus jeune de ses freres a réussi dans les Portraits de miniature, & lors qu'il mourut il y a peu d'années, il étoit en réputation pour la beauté de son travail.

Quant à Loüis, il resista long-temps à se marier par l'attache qu'il avoit à demeurer avec sa mere, & la nécéssité dans laquelle il se trouvoit de soûtenir le reste de ses freres & sœurs, qui n'étant point encore pourvûs, avoient besoin de son assistance: enfin il épousa vers l'année 1649. une fille de son voisinage & de sa Religion, qu'il considera plus pour sa vertu que pour son bien. J'étois alors en Italie, & à mon retour je le trouvai engagé dans le mariage, mais toûjours le même, je veux dire toûjours sage, toûjours moderé, & sans ambition. Il s'étoit mis à faire des Portraits en émail; & comme il avoit de l'esprit & un esprit de Philosophe, il avoit beaucoup médité sur cette nouvelle maniere d'employer les émaux

émaux, & y avoit même fait de grandes découvertes. Outre qu'il égaloit dans la beauté du travail les autres ouvriers qui s'adonnoient alors dans ce genre de peindre, il avoit cet avantage sur eux de mieux deſſiner, & d'atraper heureuſement la reſſemblance. Et il avoit encore aquis des connoiſſances ſi particulieres pour la beauté des émaux, qu'il eſt certain que s'il eût vêcu plus long-temps, il auroit pouſſé l'excellence de ce travail plus loin que nous ne le voyons. Mais comme il étoit d'une complexion aſſez délicate, qu'il avoit la poitrine & l'eſtomach foibles; ſa vie ſedentaire, & une grande aſſiduité au travail abregerent ſes jours, en ſorte qu'aprés une longue & langoureuſe maladie, il mourut le 16. Janvier 1659. Ce fut dans ces derniers momens qu'il fit paroître encore plus de vertu, & je vous avoüë que ce me fut une douleur extraordinairement ſenſible de me voir privé d'une perſonne que j'avois beaucoup cherie, & de voir une perte entiere de tant de rares qualitez que j'avois admirées en lui, & dont j'eſperois toûjours qu'il feroit un bon uſage dans une autre Religion que celle où il eſt mort.

Ne renouvellons pas, interrompit Pymandre, nos douleurs, par le ſouvenir des afflictions paſſées. Vous ſavez combien je reſſentis ſa perte, & combien de fois nous en avons parlé depuis, croyant qu'enfin un eſprit ſi reglé ſe laiſſeroit toucher aux lumieres de la foi & de la raiſon. Mais finiſſons nos plaintes, & continuez, je vous prie, de parler de ſes ouvrages, ou d'examiner les talens des autres Peintres qui ſont morts aprés lui.

Quoi que Du Guernier, repartis-je, eût des con-

concurrens trés-habiles, il eſt vrai que pour la force & la reſſemblance d'une tête il l'emportoit ſur tous les autres, dont les manieres étoient aſſez differentes de la ſienne. Il ne ſe ſervoit point de blanc, & pointilloit tout ſon ouvrage ſur le velin, comme faiſoit auſſi en ce temps-là le Pere Saillant Auguſtin, qui avoit de la réputation. Hanſe couchoit du blanc ſur ſon velin, & cherchoit à imiter la maniere d'Olivier & de Coupre qui travailloient avec eſtime en Angleterre. Du Guernier a fait pluſieurs Portraits du Roi & de toutes les perſonnes de la premiere qualité. Lors que le Duc de Guiſe alla à Rome, il emporta un Livre de prieres où Du Guernier avoit repréſenté en Saintes toutes les plus belles Dames de la Cour peintes au naturel.

Mais paſſons aux autres Peintres qui ont encore eû place dans l'Academie; & afin d'avoir le temps d'achever ce que j'ai à vous en dire, ne nous arrêtons qu'à ceux dont vous voulez être informé davantage.

MICHEL CORNEILLE Eleve de Voûët conſervoit beaucoup de la maniere de ſon Maître. Il avoit été des Anciens dans l'Academie, & faiſoit la charge de Recteur lors qu'il mourut en 1664. âgé de 61. an. Il y a des ouvrages de lui dans l'Egliſe des Jeſuites de la ruë Saint Antoine, & en pluſieurs autres lieux. L'on voit auſſi pluſieurs tapiſſeries exécutées d'aprés ſes deſſeins.

MICHEL DORIGNI étoit de Saint Quentin. Aprés avoir travaillé long-temps ſous Voûët, il épouſa une de ſes filles. Il a peint dans les appartemens du Château de Vincennes, & a

beaucoup gravé d'aprés les Tableaux de son beaupere. Il exerçoit la charge de Professeur dans l'Academie lors qu'il mourut en 1665. âgé de 48. ans 6. mois.

L'année suivante mourut Le Bicheur, qui étoit aussi Professeur. Il peignoit fort bien les Perspectives, & en a fait imprimer un Traité.

Jaques Sarazin de Noyon mourut dans la même année. Il étoit Peintre & Sculpteur. Il fut un des plus anciens dans l'Academie, & exerça la charge de Recteur. Ses ouvrages de Sculpture sont considerables, & l'on estime beaucoup un Crucifix qu'il a fait à Saint Jaques de la Boucherie.

Nicolas de Plate-Montagne mourut dans ce temps-là. Il faisoit fort bien des Mers & du Païsage.

Plusieurs autres Peintres ne le survécurent pas long-temps ; comme Jean Blanchart qui travailloit à l'Histoire ; Vanmol qui faisoit des Histoires & des Portraits ; Lanse habile pour le païsage, les fleurs, & les fruits ; Le Moyne qui peignoit aussi des fleurs & des fruits.

Les Nains freres faisoient des Portraits & des Histoires, mais d'une maniere peu noble, représentant souvent des sujets simples & sans beauté.

J'ai vû, interrompit Pymandre, de leurs Tableaux ; mais j'avoüe que je ne pouvois m'arrêter à considerer ces sujets d'actions basses & souvent ridicules.

Les ouvrages, repris-je, où l'esprit a peu de part deviennent bientôt ennuyeux. Ce n'est pas

que

que quand il y a de la vraisemblance, & que les choses y sont exprimées avec art, ces mêmes choses ne surprennent d'abord, & ne nous plaisent pendant quelque temps avant que de nous ennuyer: C'est pourquoi comme ces sortes de peintures ne peuvent divertir qu'un moment & par intervale, on voit peu de personnes connoissantes qui s'y attachent beaucoup.

MOUELLON travailloit à des histoires pour les tapisseries, de même que CHARLES PERSON Lorrain, qui a été Recteur, & dont la maniere tenoit de celle de Voüet, sous lequel il avoit beaucoup peint. Il mourut en 1667.

THIBAULT POISSAN d'Abbeville, & GIRARD VANOBSTAT de Bruxelles Sculpteurs moururent en 1668. Vanobstat faisoit la fonction de Recteur dans l'Academie. Il étoit particulierement recommandable pour bien faire des Bas-reliefs. Il travailloit aussi sur l'yvoire, & il y a plusieurs pieces de sa façon dans le cabinet du Roi. Ce fut pour lui que Monsieur de Lamoignon, aujourd'hui Avocat Général, plaida dans la Grande Chambre une Cause célébre le 1. Decembre 1667. où avec une éloquence admirée de tout le monde, il releva avantageusement la Peinture & la Sculpture, comme vous pouvez avoir vû par le Plaidoyer qui en fut imprimé alors.

NICOLAS MIGNARD, qui mourut dans la même année, étoit un des Peintres dont nous cherchons à examiner les bonnes qualitez. Si nous considerons bien les derniers qui sont morts, nous en trouverons de deux sortes. Les uns, pour exprimer leurs pensées, se sont servis d'une maniere simple & serrée. Les autres

qui ont eu un genie plus élevé ont peint avec plus d'éclat & plus d'étenduë : Mais quoique les productions d'esprit sublimes & magnifiques soient les plus considerables, les autres néanmoins peuvent être excellentes dans leur genre, & d'une bonté qui les doit faire estimer. Dans ces deux differentes manieres il y a des extrémitez à éviter. Un Peintre naturellement simple & serré dans ses ouvrages, doit prendre garde à ne pas tomber dans l'indigence & dans la pauvreté, & un esprit plus vif & plus élevé doit se défendre de l'enflure & des mouvemens trop forts & trop agitez. Nicolas Mignard inventoit facilement, peignoit avec grace ; & comme il n'avoit pas un genie propre à exprimer de fortes passions, il s'abstenoit de représenter des actions violentes. Il paroissoit toûjours doux & moderé dans ses Tableaux où il n'y a rien qui ne soit correct & agréable ; & quoi que l'on n'y voye pas un caractere vehement qui jette le trouble dans les ames, & qu'il y ait même souvent dans les actions de ses figures plus de tranquillité qu'il ne faut pour émouvoir puissamment les esprits : toutefois les nobles expressions, les beaux airs de têtes, & l'excellence de son pinceau, touchent les yeux avec tant de douceur qu'on se trouve aussitôt emporté par les graces differentes dont ses ouvrages sont remplis.

Il étoit né à Troye en Champagne, & issu d'une honnête famille. Son pere nommé Pierre, aprés avoir porté vingt ans les armes pour le service du Roi, se maria, & de son mariage eût trois garçons, dont deux firent paroître dés leur jeunesse une inclination extraordinaire pour

la Peinture. Auſſi dans la ſuite ſe ſont-ils fait aſſez connoître, & ſe ſont diſtinguez, l'aîné nommé Nicolas, par le nom de Mignard d'Avignon; & l'autre nommé Pierre, qui travaille encore aujourd'hui avec tant de réputation, par celui de Mignard de Rome. Nicolas fit ſes premieres études ſous le plus habile Peintre qui fût alors à Troye. Il y demeura quelque temps: mais comme ſon pere connut la force de ſon génie, ne voulant rien épargner pour ſon avancement, il l'ôta de chez ſon premier Maître pour le faire inſtruire dans une meilleure école. Fontainebleau étoit celle où tous les jeunes hommes alloient pour s'inſtruire, tant à cauſe des ouvrages de Freminet que l'on regardoit alors avec eſtime, qu'à cauſe de ceux du Primatice & de pluſieurs autres Tableaux dont cette Royale Maiſon étoit décorée. Aprés s'être attaché pendant quelques années à deſſiner & à peindre, comme il avoit une forte paſſion de voir l'Italie, il alla à Lyon, où il s'arrêta quelque temps à travailler pour des particuliers. De là il paſſa en Avignon, à deſſein de s'embarquer à Marſeille, ou à Toulon: mais il fut encore retenu pendant ſix ſemaines, & lors qu'il étoit ſur le point d'en partir, Mr. de Montreal, l'un des principaux Seigneurs de ce païs, l'obligea par beaucoup d'honnêtetez & de conditions avantageuſes à retarder ſon voyage, & à demeurer chez lui pour peindre la Galerie d'une maiſon conſiderable qu'il avoit nouvellement fait bâtir. Il eſt vrai que Mignard s'engagea avec d'autant plus de facilité à ce Seigneur qu'il étoit déja attaché d'inclination à une jeune fille d'Avignon dont il étoit devenu amoureux; de ſorte qu'il

entreprit cet ouvrage, où dans une suite de Tableaux il représenta le Roman de Théagene & de Cariclée. Les soins qu'il apporta à bien peindre, & en même temps à entretenir ses nouvelles inclinations, lui aquirent l'estime de tout le monde, & la bienveillance du pere & de la mere de sa maîtresse. Mais sa nouvelle passion n'empêchoit pas celle qu'il avoit d'aller à Rome. Le desir qu'il fit paroître de vouloir se perfectionner dans son art obligea la fille qu'il aimoit, & ses parens à lui permettre de faire ce voyage, & à lui donner le temps qu'il leur demanda. Ce fut pour lui une occasion favorable, qu'ayant achevé la Galerie, le Cardinal de Lyon passant en Avignon logea chez Mr. de Montreal, qui lui présenta Mignard, & le recommanda à son Eminence qui en avoit déja conçu de l'estime, & qui le reçût à sa suite pour aller à Rome. Lors que Mignard y fut arrivé, & qu'il se vit au milieu de tant de beautez aprés lesquelles il avoit soupiré, il ne songea qu'à en joüir: mais d'un autre côté pensant à ce qu'il avoit laissé en Avignon, & qui partageoit ses affections, c'étoit avec un empressement extraordinaire qu'il tâchoit de dérober, s'il faut ainsi dire, l'art & la science qu'il voyoit dans tous les plus beaux ouvrages qui se présentoient à lui. Il travailla pendant deux ans, qui ne lui semblerent pas un temps trop long pour ses études: mais les tendresses de son cœur s'opposant aux plaisirs de l'esprit, lui firent attendre avec impatience le terme qu'il s'étoit prescrit, qui ne fut pas si tôt arrivé qu'il sortit de Rome pour retourner en Provence, où il conclut son mariage au grand contentement de tous ses amis, qui souhai-

haitoient avec passion de le voir arrêté en ce païs-là. Il y avoit déja vingt ans qu'il y étoit établi, & qu'il travailloit avec réputation, lors que le Roi passa par Avignon en 1659. pour son mariage avec l'Infante d'Espagne. Comme toute la Cour y séjourna trois semaines, le Cardinal Mazarin, qui avoit été Vicelegat d'Avignon, & qui pendant son gouvernement avoit connu Mignard, & l'avoit honoré de son affection, se souvint de lui, & l'envoya chercher. Aprés lui avoir donné beaucoup de marques d'estime, il desira de voir ses derniers ouvrages. Il s'apperçût bientôt du progrés qu'il avoit fait, & fut si content qu'il souhaita d'avoir une seconde fois son Portrait de sa main. Je vous laisse à penser si Mignard fut bien-aise d'une occasion si avantageuse, qui ne pouvoit que le rendre encore plus considerable dans la Province. Il ne manqua pas aussi d'obéir ponctuellement aux ordres de son Eminence, & à faire ses efforts pour se surpasser dans ce dernier ouvrage. Il le fit en effet, & le Roi & la Reine qui le virent des premiers, avoûérent qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux, & resolurent de faire venir Mignard à Paris aussitôt que Leurs Majestez seroient de retour.

La réputation que le Portrait du Cardinal trouva parmi les Courtisans, donna envie à cinq ou six Seigneurs des plus curieux de se faire peindre: mais comme le temps de leur sejour n'étoit pas assez long pour pouvoir faire achever entierement leurs Portraits, il finit seulement les têtes, termina le reste à son loisir, & les envoya ensuite à Paris.

Cependant sitôt que le Roi fut de retour de son

voyage, le Cardinal n'oublia pas à faire souvenir Sa Majesté du dessein qu'Elle avoit fait d'appeller Mignard à Paris. Elle lui envoya une Lettre de cachet, & de quoi fournir aux frais de son voyage; & Mignard de son côté se rendit à Fontainebleau, où il eût l'honneur de saluër le Roi, & de remercier le Cardinal des bontez qu'il avoit pour lui. Il se préparoit à travailler lors que son Eminence tomba malade; & bien que d'abord on ne crût pas sa maladie dangereuse, toutefois elle continua pendant tout l'hyver, & augmenta de sorte qu'il mourut au Bois de Vincennes au mois de Mars 1661. Cette mort mit le deuil à la Cour qui revint à Paris, où quelque temps aprés Mignard commença de travailler aux Portraits du Roi & de la Reine. Leurs Majestez en furent si satisfaites, que le Roi lui ordonna d'en faire plusieurs pour envoyer dans les Païs étrangers. La plûpart des grands Seigneurs voulurent aussi en avoir des copies, & à l'envi les uns des autres desirerent d'être eux-mêmes peints de sa main: ce qui fut cause qu'il demeura quelque temps sans faire autre chose que des Portraits, contre son inclination, qui le portoit beaucoup plus à peindre des sujets d'histoires. Aussi ne laissoit-il pas de travailler de temps en temps à des Tableaux d'Autel, & à quelques autres qu'on lui demandoit pour envoyer en Provence. Il fit deux grands Tableaux pour la Chartreuse de Grenoble, où il représenta le Martyre que plusieurs Chartreux endurerent en Angleterre sous le regne du Roi Henri VIII. qui les fit cruellement mourir à Londres; Et comme son mérite & sa réputation augmentoient tous les jours, il fut un des Peintres que l'on choi-

fit pour peindre aux Tuilleries. Il eût en partage le petit appartement bas du Roi qui regarde sur le jardin. Vous savez quelle est la disposition de tous ces lieux, & je ne doute pas même que vous ne vous souveniez bien de ce qu'il y a représenté.

Je vous avoüë, repartit Pymandre, que je n'ai présentement qu'une idée confuse des Peintures qu'on y a faites, & vous me ferez plaisir de me faire souvenir de celles de Mignard.

Il faut donc vous dire, répondis-je, que le Platfond de la Chambre du Roi semble être percé, & que par cette feinte ouverture qui est de figure ovale, l'on croit voir le Ciel ; & sur des nuages plusieurs figures. La principale est Apollon. Il est assis sur un siege d'or fait à l'antique. D'une main il tient une Lyre, & de l'autre le Plectre pour me servir de ce mot, qui sert d'archet, & avec lequel on touche les cordes. L'air de son visage est doux & agréable, & sa chevelure blonde, & environnée de lumiere, repand autour de lui un certain éclat qui le distingue des autres Dieux.

Comme le Peintre a prétendu qu'Apollon & le Soleil ne sont qu'une même Divinité, Apollon est environné du Zodiaque, & derriere lui, dans une distance assez éloignée, l'on apperçoit ses chevaux que de belles filles attellent à son char.

Au dessous sont quatre figures de femmes, qui représentent les quatre Saisons.

Sous ces differentes images l'on a voulu figurer Apollon, c'est à dire le Soleil, dans le plus bel endroit de sa course, & lors qu'élevé au plus haut du Ciel il répand ses rayons sur la terre :

& de même que le Soleil étant dans le Solstice de l'Eté & dans son midi, semble être arrêté & comme assis dans son Trône pour considerer toute la nature, le Peintre a éloigné ses chevaux que les Heures accommodent, parce qu'en effet dans la saison de l'Eté, & principalement sur le milieu du jour, il semble que le Soleil s'arrête, & que les heures soient plus long-temps à venir qu'en une autre saison.

Apollon a le corps presque nud, à cause qu'il n'y a rien de plus découvert & de plus visible à tout le monde que le Soleil. Il est seulement environné d'un manteau de pourpre rehaussé d'or, pour représenter le feu & la lumiere dont le Soleil est la source. Sa Lyre marque l'harmonie avec laquelle le Soleil dispose les saisons : c'est pourquoi on les voit rangées autour de lui dans l'ordre qu'elles gardent inviolablement.

Celle qui est couronnée de fleurs, & qui en répand sur la terre, représente le Printemps. Comme le Printemps inspire de l'amour à toute la nature, il est peint sous l'image d'une jeune fille si belle & si agréable qu'elle charme tous ceux qui la regardent. Il n'y a personne qui d'abord ne la prenne pour Venus, la voyant si accomplie, & de plus accompagnée d'un jeune enfant qui a des ailes au dos, & qui porte une corbeille pleine de fleurs. Cependant le dessein du Peintre a été de représenter la Déesse Flore, qui préside à cette saison, & par cet enfant le vent Zephyre dont les ailes sont semblables à celles d'un papillon, & differentes de celles qu'on donne d'ordinaire à l'Amour. Et parce que le Zephyre est un vent doux & frais qui contribuë à la naissance

de

de toutes choses, & qui semble lui-même naître avec l'année, il est peint sous la forme d'un jeune enfant.

Aussi l'on peut remarquer que les habits, les parures, & l'état auquel on a représenté Flore conviennent admirablement bien à ce qu'on a voulu exprimer par cette figure. Car on voit qu'elle a presque toute la gorge découverte, parce que dans cette saison la terre commençant à s'éveiller, & à se lever, s'il faut ainsi dire, paroît comme à demi nuë. Le reste est caché d'une robe blanche, qui figure le Printemps, qu'un Poéte * Grec appelle Blanc, lors qu'il veut signifier la plus belle saison de l'année. Son manteau est vert, mais il est fait de telle maniere qu'il semble tissu de differentes sortes de verts, pour représenter comme dans cette nouvelle saison la terre est couverte d'herbes & de plantes dont le different vert fait une agréable varieté.

La figure qui représente l'Eté est audessous du Lion qui paroît dans le Zodiaque : elle est la plus proche d'Apollon, parce qu'en effet c'est elle qui ressent plus que toutes les autres les effets de sa lumiere & de sa chaleur.

Elle n'a qu'une petite robe de gaze blanche que les rayons du Soleil jaunissent sur les extremitez. Cette robe tombe négligemment de dessus ses épaules, & en découvre une partie aussi-bien que de ses bras. La faucille qu'elle tient, & la gerbe de bled qui est proche d'elle, signifient le temps de la moisson, qui est comme son appanage. Ce manteau de drap d'or sur lequel elle est assise, & dont l'inégalité des plis cause diffe-

* Theocrite.

rens jours & divers reflais, représente la campagne, qui en Eté paroît comme une Mer doucement agitée, & dont les petites ondes semblent être d'un or liquide.

L'autre figure, qui a l'air d'une Bacchante, étant faite pour représenter l'Automne, le Peintre lui a donné des marques qui lui conviennent parfaitement. Car comme dans ce temps-là le Soleil commence à s'éloigner, & que les vapeurs qu'il a élevées de la terre pendant l'Eté s'épaississent en l'air, & nous privent souvent des rayons de cet Astre, on voit que cette femme n'est fortement éclairée qu'en certaines parties, & que le reste est d'une demi-teinte qui sert à faire paroître dans la disposition de tout le Tableau un agréable contraste d'ombres & de lumieres.

Elle est couronnée de feuilles de vigne: d'une main elle presse des raisins dans une coupe d'or qu'elle tient de l'autre main. Son habit est de pourpre violet approchant de la couleur des fruits de la saison.

Pour l'Hyver, on l'a représenté par cette vieille qui est plus éloignée d'Apollon que les autres figures. Au lieu que celle de l'Eté est toute éclairée de la lumiere du Soleil, celle-ci en est presque privée, & ne paroît qu'à mi-corps, pour marquer les jours de l'Hyver si courts & si sombres.

Mais s'il y a de l'opposition entre ces deux figures en ce qui regarde la lumiere & les ombres, il n'y a pas moins de difference entre les traits du visage de cette vieille & ceux de la jeune Flore. Cependant le Peintre n'a pas moins fait paroître son savoir à bien représenter une vieil-
lesse

lesse décrepite, que lors qu'il a repandu sur le visage de cette autre figure les charmes d'une jeune beauté. Et comme la terre, lors que le Soleil en est éloigné pendant l'Hyver, n'a de chaleur que ce qu'elle en conserve dans ses entrailles, on a représenté cette figure tenant du feu dans un brasier.

Dans le même Platfond de cette chambre & à côté de cette ouverture feinte dont je viens de parler, il y a deux Tableaux qui sont comme attachez & peints sur un fond d'or. Celui du côté de la porte représente Apollon sur un amas de nuées, qui d'une main tenant un arc, & de l'autre une flêche, tire sur des Cyclopes qui fuyent, & tâchent à se sauver sous une roche. Il y en a trois de morts sur le devant du Tableau, & deux autres que l'on voit dans le lointain qui semblent courir du côté de la Mer.

Ces figures étant presque toutes nuës, & d'une couleur convenable à des forgerons, le Peintre a pris soin de bien représenter toutes les parties d'un corps fort & robuste, & d'exprimer dans le dos, dans les bras, & dans les autres membres les differens effets des nerfs & des muscles selon la disposition de ses figures, & les actions qu'il leur fait faire.

Il n'a pas gardé cette conduite dans ce seul Tableau, mais encore dans celui qui est à l'autre bout du Platfond du côté des fenêtres, où il a représenté Apollon & Diane qui exercent leur vengeance sur les enfans de Niobe, que sa beauté & ses prosperitez avoient renduë si pleine de vanité & d'orgueil, qu'elle avoit eû l'insolence de se comparer à Latone.

Apol-

Apollon & Diane paroissent en l'air sur des nuages. Diane est vêtuë d'un habit blanc avec un carquois sur les épaules & un arc à la main, toute prête à décocher une fleche. Pour Apollon, il en vient de tirer une, & le coup paroît dans un des fils de Niobe, qui blessé à mort tombe de dessus son cheval.

C'est là qu'on voit des expressions douloureuses, & de quelle sorte ces Divinitez jalouses de leur gloire punissent l'injure qui leur a été faite. Cependant on ne laisse pas d'appercevoir de la beauté parmi le sang & les blessures. La douleur qui est si fortement peinte sur le visage de Niobe, & la mort même si bien exprimée sur celui de sa fille, n'ont point encore effacé les traits qui rendoient si agréable cette jeune fille, & qui donnoient à cette malheureuse mere tant de vanité & de présomption.

Comme ces deux Tableaux sont faits pour parer cette chambre, & pour honorer, s'il faut ainsi dire, Apollon qui y préside, & qui semble y répandre sa lumiere par l'ouverture du Platfond ; c'est encore avec le même dessein qu'on a orné l'alcove de deux autres sujets qui sont peints d'une semblable maniere. Dans l'un on a représenté le supplice de Marsyas, & dans l'autre le châtiment de Midas qui avoit donné son jugement en faveur de Pan.

Toutes ces Peintures tirées de l'Histoire d'Apollon conviennent au Soleil, & outre cela elles sont des images emblematiques des belles actions du Roi. C'est Sa Majesté qu'on doit considerer dans le Tableau du milieu sous la figure d'Apollon ; c'est Elle qu'on voit environnée de gloire ; c'est Elle qui paroît élevée au-dessus de tou-

toutes choses, & qui par sa dignité, & par ses hautes qualitez répand ses lumieres sur la terre, & se fait admirer dans toutes les parties du monde.

Par les quatre Tableaux particuliers qui sont peints sur un fond d'or, le Peintre a prétendu donner quatre enseignemens considerables. Car par les Cyclopes qu'Apollon ne punit de la sorte que pour avoir forgé les foudres dont Jupiter se servit contre Esculape, on peut voir dans quel peril se trouveroient de semblables temeraires dont l'imprudence les porteroit à donner secours, & à fournir des armes aux ennemis de Sa Majesté.

L'Histoire de Niobe montre la perte inévitable de ceux qui manqueroient au respect qu'ils doivent à la personne sacrée d'un si puissant Monarque.

Le châtiment de Marsyas est une image de la punition que meriteroient ces personnes grossieres & présomptueuses qui oseroient s'égaler en l'art de conduire les peuples, à un Prince qui sait s'en aquiter avec cette prudente harmonie qui n'est bien entenduë que par ceux qui l'ont reçûë du Ciel.

Et par l'exemple de Midas, on peut remarquer combien ceux-là se rendroient ridicules qui par ignorance ou par envie voudroient faire des comparaisons desavantageuses à la gloire de Sa Majesté.

Au Platfond de l'alcove on a feint une ouverture semblable à celle qui est au Platfond de la chambre. Comme c'est le lieu destiné à prendre le repos aprés que le Soleil s'est retiré, on y a représenté la nuit sous la figure d'une femme vê-

tuë

tuë d'une robe rouge & d'un manteau bleu semé d'étoiles. Elle a de grandes aîles au dos : elle est couronnée de pavots, & tient deux enfans qui dorment entre ses bras.

Ces enfans sont les songes des Rois. Les Poétes en ont feint une infinité, comme en effet il y en a un grand nombre de differentes especes. Mais on peut dire qu'un grand Prince qui veille incessamment au bien de ses sujets n'en reçoit que deux sortes, dont l'un lui représente continuellement ce qui regarde sa propre gloire, & l'autre les choses qu'il est obligé de faire pour l'avantage de l'Etat.

En effet, si les songes ne sont, selon quelques Philosophes, que des mouvemens de l'ame qui se font en diverses manieres, & par lesquels les biens & les maux nous sont quelquefois montrez avant qu'ils arrivent, il y a bien apparence que si les choses futures étoient découvertes aux hommes, ce devroit être aux Rois, & principalement à un grand Roi, qui n'ayant l'esprit rempli que des douces pensées qu'il a d'augmenter le bonheur de son Royaume, n'a pendant le repos de la nuit que des songes agréables & beaux, conformes à ses occupations.

Proche l'Alcove dont je viens de parler, il y a un Cabinet qui a vûë sur le Jardin. Dans le Platfond le Peintre a représenté Apollon & les Muses : mais comme il n'a pas trouvé d'espace pour en placer neuf, il s'est contenté d'en représenter trois, fondé aussi sur ce qu'il y a differens avis touchant le nombre des Muses. Car selon l'opinion de quelques Auteurs on n'en connoissoit au commencement que trois qui étoient filles de Jupiter, & ausquelles ils donnent des noms qui con-

conviennent à la memoire, au travail, & au chant. Ce qui se rapporte assez à ce que Varron a écrit, que d'abord il n'y avoit que trois Muses, & qu'elles n'ont paru au nombre de neuf, que quand les habitans d'une Ville, qu'on croit être Scycione, ayant un jour choisi trois excellens Sculpteurs, & ordonné à chacun d'eux de faire les images des trois Muses afin de pouvoir prendre parmi ce nombre de figures les trois plus parfaites pour les placer dans le Temple d'Apollon, ces ouvriers réüssirent si heureusement qu'il n'y eût pas une de toutes les figures qu'ils firent qu'on ne trouvât admirable & digne d'être conservée. Ainsi elles furent toutes les neuf dédiées à Apollon, ce qui a été cause qu'on l'a consideré depuis comme celui qui commande aux neuf Muses.

Or le Peintre ayant pris la chose dans son origine, n'en a représenté que trois, ausquelles il a donné des marques convenables aux noms qu'elles avoient : Car comme Apollon & les Muses président aux Sciences & aux Arts, & que c'est par leur moyen que les grands hommes & leurs ouvrages reçoivent une gloire immortelle, il représente ces trois Muses comme celles qui ont l'intendance & le pouvoir sur la Poésie, sur la Peinture, & sur la Musique. En effet, n'est-ce pas la Poésie qui la premiere conserve la memoire des belles actions des Héros, qui est comme la dépositaire de leurs hauts faits, & qui les apprend à la posterité ?

Combien la Peinture de son côté releve-t-elle la grandeur des demi-Dieux par l'excellence de son travail ? C'est elle qui leur érige des images, qui leur bâtit des monumens éternels, & qui par

un

un artifice ſurprenant & tout divin les fait revivre par ſes couleurs.

Sur ce que la Poëſie rapporte, & ſur ce que la Peinture repréſente, la Muſique prend ſujet d'élever ſa voix, & d'un ton qui charme les hommes, & qui eſt agréable aux Dieux, elle chante leurs loüanges & celles des Héros.

La figure qui eſt appuyée ſur les Oeuvres d'Homere & de Virgile, & qui tient une trompette à la main, repréſente la Poëſie. Elle eſt vêtuë d'une robe de couleur de citron, & d'un manteau de pourpre violet rehauſſé d'un jaune doré.

Celle qui eſt de l'autre côté, & dont l'on ne voit que fort peu du viſage, eſt la Peinture. Sa robe eſt d'une étofe verte & aurore: elle eſt ceinte d'une écharpe bleuë; ſon manteau eſt rouge. Il y a auprés d'elle une palette & des pinceaux; & c'eſt par là, auſſi-bien que par la toile & le crayon qu'elle tient, que le Peintre a prétendu la faire connoître.

Il a placé la Muſique au milieu de ces deux figures, parce que c'eſt la Poëſie & la Peinture qui lui font connoître ceux de qui elle doit chanter les loüanges. Elle eſt vêtuë de blanc pour marque de cette grande ſimplicité, & de cette union qui forme une douce harmonie que le Peintre a doctement ſignifiée par la Harpe dont elle joüe.

Ces trois figures reçoivent toutes leurs lumieres d'Apollon, qui d'une main tient ſa Lyre, & de l'autre main leur diſtribuë des couronnes de laurier.

Si dans le Platfond de la Chambre on a peint cette Divinité audeſſus des quatre Saiſons, pour ſigni-

signifier de quelle sorte le Roi répand ses graces sur les peuples en général, la maniere dont on l'a représentée dans ce Cabinet fait voir comment Sa Majesté récompense en particulier les personnes d'un merite extraordinaire, & qu'il connoît s'être distinguez du commun des hommes par leur valeur, par leur science, & par leur vertu. Car Apollon ne met des couronnes de laurier entre les mains des Muses, qu'afin de les donner à ceux de qui elles doivent elles-mêmes marquer les belles actions.

Si l'on veut encore regarder l'invention de cette Peinture dans un autre jour, l'on verra que ces trois Muses représentent cet accord, & ce concert de tous les grands hommes qui paroissent aujourd'hui dans les Sciences & dans les Arts, lesquels unanimement célébrent les vertus de Sa Majesté, & travaillent à rendre sa gloire immortelle.

Il y a deux Païsages sur les portes de ce Cabinet. Dans l'un on a figuré le lever du Soleil qui paroît à l'extremité de l'Horison, & comme sortant du sein de la Mer sur un char tout rayonnant d'une nouvelle lumiere. Sur le devant on a représenté cette fleur que l'on nomme Girasol, qui regarde sans cesse le Soleil.

Les Poétes ont feint que Clytie avoit un amour si violent pour Apollon, qu'elle négligea le soin même de se nourrir pour ne le pas perdre de vûë: de sorte qu'étant tombée dans une extrême langueur, elle en mourut. Mais Apollon l'ayant changée en fleur, elle conserva toûjours ses premieres inclinations, & sous la forme de cette plante elle ne cesse de regarder l'objet de ses desirs.

Ce

Ce changement qui fut la récompense de ses nobles affections, marque la faveur du Roi pour ceux qui demeurent fidélement attachez à son service, ausquels il donne des privileges, & des marques d'honneur qui ne periront jamais.

C'est encore dans ce même sens que l'autre Tableau a été fait, où l'on a peint le coucher du Soleil. Il y a sur le devant un manteau de couleur de pourpre, & tout auprés on voit du sang répandu à terre, d'où sort une petite fleur violette. C'est le sang de l'infortuné Hyacinthe, qu'Apollon a changé en fleur aprés qu'il eût malheureusement tué ce jeune homme avec un Disque en joüant au palet.

Par ce Disque la fable n'a voulu signifier autre chose que la figure du Soleil, dont l'ardeur extrême fit mourir Hyacinthe pour s'y être trop exposé.

Le grand amour & le zele violent qu'on doit avoir pour son Prince, expose souvent les jeunes courages aux perils de la mort: mais lors qu'ils la rencontrent dans de glorieuses occasions, elle ne leur est qu'honorable & avantageuse, & pour du sang qu'ils perdent, ils aquierent un honneur & une réputation dont l'odeur se répand par toute la terre.

M'étant arrêté, & Pymandre s'appercevant que j'étois distrait, & comme songeant à autre chose: Qu'est-ce, me dît-il, qui vous retient? Il semble que quelque nouvelle pensée vous ait interrompu? Il est vrai, lui répondis-je, que les dernieres paroles que je vous ai dites m'ont remis tout d'un coup dans l'esprit la vie & la mort du savant Peintre dont je vous parle, qui porté d'un noble desir d'aquerir de la gloire en servant son Prince,

Prince, augmentoit tous les jours ſes fatigues, par ſes veilles & par les peines qu'il prenoit à perfectionner encore davantage ſes ouvrages. Tout le monde applaudiſſoit à ceux qu'il venoit de faire, & le Roi ſatisfait de la beauté de ſes Peintures lui avoit ordonné de ſe préparer à peindre ſa grande Chambre de parade. Comme c'étoit un lieu où il pouvoit encore mieux faire voir ce qu'il ſavoit, il travailloit aux deſſeins, & ils étoient tous finis lors qu'il tomba dans une maladie qui ne paroiſſoit point dangereuſe, mais qui s'étant enfin changée en hydropiſie, lui cauſa la mort * bientôt aprés, au grand regret de ſa famille & de tous les honnêtes gens, qui n'avoient pas moins d'eſtime pour ſa perſonne que pour ſes Peintures. Son corps fut porté dans l'Egliſe des Petits Auguſtins du Fauxbourg Saint Germain, où il eſt enterré. L'Academie Royale des Peintres, dont il avoit été Directeur, lui fit faire un Service ſolennel dans l'Egliſe des Peres Feuillans, où les amateurs des beaux Arts ne manquerent pas de ſe trouver. Il a laiſſé deux fils. L'aîné eſt Architecte du Roi, & l'autre Peintre dans ſon Academie.

Il y a une choſe remarquable en Nicolas Mignard, c'eſt qu'il peignoit de la main gauche : ſemblable en cela au † Chevalier Romain, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire. Il étoit fort habile à tirer de la même main ; car il avoit beaucoup aimé la chaſſe, & en faiſoit ſon divertiſſement pendant qu'il demeuroit en Avignon : mais on peut dire de lui ce que Pline le Jeune a dit de ſoi-même en écrivant à Tacite, que quand il alloit à la chaſſe

* En 1668. † Turpilius.

chaſſe il y portoit toûjours des Tablettes, afin de ne revenir jamais les mains vuides, & ſans avoir fait quelque choſe.

L'année ſuivante * moururent NOEL QUILLERIE, qui a peint dans un Cabinet de l'appartement haut des Tuilleries, & qui étoit Adjoint à Profeſſeur. BARTHELEMI de Fontainebleau, NICOLAS DU MOUSTIER de Paris, & VANLO Hollandois.

CLAUDE VIGNON de Tours s'eſt beaucoup diſtingué entre les Peintres de ſon temps par ſa maniere toute particuliere, & ſi facile à connôître. Le nombre de ſes ouvrages eſt trés-grand, parce qu'il travailloit avec une merveilleuſe promptitude. Il mourut Profeſſeur en 1670. & dans la même année mourut auſſi GERVAISE, qui a peint aux Tuilleries. LOUÏS LERAMBERT & LE GENDRE Sculpteurs & Profeſſeurs, & GREGOIRE HURET Graveur.

Bientôt aprés ceux-ci mourut un des anciens & des principaux de l'Academie, & qui exerçoit alors la charge de Recteur. Il étoit de vôtre connoiſſance, c'eſt SEBASTIEN BOURDON de Montpellier.

Hé bien, interrompit auſſitôt Pymandre, en quel rang le mettez-vous, car vous aviez de l'eſtime pour lui?

C'eſt un des Peintres de ce ſiecle, lui repartis-je, qu'on doit le plus regarder par differens endroits. Lors qu'il arriva à Paris à ſon retour d'Italie où il n'avoit pas demeuré long-temps, & qu'il commença à faire voir ſes ouvrages, il eût une approbation aſſez univerſelle. Il fit pluſieurs Ta-

* 1669.

Tableaux de grandeurs médiocres pour des Orfévres ; & pour des curieux ; & lors qu'on lui eût procuré le Tableau du Mai pour Nôtre Dame, où il a représenté Saint Pierre que l'on crucifie, on jugea qu'il étoit capable d'entreprendre de plus grands ouvrages que ceux que l'on avoit vûs de lui. Les Peintres même qui étoient en réputation à Paris estimoient sa maniere, & en concevoient de grandes esperances, parce qu'il étoit encore fort jeune. Il avoit un beau feu & une grande liberté de pinceau dans ce qu'il faisoit. Il cherchoit à imiter l'Ecole Lombarde ; & bien qu'il ne fût pas correct, & ne peignît pas ses ouvrages autant qu'il eût été à desirer, toutefois il sembloit que dans la suite il pourroit aquerir par l'étude & par le travail les parties qu'il ne possedoit pas encore. Aussi commença-t-il à étudier davantage le dessein.

Bourdon avoit épousé, comme je vous ai dit, la sœur de Du Guernier, dont les conseils ne pouvoient lui être que trés-avantageux ; car son temperament vif & impetueux le portant à travailler avec beaucoup de promptitude, les avis de son beaufrere ne lui étoient pas inutiles. Outre cela Du Guernier, qui étoit connu à la Cour, & qui avoit quantité d'amis, lui procuroit des ouvrages en differens endroits.

Bourdon avoit beaucoup de feu, disposoit aisément, donnoit à ses couleurs un éclat & une fraîcheur qui plaisoit : mais avec tout cela, soit qu'il y eût trop de mouvement dans son esprit qui lui empêchât de pouvoir fixer ses pensées & son imagination, soit qu'il n'eût pas assez étudié la nature, & fait un fond assez grand des parties nécessaires à son art, il ne pouvoit se faire une

ma-

maniere arrêtée. Tantôt il cherchoit à imiter la couleur des Peintres Lombards, tantôt la disposition & les ordonnances du Poussin, comme il avoit fait celle de Benedette, sans faire choix d'un goût particulier, & prendre assez de soin à se fortifier dans toutes les parties les plus essentielles de la Peinture. Cependant il avoit aquis de l'estime parmi les curieux. Un des Tableaux les plus agréables qu'il fit dans ses commencemens, fut celui que j'ai vû autrefois chez Mr. l'Evêque de Lizieux, où il avoit représenté L. Alvanius *, qui sortant de Rome avec sa femme & ses enfans, aprés que les Gaulois eûrent pris la Ville, & rencontrant en son chemin le Grand-Prêtre & les Vestales qui s'en alloient à pied emportant les Vases sacrez, fit descendre toute sa famille de son char pour y faire monter les Vestales, qu'il conduisit au lieu où elles alloient. Il avoit fait ce Tableau avant que j'allasse à Rome, & ce fut aprés que je fus de retour qu'il fit ceux qui sont à Chartres; l'un qui est au grand Autel de l'Eglise de Saint André, où le Martyre de ce Saint est représenté; & l'autre, dans une des Chapelles basses de la grande Eglise, dans lequel la Vierge tient l'Enfant Jesus. Vous pouvez vous souvenir aussi-bien que moi de ce qu'il faisoit en ce temps-là.

Il est vrai, dît Pymandre, mais nous fûmes quelque temps sans le voir lors qu'il quitta Paris pour aller en Suéde.

Ce fut vous, lui repartis-je, qui en fûtes la cause, en lui procurant ce voyage.

Je le fis, comme vous savez, répondit Pymandre, dans un temps où tous les Arts sembloient

* Val. Max. L. 1.

bloient comme abandonnez : les travaux de Peinture, aussi-bien que beaucoup d'autres, étoient interrompus par nos desordres & nos Guerres Civiles. Franchesque Grimaldi qui étoit venu de Rome avec moi, ne savoit que faire à Paris. La Reine de Suéde attiroit alors auprés d'elle de tous les endroits de l'Europe ceux d'entre les excellens hommes dans les Sciences & dans les Arts qui vouloient bien aller dans cette partie du Nord ; & la réputation qu'elle avoit d'aimer les belles choses, & d'être fort liberale, porta plusieurs personnes de mérite à chercher quelque fortune auprés d'elle.

Bourdon crut qu'en attendant que les affaires se fussent rétablies en France, il pourroit faire un voyage en Suéde : qu'il y seroit d'autant mieux reçû qu'il étoit de la même Religion que la Reine, & qu'il avoit auprés d'elle des amis assez grands Seigneurs pour le proteger.

Comme pendant son sejour en Suéde je fus aussi absent de Paris, je n'eûs de ses nouvelles que celles que vous me fîtes savoir.

Je vous aurai donc mandé, lui dis-je, de quelle sorte il fut reçû de la Reine : qu'il commença en faisant son Portrait, à lui faire voir ce qu'il savoit, & que sur les intentions qu'elle témoignoit avoir de vouloir faire des choses extraordinaires en bâtimens & en Peintures, il méditoit quelque ouvrage par lequel il pût se signaler. Ce fut ce qui porta un de ses amis à lui envoyer un dessein accompagné d'une Lettre que vous avez pu voir, dans laquelle il faisoit une ample description de ce qu'il avoit imaginé pour un superbe monument où il trouveroit de quoi faire en Architecture, en Sculpture, & en Pein-

ture des choses assez considerables.

Il est vrai, interrompit Pymandre, que Bourdon m'a entretenu quelquefois de cette Lettre, mais je ne l'ai jamais lûë.

Peut-être, lui repartis-je, ne vous en souvenez-vous plus: en tout cas, vous pourrez la lire quand il vous plaira, car j'en ai gardé une copie.

Si vous pouvez me la montrer présentement, repliqua Pymandre, vous me ferez plaisir de ne pas differer à un autre jour.

Aussi-tôt, pour satisfaire la curiosité de Pymandre, je me levai, & ayant tiré d'un Portefeuille l'écrit qu'il demandoit, Lisez, lui dis-je, vous-même ce que vous desirez voir.

Pymandre ayant pris la Lettre, commença à lire tout haut.

„ Je vous envoye le dessein d'un superbe édifi„ ce que la Reine pourroit faire bâtir dans sa Ville „ Capitale pour servir de Mausolée aux cendres „ du Roi son pere. La forme en est ronde. L'on „ monte d'abord vingt-cinq ou trente mar„ ches, au haut desquelles est une Terrasse en„ tourée d'une Balustrade de marbre, où l'on „ mettra, si l'on veut, plusieurs de ces belles sta„ tuës dont on dit que la Reine a un si grand „ nombre. Le Temple placé au milieu de cette „ Terrasse est entouré d'un Portique soûtenu de „ colonnes, & pour y entrer il y a un Portail a„ vancé, & composé de six grandes colonnes „ d'ordre Dorique, parce que les Anciens dé„ dioient particuliérement aux grands hommes „ cette maniere de bâtir. Audessus de la Cor„ niche regne une autre Balustrade, sur laquelle „ on mettra d'espace en espace quelques figures,

ou

„ ou bien des enfans qui porteront differens Tro-
„ phées. Sur le haut du Dôme sera une Renom-
„ mée de bronze doré, qui tenant une trompette
„ à la main, semblera annoncer à toute la terre
„ la gloire du Grand Gustave. Je ne détermine
„ point la grandeur de ce Temple, & je ne m'ar-
„ rête pas à en marquer les proportions. L'on
„ ne peut gueres s'éloigner de celles que les An-
„ ciens ont suivies. Je dirai seulement que plus
„ le bâtiment seroit grand & spacieux, & plus
„ aussi toutes les parties auroient de majesté. Je
„ ne considere point encore de quelle matiere se-
„ ront tous les dehors: mais pour le dedans, je
„ le voudrois tout de marbre blanc, ou du moins
„ d'un stuc bien poli; que toute la hauteur fût di-
„ visée en deux ordres l'un sur l'autre, à prendre
„ du rez de chaussée jusqu'au commencement de
„ la coupe. Le premier ordre seroit Ionique,
„ pour être plus agréable & délicat. Les colon-
„ nes, ou les pilastres seroient de marbre blanc
„ veiné de noir. Entre les colonnes il y auroit
„ des niches pour mettre les Statuës des Rois
„ prédecesseurs de la Reine, au pied desquelles
„ seroit un bas-relief de bronze, représentant
„ leurs principales actions; ou bien des tables de
„ marbre noir, sur lesquelles leurs éloges se-
„ roient gravez en lettres d'or. Les chapiteaux
„ des colonnes seroient de bronze doré, &
„ toutes les moulures & les filets de l'Architectu-
„ re dorez. Quant à l'ornement de la frise, je
„ voudrois que ce fussent quantité de jeunes en-
„ fans, qui avec des branches de laurier & de
„ palme, s'occuperoient à former des lettres
„ d'or, en sorte qu'on pût lire autour du Tem-
„ ple, GUSTAVO PATRI CHRISTINA

„ Filia hoc Mausoleum erexit.
„ Et il me ſemble que cela ne feroit pas un effet
„ deſagréable, parce qu'on verroit un ou deux
„ enfans attentifs à faire une lettre ; & que pen-
„ dant qu'ils ſeroient diverſement occupez à
„ noüer ces branches de palme & de laurier avec
„ des rubans noirs, il ſe trouveroit que travail-
„ lant à toutes les lettres enſemble, elles ne laiſ-
„ ſeroient pas d'être viſibles : car l'un acheve-
„ roit le bas, l'autre le milieu, & ces enfans
„ diſpoſez agréablement en diverſes attitudes,cet-
„ te compoſition paroîtroit aſſez ingénieuſe lors
„ que le Sculpteur auroit pris ſoin de faire qu'il
„ n'y eût rien de confus.

„ Audeſſus de ce premier ordre, il y auroit
„ un ſecond ordre Corinthien, dont la corni-
„ che ſeroit ſoûtenuë par des pilaſtres, & entre
„ les fenêtres qui ſeroient percées pour éclairer
„ le Temple, on y feroit de grands Tableaux en
„ forme de tapiſſeries.

„ Pour remplir ces Tableaux, vous choiſirez
„ entre le grand nombre des plus belles actions
„ dont la vie du feu Roi de Suéde eſt compoſée
„ les plus remarquables, ou plûtôt celles qui
„ ſont les plus propres pour le lieu, & les plus
„ avantageuſes pour faire paroître l'excellence
„ de la Peinture. Par exemple, vous pourriez
„ dans la derniere repréſenter cette fameuſe
„ journée de Lutzen, où ce grand Prince finit
„ ſa vie en remportant la victoire ſur ſes enne-
„ mis. Il ne ſeroit pas à propos de le peindre
„ combatant à la tête de ſon armée, parce que
„ le principal de cette action, & qui ſemble l'a-
„ voir immortaliſée, n'arriva qu'aprés ſa mort.
„ Il ne faudroit pas auſſi qu'il parût expirant

dans

„ dans le sang & dans la poussiere, tandis que les
„ siens seroient encore dans la chaleur du com-
„ bat, & que son nom porteroit la terreur dans
„ le cœur des ennemis, car la vûë d'un objet
„ si funeste est toûjours desagréable, & un Hé-
„ ros ne doit jamais toucher l'esprit ni d'hor-
„ reur ni de pitié. Il seroit donc necessaire dans
„ cette rencontre de se servir du privilege qu'ont
„ les Peintres & les Poétes, de quitter le vrai-
„ semblable pour prendre le merveilleux, prin-
„ cipalement lors qu'ils traitent leurs sujets d'u-
„ ne maniere qui peut souffrir l'allegorie, & faire
„ que le Roi parût en l'air conduit par la main
„ de la victoire, qui lui montreroit le champ
„ de bataille couvert des corps de ses ennemis,
„ quelques-uns étendus morts sur la place, d'au-
„ tres respirans encore, d'autres qui ne seroient
„ que blessez; plus loin une armée en fuite,
„ & les troupes Suédoises qui renverseroient
„ comme un torrent tout ce qui s'opposeroit à
„ elles.

„ On pourroit représenter tous les accidens
„ qui arrivent dans une bataille, comme la pous-
„ siere & la fumée des canons confonduës en-
„ semble; le brillant des armes mêlé avec le
„ feu, & l'éclair des mousquetades; des gens
„ acharnez les uns contre les autres; quelques-
„ uns qui tombent de cheval, d'autres qui déja
„ tombez résistent, & se défendent encore. Sur
„ le devant on verroit quelques figures conside-
„ rables, comme des Capitaines & des princi-
„ paux Officiers de ce Conquerant qui tien-
„ droient ses armes avec un visage qui expri-
„ meroit la tristesse & la douleur qu'ils ressen-
„ tent de sa perte. Quelques-uns pourroient re-

„ garder en haut, & le montrer à d'autres avec
„ admiration. Il paroîtroit ſur un nuage en-
„ vironné de lumiere. La victoire qui l'ac-
„ compagne ſera une femme, qui d'une main
„ le couronnera d'une guirlande de laurier, &
„ de l'autre tiendra une branche de palme. Elle
„ aura deux grandes aîles au dos, & ſa robe ſera
„ toute blanche, ayant pardeſſus un manteau
„ jaune qui ſemblera voltiger en l'air.

„ Enfin ſi la conduite de ce travail vous étoit
„ donnée, vous ſavez aſſez & ce qui ſe peut faire
„ en telles occaſions, & de quelle ſorte il faut
„ l'exécuter excellemment.

„ Quant à la coupe qui commenceroit audeſ-
„ ſus de ces feintes tapiſſeries, tout ſon milieu,
„ c'eſt à dire le plus haut du Dôme, ſeroit é-
„ clairé d'une grande lumiere, & à l'endroit le
„ plus éminent paroîtroit une belle femme aſſiſe
„ ſur un Trône d'or, ayant la tête environnée
„ d'une clarté trés-brillante. Sa robe ſeroit d'un
„ vert d'émeraude, mais dont on ne verroit que
„ fort peu, parce qu'elle auroit un grand man-
„ teau de drap d'or qui la couvriroit entiere-
„ ment. Sa contenance ſeroit grave, & l'air de
„ ſon viſage majeſtueux. D'une main, elle tien-
„ droit un ſerpent, qui en ſe mordant la queuë
„ formeroit un cercle. De l'autre main elle ſem-
„ bleroit recevoir le Grand Guſtave qui lui ſe-
„ roit préſenté par une fille, en qui la jeuneſſe,
„ la beauté & la grace ſeroient parfaitement ex-
„ primées. Elle ſeroit vêtuë en Amazone, ayant
„ un caſque en tête, & une lance à la main,
„ pour ſignifier la Vertu héroïque qui conduit
„ le Roi de Suéde dans le Ciel, & le préſente à
„ l'Eternité.

Au-

„ Auprés du Roi ſera la Gloire ſous la figu-
„ re d'une jeune femme, qui d'une main lui ô-
„ tera ſa couronne d'or pour lui en mettre ſur la
„ tête une d'étoiles trés billantes, & de l'autre
„ donnera ſes armes à la Renommée. La Re-
„ nommée ſera vêtuë legerement, & en état de
„ voler & de deſcendre en terre. D'une main elle
„ tiendra une trompette, & de l'autre les armes
„ du Roi.

„ Autour du ſiege de l'Eternité paroîtront
„ pluſieurs belles femmes. La plus proche ſera la
„ Felicité. Elle doit être aſſiſe ſur un nuage. Ses
„ cheveux blonds ſeront environnez d'une bran-
„ che de laurier, tenant une palme d'une main,
„ & de l'autre une flamme de feu, regardant
„ l'Eternité avec un air agréable. D'un autre cô-
„ té paroîtra une jeune fille vêtuë de blanc, &
„ appuyée ſur une maſſuë. Elle aura le corps
„ à demi découvert, faiſant voir dans ſes bras
„ & dans ſes épaules quelque choſe de vigou-
„ reux, pour repréſenter la Force. La Pieté
„ y ſera peinte comme une belle femme parfai-
„ tement blanche, les yeux vifs, le nez aquilin,
„ vêtuë d'une couleur rouge, ayant une flam-
„ me ſur la tête, & ſon bras droit appuyé ſur un
„ Autel à l'antique.

„ Plus bas, audeſſous du Roi de Suéde, à l'en-
„ droit de la Coupe qui regardera la porte, ſe-
„ ront aſſiſes les trois Parques vêtuës de blanc,
„ ayant des couronnes d'or ſur leurs têtes. Au
„ milieu d'elles paroîtra une femme d'un main-
„ tien grave & ſevere, couverte d'un manteau
„ rouge, & tenant entre ſes genoux un fuſeau
„ de Diamant : c'eſt la Néceſſité, que Pla-
„ ton dit être mere des Parques, & que les



„ Anciens ont adorée comme une Divinité.
„ Ces trois filles lui aident à tourner le fuſeau:
„ l'une le tient de la main droite, l'autre de la
„ gauche, & la troiſiéme y met les deux mains.

„ Autour des Parques il y aura huit jeunes fil-
„ les qui tiendront des inſtrumens de Muſique,
„ & dont les habits ſeront de diverſes couleurs.
„ Ces filles ſont les Sirenes qui habitent le haut
„ des Cieux ; c'eſt à dire les Muſes, ou les huit
„ Spheres qu'elles repréſentent, * qui chantent
„ avec les Parques les choſes paſſées, les pré-
„ ſentes, & les futures, car la neuviéme eſt re-
„ tenuë ici-bas en terre.

„ Aſſez prés de la Déeſſe Neceſſité doit être
„ un enfant tout nud, beau, & agréable de vi-
„ ſage. D'une main il tiendra deux clefs, & de
„ l'autre conduira le fil que les trois Sœurs tour-
„ nent autour du fuſeau, & qui ſemble venir du
„ haut du Ciel. Cet enfant repréſente l'Amour;
„ & parce que les Platoniciens veulent que ce ſoit
„ par ſon moyen que les ames deſcendent dans
„ les corps, & retournent de la terre au Ciel: que
„ pour cela il y a deux portes pour en ſortir, &
„ pour y entrer; l'une qu'ils appellent la porte
„ des Dieux, & l'autre la porte des hommes.
„ C'eſt par cette raiſon que l'Amour ſera repré-
„ ſenté tenant deux clefs, & conduiſant le fil de
„ la vie de la Reine de Suéde; & comme c'eſt u-
„ ne vie de bonheur & de felicité, Minerve ſera
„ auprés de la Neceſſité, qui lui donnera de l'or,
„ & de la ſoye pour mêler parmi ſon fil. Car
„ quoique les Dieux même ſoient obligez d'o-
„ béir à cette Divinité, qui ne change rien dans
ce

* Plutarque.

„ ce qui est arrêté pour la durée de la vie des „ hommes ; néanmoins ils l'adoucissent, ou y „ mêlent de l'amertume comme il leur plaît.

„ Ensuite, & à main gauche, un peu plus haut „ que les Parques, doivent paroître deux fem- „ mes. L'une tient une clef d'or, & ouvre un „ grand Livre que l'autre soûtient d'une main, „ pendant que de l'autre main elle frape avec u- „ ne torche ardente une femme qui se glisse en- „ tre les nuages pour regarder dans ce Livre. „ Celle qui tient la clef est la Déesse Themis, à „ qui est donné en dépôt le secret de l'avenir, & „ qui se prépare à l'ouvrir au Roi de Suéde, pour „ lui montrer tout ce que doit faire la Reine sa „ fille. Cette femme qui soûtient ce Livre est la „ Connoissance. Le flambeau qu'elle a dans sa „ main signifie que rien ne lui est caché : mais el- „ le s'en sert aussi pour éblouïr la Curiosité qui „ veut pénétrer dans les mysteres divins. Cette „ Curiosité sera représentée avec des aîles au dos, „ & vêtuë d'un habit rouge & bleu. Elle au- „ ra les cheveux droits, & mal ordonnez, tâ- „ chant avec ses mains d'éloigner cette torche „ qui l'éblouït, & ces nuages qui l'offusquent.

„ Dans un autre endroit de la voute, conti- „ nuant toûjours sur la gauche, & comme à l'op- „ posite des Parques, paroîtra un vieillard dans „ un chariot tiré, si vous voulez, par deux cerfs, „ qui sembleront courir trés-vîte. Ce vieillard „ aura deux grandes aîles au dos, le corps assez „ décharné, la barbe & les cheveux blancs ; en- „ fin tel qu'on peint le Temps, car c'est lui qu'il „ faut représenter avec une faulx à la main, dont „ il arrachera un grand voile noir qui cachoit une „ belle femme presque nuë, & dont une partie

„ du corps eſt environné ſeulement d'un crêpe „ blanc & fort délié. D'une main elle tient un mi- „ roir, & de l'autre une branche de palme. Dans „ ce miroir on verra la figure du Roi de Suéde „ de la même ſorte qu'elle eſt peinte vis à vis: „ ceſt la Verité qui la fait voir aprés que le „ Temps l'a découverte. L'Envie la cachoit a- „ vec ce voile qu'elle ſemble encore s'efforcer „ de retenir: mais un homme armé à l'antique, „ couronné de laurier, tenant un javelot d'une „ main, & de l'autre un bouclier, renverſe l'En- „ vie, & chaſſe une infinité de monſtres qui ac- „ compagnent cette malheureuſe paſſion. Ce He- „ ros repréſente le Mérite, qui ne ſouffre pas „ que ni la Médiſance, ni la Jalouſie, ni les au- „ tres vices dérobent aux yeux de tout le monde „ les belles actions: & parce que le Mérite eſt „ un acte de vertu qui ne s'aquiert qu'avec pei- „ ne, il faudra le repréſenter déja un peu âgé, „ & armé de toutes pieces, pour montrer qu'il „ faut combatre long-temps avant que de rece- „ voir quelque recompenſe. Quant à l'Envie, „ les Anciens l'ont toûjours repréſentée comme „ une vieille femme ſeche, décharnée, & vêtuë „ d'un méchant habit de couleur de rouille, tout „ déchiré; les yeux de travers, les cheveux en- „ vironnez de ſerpens; & il me ſemble qu'ils ont „ ſi bien réuſſi dans cette peinture, qu'il ne ſe- „ roit pas beſoin d'y rien changer. Pour les au- „ tres vices, il faut les peindre en forme de Har- „ pyes, & d'autres Monſtres qui ſe précipitent „ dans des nuages obſcurs, en jettant le feu par „ les yeux & le venin par la bouche.

„ Audeſſous du Mérite ſera aſſis un jeune hom- „ me vêtu de couleur de pourpre, ayant une

cou-

„ couronne de laurier sur la tête. D'une main
„ il tiendra une corne d'abondance pleine de
„ fleurs & de fruits. Dans l'autre main il au-
„ ra des guirlandes de laurier, parce qu'il re-
„ présente l'Honneur, & que c'est lui qui dis-
„ tribuë les récompenses. Devant eux paroîtra
„ la Reine de Suéde vêtuë d'un manteau Royal.
„ Elle sera appuyée sur une belle femme qui au-
„ ra des aîles à la tête, & qui tiendra dans sa main
„ une boule, où sera marquée la figure d'un trian-
„ gle afin de faire connoître que c'est la Science
„ qu'on a voulu représenter. Un peu plus bas se-
„ ront assises plusieurs autres femmes qui sem-
„ bleront obéir aux ordres de la Reine. Ces fem-
„ mes sont l'Histoire, la Poésie, la Peinture, &
„ la Sculpture, qui considerent avec attention
„ l'image du Roi.

„ L'Histoire sera vêtuë de blanc, & aura au-
„ prés d'elle quantité de papiers. La Poésie sera
„ représentée avec une couronne de laurier sur
„ la tête, couverte à demi d'un grand manteau
„ bleu semé d'étoiles. D'une main elle tiendra
„ un Livre, de l'autre, elle appuyera sa tête a-
„ vec une action réveuse. Assez proche d'elle
„ seront trois petits enfans qui se joüeront, l'un
„ tenant une flûte, l'autre un luth, & le troisiéme
„ une trompette, pour représenter les trois sor-
„ tes de Poémes, le Bucolique, le Lyrique, &
„ l'Héroïque.

„ La Peinture sera une femme parfaitement
„ belle, vêtuë d'un habit de diverses couleurs a-
„ yant quelque chose de grand & de majestueux
„ sur le visage, les cheveux noirs & ajustez d'u-
„ ne maniere noble & agréable. Elle tiendra son
„ pinceau d'une main, & de l'autre sa palete.

„ Un petit enfant qui soûtiendra sa toile repré-
„ sentera le Génie de la Peinture, parce que sans
„ lui il est difficile de bien faire, & qu'il faut ê-
„ tre né avec beaucoup d'inclination à cet Art
„ pour y pouvoir réüssir. Cet enfant aura les yeux
„ vifs & pénétrans, des aîles au dos de diver-
„ ses couleurs, pour faire voir avec combien de
„ promptitude le Peintre doit remarquer les chan-
„ gemens de la nature.
„ La Sculpture sera aussi peinte comme une
„ femme, vêtuë d'un habit blanc, mais plus
„ gris & plus éteint que celui de l'Histoire, a-
„ yant une Couronne de laurier sur la tête, & à
„ ses pieds divers instrumens necessaires à son
„ Art: il semblera même qu'elle commencera à
„ ébaucher en marbre la Statuë du Roi.
„ Aux pieds de la Reine de Suéde sera assise
„ une belle fille, tenant d'une main un grand
„ vase rempli de chaînes d'or, de médailles, &
„ d'autres choses de prix qu'elle distribuëra à ces
„ jeunes enfans qui sont à l'entour de la Poé-
„ sie & de la Peinture: c'est la Liberalité; & parce
„ qu'il y a du plaisir à bien faire, la couleur de
„ son habit sera d'un beau vert, qui est le sym-
„ bole de la joye.
„ Un peu devant la Reine, sera une autre fem-
„ me assise sur un monceau d'armes tenant un
„ sceptre & une épée. Elle sera richement vêtuë,
„ ayant le front ceint d'un bandeau royal pour
„ représenter la Majesté; & derriere la Reine se-
„ ra la Clemence, la Charité, la Prudence, &
„ la Vigilance, qui sont des qualitez dignes de la
„ suite de cette Princesse.
„ Vous savez comme chacune de ces figures
„ doit être représentée, & c'est de vous que tou-
tes

„ tes ces choſes doivent tirer leur plus grande „ beauté, tant pour les attitudes differentes, „ pour la diverſité des mouvemens, pour la „ beauté des airs de têtes, l'expreſſion des viſa- „ ges, l'agencement des habits, que pour la ri- „ che diſpoſition de tous ces corps, & de leurs „ differentes parties.

„ Je vous ai marqué que Themis paroîtra te- „ nant le Livre des choſes futures; & parce que „ cet eſpace de lieu où elle ſera placée ne me „ ſemble pas aſſez rempli de figures, il ſeroit à „ propos qu'elle fût accompagnée de la Juſtice, „ de la Loi, & de la Paix, qu'on dit être ſes „ trois filles, quoi qu'elle ſoit ſouvent priſe elle- „ même pour la Juſtice. Mais je voudrois auſſi „ qu'il parût comme elle envoye la Paix vers la „ Reine de Suéde, établir le repos dans ſes E- „ tats, & l'aſſûrer d'une parfaite tranquillité. „ Pour cet effet vous repréſenteriez une femme „ vêtuë d'un habit incarnat, tenant d'une main „ une corne d'abondance, & de l'autre une bran- „ che d'olivier: mais il faudroit qu'elle fût dans „ une action qui ſembleroit la faire deſcendre „ vers ſa Majeſté.

„ Je ne ſai ſi je me ſuis expliqué aſſez nette- „ ment dans la deſcription de ces Peintures, & „ ſi le long recit que j'ai cru devoir faire pour „ en mieux marquer toutes les particularitez ne „ vous en fera point paroître l'ordonnance ou „ confuſe ou remplie de trop d'ouvrage. Je vous „ dirai néanmoins qu'il me ſemble, ſelon l'i- „ dée que je m'en ſuis faite, qu'il n'y a point de „ figure qui ne puiſſe être miſe chacune en ſon „ lieu: Car vous ſavez que l'excellence de vôtre „ art conſiſte en ce que par le moyen des enfon-

cemens,

„ cemens, que la Perspective vous aide à bien
„ représenter; l'on trouve la place à beaucoup
„ de choses qui embarrasseroient si on les mettoit
„ sur un même plan: Mais comme vous savez
„ parfaitement bien cette partie d'ordonnance;
„ ainsi que toutes les autres, il n'est pas neces-
„ saire que j'en parle davantage.

„ Au milieu de ce Temple seroit la Sepulture
„ du Roi; & pour faire un Tombeau digne d'un
„ si grand Monarque, sans m'arrêter à parler
„ ici des mesures qui seroient toûjours propor-
„ tionnées à celles du Bâtiment, je voudrois
„ qu'il fût de marbre blanc, que la forme en
„ fût quarrée en maniere de piédestal élevé sur
„ trois grandes marches de marbre noir: mais
„ qu'entre les marches & la base du piédestal il
„ y eût un quarré aussi de marbre noir en for-
„ me de Dé, qui serviroit à relever davantage le
„ piédestal, & lui donner plus de grace. Que sur la
„ base du piédestal il y eût deux Statuës de bronze
„ doré à chaque face du Tombeau, qui en façon
„ de Termes en suporteroient la corniche. Ces fi-
„ gures représenteroient les principaux Etats du
„ Royaume de Suéde. Elles tiendroient comme
„ enchaînées quelques autres Statuës aussi de
„ bronze, ou de marbre blanc, assises à leurs pieds,
„ qui seroient des Provinces conquises. Leurs po-
„ stures paroîtroient contraintes, comme celles
„ des Esclaves que l'on représente ordinairement.

„ Aux faces du piédestal seront quatre Bas-
„ reliefs de cuivre représentant quelques-unes
„ des plus belles actions du feu Roi, comme
„ des Villes prises, ou des Batailles gagnées, ou
„ bien quelques Emblêmes taillez en demi-bosse
„ sur le marbre blanc. Sur le haut de ce Tom-

beau

„ beau doit être élevé un Trophée de differen-
„ tes armes, du milieu desquelles & parmi des
„ flâmes d'or sortira un Phœnix d'or, & dans
„ un drapeau sera écrit d'un caractere assez gros,
„ CLARIOR RESURGO. A la face qui re-
„ garde l'entrée du Temple sera fait une ouver-
„ ture pour une descente de cave. Il y aura une
„ porte dont les jambages & le linteau seront de
„ marbre noir. Les deux batans ou fermetures
„ seront de bronze, où paroîtront élevez en
„ bosse plusieurs festons faits de branches de Pin,
„ de Cyprés, & de Peuplier, arbres lugubres,
„ & consacrez aux funerailles. Aux deux cô-
„ tez de la porte seront assises deux figures de
„ marbre blanc, représentant les Genies des deux
„ principaux Royaumes que possédoit le Roi de
„ Suéde; & sur le frontispice de la porte tom-
„ bera un grand rouleau de cuivre, où sera é-
„ crit l'Epitaphe du Roi. Une femme assise
„ doit tenir ce rouleau tout déployé. Cette fi-
„ gure de femme sera de marbre blanc, cou-
„ verte d'un grand voile, ayant auprés d'elle
„ une de ces manieres d'Urnes antiques. Sa con-
„ tenance abbatuë, & l'air de son visage triste la
„ fera assez connoître pour la Douleur.

„ Pour descendre dans ce Tombeau il y aura
„ plusieurs degrez. La figure en sera ronde par
„ dedans, la voute sans ornement, mais faite
„ d'un marbre noir semé de larmes d'or en bosse
„ autant plein que vuide; & au fond du ca-
„ veau, vis-à-vis la porte, paroîtra la figure du
„ Roi couchée sur un lit de repos, aussi de mar-
„ bre noir. Cette figure sera de marbre blanc,
„ vêtuë d'une cuirace à l'antique, & couverte
„ d'un grand manteau Royal, ayant la tête
ap-

„ puyée ſur un carreau que ſoûtiendront deux
„ jeunes Enfans auſſi de marbre blanc, & aſ-
„ ſez reſſemblans par les traits de leurs viſages.
„ Ces Enfans repréſenteront le Sommeil & la
„ Mort. Le premier paroîtra aſſoupi, ayant
„ des aîles au dos, & tenant une corne d'abon-
„ dance d'où ſortiront quelques pavots & une
„ eſpece de vapeur. L'autre ſera dans une ac-
„ tion éveillée, foulant aux pieds des Sceptres
„ & des Couronnes, & tenant à la main un dard,
„ pour témoigner ſon pouvoir. Dans ce caveau
„ & ſur une maniere de Socle de marbre noir
„ qui regneroit tout autour, ſeront aſſis douze
„ Amours de marbre blanc, qui d'une main
„ tiendront chacun un flambeau éteint & ren-
„ verſé, & de l'autre une lampe à l'antique,
„ qui repréſentant ce feu inextinguible que l'on
„ mettoit autrefois dans les tombeaux, ſignifiera
„ auſſi l'amour des peuples qui conſerveront à
„ jamais la memoire d'un ſi grand Prince.

„ Encore que je ſois aſſez exact à repréſen-
„ ter toutes les figures des Tableaux, & que j'en
„ aye marqué l'ordonnance & la diſpoſition;
„ néanmoins je ne prétens par lier les mains,
„ pour ainſi dire, aux Ouvriers, & empêcher
„ qu'ils n'employent la force de leur imagina-
„ tion dans une ſi noble entrepriſe, ſoit pour
„ augmenter les choſes qui ne ſeroient pas aſ-
„ ſez remplies, ſoit pour diminuer celles où
„ l'excés apporteroit de la confuſion. Je leur
„ laiſſe de plus une liberté entiere d'embellir le
„ Tombeau d'ornemens & de richeſſes que je
„ n'ai pas décrites.

Pymandre ayant achevé de lire, Il eſt vrai, dit-il, que voilà le projet d'une entrepriſe bien gran-

grande & bien confiderable. Mais comme on peut croire que la Reine de Suéde avoit dés lors un deffein plus important, & qu'elle penfoit déja au changement que l'on a vû depuis, il y a bien apparence que quand on lui auroit proposé un fi grand ouvrage, elle n'auroit pas fongé à le faire exécuter. Il auroit fallu employer bien du temps, & faire beaucoup de dépenfe, fuppofé même que l'on eût trouvé fur les lieux des materiaux & des ouvriers capables d'exécuter un édifice fi magnifique.

On n'auroit pas dû, repartis-je, exécuter une penfée auffi peu digerée que celle-là fans la rectifier. Comme ce n'étoit qu'une imagination vague, ne croyez pas qu'il n'y eût dans la compofition, des défauts que je pourrois bien vous faire remarquer fi nous venions un jour à examiner de femblables fujets. Mais pour reprendre mon difcours, je vous dirai que Bourdon, bien éloigné de travailler en ce païs-là à de grands Tableaux, il ne fit que quelques Portraits pendant le peu de temps qu'il y demeura, car il ne fut pas long-temps à fon voyage; & ce fut aprés fon retour qu'il travailla à des deffeins de tapifferies, & à plufieurs Tableaux pour des Particuliers, & qu'il entreprit de peindre dans l'Ifle de Nôtre Dame la Galerie de Mr. le Préfident de Bretonvilliers. Cet ouvrage eft le plus grand qu'il ait fait. Il y a une fraîcheur & une vivacité de couleurs qui furprend d'abord; & pourvû que l'on n'y cherche que les parties de la Peinture dont Bourdon avoit le plus de pratique, l'on connoîtra dans toutes les figures qui rempliffent la voute, & dans les ornemens qui enrichiffent le lambris, qu'il fit tous fes efforts afin que ce fût fon

chef

chef-d'œuvre. Il est vrai aussi que depuis ce temps-là il a fait beaucoup d'autres ouvrages qui n'en approchent pas; ce qu'on peut attribuer au peu de fond qu'il avoit fait dans sa jeunesse: car pendant le peu de temps qu'il fut à Rome, il n'eût pas le loisir d'étudier tout ce qui regarde la theorie & la pratique de son art. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il eût un differend avec un Peintre nommé De Rieux, qui le menaça de le dénoncer au Saint Office, & de faire connoître qu'il n'étoit pas Catholique; ce qui l'obligea de sortir en diligence des terres du Pape, de crainte d'être arrêté; de sorte que n'ayant fait que passer par Venise, il revint bientôt en France pour travailler en liberté. Mais le besoin de pourvoir à sa subsistance ne lui donna ni le temps ni le moyen d'étudier assez tout ce qu'un Peintre doit savoir: joint à cela que la vivacité de son esprit, la facilité naturelle qu'il avoit à représenter toutes sortes de sujets, soit des Histoires, soit des Païsages, dont il étoit trés-bien payé, le portoient aisément à ne penser qu'à satisfaire ceux qui se contentoient de ses Tableaux en l'état où il les mettoit: Et on a vû même que ses premieres pensées, & ce qu'il finissoit le moins étoit souvent beaucoup meilleur que les choses qu'il vouloit terminer davantage, parce que d'abord le feu de son imagination lui fournissoit de quoi satisfaire les yeux: mais lors qu'il tâchoit de bien finir un sujet, il demeuroit court, & ne pouvoit pas le mettre au point où il eût dû être. Ainsi par un travail peu éclairé il obscurcissoit plûtôt ses premieres idées qu'il ne les rendoit claires & belles.

C'est ce qu'on a rémarqué dans des portraits de

de sa main : car bien qu'il prît tous les soins possibles à faire une tête achevée, on remarquoit que plus il vouloit approcher de la ressemblance, plus il s'en éloignoit, faute de connoître assez les principes de son Art : semblable en cela à plusieurs autres Peintres, qui pour bien peindre une tête vont cherchant hors de leur sujet des moyens pour bien exprimer le naturel. Au lieu qu'un savant homme ne se sert que de la nature même pour en imiter tous les traits, & ne songe à mettre sur sa toile que l'image de ce qu'il voit, sans rappeller dans sa memoire les idées de quelques autres portraits pour en suivre les manieres ; ni croire que par le secours de certaines maximes, & de quelques observations qu'il aura faites sur les ouvrages d'autres Peintres, il puisse arriver à faire quelque chose plus parfait que ce que la nature, qu'il a présente, lui enseigne elle-même.

C'étoit souvent ce souvenir de quantité de Tableaux que Bourdon avoit vûs, & qu'il vouloit imiter, qui affoiblissoit ses ouvrages. Car qu'un Peintre ait l'esprit plein de plusieurs choses qu'il aura vûës, ou même que son imagination lui fournisse un grand nombre de pensées, s'il n'a assez d'esprit & de jugement pour les bien ordonner, tout son ouvrage sera rempli de confusion. Il est d'une trop grande abondance de pensées comme d'une populace, dont Tacite dit, * que n'ayant point de Conducteur, elle est toute tremblante, toute effrayée, & toute étourdie. Et comme l'âge diminuë beaucoup le feu de la jeunesse, & qu'il n'y avoit que ce feu qui brilloit dans ses

* *Vulgus sine Rectore pavidum, socors.*

ſes premiers ouvrages, on voit que les derniers qu'il a faits ne ſont pas les plus eſtimez. Pour ceux de ſa premiere maniere, il s'en voit quantité que l'on conſidere. Il y en à Munich dans le cabinet du Baron de Mayer qui tiennent leur place parmi pluſieurs autres d'excellens Maîtres. A peine avoit-il achevé le Platfond d'une chambre de l'Apartement bas des Tuilleries, lors qu'il mourut * Recteur de l'Académie. Il a laiſſé des filles qui peignent fort bien de Miniature.

Entre les Peintres de l'Academie qui moururent en ce temps-là, je me ſouviens de Simon François beaucoup plus connu par ſa vertu, & ſes bonnes mœurs, que par ſes Peintures. Il nâquit à Tours l'an 1606. Dés ſa jeuneſſe Dieu lui donna une forte inclination pour la retraite, à quoi il auroit joint l'état de pauvreté en ſe faiſant Capucin, ſi ſes parens ne l'en euſſent point empêché. Ce refus lui fit former le deſſein d'etre Peintre, auquel ils ne s'oppoſerent pas avec moins de violence. Il eſt vrai que ce n'étoit point une inclination, & une pente naturelle qui le portât à choiſir cette profeſſion plûtôt qu'une autre. Ce deſir ne lui vint qu'aprés avoir vû un Tableau de la Nativité de Nôtre Seigneur, dont il fut ſi touché qu'il réſolut d'apprendre un Art qui par la force de ſes expreſſions ſavoit fraper le cœur auſſi vivement que les yeux. Son pere étoit particulierement connu du Maréchal de Souvré, qui ſachant les loüables inclinations de ce jeune homme, le prit chez lui, & l'ayant mené à Paris, lui fit apprendre à deſſiner. L'application avec laquelle il ſe mit étudier le rendit bientôt capable de peindre. D'abord il fit des Por-

* En Mars 1671.

Portraits, & enſuite, par le credit du Maréchal de Souvré, il copia pluſieurs des meilleurs Tableaux qui fuſſent à Paris. Aprés la mort du Maréchal, il trouva un nouveau Protecteur en la perſonne du Comte de Béthune, qui s'en allant Ambaſſadeur à Rome, le mena avec lui, & lui procura une penſion du Roi. Il y demeura juſqu'en l'année 1638. Mais avant que de quitter l'Italie, il paſſa à Bologne, où il fit connoiſſance avec le Guide, qui fit ſon Portrait. Il s'arrêta auſſi à Turin à faire quelques Tableaux. Etant arrivé à Paris dans le temps que la Reine venoit de donner un Dauphin à la France, il fut aſſez heureux pour être le premier Peintre qui eût l'honneur de faire ſon Portrait. La Reine en fut ſi contente qu'elle lui ordonna de faire un Tableau pour mettre auprés de ſon lit, où elle fût repréſentée en Vierge avec le petit Jeſus reſſemblant à Monſeigneur le Dauphin. Il y travailla auſſi-tôt, & ſon travail auroit eu un favorable ſuccés ſans une rencontre inopinée qui renverſa toutes ſes eſperances. La Reine étoit dans l'impatience d'avoir ſon Tableau ; & François l'ayant fait porter à Saint Germain, & mis dans la chambre de Monſeigneur le Dauphin, une perſonne de qualité, qui avoit beaucoup d'eſtime pour François, croyant que le Cardinal de Richelieu qui ſavoit reconnoître le merite de tous les ſavans hommes récompenſeroit plus avantageuſement ſon travail que ne pouvoit alors faire la Reine, lui voulut perſuader d'en faire préſent à ſon Eminence, & ſur le refus qu'il en fit lui arracha des mains le Tableau, & auſſitôt le fut préſenter au Cardinal, qui le donna à Mr. de Cinq-Mars, & ce Favori le donna au Roi.

La

La Reine qui sût cela bientôt aprés, mais qui ignoroit la violence qu'on avoit faite au Peintre, fut si indignée contre lui, qu'elle n'en voulut plus entendre parler ; ni regarder ses ouvrages.

Le Cardinal de Richelieu lui fit faire quelques Tableaux dans un de ses Cabinets. Mr. de Noyers vouloit aussi le faire travailler pour le Roi : mais la mort du Cardinal, & ensuite celle du Roi, rompirent tous les desseins que François pouvoit avoir faits sur les esperances qu'on lui donnoit. De sorte qu'ayant résolu de quiter la Cour où il avoit eû plus d'applaudissement que de bonne fortune, il se disposa à mener une vie retirée, & en s'occupant paisiblement à son travail, penser en même temps à son salut.

Pour cela il ne voulut plus faire que des Tableaux de dévotion, & quelques portraits de ses plus particuliers amis. Il peignoit avec beaucoup de grace & de douceur. La sainteté des sujets qu'il choisissoit, & la fraîcheur de son coloris les faisoient rechercher particulierement des personnes pieuses, qui n'ayant pas une grande connoissance de la perfection de la Peinture, ne desirent que des choses agréables. On voit plusieurs de ses ouvrages dans des Cabinets & dans des Eglises de Paris, comme au grand Autel des Jesuites, à celui de l'Institution des Peres de l'Oratoire, aux Incurables, aux Minimes & aux Religieuses de la Visitation. Il y en a aussi à Tours en differens endroits.

Ayant dés sa jeunesse vêcu avec beaucoup de pieté, il a continué jusques à la fin de ses jours ses mêmes exercices de dévotion qui pouvoient

ser-

servir d'exemples à de trés-parfaits Religieux. Il étoit extrémement sobre, patient dans toutes les afflictions d'esprit & de corps, humble, sincere, charitable aux pauvres qui le regardoient comme leur Pere, ennemi de toute médisance, & même de toutes paroles vaines & inutiles. Pendant les huit dernieres années de sa vie il fut affligé de la pierre; & quoique ce mal lui causât des douleurs horribles, il les souffroit avec une patience incroyable, jusqu'à ce qu'enfin ne pouvant plus y résister, il mourut le 22. Mai 1671. Aprés sa mort on lui tira du corps une pierre pesant seize onces. Il fut enterré dans le Cimetiere des pauvres de Saint Sulpice, comme il l'avoit ordonné lui-même par un sentiment d'humilité, & un amour tout particulier qu'il avoit toûjours eû pour la pauvreté de Jésus-Christ.

NOCRET, qui étoit de Lorraine, & disciple du Clerc, dont je croi vous avoir parlé, peignoit d'une maniere fraîche & agréable. Il avoit long-temps travaillé en Italie à faire des Portraits. Quoique ce fût son principal talent, vous avez vû qu'il a fait néanmoins d'assez grands ouvrages à Saint-Cloud dans la Maison de Monsieur, & aux Tuileries dans l'Apartement de la Reine, où il a représenté cette Princesse en divers endroits sous la figure de Minerve. Il étoit Recteur de l'Academie lors qu'il mourut en 1672.

Ce fut dans la même année que mourut Monsieur le Chancelier Seguier. L'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, qui depuis plusieurs années l'avoit toûjours consideré comme son Pere & son Protecteur, n'ayant pû souffrir

la perte de ce grand homme ſans en reſſentir une douleur extrême, réſolut de lui faire un Service autant ſolennel qu'il ſeroit en ſa puiſſance. Cemme il me ſemble que vous n'étiez pas alors à Paris, je vous ferai, ſi vous le deſirez, une relation de ce qui ſe paſſa dans les honneurs funébres que l'Academie crut devoir rendre à la memoire de ſon illuſtre Protecteur, pourvû qu'un diſcours qui ſera peut-être un peu long ne vous ſoit pas ennuyeux.

Au contraire, dit auſſitôt Pymandre, je ſerai bien-aiſe d'apprendre de vous quel fut le ſuccés de cette ceremonie.

L'Academie, repris-je, ayant choiſi l'Egliſe des Reverends Peres de l'Oratoire de la ruë Saint Honoré comme la plus commode pour élever une Repréſentation funébre, & Mr. le Brun Premier Peintre du Roi ayant fourni le principal Deſſein, pluſieurs des autres Peintres & Sculpteurs de l'Academie contribuérent par leurs differens ouvrages à mettre cette Egliſe en l'état que je vas décrire.

Au milieu de la Nef paroiſſoit le Tombeau, & ce qu'on appelle Catafalque.

La baſe de tout ce Tombeau étoit un grand Zocle de marbre blanc & noir, de figure quarrée, mais plus long que large, ſur lequel s'élevoient ſix degrez garnis d'une infinité de lumieres. Sur ce Zocle, & dans ſes angles, il y avoit quatre piédeſtaux de marbre noir. Dans le tympan de chacune de leurs faces étoient les armes de Mr. le Chancelier, & au deſſus quatre figures de Mort aſſiſes. Elles tenoient d'une main les maſſes qu'on porte ordinairement devant les Chanceliers de France, mais veritablement briſées

ſées par le haut qui étoit environné de Cyprés, & ſe terminoit en une torche ardente. De l'autre main elles ſoûtenoient les marques des Dignitez dont le défunt a été honoré pendant ſa vie.

Elles étoient couvertes de grands manteaux, qui leur donnant plus de majeſté, ſervoient en même temps à cacher une partie du ſquelette, qui eût été un objet trop affreux & deſagréable à voir.

Entre ces figures, mais plus bas, étoient quatre autres figures de femmes aſſiſes & dans une contenance abbatuë & toute deſolée. Elles repréſentoient l'Eloquence, la Poéſie, la Peinture, & la Sculpture ; & dans les faces des piédeſtaux ſur leſquels elles étoient poſées, on avoit écrit en lettres d'or, ſavoir audeſſous de l'Eloquence ces paroles, DEFICIT INGENIUM.

Audeſſous de la Poéſie, ARS MIHI NON TANTI EST VALEAS MEA TIBIA.

Audeſſous de la Peinture, ET CEDENT ARTI TRISTIA FATA MEÆ.

Et ſous la Sculpture, ET AFFLICTIO SPIRAT REVERENTIA.

Sur le plus haut des degrez & ſur les quatre angles paroiſſoient quatre autres figures de femmes debout, & dans une action triſte & déplorée. Leurs habits étoient ſemez d'Etoiles d'or. Elles repréſentoient la Juſtice, la Science, la Fidelité, & la Piété. D'une main elles tenoient les marques qui les font connoître, & de l'autre elles ſoûtenoient audeſſus de leurs têtes un Zocle de marbre noir. Sur ce Zocle étoit un Tombeau de porphyre travaillé d'une ma-

maniere antique & ſavante, enrichi dans tous ſes angles de têtes de Mort avec des aîles, & d'autres ornemens de marbre blanc & de bronze doré.

Au deſſus de ce Tombeau étoit la repréſentation dont l'on a accoûtumé de couvrir les corps des défunts lors qu'ils ſont expoſez à l'Egliſe, c'eſt à dire un grand Poile de velours noir traverſé d'une croix de toile d'argent, enrichi des armes du défunt, & rebordé d'Hermine.

Cette repréſentation étoit ſous un dais auſſi de velours noir. Au deſſus de ce funeſte appareil paroiſſoit une grande pyramide dont la baſe avoit une étenduë égale à celle du Catafalque, & formoit une eſpece de corniche proportionnée à ſon exhauſſement.

Cette pyramide couverte d'Etoiles d'or, & chaque Etoile garnie d'un cierge de cire blanche étoit ſoûtenuë en l'air par quatre figures de jeunes hommes, ayant des aîles au dos, & qui portoient les marques qu'on donne à l'Eloquence, à la Poëſie, à la Peinture, & à la Sculpture.

Ces mêmes figures ſoûtenoient auſſi un grand pavillon noir ſemé d'Etoiles d'or, & de larmes d'argent, qui ſortoit de deſſous une large campane dont la baſe de la pyramide étoit couronnée. Cette campane étoit ornée de têtes de Belier d'argent, & au lieu de houpes qui ſont attachées aux extrémitez des campanes ordinaires, il y avoit à celle-ci des larmes d'argent.

Au haut de la pyramide paroiſſoit une Urne de bronze doré, d'où ſembloit ſortir de la flâme & de la fumée, & au deſſus une figure de femme

me soûtenuë en l'air par de grandes aîles qu'elle avoit au dos. Elle étoit couronnée d'Etoiles d'or, & vêtuë d'un grand manteau semé d'Etoiles aussi d'or. D'une main elle tenoit un Sceptre, & de l'autre un Bouclier environné d'Etoiles sur lequel étoit le nom de Mr. le Chancelier en lettres d'or.

Vous savez que dans toutes sortes d'ouvrages la disposition est une des principales parties, & celle où l'on reconnoît d'abord la force d'esprit, & le jugement de ceux qui en sont les Auteurs. Dans l'Ouvrage dont je parle, la disposition étoit d'autant plus digne de consideration que toutes choses y gardoient entre elles une juste proportion, & que non seulement de toutes les differentes parties qu'on y voyoit il s'en formoit un beau tout, mais encore à cause du rapport qu'il y avoit entre ce Tombeau & le lieu où il étoit élevé: car quoi que l'Eglise fût remplie de cet appareil funebre, elle ne se trouvoit point néanmoins embarrassée par la quantité des figures qui étoient disposées de maniere qu'elles n'empêchoient point que du bas de la Nef tout le peuple ne pût voir jusques sur l'Autel.

Outre que cette disposition de figures contribuoit infiniment à la belle ordonnance de ce Mausolée, & à la commodité des spectateurs, elle convenoit encore plus parfaitement à l'expression de tout le sujet, qui est une des choses que l'on doit davantage considerer dans de pareilles rencontres. Car les quatre figures de femmes qui représentoient l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, & la Sculpture, n'avoient été placées audessous de toutes les autres que pour marquer

davantage les effets de la douleur & de la tristesse qui abbatent de telle sorte les personnes qui en sont fortement touchées, qu'elles ne trouvent point de lieu assez bas où elles puissent descendre, la premiere impression qu'une extrême douleur fait sur les hommes, étant de les humilier, & comme les anéantir. C'est ce qui paroissoit parfaitement bien dans ces quatre figures qu'on n'avoit représentées de la sorte que pour marquer la douleur des deux célébres Academies dont Mr. le Chancelier étoit Protecteur.

On voyoit l'Eloquence au pied du tombeau, se serrant les genoux de ses mains, élevant les yeux au Ciel, comme si elle eût perdu l'usage de la voix, & ne lui restant plus que des soupirs pour exprimer son affliction.

La Poésie qui étoit à l'un des côtez, avoit les yeux baissez, la tête appuyée sur une de ses mains, & à ses pieds un Systre qu'elle abandonne dans l'excés de sa douleur.

La Peinture étoit en face de l'Autel, abbatuë, & comme sans aucun sentiment. Elle tenoit une palete & des pinceaux dont il sembloit qu'elle n'eût plus la force de se servir.

De l'autre côté étoit la Sculpture. Elle avoit auprés d'elle un Buste de Mr. le Chancelier qui étoit l'objet de son travail. Mais comme si la lumiere du jour lui eût été funeste, elle étoit toute couverte de son manteau, & à peine pouvoit on voir son visage. Cependant quelque caché qu'il fût, l'on y appercevoit & beaucoup de douleur, & beaucoup de tristesse.

Les figures de Mort qui étoient sur les quatre piédestaux, n'étoient pas dans de semblables actions; elles paroissoient comme triomphantes.

Leur

Leur contenance étoit fiére, & le grand manteau qui les couvroit tenoit quelque chose de ceux dont les Empereurs Romains se paroient aux jours de leurs triomphes. Aussi avoient-elles comme eux la tête couronnée de laurier, & pour marque de leur victoire portoient, comme j'ai dit, les dépouilles de celui qu'elles avoient surmonté. Car il y en avoit une qui tenoit le Mortier de Chancelier, l'autre une Couronne de Duc, la troisiéme avoit sous ses pieds la cassette des Sceaux, & la quatriéme portoit à la main une table où étoit écrit le nom & l'âge de feu Mr. le Chancelier audessus des noms de ses Ayeux. C'étoit une espece de leçon à tous les assistans pour les faire souvenir qu'il n'y a rien sur la terre qui ne soit soûmis à l'empire de la Mort; Que la noblesse du Sang, les grandeurs, les plus hauts emplois, & les dignitez les plus élevées sont de sa dépendance comme les moindres fortunes; Que toutes choses passent & succedent les unes aux autres. Mr. le Chancelier a succedé à ses peres, & il est passé comme eux. Son âge de 84. ans marqué comme une chose considerable audessous de son nom, n'étoit que pour montrer qu'à quelque âge qu'on puisse arriver, il faut tomber entre les mains de la mort. Que la plus longue vie se termine comme la plus courte. Que la longueur de nos jours est l'Eternité, & qu'il n'y a rien de long que ce qui est éternel, selon le langage de l'Ecriture.

Ces Masses brisées, & dont on voyoit une partie aux pieds de la Mort, étoient là pour marquer encore plus particulierement qu'elle fait ce qu'elle peut afin qu'il ne reste rien de toutes les grandeurs & de toutes les dignitez que les hom-

mes ont possedées. Cependant quelque effort qu'elle employe pour établir un pouvoir si absolu, elle ne peut toutefois l'étendre que sur les biens de la fortune, principalement à l'égard des grands personnages qui se sont distinguez des autres hommes par des vertus, & des qualitez extraordinaires. Et c'est ce qu'on avoit représenté par les quatre principales vertus que Mr. le Chancelier possedoit, lesquelles s'élevant au-dessus de la Mort, élevent en même temps son corps, & ne souffrent pas qu'elle en triomphe, comme elle semble faire de ses grandeurs temporelles.

Ces jeunes hommes représentez comme des Anges avec des aîles au dos, & qui sembloient soûtenir la Pyramide de feu & de lumiere dont tout le Monument étoit couvert, marquoient, ainsi que j'ai déja dit, les Genies de l'Eloquence, de la Poésie, de la Peinture, & de la Sculpture assises au pied du Tombeau comme mourantes & outrées de douleur. Car bien que d'ordinaire les figures allegoriques, telles qu'étoient celles de ces quatre Arts, soient faites pour représenter tout ensemble les Arts & le Génie de ceux qui travaillent, l'on peut bien aussi sous des figures particulieres distinguer les Sciences & les Arts d'avec les Genies des hommes savans. C'est ainsi que les Anciens en ont usé, lors qu'ils ont représenté des Villes, des Provinces, & d'autres choses semblables, comme on peut voir par plusieurs de leurs Médailles, où dans les unes la ville de Rome est figurée d'une maniere, & dans les autres le Genie du peuple Romain est représenté d'une autre sorte.

C'est pourquoi ceux qui avoient donné leurs

soins

soins à la composition de tout cet ouvrage, ayant cru que si par les figures des femmes qui étoient au bas du Tombeau, l'on pouvoit bien représenter l'Academie de l'Eloquence, & celle des Peintres & des Sculpteurs accablez de douleur par la mort de leur illustre Protecteur, l'on pouvoit bien aussi par ces autres figures des jeunes hommes qui avoient des aîles, marquer les Genies de ces sçavans hommes, qui par la force de leur esprit travaillent à élever un Monument éternel à la mémoire de leur Bienfaicteur. Et c'est ce qu'on avoit prétendu figurer par cette Pyramide toute de feu & élevée en l'air, où premierement on vouloit faire voir par cette élevation que leur reconnoissance est toute spirituelle, c'est à dire encore plus grande par les sentimens de leur ame que par les actions exterieures de leurs corps. Secondement, par la lumiere & le feu, marquer l'ardeur de l'amour qui les enflamme. Et en troisiéme lieu, par cette figure pyramidale, symbole de l'Eternité, signifier que leur reconnoissance & leur amour n'auroit point de fin.

Au plus haut de la Pyramide étoit l'Urne dont j'ai parlé, & de laquelle sortoit une flamme, qui est toûjours le hiéroglyphe de la Vertu qui éleve les hommes au Ciel. On voyoit au dessus de cette flamme une figure qui représentoit l'Immortalité, qui emportoit avec elle le nom de Mr. le Chancelier écrit sur le bouclier qu'elle tenoit.

L'Eglise toute tenduë de noir, & qui n'avoit de lumiere que celle d'une infinité de cierges allumez, paroissoit bien un lieu de tristesse & de douleur. Il n'y avoit point d'endroit où les ar-

mes du Défunt ne fussent attachées comme autant de Trophées que la Mort avoit arborez pour marque de sa victoire. La frise qui regne autour de l'Eglise avoit pour ornement les pieces qui composent les armes de Mr. le Chancelier. Sur la corniche du Chœur il y avoit des figures de Mort qui tenoient les instrumens qui servent aux Funerailles & aux Pompes funebres; & sur la corniche de la Nef, au lieu de plaques, & de chandeliers pour porter les cierges, on avoit mis des horloges de sable avec des aîles & des étoiles d'or entre deux.

Mais comme l'intention de ceux qui avoient conduit cet ouvrage étoit de représenter une diversité d'actions dans toutes les figures, pour rendre le sujet plus grand & plus ingenieux, on voyoit que si d'un côté la Mort faisoit montre de son pouvoir, & sembloit triompher des Dignitez de Mr. le Chancelier, les Sciences & les Arts s'empressoient aussi à relever la gloire de ce digne Ministre.

Pour cela sur l'arcade qui fait l'ouverture du Chœur on avoit peint au naturel deux Figures de Femmes, qui représentoient la Peinture & la Sculpture. Elles étoient toutes éplorées, & comme surprises au bruit de la mort de Mr. le Chancelier, que deux figures de Mort sembloient leur annoncer avec des trompettes qu'elles tenoient à la bouche. Les deux femmes étoient accompagnées de plusieurs petits enfans, qui étoient comme les Amours de la Peinture & de la Sculpture. Et audessous de ce Tableau étoit écrit en lettres d'or sur une table de marbre noir:

QUID

QUID SPECTAS GALLIA?
NON HOMINIS MAUSOLEUM EST,
SED VIRTUTIS TROPHÆUM.
NE MORTUUM CREDAS, CUJUS IN
AUGUSTISSIMO
REGIS PECTORE FELIX MEMORIA
ASSERVATUR ET VIGET.
HIC VIR, HIC EST ILLUSTRISSIMUS
PETRUS SEGUERIUS,
QUI IN PURPURA NATUS, IN THE-
MIDIS SINU EDUCATUS,
QUADRAGINTA FERME ANNIS GAL-
LIARUM CANCELLARIUS,
REGNIQUE INDEFESSUS ADMI-
NISTER FUIT.
MAGNIFICENTISSIMO LIBERA-
LIUM DISCIPLINARUM PROTECTORI,
NOBILES IN ARTE PINGENDI
ET SCULPENDI MAGISTRI
PIISSIMÆ GRATITUDINIS MO-
NIMENTUM HOC FECERE.
M DC. LXXII.

C'étoit par cet éloge que les Sciences paroissoient comme s'opposer aux insultes de la Mort, & qu'ensuite on voyoit les Amours de la Peinture qui s'efforçoient de leur côté à relever le nom & la memoire de leur Protecteur dans ce même lieu où ses grandeurs sembloient comme renversées. Car tout autour de l'Eglise ils étoient occupez à soûtenir son Nom & ses Armes qui pendoient en forme de festons avec des Devises faites à l'honneur du Défunt, & qui avoient rapport au sujet représenté dans les Tableaux qu'elles accompagnoient.

Ces Tableaux étoient peints en maniere de bas-reliefs, ébauchez seulement avec une seule couleur, & faits avec précipitation, comme si les Amours des Arts les eussent seulement tracez & relevez d'or pour les rendre plus durables. Les principales actions de Mr. le Chancelier étoient si bien exprimées dans chacun de ces ouvrages, que malgré la Mort même qui présidoit en ce lieu, on croyoit voir encore vivant celui dont on célébroit les funerailles.

Dans le premier de ces Tableaux, Mr. Seguier paroissoit fort jeune; & avoit auprés de lui trois figures de Femmes, qui par les marques qu'on leur avoit données représentoient les trois differens Etats dans lesquels il pouvoit alors s'engager. Celle qui étoit vêtuë d'une longue robe, & qui d'une main portoit un petit Temple, figuroit l'État Ecclesiastique. L'autre, qui étoit armée comme une Pallas, représentoit celui des Armes. Et la troisiéme, qui tenoit des Balances & une Epée, se faisoit assez connoître pour la Justice.

Au dessus de ces Figures il y en avoit une autre assise sur des nuages, ayant sur sa tête une Colombe. Elle sembloit faire déterminer Mr. le Chancelier à prendre le parti de la Justice, qui lui présentoit son Epée & ses Balances pour en être comme le depositaire. Par cette Femme qui étoit ainsi sur des nuages, on avoit voulu marquer la Grace divine, qui dés l'année 1608. le fit résoudre à embrasser une profession dont il s'est aquité si dignement; ce qui étoit expliqué au bas du Tableau par cet écrit:

DU-

DUBITANTI SEGUERIO QUOD VITÆ GENUS AD MAJOREM DEI GLORIAM ET REIPUBLICÆ BONUM AMPLECTERETUR, AN MILITIAM ARMATAM, AN TOGATAM, AN VERO SACRAM, GRATIA DIVINA AD JUSTITIÆ TEMPLUM VIAM OSTENDIT.

Les deux Devises qui accompagnoient ce Tableau, & qui étoient mêlées avec les chifres & les armes du Défunt, avoient pour corps; l'une, un jeune Aiglon qui sort de son aire pour voler vers le Soleil, & pour ame ces paroles:

* ARDUA PRIMA VIA EST.

L'autre, un petit Agneau qui suit de loin un Troupeau de Moutons, avec ces mots de Juvenal †:

PATRUM VESTIGIA DUCUNT.

Dans le second Tableau on voyoit Mr. le Chancelier, qui aprés avoir dignement exercé la Charge de Conseiller au Parlement de Paris, & s'être heureusement aquité des Commissions extraordinaires où le Roi l'employa, comme celle qu'il eût en Guyenne en 1616. fut reçu en survivance dans la Charge de Président à Mortier, au lieu de Mre. Antoine Seguier son oncle, qu'on voyoit aussi peint, & présentant son Neveu à la Cour de Parlement assemblée dans la Grand' Chambre du Palais, de la maniere que cela se passa en 1624. Ce qui étoit encore expliqué au bas du Tableau par ces paroles:

POST ALIQUOS IN SUPREMO SENA-

* Ovid. Metamorph. l. 2. † Sat. 14.

NATU EXACTOS ANNOS, MISSUS PETRUS A REGE IN AQUITANIAM DELEGATUS, ANNO SCILICET M.DCXVI. DEINDE AD MUNUS PRÆSIDIS INFULATI IN EODEM SENATU PROMOVETUR IN LOCUM ANTONII AMANTISSIMI PATRUI POST OBITUM IPSI SUCCESSURUS.

Les Devises qui avoient rapport à ce sujet étoient ; savoir la premiere, un Rejeton qui repousse au pied d'un arbre demi-mort, avec ces mots :

* SIC ALIUM EX ALIO.

La seconde, un Cadran au Soleil, & pour ame ces paroles :

LEX MIHI LUX.

Dans le troisiéme Tableau Mr. le Chancelier étoit représenté comme il présidoit dans la Chambre de la Tournelle au milieu de tous les Conseillers. Devant lui paroissoit d'un côté un Criminel condamné au supplice ; & de l'autre, un Innocent faussement accusé, auquel on ôte les fers des pieds & des mains. Ces paroles étoient au bas du Tableau :

IN CAPITALIUM DISQUISITIONUM CAMERA PRÆSES, INNOCENTES BENIGNISSIME FOVET, ET IN LIBERTATEM ASSERIT; SCELESTOS VERO GRAVIBUS POENIS ADDICIT, SEVERITATEM UT DECEBAT MANSUETUDINE TEMPERANS.

Les Devises qui accompagnoient cette Peinture

* Stat. Theb. lib. 6.

ture avoient pour corps ; l'une, un Niveau dressé en forme de chevron rompu, qui est une piece des armes de feu Mr. le Chancelier, & pour ame :

RECTUM DISCERNIT.

Et l'autre, une Horloge avec son balancier & ses poids, & ces paroles :

* ALIOS QUOD MONET, IPSE FACIT.

Dans le quatriéme Tableau l'on voyoit le Roi Loüis XIII. assis, & proche de lui le Cardinal de Richelieu debout, avec plusieurs Seigneurs & Officiers de Sa Majesté. Devant le Roi étoit Mr. le Chancelier, ayant auprés de lui Mercure le Dieu de l'Eloquence, que le Peintre avoit ainsi représenté pour marquer l'Eloquence de ce grand Homme, laquelle parut avec un heureux succés, lors qu'en l'année 1632. quelques Cours Souveraines ayant été calomnieusement accusées de ne vouloir pas obéïr aux ordres du Roi, il alla à Nanci, où Sa Majesté étoit alors; & là, par la force & la douceur de ses paroles, il effaça de l'esprit du Roi les mauvaises impressions qu'on lui avoit fait concevoir contre le Parlement de Paris ; ce qui étoit ainsi expliqué au bas du Tableau :

IN NANCEO CASTRO QUO A REGE CUM PLURIBUS ALIIS COLLEGIS EVOCATUS FUERAT, CALUMNIAM QUAM MALIGNI OBTRECTATORES SUPREMÆ CURIÆ IMPEGERANT, QUASI ILLA REGIIS MANDATIS OBSTITERIT, APUD BENIGNUM

* Ovid. Fast.

GNUM PRINCIPEM SUAVISSIMA ELOQUENTIÆ VI FELICITER DILUIT.

Les Devises faites sur ce sujet étoient; l'une, une Horloge avec ses poids, & le marteau levé pour fraper sur le timbre, avec ces mots:

* DICTAQUE PONDUS HABENT.

L'autre, une balance en équilibre, & pour ame ces paroles tirées des Proverbes †:

LEX IN LINGUA EJUS.

Le cinquiéme Tableau représentoit encore le Roi Loüis XIII. assis au bout d'une Table, & mettant les Sceaux entre les mains de Mr. le Chancelier, derriere lequel il y avoit deux Figures de Femmes; l'une tenant des balances & une épée, pour représenter la Justice; & l'autre, vêtuë, & armée comme Minerve pour figurer le savoir de ce grand Homme, qui par sa prudente conduite dans les Négociations les plus importantes, & par son intégrité à rendre la Justice, fut élevé à cette haute Dignité en l'année 1633. Au bas de cette Peinture étoient ces paroles:

REX JUSTUS LUDOVICUS XIII. PROBATÆ MULTIS IN NEGOTIIS PRUDENTIÆ ET INTEGRITATI SACRUM SIGILLUM COMMITTIT.

La premiere Devise de ce Tabeau avoit pour corps l'Agneau de l'Apocalypse sur le livre fermé des sept Sceaux, & pour ame ces paroles de Virgile:

MI-

* Ovid. 1. Fast. † Ch. xxxi. 26

* MIHI FAS SACRATA RESOLVERE JURA.

La seconde étoit un Miroir opposé au Soleil, & dont il représentoit l'image, & allumoit en même temps du feu au point de son foyer, avec ces paroles:

† NON SPECIES TANTUM, SED IPSA POTENTIA.

Dans le sixiéme Tableau l'on voyoit comme Mr. le Chancelier entrant dans la Ville de Roüen, les Echevins lui apporterent les Clefs à la porte, lors qu'en l'année 1639. il alla dans la Normandie où il pacifia les troubles, & mit le calme dans cette Province par sa prudence, sans se servir de la force des Armes, ni des Troupes que le Colonel Gassion conduisoit sous son autorité; ce qui étoit marqué par ces paroles écrites au bas:

SEDITIONUM TUMULTUS IN NEUSTRIA EXTINGUIT, NON TAM ARMORUM VI, QUAM CONSILIO ET PRUDENTIA: IN HAC EXPEDITIONE COPIARUM DUX GASSIO, AB ILLO TESSERAM POSCIT. ROTHOMAGENSES SCABINI CLAVES URBIS ET OBSEQUIUM OFFERUNT.

La premiere Devise de ce Tableau avoit pour corps un foudre en l'air, avec ces mots:

‡ JOVE MISSUS AB IPSO.

La seconde étoit un Arc-en-Ciel, avec ces paroles:

LU-

* Æneid. 2. † Man. lib. 1.
‡ Virg. Æneid. 4.

LUCEM INFLUXUSQUE BENIGNOS.

Aprés la mort du Cardinal de Richelieu, qui arriva en 1642. l'Academie Françoise se voyant privée de son Protecteur, jetta les yeux sur Mr. le Chancelier pour remplir une place que ce grand Cardinal avoit tenu à honneur de posseder. Comme il eût pris la Protection de cette illustre Compagnie, il voulut que sa maison fût le lieu ordinaire des assemblées de ces savans hommes; où présidant à leur tête, il ne paroissoit pas moins élevé audessus de tous par son éloquence & son grand savoir, que par l'éclat des hautes Dignitez dont il étoit revêtu. Le septiéme Tableau le faisoit voir au milieu de cette célébre Assemblée remplie de personnes de differentes conditions, mais toutes éminentes en doctrine. Au haut du Tableau étoit l'Eloquence sous la Figure d'une belle Femme tenant un Caducée, & assise sur des nuages. Ces paroles latines étoient écrites au bas du quadre:

QUI MAGNO RICHELIO IN OMNIBUS SUCCEDERET DIGNISSIMUS, POST EJUS OBITUM CLARISSIMÆ LITTERARUM ACADEMIÆ PROTECTOR ELIGITUR, ET INTER ERUDITOS LONGE ERUDITISSIMUS PRÆSIDET.

Les deux Devises qui accompagnoient ce sujet, étoient; savoir la premiere, le Roi des Abeilles avec son essaim, & ces paroles:

* EXERCET SUB SOLE.

Et

* Virg. Georg.

Et la seconde, un Niveau avec un grand bâtiment non encore achevé, & pour ame ces mots de Virgile:

* TE SINE NIL ALTUM MENS INCHOAT.

Le huitiéme Tableau représentoit le feu Roi au lit de la mort, qui recommande Monseigneur le Dauphin & son Etat à ce fidele Ministre. La Reine paroissoit assise auprés du lit du Roi, tenant devant elle Monseigneur le Dauphin. Mr. le Chancelier étoit debout, qui recevoit les dernieres volontez du Roi. Ces paroles latines étoient au bas du Tableau:

IN EXTREMIS AGENS REX LUD. XIII. FIDISSIMO MINISTRO CARISSIMUM FILIUM, REGNUMQUE COMMENDAT, JUBETQUE SUPREMÆ VOLUNTATIS EDICTO, UT AD SANCTIORA REGIMINIS CONSILIA ADMITTATUR.

L'une des Devises qui étoient au côté de ce Tableau avoit pour corps le Phosphore, ou l'étoile du matin auprés du Soleil, & pour ame ces paroles:

† PRÆFICITUR LATERI CUSTOS.

Le corps de l'autre Devise étoit une main qui fixoit un compas pour former un cercle, avec ces mots:

‡ REGET ÆQUUS ET ORBEM.

Dans

* Georg 3. † Claudian. ‡ Horat. lib. 1. Od. 12.

Dans le neuviéme Tableau, pour représenter le soin que Mr. le Chancelier a eû de conserver les droits & les privileges de l'Eglise Gallicane, & empêcher que la Foi Orthodoxe ne reçût aucune atteinte, il étoit peint debout, donnant des Lettres du Roi aux Evêques de France pour se servir de l'autorité royale dans les occasions où ils en auroient besoin. Derriere sa chaise, la Religion & le Zele étoient représentez par deux figures allegoriques.

Les paroles écrites au bas de cet ouvrage étoient :

ORTHODOXAM FIDEM MAGNO ANIMO TUETUR; ECCLESIÆ JURA ET PRIVILEGIA IN OMNIBUS SALVA ESSE PRÆCIPIT; PRO ARIS ET SACRIS PUGNARE SEMPER PARATUS.

Pour Devise, la premiere étoit un Autel, dont les quatre cornes étoient ornées de quatre têtes de belier, & la base soûtenuë aussi de quatre pieds de belier. Sur l'Autel étoit un Belier, avec ces mots :

* ARIS IMPONIT HONOREM.

La seconde avoit pour corps un Belier au Ciel, qui est le Signe de l'Equinoxe, avec ces mots :

ET COELO SERVAT SUA JURA.

Pour marquer ce qui se passa en l'année 1650. lors que pendant les troubles de nos guerres, on ôta les Sceaux à Mr. le Chancelier, on avoit peint dans le dixiéme Tableau ce Ministre assis au

* Virg. Æn. 1.

au bout d'une table, & comme travaillant dans ſon cabinet. Au deſſus de lui étoit la Diſcorde repréſentée avec un viſage affreux, tenant d'une main un flambeau allumé, & de l'autre la caſſette des Sceaux qu'elle emportoit. Tout ce qui étoit ſur la table paroiſſoit en confuſion, & renverſé ; & l'on voyoit ſeulement derriere Mr. le Chancelier le Zele & la Fidelité qui demeuroient fermes auprés de lui, & qui en ont toûjours été inſeparables. L'explication de ce Tableau étoit conçûë en ces termes :

ECCE UT ILLI INTER CIVILES MOTUS ANIMOSA DISCORDIA REGIA SIGILLA DUABUS VICIBUS VIOLENTER ABSTULIT.

Les deux Deviſes que l'on avoit faites pour accompagner ce Tableau avoient rapport au malheur de ces fâcheux temps, & à la fermeté inébranlable de Mr. le Chancelier.

La premiere avoit pour corps une ruche renverſée avec des abeilles diſperſées & armées les unes contre les autres, & pour ame ces paroles :

* PERIIT REVERENTIA REGIS.

Et la ſeconde un Dé, qui eſt toûjours ferme & ſolide, de quelque côté qu'il tombe, avec ces paroles :

† AD DUBIOS CASUS.

L'onziéme Tableau faiſoit voir Mr. le Chancelier aſſis dans ſon cabinet, & accompagné des mê-

* Stac. lib. 10. Theb. † Horac. Sat. 2.

mêmes vertus qui paroiſſoient dans le ſujet précedent. Au deſſus de lui, il y avoit ſur des nuages trois Figures repréſentant l'Autorité royale ſuivie de la Juſtice & du bon Genie de la France, qui lui rapportoient les Sceaux que la Diſcorde lui avoit enlevez ; ce qui étoit expliqué au bas du Tableau en ces termes :

SED POSTMODUM AUCTORITAS REGIA SIMUL ET JUSTITIA, COMITANTE BONO GALLIARUM GENIO, AD IPSUM NEC POSCENTEM, NEQUE ETIAM SCIENTEM RETULERE.

Les deux Deviſes avoient un heureux raport au ſujet de cette Peinture. Le corps de la premiere étoit le Soleil qui s'éleve au Signe du Belier pour recommencer l'année, avec ces mots :

* PRÆSCRIPTA AD MUNIA.

Et la ſeconde étoit une Montre que l'on monte avec la clef, & ces paroles :

SECUNDIS USQUE LABORIBUS.

L'on ſait l'amour que Mr. le Chancelier a toûjours eû pour les Lettres, & l'eſtime qu'il faiſoit de tous les hommes ſavans, juſques à dépenſer des ſommes conſiderables pour faire étudier pluſieurs jeunes hommes dans toutes ſortes d'Arts & de Sciences, & même contribuër à élever à de plus hautes Charges ceux qu'il reconnoiſſoit dignes de les poſſeder. Comme ces no-

* Horat. Sat. 2.

nobles inclinations relevoient en lui l'éclat de ses autres Vertus, on les avoit représentées dans le douziéme Tableau, où cet Homme extraordinaire étoit peint assis au bout d'une table chargée de bourses, & environnée de ses domestiques tenant des sacs d'argent qu'il distribuoit lui-même à plusieurs Religieux de differens Ordres pour poursuivre leurs études, & avoir les livres qui leur étoient nécessaires. Ces paroles latines exprimoient le sujet de cette Peinture.

TOTO VITÆ TEMPORE LITTERATOS, DOCTOSQUE VIROS PRÆMIIS EXORNAT, AD EXIMIAS DIGNITATES PROMOVET: SI QUOS AGNOSCIT ACUTI INGENII BONÆQUE INDOLIS RELIGIOSOS ADOLESCENTES, ILLIS ANNUAM ALIMONIAM LIBROSQUE AD STUDIA LIBERALITER SUPPEDITAT.

La premiere Devise qui accompagnoit ce Tableau étoit une Grenade ouverte, & pleine des grains qu'elle envelope de son écorce, avec ces paroles:

* PRÆSIDIUM ET DULCE DECUS.

Et l'autre, le Signe du Belier dans le Zodiaque, avec ces mots:

TEMPORA LÆTA REDUCIT.

Les bordures de tous ces Tableaux avoient pour

* Horat. Lib. 1. Od. 1.

pour ornemens des têtes de Mort, des Hiboux, & des Chauve-souris, oiseaux lugubres, & qui suivent les funerailles. Les têtes de Mort étoient aux côtez de la bordure, & les Hiboux tout en haut, dont les aîles déployées soûtenoient les unes un mortier, & les autres une couronne ducale. Au bas du Tableau, il y avoit une Chauve-souris, qui avoit aussi les aîles étenduës, & qui dans son bec tenoit un rouleau en forme de cartouche, où étoient les Inscriptions que j'ai raportées.

Ces douze Tableaux étoient rangez des deux côtez de l'Eglise au dessous de la corniche, entremêlées d'Armes, de Chifres, & des Devises dont j'ai parlé.

Au bas de l'Eglise, & en face de l'Autel, il y avoit un autre Tableau travaillé de la même maniere que les précedens, mais plus grand, & disposé d'une autre sorte. Pour faire connoître qu'en l'année 1661. aprés la mort du Cardinal Mazarin, Mr. le Chancelier reçût l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture en sa protection, & la gratifia des Privileges qu'il avoit obtenus du Roi en leur faveur; on avoit écrit comme sur une table :

EMINENTISSIMO JULIO MAZARINO E VIVIS SUBLATO, PICTORUM ET SCULPTORUM SCHOLAM IN SUÆ PROTECTIONIS SINUM RECIPIT, MULTAQUE IPSI A REGE PRIVILEGIA IMPETRAT.

Il y avoit autour de cette Inscription plusieurs Figures soûtenuës sur des nuages. Les deux prin-

principales étoient assises au haut; l'une représentoit l'Academie, & l'autre la Gratitude, qui tenoient le Portrait de Mr. le Chancelier. Au-dessous & plus bas étoit d'un côté la Mort comme enchaînée par de petits Amours, & de l'autre côté, le Temps sous la figure d'un vieillard, auquel d'autres Amours arrachoient les aîles. Cette composition de Figures qui servoient d'ornement à l'Inscription, avoit un sens mysterieux: car par celles qui tenoient le Portrait de Mr. le Chancelier, on vouloit faire connoître que l'Academie auroit toûjours devant les yeux l'Image de ce grand Homme pour conserver le souvenir des graces qu'elle en avoit reçûës, & en donner à jamais des marques de reconnoissance. Par ces petits Amours qui sembloient se rendre maîtres du Temps & de la Mort, on prétendoit aussi marquer les Genies des Eleves de tous les illustres Artisans lesquels travailleront aussi à l'avenir, pour empêcher que la Mort ni le Temps n'effaceât de la memoire des hommes le nom de leur Protecteur.

Ces nobles sentimens étoient encore peints d'une autre maniere dans un grand Tableau élevé presque au haut de la voute. On y voyoit les Génies des Sciences & des Arts, peints sous la forme de jeunes hommes qui arrachoient des mains de la Mort les marques de toutes les Dignitez que possedoit Mr. le Chancelier, les uns s'emparant de l'Ecu de ses Armes, les autres de sa Couronne & de son Mortier, & les autres de son Manteau Ducal.

Ce fut dans ce lieu si triste & si lugubre par les Trophées que la Mort y sembloit arborer, mais pourtant éclatant & glorieux par les marques de tant

tant d'actions de vertu que les Sciences & les Arts s'efforçoient à l'envi d'y faire paroître, que le cinquiéme jour de Mai 1672. à dix heures du matin, le Reverend Pére Général & tous les Prêtres de l'Oratoire, tant de cette Maison que de leurs autres Maisons de Paris, commencerent la Messe, où Mr. l'Evêque de Tarbes officia. Le Sieur De Lulli, que l'Academie avoit prié de s'y trouver, & qui conduisoit toute la Musique du Roi, au nombre de plus de six-vingts, tant Musiciens que Joûëurs d'instrumens, se surpassa dans cette rencontre, faisant paroître tout ce que la science des plus excellens Musiciens a jamais fait de plus beau dans une semblable occasion. Au milieu de la Messe, le Reverend Pere Laisné, Prêtre de l'Oratoire, fit l'Oraison Funebre, où par la force de son éloquence il sembloit animer, s'il faut ainsi dire, toutes les Peintures dont j'ai parlé, formant les derniers traits aux Vertus que tant de savans Ouvriers, accablez de douleur, n'avoient pas eû la force de bien achever.

Cette action fut honorée de la présence de toutes les personnes de la famille de Mr. le Chancelier qui étoient alors en cette Ville. Mr. le Duc de Verneuil étoit à la tête de ceux qui s'y trouverent; & Mr. Colbert ayant succedé à Mr. le Chancelier dans la Protection qu'il avoit bien voulu prendre de l'Academie, étoit aussi à la tête de leur Corps.

Aprés que le Service fut achevé tous sortirent également satisfaits, non seulement de ce qu'il n'avoit rien manqué à cette Pompe Funebre des choses qui pouvoient la rendre parfaitement accomplie, mais encore à cause du bon ordre qu'on

y garda pour empêcher la confusion qui arrive ordinairement dans de pareilles rencontres.

Comme j'eûs cessé de parler, Pymandre me dît, Vous m'avez fait plaisir de m'apprendre tout le détail de cette ceremonie par laquelle l'Académie non seulement donna des marques de son affection à la memoire de son Protecteur, mais encore fit juger de ce qu'elle étoit capable de faire pour la décoration de ces sortes de Pompes Funebres. Cependant, pour ne vous pas engager dans un plus long recit, je croi que nous pouvons remettre à une autre fois ce que vous avez encore à me dire des Peintres de l'Académie.

Parmi tous les Peintres dont j'ai à vous parler, repartis-je, je ne croi pas qu'il en reste beaucoup qui puissent demander une longue attention : C'est pourquoi sans remettre davantage à finir ce que j'ai à vous en dire, si vous voulez passer ici le reste du jour, qui aussi-bien n'est guéres propre à la promenade, nous acheverons aprés midi ce qu'il y a assez long-temps que nous avons commencé. Pymandre y consentit volontiers, & aprés le dîner nous rentrâmes dans mon cabinet, où je commençai par lui dire.



ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

Dixie'me et dernier Entretien.



Elui d'entre les Académiciens qui s'est beaucoup distingué a été Jean Varin Intendant des Bâtimens, & Maître de la Monnoye de Paris. Il a peint quelques Portraits assez beaux, & bien ressemblans ; & dans le temps que le Cavalier Bernin vint en France, il fit le Buste du Roi, & ensuite la Statuë de sa Majesté. L'on voit l'un & l'autre dans les Appartemens de Versailles. Il excelloit principalement à bien faire les Poinçons & les Carrez pour les Médailles & pour les Monnoyes, comme l'on peut voir par celles qu'il a faites pendant qu'il a vêcu *.

Il

* Il est mort en 1672.

Il me semble, dit Pymandre, que ce n'est pas un talent médiocre & peu avantageux de savoir graver parfaitement sur les metaux, puis que nous ne voyons gueres d'ouvrages plus anciens que les Médailles & les Monnoyes.

Il est vrai, repartis-je, qu'il est bien plus facile de conserver les Monnoyes & les Médailles que les Statuës & les Tableaux, qui sont toûjours exposez non seulement aux injures du temps qui les gâte ou les altere dans la suite des années; mais encore à la barbarie des hommes, qui dans les révolutions des Etats semblent prendre plaisir à ruïner de telle sorte le païs ennemi, qu'ils n'épargnent pas même les choses les plus précieuses.

Combien dans ces derniers temps s'est-il perdu de riches ouvrages dans la prise de Mantouë, & dans le pillage de Prague? Le soldat ignorant & brutal cassoit dans Mantoûë des vases de crystal & d'agathe d'un prix inestimable pour avoir seulement quelque petit cercle d'or, même de peu de valeur. S'il s'est trouvé quelques Tableaux qui ayent échapé dans ces desordres, c'est qu'ils n'étoient enchassez ni dans de l'or, ni dans de l'argent, & qu'ils tomberent entre les mains de quelques Officiers qui les porterent en Suéde & en Angleterre. Or comme les Médailles & les Monnoyes sont plus aisées à cacher, c'est ce qui fait que de tous les monumens antiques nous n'avons rien de si entier & en si grande quantité. C'est pourquoi les Princes n'ont point de moyen plus assûré pour éterniser leur nom & leurs grandes actions, que de faire batre quantité de Médailles, à quoi les Grecs & les Romains

jaloux de leur gloire n'ont pas manqué de s'appliquer.

Je croi vous avoir déja dit comment dans les derniers siecles on trouva le secret de conserver d'une maniere encore plus étenduë que dans les Médailles l'histoire des Grands Hommes. Il est vrai que cette représentation ne se fait pas dans un si petit volume ; mais c'est par un moyen qui se répand par toute la terre de même que les Médailles. Vous jugez bien que j'entens parler de la Gravûre sur le cuivre dont les estampes se multiplient presque à l'infini, & que chacun peut avoir sans beaucoup de dépense.

Aprés m'être un peu arrêté pour penser aux Peintres de l'Académie qui étoient morts depuis Varin, je repris mon discours, & je dis à Pymandre qui me donnoit beaucoup d'attention : Il me souvient que quand Bourdon eût fait son Tableau qui est à Nôtre Dame, Louïs Boulogne en fit aussi un quelques années aprés pour le premier jour de Mai, & que depuis ce temps il en a fait plusieurs autres, & se mit en réputation. Il étoit particulierement habile à copier les Tableaux des anciens Peintres. Il y a même eû de ses copies où il a si bien sû imiter les Originaux, & donner cet air d'antiquité, que bien des gens s'y sont trompez, n'étant pas moins adroit en cela que Pietre de la Côrne que nous avons vû autrefois à Rome, qui passoit pour un grand Maître à contrefaire les manieres des anciens Peintres. Entre autres Tableaux que j'ai vûs de Boulogne, il me souvient de celui qu'il copia autrefois pour Mr. Jabac, où étoit représenté un Parnasse avec Apollon & les neuf Muses.

ses.

ſes. L'original eſt de Perrin del Vague, & d'une grandeur fort médiocre; mais il s'étudia ſi bien à choiſir un fond de bois ancien & pareil à celui de l'original, & à donner à ſes couleurs des teintes qui euſſent un air antique, qu'il étoit preſque impoſſible de diſcerner l'original d'avec la copie.

Ce n'eſt pas le ſeul ouvrage qu'il ait fait de cette maniere; il en eſt ſorti de ſa main beaucoup de ſemblables. Mais pour parler de ce qu'il a fait de lui-même, je vous dirai que le plus grand ouvrage que j'en aye vû eſt dans une Maiſon proche la ruë de Richelieu. Pendant que Mr. le Meneſtrel Grand Audiencier étoit Tréſorier des Bâtimens, il voulut faire orner le platfond de ſon cabinet de quelques Peintures qui euſſent raport aux fonctions de ſa Charge. Boulogne repréſenta au milieu de ce platfond Jupiter aſſis ſur un Aigle. A côté, mais un peu plus bas, eſt Minerve, & audeſſous Mercure. Il ſemble que Jupiter ordonne à Minerve d'envoyer Mercure faire des liberalitez, & diſtribuer des Couronnes de Laurier à ceux qui excellent dans les Arts & dans les Sciences. Pour cet effet le Peintre a repréſenté pluſieurs perſonnes audeſſus de la Corniche qui regne autour du cabinet, auſquelles, pour les bien faire connoître, il a donné des marques convenables aux Arts qu'ils profeſſent, & aux Sciences dont ils font leur étude. Mais afin que ſon ouvrage ne fût pas moins agréable par la diverſe diſpoſition des Figures que par la difference de leurs actions, il a fait en ſorte qu'il y a toûjours une Figure qui repréſente quelque habile Homme dans les Arts

méchaniques proche un de ceux qui s'appliquent aux Arts liberaux & aux Sciences les plus élevées. Et comme chacun d'eux envisage differemment l'honneur de la récompense, ceux qui travaillent de la main semblent interrompre leur travail, & font voir par leurs actions de l'empressement à recevoir les liberalitez que Mercure leur distribuë. Les Savans dans les Arts liberaux demeurant attachez à l'étude avec un repos & une gravité conforme à leur application, sont dans des attitudes tranquilles, & opposées à celles des autres, ce qui fait un agréable contraste d'actions. Il est vrai néanmoins que parmi ces Savans on remarque un Poéte qui paroît quiter son ouvrage, & qui regarde en haut une Couronne de Laurier qui semble venir se poser sur sa tête. La joye qui est répanduë dans ses yeux & sur tout son visage, est exprimée d'une maniere qui fait voir que ce n'est pas les pieces d'or & d'argent qu'il considere le plus; mais bien cette Couronne qu'il regarde comme la plus glorieuse récompense de ses veilles & de ses travaux.

Enfin tout ce qu'il y a de peint dans ce platfond est judicieusement ordonné, & l'on connoît que l'intention du Peintre a été de marquer par cette Peinture la grandeur & la liberalité du Roi dans la récompense de la vertu.

Boulogne se fit aider dans les ornemens de cet ouvrage par Geneviéve & Magdelaine Boulogne ses filles, qui travaillent encore aujourd'hui de Peinture avec beaucoup d'estime, de même que deux fils qu'il a laissez. Il exerçoit la Charge de Professeur dans l'Académie lors

qu'il

qu'il mourut au mois de Juin 1674.

Mais parlons maintenant de PHILIPPE & DE BAPTISTE DE CHAMPAGNE, Oncle & Neveu, dont nous avons quantité d'ouvrages.

Philippe, homme sage & vertueux, avoit un air venerable qui le faisoit considerer parmi les autres Peintres. Il nâquit à Bruxelles le 26. Mai 1602. de parens d'une fortune médiocre, mais gens de bien. Philippe fit paroître dés son bas âge une forte inclination à la Peinture, s'appliquant plûtôt à dessiner quelque figure qu'à former des lettres lors qu'il étoit dans les Ecoles où son pere l'envoyoit pour apprendre à écrire. Bernard Van-Orlay, ce Peintre dont je vous ai parlé, & qui a fait les cartons pour les Tapisseries des douze mois qui sont chez le Roi, avoit une fille parente de Philippe. Comme il alloit souvent la voir, elle l'entretenoit des ouvrages que son pere faisoit; ce qui augmentoit encore davantage l'inclination que ce jeune enfant avoit déja pour la Peinture, en sorte qu'à l'age de huit à neuf ans, il ne faisoit presque autre chose que copier tout ce qu'il pouvoit rencontrer d'Estampes & de Tableaux. Lors qu'il eût douze ans, son pere qui avoit toûjours eû de la repugnance à le voir engagé dans une profession où peu de personnes réüssissent, ne pouvant plus resister à la forte passion qu'il faisoit paroître, le mit avec un Peintre de Bruxelles, nommé Jean Bouillon. Il y demeura quatre ans, aprés lesquels il entra chez un certain Michel de Bourdeaux qui étoit en réputation de bien travailler en petit. Là il se mit à peindre des figures d'aprés nature, & en

même temps à deſſiner, & à faire du Païſage. Fouquiere un des plus habiles Païſagiſtes de ce temps-là, & qui fréquentoit ſouvent au logis de Bourdeaux, voyant l'inclination de ce jeune homme, l'exhorta à l'aller voir, & lui offrit de lui prêter des deſſeins. Il ne manqua pas de profiter de cette occaſion, car Fouquiere étoit de tous les Peintres celui qui deſſinoit le mieux les Païſages; de ſorte même qu'il y a quantité de ſes deſſeins qui ſont plus eſtimez que ſes Tableaux.

Lors que Philippe fut un peu plus avancé dans la pratique de ſon Art, ſon pere l'envoya à Mons en Hainaut, où il demeura environ un an chez un Peintre d'une capacité médiocre. Etant de retour à Bruxelles il travailla un an entier ſous Fouquiere, & ſe forma ſi bien dans la maniere de ſon Maître, que ce Maître faiſoit aſſez ſouvent paſſer pour être de lui les Tableaux de ſon Eleve, aprés les avoir legerement retouchez.

A la fin de l'année ſon pere voulut le mettre à Anvers auprés de Rubens, & pour cela payer une bonne penſion comme faiſoient tous les jeunes gens qui travailloient ſous lui: mais Philippe, pour épargner la bourſe de ſon pere, & ſatisfaire au deſir qu'il avoit d'aller en Italie, le pria de trouver bon qu'il fît ce voyage. Il partit de Bruxelles en 1621. âgé pour lors de dix-neuf ans, & vint à Paris en intention de s'y arrêter quelque temps.

D'abord il demeura chez un Maître Peintre qui l'employoit à faire des Portraits aprés nature, n'en pouvant faire lui-même. Laſſé de ce travail, il alla chez l'Allemant Peintre Lorrain, qui en

ce temps étoit en réputation, mais qui travailloit plus de pratique que par une grande connoissance qu'il eût de son Art. Aussi le quitta-t-il, parce que l'Allemant se fâchoit contre lui de ce qu'il s'arrêtoit trop exactement à observer les regles de la Perspective, & qu'il se servoit du naturel lors qu'il exécutoit en peinture les legeres esquisses qu'il lui donnoit pour faire des Tableaux.

Champagne n'étant pas satisfait d'une telle conduite, travailla en son particulier à faire des Portraits, & fit celui du Général Mansfeld. Il se logea dans le College de Laon, où le Poussin étoit aussi demeurant aprés qu'il fut revenu d'Italie pour la premiere fois. Ce fut là qu'ils commencerent à se connoître ; & le Poussin ayant témoigné à Champagne qu'il souhaitoit avoir quelque Tableau de sa main, il lui fit un païsage.

Duchesne qui conduisoit alors les ouvrages de Peinture qu'on faisoit à Luxembourg pour la Reine Marie de Medicis, employa le Poussin à quelques petits ouvrages dans certains lambris des appartemens. Champagne eût aussi occasion de travailler dans le même Palais. Et comme Duchesne n'étoit pas un Peintre fort abondant en pensées, ni habile à les exécuter, & qu'il avoit besoin du secours de quelques personnes savantes & pratiques, il se servit de Champagne pour faire plusieurs Tableaux dans les chambres de la Reine. Le Sieur Maugis Abbé de Saint Ambroise, & Intendant de ses bâtimens, fut bien-aise lors qu'il vit la maniere de peindre de Champagne. Elle lui parut agréable, & les ornemens qu'il faisoit plus convenables dans les endroits

où il les plaçoit, que tous ceux qu'on avoit fait auparavant. Mais cette approbation ne plut pas à Duchesne, & Champagne qui eût peur qu'il ne conçût quelque jalousie contre lui, aima mieux se retirer. Cela fut cause qu'il se rendit aux instantes prieres que son frere aîné lui faisoit de retourner à Bruxelles, avec intention néanmoins de n'y demeurer pas long-temps, mais d'aller bien-tôt en Italie, & de passer par l'Allemagne. Etant sorti de Paris en 1627. à peine fut-il arrivé à Bruxelles que l'Abbé de St. Ambroise lui fit savoir la mort de Duchesne premier Peintre de la Reine-Mere, & le pressa si fort de retourner promptement en France pour entrer dans sa place, & avoir l'entiere conduite des Peintres de Sa Majesté, qu'il fut de retour à Paris le 10. Janvier 1628. Il commença aussi-tôt à travailler, & les soins & la diligence qu'il apporta à contenter cette Princesse firent qu'elle eût la bonté de lui témoigner combien elle étoit satisfaite de lui. Il avoit son logement à Luxembourg, avec douze cens livres de gages. La Reine le fit travailler aux Carmelites du Fauxbourg Saint Jaques, & ce fut encore par son ordre qu'il peignit pour le Cardinal de Richelieu au Bois-le-Vicomte, à Richelieu, & en d'autres endroits.

Sur la fin de l'année 1628. il épousa la fille aînée de Duchesne, & dans ce même temps continuant les ouvrages des Carmelites, il fit travailler à la voute de l'Eglise, & y peignit lui-même quelques Tableaux, entre-autres le Crucifix accompagné de la Vierge & de Saint Jean. Ces figures qui sont en racourci font un trés-bel effet, & sont regardées comme des meilleures choses qui soient de lui dans ce lieu-là. Il fit faire

les camayeux & les autres ornemens par des Peintres peu intelligens, n'en trouvant pas de plus habiles pour le soulager dans la quantité d'ouvrages dont il étoit chargé alors. Pour les grands Tableaux qui sont à main droite en entrant dans l'Eglise, il les acheva en different temps. Il commença celui de la Nativité de Nôtre Seigneur en 1628. & le finit l'année suivante. Quelque temps aprés il travailla à l'Adoration des Mages, & ensuite aux autres. Ceux de la Nativité de Nôtre Seigneur, de l'Adoration des Mages, & de la Purification de la Vierge, sont peints de sa main; mais pour les autres, il les fit exécuter par les Peintres qui étoient sous lui.

En 1631. & 32. il fit plusieurs Tableaux pour les Carmelites de la ruë Chapon, & pour les Religieuses du Calvaire proche de Luxembourg. En 1634. le Roi lui fit faire le Tableau de la cérémonie des Chevaliers de l'Ordre du Saint Esprit tenuë en 1633. où Mr. de Longueville est représenté comme le Roi lui donne l'Ordre. Ce Tableau est aux Grands Augustins, dans la Chapelle à côté du Chœur. Il en fit encore deux autres semblables, l'un pour Mr. de Bullion, & l'autre pour Mr. Boutillier, tous deux Officiers de l'Ordre & Surintendans des Finances, qui sont aussi représentez dans le même Tableau.

Ce fut dans la même année qu'il peignit un Tableau qui est à Nôtre-Dame devant l'Autel de la Vierge, que le Roi fit faire aprés la déclaration de la guerre. La Vierge est représentée au pied de la Croix, auprés de son Fils mort & étendu devant elle. Le Roi est à genoux, & vêtu de ses habits royaux, tenant

sa Couronne qu'il offre à la Vierge, pour marquer qu'il se met & tout son Royaume sous sa protection.

En 1636. le Sieur Desroches Chantre de l'Eglise de Paris lui fit faire deux grands Tableaux pour servir de desseins à des tapisseries que l'on voit dans le Chœur de Nôtre Dame. Il prit pour sujets la Nativité de la Vierge & sa Présentation au Temple.

Ensuite il commença à peindre la petite Galerie du Palais Cardinal: mais comme il étoit accablé d'ouvrages, & qu'on le pressoit extraordinairement, il n'eût pas le temps de bien étudier ce qu'il avoit à faire, & fut contraint d'employer avec lui des Peintres dont il y en avoit peu qui fussent habiles. Outre cela il étoit obligé de faire plusieurs voyages à Richelieu, où le Cardinal eût bien voulu qu'il eût demeuré actuellement avec sa famille, jugeant qu'il étoit difficile qu'il pût orner cette grande Maison, sans y être continuellement pour faire exécuter ses desseins. Mais Champagne ne put jamais s'y résoudre, quoi que le Cardinal l'en sollicitât avec beaucoup d'empressement, & lui fît offrir tous les avantages qu'il pouvoit esperer de la bienveillance d'un Ministre alors si puissant. Il employa même Mr. de Chavigni pour le persuader à lui donner cette satisfaction. Cependant comme Champagne n'envisageoit point une grande fortune, & n'avoit aucun desir d'amasser beaucoup de biens, il demeura ferme à ne se pas exiler de Paris, ainsi qu'il le disoit lui-même, pour aller dans un païs comme celui de Richelieu, dont le sejour ne lui plaisoit point; joint que dans ce *temslà

* En 1638.

là il perdit sa femme aprés dix ans de mariage. Elle lui laissa un garçon & deux filles. La parfaite union dans laquelle ils avoient vêcu, & l'amour qu'il avoit pour ses enfans, le fit resoudre à ne penser jamais à un second mariage, mais seulement à bien élever les enfans que Dieu lui avoit donnez. Nonobstant ces raisons, dont il se prévaloit pour ne pas aller à Richelieu, le Cardinal ne put s'empêcher de lui témoigner le ressentiment qu'il avoit de son refus, & de la résistance qu'il apportoit à le contenter, lui disant un jour avec indignation, qu'il voyoit bien qu'il ne vouloit pas être à lui, parce qu'il étoit à la Reine-Mere. Il est vrai que les obligations que Champagne avoit à cette Princesse, & la douceur qu'il avoit goûtée en la servant lui faisoient conserver pour elle beaucoup de reconnoissance & d'affection, & qu'il ne pouvoit se résoudre à se donner entiérement à celui que tous les serviteurs de la Reine regardoient alors comme une des principales causes de sa disgrace.

Mais quoi que le Cardinal fût fâché de ce que Champagne n'avoit pas pour lui toute la déference qu'il demandoit, sa fermeté néanmoins à ne lui point accorder ce qu'il souhaitoit n'empêcha pas que dans la suite il n'en fît toûjours autant d'état qu'auparavant. Il affectoit même de lui témoigner publiquement qu'il avoit de l'estime & de l'affection pour lui. Il lui disoit quelquefois qu'il lui vouloit plus de bien qu'il ne croyoit, & même lui fit dire par des Bournais son premier Valet de Chambre, qu'il n'avoit qu'à lui demander librement ce qu'il voudroit pour l'avancement de sa fortune & des siens. Mais Champagne

pagne répondit à cela, que si Mr. le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'étoit, ce seroit la seule chose qu'il auroit à demander à son Eminence : mais comme cela n'étoit pas possible, il ne desiroit de lui que l'honneur de ses bonnes graces.

On ne manqua pas de rapporter cette réponse au Cardinal, qui eût encore plus d'estime pour Champagne, ne voyant gueres de personnes autour de lui qui eussent un pareil desinteressement. Aprés que le Cardinal lui eût ordonné de peindre la grande Galerie de son Palais à Paris, & pendant qu'il étoit occupé à faire les premiers Tableaux des Hommes Illustres, Voüet, qui étoit alors en réputation, trouva moyen, par le credit de quelques personnes de qualité, d'en faire la moitié, sans que le Cardinel en sût rien, & sans aussi que Champagne se mît en peine pour l'en empêcher. C'est pourquoi les Portraits que vous avez pû voir dans cette Galerie ne sont pas tous de la main de Champagne. Mais comme Voüet cherchoit à travailler pour le Cardinal, il n'en demeura pas là. Il fit si bien auprés de Mr. Deffiat alors Surintendant des Finances, qui portoit ses interêts, qu'il fut employé à peindre la Chapelle de la Galerie, & fit aussi dans le même temps le Portrait du Cardinal, qui n'en fut pas satisfait. Et comme quelque temps aprés il voulut que Champagne le peignît de son haut, & grand comme nature, il lui demanda quel sentiment il avoit des ouvrages de Voüet. Champagne lui en ayant parlé comme d'un habile homme, & dit beaucoup de bien, le Cardinal lui repartit, qu'il ne devoit pas faire plus d'état de Voüet, que Voüet en fai-

faisoit des autres Peintres, qu'il méprisoit tous également.

En 1640. Champagne fit encore un Portrait du Cardinal, qui fut trouvé parfaitement beau. C'est le dernier qu'il fit de son Eminence, qui lui commanda de le garder pour servir d'Original, étant persuadé qu'il étoit difficile d'en faire un qui fût mieux & plus ressemblant. Il lui ordonna de retoucher d'aprés ce dernier tous les autres qu'il avoit faits auparavant.

En 1641. il fit les Portraits du Roi, de la Reine, & de Monseigneur le Dauphin. Ce fut environ ce temps-là qu'il eût ordre du Cardinal de peindre le Dome de la Sorbonne. Il étoit occupé à cet ouvrage lors que le Cardinal mourut en 1642. ce qui fut cause qu'il ne fut achevé qu'en 1644. & que Champagne se vit aussi déchargé de quantité de grands ouvrages dont il se trouvoit accablé. Mais d'un autre côté il fut sensiblement affligé par la perte qu'il fit de son fils unique qui mourut d'une chute dont il se blessa à la tête. Pour adoucir sa douleur, il pria son frere aîné de lui envoyer un de ses fils. Il n'eût pas de peine d'obtenir ce qu'il demandoit. Le plus jeune âgé seulement de dix ans, nommé Jean Baptiste, arriva à Paris le jour * que Monseigneur le Dauphin fut proclamé Roi aprés la mort du Roi Loüis XIII. son pere.

Champagne avoit toûjours demeuré dans Luxembourg, où Mr. le Duc d'Orleans lui avoit conservé son logement: mais lors que Madame fut arrivée à Paris, il en sortit, & fut demeurer dans l'Isle Nôtre-Dame où il avoit une maison.

Les

* En 1643.

Les premiers Tableaux qu'il y fit furent ceux de la Chapelle de Mr. Tubeuf aux Peres de l'Oratoire de la ruë Saint Honoré. Il fit ensuite plusieurs Portraits du Roi & de la Reine Regente, qui lui ordonna de peindre dans son appartement du Val de Grace plusieurs sujets de la Vie de Saint Benoît, ausquels sa Majesté prenoit plaisir à le voir travailler toutes les fois qu'elle alloit dans ce Monastere.

Ce fut dans ce temps-là que l'Académie des Peintres & des Sculpteurs commença à se former. Quand on proposa à Champagne d'y entrer, il le fit d'autant plus volontiers qu'il jugea que cet établissement devoit être d'une grande utilité; & lors que le Roi eût la bonté d'honorer cette Compagnie de sa protection & de ses liberalitez, & qu'elle fut affermie dans l'état où elle est, Champagne fut élû un des Recteurs. C'est dans cette Charge qu'il a fait paroître une conduite, & un desinteressement qui n'a guéres eû d'exemples, faisant part des émolumens de sa Charge à ceux qui en avoient besoin, & ne voulant les recevoir que pour en faire du bien à d'autres. Il a laissé à cette Compagnie un Tableau de sa main représentant Saint Philippe son Patron.

En 1647. il alla demeurer au Fauxbourg Saint Marcel sur le haut de la Montagne, pour être en plus bel air, & plus en repos, voulant s'exempter de faire des Portraits qui le détournoient des autres ouvrages pour lesquels il avoit beaucoup plus d'inclination.

En 1648. il fit une Magdelaine, un Moïse tenant les Tables de la Loi, le Tableau du grand Autel de Saint Honoré, celui de la Cene qui est

à.

à Port Royal de Paris; & de temps en temps il se divertissoit à faire des Païsages.

Les guerres de Paris qui survinrent l'obligerent à retourner dans la Ville, & se logea dans une maison qu'il avoit derriere le petit Saint Antoine, où il a toûjours demeuré depuis.

En 1654. il fit un voyage à Bruxelles pour voir son frere. L'Archiduc Leopold qui aimoit beaucoup la Peinture, ayant sû son arrivée, le pria de lui faire un Tableau où Adam & Eve fussent représentez grands comme nature, qui regretent la mort d'Abel; ce que Champagne exécuta l'année d'aprés. L'Archiduc, pour témoigner combien il en étoit satisfait, gratifia un de ses neveux d'une Charge de Contrôlleur des Domaines de Flandres.

Ce fut aprés avoir fini ce Tableau qu'il commença l'un des trois qui est à Saint Gervais pour servir de patron à des Tapissiers.

Son neveu qui avoit toûjours travaillé sous sa conduite lui ayant demandé permission d'aller à Rome, il eût assez de peine à y consentir, & ne le lui accorda * enfin qu'à condition qu'il ne seroit que dix-huit mois en tout son voyage, l'affection qu'il avoit pour lui ne pouvant souffrir une plus longue absence. Aprés son retour, & lors que le Roi alla sur la frontiere d'Espagne pour la conclusion de son mariage, l'on fit peindre & orner plusieurs Appartemens dans le Château de Vincennes. Champagne entreprit de faire avec son neveu l'Appartement du Roi. Cet ouvrage s'exécuta avec une diligence, & l'on peut dire une précipitation inconcevable, car le Roi y logea avant même que la chambre fût ache-

* En 1657.

chevée; ce qui fut cause qu'on ne put finir plusieurs choses aussi parfaitement que si l'on eût eû tout le temps necessaire.

Champagne fit de sa main tout le Tableau du platfond de la grande Chambre du Roi. C'est dans ce Tableau que Sa Majesté est représentée sous la figure de Jupiter qui commande à la France d'embrasser la Paix.

En 1666. il eût ordre de peindre conjointement avec son Neveu, l'appartement de Monseigneur le Dauphin dans le Palais des Tuileries: mais il ne fit que le Tableau de l'éducation d'Achille, & son Neveu acheva le reste, ne cherchant des lors qu'à se retirer des grands emplois pour vivre plus tranquilement. Ce n'est pas qu'il ne s'occupât toûjours à peindre quelque chose, n'ayant pu goûter pendant toute sa vie que ce seul & unique divertissement.

Il recevoit une consolation toute particuliere de sa fille aînée Religieuse à Port Royal. Car aprés la mort de sa femme il mit ses deux filles en pension dans cette Maison par le conseil de Mr. de Perefixe alors Evêque de Rhodez, qui étoit son ami dés le vivant du Cardinal de Richelieu. La plus jeune mourut Pensionaire; & l'aînée ayant demandé à être Religieuse, Champagne qui n'avoit plus qu'elle d'enfant, eût beaucoup de peine à y consentir.

Enfin nôtre illustre Peintre étant âgé de soixante douze ans, jugea bien par les incommoditez qui lui survenoient tous les jours, que la fin de sa vie approchoit. Ce fut le 8. jour d'Août 1674. qu'il se trouva attaqué de la maladie dont il mourut le 12. du même mois.

C'étoit un homme d'un naturel doux, d'un main-

maintien serieux & grave, & d'une conscience droite. Il étoit assez bel homme, la taille haute, & le corps un peu gros. Il étoit sobre & reglé dans sa maniere de vivre. Quelque temps avant sa mort il fit son portrait d'une grandeur considerable. Il est accompagné d'un Païsage, où dans le lointain est une vûë de la Ville de Bruxelles. C'est un des beaux portraits qu'il ait faits.

Si je me suis un peu étendu sur la vie de cet excellent Homme, ce n'est pas pour vous faire remarquer dans ses ouvrages des parties comparables à celles des plus grands Maîtres d'Italie, car il n'avoit jamais vû comme eux ces beautez si propres à faire naître d'excellentes idées. Aussi a-t-il toûjours conservé beaucoup du goût de son païs, qu'il a cependant rectifié par l'étude & la peine qu'il s'est donnée à imiter ce que l'on estimoit de plus parfait. Et comme il n'aimoit pas à représenter des sujets profanes, il a évité autant qu'il a pû les nuditez.

Ayant commencé à paroître dans un temps où en France l'on n'étoit pas si éclairé qu'aujourd'hui, & où il y avoit peu d'habiles Peintres, il y a tenu un des premiers rangs dans la Peinture.

Bien que HENRI GISSEY ne fût pas Peintre, il étoit toutefois du corps de l'Académie, parce qu'il dessinoit assez bien, & avoit la Charge de Dessinateur ordinaire des Balets du Roi. On peut mettre au nombre des bons Peintres pour les Portraits, LE FEVRE natif de Fontainebleau. Il a été Adjoint à Professeur dans l'Académie.

MATTHIEU, Anglois de nation, faisoit aussi des Portraits, & a travaillé dans les Gobe-

belins aux ouvrages du Roi. Il mourut en 1674.

Dans la même année mourut aussi George Charmeton de Lyon. Il étoit Eleve de Stella, & peignoit assez bien l'Histoire: mais son principal talent étoit pour les ornemens dans les platfonds, particulierement quand il falloit peindre de l'Architecture, & faire de la Perspective.

Baltazar Marci de Cambrai ne le survécut de guéres. Il étoit Sculpteur, & a fait quantité d'ouvrages. C'est de lui & de Gaspar Marci son frere aîné aussi Sculpteur, les deux Chevaux & les deux Tritons que l'on voit à Versailles dans l'une des Niches de la Grotte d'Apollon. Ces quatre figures sont disposées en sorte qu'il paroît un agréable contraste dans toutes leurs parties à cause de leurs differentes actions.

Comme on a prétendu par cette Grotte figurer le Palais de Thetis, où le Soleil se retire aprés avoir fini sa course, on diroit à voir ces Chevaux, que commençant à se délasser du travail de la journée, & à se ressentir de la fraîcheur du lieu & du bon traitement qu'on leur fait, ils ne demandent plus qu'à s'égayer. Car celui qui est le plus avant dans la niche baisse la tête, & serrant les oreilles mord la croupe de son compagnon d'une maniere enjoüée; ce qui fait que l'autre Cheval plie les jambes de derriere, & se cabrant à demi, tourne la tête, dresse les oreilles, & semble hennir. Le Triton qui le panse leve le bras gauche comme pour le retenir. L'on voit dans le dos & dans le bras de ce Triton de la force & de la vigueur; & comme le bras gauche avance & s'éléve, l'épaule droite baisse & se re-

retire en arriere, ce qui fait paroître plus étendus les mufcles du côté gauche.

Quant à l'autre Triton, il eft dans une attitude toute contraire à celle que je viens de repréfenter: Il porte une grande coquille où eft l'Ambrofie dont les Poétes difent que les Chevaux du Soleil font nourris.

Balzazar Marci étoit Adjoint à Profeffeur lors qu'il mourut.

BARTHOLET FLAMAEL de Liége a fait la Charge de Profeffeur. Il y a un Tableau de lui au platfond de la chambre du Roi dans l'appartement haut des Tuilleries. Il eft mort Chanoine de Liége. POPLIERE de Troye fut reçu dans l'Academie au nombre de ceux qui travaillent de Miniature.

FRANÇOIS CHAUVEAU mourut l'année d'aprés. Il étoit de Paris, & d'une honnête famille. Il fut inftruit dans les commencemens par Laurent de la Hire, chez lequel il travailla long-temps à deffiner continuellement d'aprés fes Tableaux: auffi s'étoit-il fait une maniere finie & agréable, imitant entierement celle de fon Maître. Comme il avoit une grande facilité à deffiner, il s'appliqua enfuite à graver à l'eau forte, trouvant dans cette forte de travail un moyen aifé pour fe contenter lui-même, & mettre au jour en peu de temps une grande quantité d'ouvrages: car il eft vrai qu'il n'y a eû gueres de Graveurs fi feconds que lui, & qui ayent compofé des fujets avec une ordonnance plus naturelle, & une convenance plus noble & plus judicieufe. Il aimoit beaucoup la lecture, principalement celle des Poétes, & même faifoit des vers affez facilement. Il avoit l'imagination

l'un en qualité de Valet de Chambre, & l'autre en qualité de Valet de Garderobe. Henri Bobrun exerça aussi la même charge de Valet de Garderobe pendant plusieurs années. Ses habitudes à la Cour, & la réputation qu'il avoit pour bien faire des Portraits lui donnerent beaucoup d'emploi. Vous savez l'amitié & l'étroite liaison qui étoit entre lui & Charles Bobrun son cousin. On a toûjours admiré cette conformité de mœurs & de sentimens qui étoit telle entre eux, qu'ils sembloient n'avoir qu'un même esprit & une même volonté. Mais ce qui a paru de plus surprenant, c'est que dans leurs Peintures on voit l'effet d'une même imagination, & qu'ils ont eû de pareilles idées. Leur maniere étoit si égale & si semblable, que pour faire le Portrait d'une personne ils y travailloient alternativement l'un & l'autre, & se servant de la même palette & des mêmes pinceaux, on eût dit qu'un même esprit conduisoit deux differentes mains.

Ils ont eû cet avantage de satisfaire toutes les personnes de la Cour, particulierement les Dames, qu'ils savoient si bien peindre, & si bien disposer qu'en conservant la ressemblance ils leur donnoient cependant, lors qu'il en étoit besoin, plus de beauté, & des airs plus avantageux, les représentant avec des habits, des coiffures, & d'autres ajustemens qui donnoient beaucoup de grace & de majesté aux Portraits. Aussi pendant un assez long-temps il n'y avoit gueres de Dames qui ne voulussent être peintes par les Bobruns, car on ne les separoit jamais l'un de l'autre.

Outre l'avantage qu'elles tiroient de la délicatesse

tesse de leur pinceau, & de leur maniere ingenieuse à les représenter toûjours dans un état qui leur étoit agréable, elles trouvoient encore de la satisfaction dans l'entretien de ces deux habiles hommes; & le lieu où ils travailloient étoit souvent une assemblée des plus belles & des plus spirituelles personnes de la Cour, qui passoient souvent des demi-journées à les voir travailler, & à s'entretenir agréablement de toutes choses.

Ils eurent pendant quelque temps beaucoup de part aux divertissemens que l'on faisoit chez le Roi pour les bals & les balets, donnant des desseins pour les habits, & même étant consultez sur l'invention des sujets, & les manieres les plus ingenieuses de les composer. Ils y avoient d'autant plus d'habileté, qu'ils avoient l'imagination vive & l'esprit fecond en pensées, faisant même des vers & des comedies dont ils se divertissoient avec leurs amis, sans toutefois que cela interrompît leur travail ordinaire. Je ne dois pas m'arrêter à vous faire souvenir de tous les Portraits qui sont sortis de leurs mains, soit de ceux qu'ils ont faits pour le Roi & la Reine sa mere, soit de ceux qu'ils ont peints depuis pour les plus considerables personnes de la Cour, & pour plusieurs particuliers.

Lors que la Reine fit son entrée dans Paris en 1660. ils eurent le soin d'orner l'Arc de Triomphe que l'on dressa au bout du Pont Nôtre Dame. Ils l'enrichirent de plusieurs figures, & représenterent dans le Tableau d'enhaut Mars surmonté par l'Amour. Je pourrois vous parler de plusieurs autres ouvrages que

ces deux chers cousins ont achevée ensemble, jusques à ce qu'enfin la mort de Henri qui arriva au mois de Mai 1677. les separa, & rompit les liens si doux & si agréables qui les avoient joints ensemble pendant tant d'années.

Il est vrai, dît Pymandre avec un soupir qui marquoit de la douleur, que je ne croi pas qu'on puisse trouver un exemple de deux personnes si bien d'accord en toutes choses. La probité de ces deux parens, repris-je, & leur integrité dans leur conduite les a toûjours fait considerer avec une estime toute particuliere: & c'est ce qui fit jetter les yeux sur eux pour faire la Charge de Trésoriers de l'Academie lors que le Roi l'honora de sa protection & de ses bienfaits.

La même année que Henri Bobrun mourut, l'Academie perdit deux Peintres qui travailloient particulierement à faire des Portraits. L'un étoit Simon Renard, dit Saint André, & l'autre le Févre, qu'on nommoit de Venise.

Saint Andre' étoit de Paris. Il avoit travaillé en sa jeunesse avec les Bobruns sous Loüis Bobrun leur oncle; & comme il vous étoit aussi fort connu, je ne pense pas devoir m'arrêter long-temps à vous parler de lui. Le Tableau qu'il fit pour l'Academie lors qu'il y fut reçû, où il représenta la Reine Mere, & la Reine peu de temps aprés son arrivée en France, est un des plus beaux que l'on voye de lui. Il a fait le Portrait du Roi assis & vêtu de ses habits Royaux qui est au Louvre dans la Salle où s'assemble l'Academie Françoise. Il fit aussi plusieurs ouvrages pour les Tapisseries qu'on a fabriquées aux Gobelins

belins. Je pourrois vous parler plus au long de sa vie & de ses mœurs si vous ne l'aviez beaucoup connu.

LE FEVRE, surnommé de Venise, parce qu'il avoit demeuré long-temps dans cette Ville, étoit en réputation pour bien faire des Portraits en petit. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Paris vers l'an 1655. il en fit quelques-uns, & y réussit assez heureusement. Il se présenta ensuite à l'Academie de Peinture, & y fut reçû d'une maniere dont il ne fut pas satisfait, parce qu'on le mettoit au rang de ceux qui étoient pour les Portraits, & qu'il souhaitoit d'être admis comme Peintre d'histoire, prétendant travailler assez bien de l'une & de l'autre maniere pour mériter la même grace que quelques autres qui avoient été reçûs un peu avant lui. De sorte que mal content de la Compagnie, il s'abstint d'aller à l'Academie, s'en plaignit hautement, & enfin dans la suite du temps ne se voyant pas aussi employé qu'il croyoit le mériter, & qu'il en avoit besoin, il alla en Angleterre pour voir si la fortune lui seroit plus favorable qu'elle n'avoit été jusques alors. Quoi qu'il fût déja âgé quand il partit, il avoit néanmoins une complexion si vigoureuse, qu'il ne sentoit aucunes incommoditez. Il y fit quelques Tableaux : mais n'ayant pas trouvé en ce païs-là tous les avantages qu'il esperoit, il se disposoit à revenir en France, lors qu'il tomba malade, & y * mourut.

N'est-ce pas de lui, dit Pymandre, certaines Têtes que vous m'avez fait voir autrefois où il représentoit la physionomie de toutes sortes de per-

* En 1677.

personnes par de simples traits de plume ou de crayon?

Il prénoit plaisir, repartis-je, comme faisoit autrefois Annibal Carache, à faire des Portraits chargez, & à remarquer le caractere des divers temperamens de ceux qu'il représentoit.

Je croi, interrompit Pymandre, qu'en effet un Peintre ne doit pas ignorer la Physionomie pour bien connoître & bien peindre les differentes inclinations des hommes.

Cela est vrai, répondis-je, si celui qui peint veut donner une parfaite expression à ses visages, bien marquer leur temperament, & représenter même jusques aux pensées qui peuvent les occuper. Mais ce n'est pas de cette maniere savante que le Fevre traitoit ses ouvrages; cette force d'expressions où l'on voit un veritable caractere des passions & du naturel des hommes ne se rencontroit pas dans tous les sujets qu'il représentoit. Il prenoit plaisir à dessiner, comme je vous ai dit, des visages chargez & ridicules, qui ne laissent pas de plaire, parce que rien ne divertit davantage, & n'est plus capable de faire rire que ces sortes d'images qui se tournent vers quelque difformité, & qui la rendent encore plus ridicule, en la comparant à une difformité plus visible.

Cela n'empêchera pas, dît Pymandre, que comme vous avez parlé autrefois des passions de l'ame, & que vous avez fait connoître les mouvemens de l'esprit qui causent ceux du corps, vous ne puissiez bien dire quelque chose des signes que la nature imprime sur le visage des hommes, & par lesquels on peut juger non seu-

seulement des passions qui les dominent, mais encore des vertus ou des vices ausquels ils sont portez.

Il est vrai, répondis-je, qu'encore que les passions n'agissent pas toûjours ; & qu'un homme ne soit pas continuellement amoureux ni colere, il y a neanmoins des personnes sur lesquelles il semble qu'on découvre par avance les choses qu'elles ont envie de faire, & dans lesquelles les grandes vertus & les grands vices se font voir, comme si la divine Providence avoit voulu peindre ces qualitez sur le visage des hommes pour faire rechercher la compagnie des gens de bien, & fuir celle des méchans.

Je sai bien qu'il y a une science trop curieuse qui prétend compter les jours, & connoître la bonne & la mauvaise fortune de l'homme par des marques & par des lignes qui se trouvent en quelques parties du corps. Comme je tiens cette science fort incertaine pour ne pas dire pleine d'ignorance & de vanité, & qu'il y a lieu de se moquer de ces gens qui ne sachant pas ce qui se fait dans le temps présent, & qui même ignorent le passé, veulent toutefois connoître les choses à venir, je ne conseillerois jamais à un Peintre d'en faire une étude : Mais parce qu'il y a quatre humeurs principales qui dominent dans l'homme, & qui sont la cause de ses differentes inclinations, le Peintre doit tâcher de connoître & de remarquer celle qui a le plus de force sur chaque corps, afin que sachant quel est son temperament, il puisse juger des choses ausquelles il sera naturellement porté.

La premiere marque, à mon avis, & la plus

générale que la nature nous en donne, est dans la couleur qu'elle répand sur tout le corps. Elle fait voir la difference qu'il y a d'un homme sanguin à un homme mélancholique ; & comme le mélange des humeurs est la cause de la diversité des inclinations, on tâche de les connoître chacune par quelques apparences exterieures & quelques signes qu'on en voit sur le corps : de sorte que si dans une personne la couleur dominante est violette, plombée, & livide, comme elle marque une bile noire, elle signifie l'inclination d'un homme à être colere, envieux, & sujet à d'autres actions mauvaises qui procedent pour l'ordinaire d'un tel temperament. C'est pourquoi le Poussin dans son Tableau du jugement de Salomon a peint de la sorte cette méchante femme qui demandoit avec tant de hardiesse & d'impudence un enfant qui n'étoit pas à elle. Et parce que la veritable mere étoit dans la bonne foi, il l'a peinte comme une femme simple & sans malice, & dont la couleur de la chair un peu vermeille témoigne la bonté de son naturel : car d'ordinaire les personnes sanguines ne sont pas capables de faire une méchante action : elles peuvent être promptes & coleres, mais leur feu s'évapore bientôt, & ne gardent aucune haine dans l'ame.

C'est pourquoi, interrompit Pymandre, lors que les amis de Cesar l'avertirent de se défier de Dolabelle & d'Antoine, il leur dit qu'il ne craignoit point ceux qui avoient le teint frais & vermeil ; mais bien ces pâles & ces maigres tels que Brutus & Cassius.

Toutefois, repris-je, ceux qui sont d'une couleur trop rouge sont quelquefois à craindre, parce

ce qu'ils sont d'une complexion chaude & emportée. Ceux qui sont d'un teint fort blanc, & qui ont la chair délicate, sont foibles, effeminez, & d'un temperament froid. Voilà quant à la couleur ce que le Peintre peut, ce me semble, observer en général sur le naturel, afin de se conduire, & faire la carnation de ses figures selon que le sujet le demande. Car il doit avoir égard aux personnes qu'il représente, & faire pour cela diverses observations, puis que la couleur du corps & du visage ne dépend pas seulement du temperament & des humeurs, mais encore de la naissance, de l'éducation, du païs, & des emplois. Un Marinier, un Païsan, & semblables gens qui sont continuellement exposez au Soleil & aux injures de l'air, ont la chair basanée; de sorte que si par cette raison on ne pouvoit rien marquer dans les corps de ces sortes de personnes par le teint & par la couleur, il faudroit que le Peintre cherchât d'autres signes convenables aux vices & aux vertus de ceux qu'il voudroit représenter. C'est pourquoi dans cette mauvaise femme dont nous avons déja tant parlé, non seulement le Poussin a fait connoître sa malice par la couleur de sa chair, mais encore par une maigreur & une sécheresse causée par la bile noire qui domine dans les méchans, laquelle étant chaude & brûlante, desseche, & rend les corps plus maigres; au contraire de ceux qui sont un peu sanguins, de qui la chair est plus fraîche & plus ferme. Et bien que je sache qu'il est très-difficile d'avoir une connoissance certaine de l'humeur des hommes en regardant leurs visages, à cause qu'il s'en trouve de tant de differentes sortes qu'il n'y en a pas

deux qui se ressemblent, & que les traits mêmes changent bien souvent selon les differentes passions qui les agitent: néanmoins soit que les divers temperamens, & le mélange des humeurs aide en quelque chose à la conformation de certaines parties, on a remarqué de tout temps que les vices, les vertus, & les diverses inclinations des personnes paroissent en quelque maniere dans la forme, & la figure de quelques-unes des parties du corps; & ce qui est de merveilleux, c'est que sur cela tout le monde est presque d'un même sentiment, & que ceux qui en certaines rencontres ont donné leur jugement ou réussi dans leurs pronostics, c'est à dire à l'égard de l'inclination qu'on peut avoir à quelque vice; car l'esprit & la raison doivent soûtenir la nature, & empêcher qu'elle ne tombe dans les fautes où une mauvaise constitution la porte, comme Socrate confessoit lui-même l'avoir éprouvé.

Or quoi qu'on ne puisse pas dire que les inclinations & les habitudes, tant bonnes que mauvaises qui sont des dispositions permanentes, se fassent voir aussi visiblement sur le visage que les signes qui marquent les passions, qui quoi que passageres se font voir plus distinctement & avec plus de force: néanmoins comme les Physionomistes se sont plus attachez à observer la tête, & toutes ses parties que les autres signes naturels qui s'impriment sur les corps, il est bon que le Peintre sache que le jugement qu'ils en ont fait à l'égard de la tête en général, est que les personnes qui ont le visage long, & dont les os des deux côtez des joûës sortent & paroissent beaucoup, sont pour l'ordinaire d'une humeur rail-

railleuse, pleins d'orgueil, & enclins à tromper. Que ceux qui ont le visage trop plein sont paresseux, lents, d'un esprit lourd, craintifs, impurs, inconstans, & présomptueux. Mais le visage moyennement maigre est une marque de prudence, d'attachement à l'étude, & d'un esprit ingenieux & sage; & c'est ainsi que Ciceron est représenté dans le creux d'une agathe qui est au cabinet du Roi.

Je croi, dît Pymandre, que c'est principalement dans les Portraits qu'un Peintre cherche à faire paroître la Physionomie, s'il est vrai ce qu'on a écrit d'Apelle, qu'il étoit si habile à bien observer, & à bien peindre toutes les parties d'un visage, qu'il y avoit des personnes qui prétendoient prédire la bonne ou la mauvaise fortune voyant seulement les Portraits de ceux qu'il avoit peints. Mais pour moi, je doute aussi-bien que vous qu'il y ait des gens non seulement assez pénétrans pour connoître ainsi les choses qui doivent arriver, & même qu'un Portrait soit susceptible d'une ressemblance si parfaite qu'on puisse juger ainsi de la fortune des hommes.

Afin, répondis-je, que vous ne croyez pas que pour faire davantage admirer la force de la Peinture, & la science de ceux qui font des pronostics, je veuille produire une vieille histoire: je ne vous proposerai qu'un exemple du dernier siecle, & un Tableau encore tout frais, pour vous faire connoître, non pas qu'on puisse sûrement juger des choses à venir, mais que la Peinture peut fort bien par ses couleurs faire connoître le temperament des personnes, en imitant ce que la nature elle-même a marqué. Ce

Tableau eſt de la main du Titien, & repréſente le Duc de Bourbon qui abandonna la France, & le ſervice du Roi François I. pour ſuivre l'Empereur Charles-Quint.

Je me ſouviens, dît Pymandre, d'avoir vû ce Portrait dans le Palais Farneſe.

Hé bien, repartis-je, n'y avez-vous pas trouvé les marques d'un temperament conforme à ce que l'hiſtoire nous apprend de ce Prince?

Il n'étoit pas mal-aiſé, repliqua Pymandre, de bien figurer ſon humeur; car j'ai oüi dire qu'elle étoit ſi viſible, & ſi répanduë, s'il faut ainſi dire, ſur ſon viſage qu'on n'en pouvoit peindre aucune partie qui ne parût debile & de mélancholie.

Ce n'eſt pas le ſeul Portrait, repris-je, où le Titien ait fait voir les inclinations de ceux qu'il repréſentoit: il n'en a gueres fait qui ne fuſſent parfaitement reſſemblans.

Il me ſemble, dît Pymandre, que pour juger du naturel des perſonnes, il y a des gens qui cherchent dans les viſages certains traits & des lignes qui ont quelque conformité avec les animaux.

C'étoit, répondis-je, la doctrine de quelques anciens, qui conſiderant les marques & les ſignes des animaux, concluoient enſuite que celui qui leur étoit ſemblable en cela, avoit auſſi les mêmes inclinations. Et de là, eſt venuë l'opinion de pluſieurs, qui tiennent que tous les hommes participent de la nature de quelque animal, & que ſelon la reſſemblance qu'ils en ont ils en poſſedent auſſi quelques qualitez. C'eſt pour cela qu'il y a des Peintres qui ſe ſont ſi bien étudiez à conſiderer le rapport qui ſe trouve en-

entre les traits des hommes & ceux des animaux, que pour peindre une personne ils se servoient des principales parties de la bête ou de l'oiseau avec lequel il avoit quelque conformité, & mêlant ensemble ces deux differentes natures, faisoient ou un oiseau qui ressembloit à un homme, ou donnoient à cet homme la ressemblance de l'oiseau avec lequel il avoit quelque rapport. Annibal Carache a été admirable à bien exprimer ces sortes de choses, & avoit une si grande facilité à trouver tout d'un coup cette ressemblance, qu'avec peu de traits de plume, ou de crayon, il rendoit une personne reconnoissable sous la figure de quelque animal.

C'étoit aussi dans la maniere de faire des Portraits chargez que le Févre de Venise s'étoit étudié à l'imiter.

De sorte, dît Pymandre, qu'il n'est donc pas toûjours besoin que celui qui veut peindre la nature & les inclinations d'un homme exprime en détail toutes les lignes & les marques que doivent savoir ceux qui veulent apprendre la Physionomie.

Que serviroit à un Peintre, repartis-je, d'apprendre tant de choses douteuses & inutiles que l'on a écrites là-dessus ? Il lui suffit de considerer d'abord la masse & la forme des corps, comme la tête, & ensuite toutes les autres parties selon qu'il juge qu'elles doivent être pour représenter une personne de l'humeur & de l'inclination qu'on veut la faire paroître.

C'est une opinion commune parmi les savans, que la tête pointuë par le haut n'est pas la marque d'un homme prudent.

Il eſt vrai, interrompit Pymandre, que j'ai toûjours oüi dire que c'étoit un ſigne de bêtiſe, de ſtupidité, & de peu de jugement : cependant Periclés n'a point paſſé pour un homme qui eût ces mauvaiſes qualitez, quoi qu'il eût la tête pointuë, & qu'à cauſe de cette difformité on le repréſentoit toûjours avec un caſque.

Vous voyez bien, repris-je, que ces regles ne ſont pas générales, & que des hommes conſiderables par leur vertu, par leur eſprit, & par leur courage, ont eû de grands défauts dans la conformation de leurs corps. Mais celui qui dans ſes ouvrages veut donner un caractere convenable aux perſonnes dont il repréſente les actions, doit prendre garde à ne pas faire des figures dont les viſages, ou les differens airs impriment dans l'eſprit de celui qui les regarde quelque choſe de fâcheux, & qui ne ſoit pas à l'avantage de ceux qu'on veut peindre. Si ſelon Platon la beauté n'eſt autre choſe que la ſplendeur de la beauté, il eſt certain que plus un corps eſt beau, & plus on doit croire que l'ame qui loge dedans a de bonté & de perfection. Et comme la beauté du corps conſiſte dans une juſte proportion des membres, dans la couleur de la chair & dans la grace, il faut qu'un Peintre regarde ſuivant les ſujets qu'il traite, à bien obſerver ces trois conditions dans les perſonnes qu'il veut repréſenter, & pour éviter de faire quelques parties du corps humain qui ne ſoient ni belles ni avantageuſes, établir pluſieurs maximes. Par exemple, s'il veut peindre un homme ſage & habile, il doit le former de telle ſorte que la tête ſoit moyennement groſſe & ronde, & même ſe ſouvenir que la tête petite

eſt

eſt la marque d'un homme de bon ſens, pourvû toutefois que le col ne ſoit pas trop long; car une petite tête ſur un col d'une longueur exceſſive, repréſente un homme de peu d'entendement, d'eſprit foible, & même atteint de folie.

Bien que je n'aye jamais étudié ces ſciences, dît Pymandre, il me ſemble que le vrai miroir de l'ame eſt le front, & que l'on y voit comme dans une glace ce qu'un homme a dans l'eſprit.

Un trés-ſavant homme * de ces derniers temps a fort bien dit, „ Qu'on ne ſauroit conſiderer les rapports merveilleux qui ſe rencontrent entre toutes les parties du corps de „ l'homme, ſans penſer que la ſageſſe infinie „ de Dieu qui réduit toutes choſes à l'unité pour „ lui être plus conformes, aprés avoir racourci „ tout le monde dans l'homme, a voulu racourcir tout l'homme dans le viſage. Et comme le front ſemble être la partie principale du viſage & celle qui ſe préſente d'abord, & qui parle pour les autres, s'il faut ainſi dire, c'eſt auſſi de cette partie que les Peintres peuvent tirer la force & la verité de leurs expreſſions. Ce que nous remarquâmes il y a quelque temps dans les Tuilleries en parlant des proportions & de la beauté de cette partie, ſe peut encore dire pour ce qui en regarde la bonté : car ce qui eſt laid & difforme dans le front auſſi-bien que dans toutes les autres parties du viſage, n'eſt point une marque d'une inclination avantageuſe. Si le front eſt trop grand, rond, & découvert, il repréſente un menteur. S'il eſt ridé & abbatu ſur les

* Mr. de la Chambre.

les sourcils, c'est la marque d'une personne cruelle tel que Neron nous est représenté. S'il est trop gras, il témoigne un esprit grossier. S'il est trop long; que le reste du visage soit de même, & que le menton soit court, c'est un signe de tyrannie & de cruauté. Mais si avec cela les sourcils viennent à se toucher & à s'épaissir auprés du nez, c'est encore une marque d'un méchant homme. Au lieu que si les sourcils sont médiocrement épais, d'un poil délicat, brun, & bien arrangé, c'est le témoignage d'une complexion moderée.

Les yeux, dît Pymandre, servent encore beaucoup à découvrir le naturel des personnes.

Ce n'est pas aussi, continuai-je, une partie que l'on doive négliger; les yeux bien fendus & brillans, témoignent une ame bien saine: au lieu que ces gros & vilains yeux qui sortent de la tête, & qui semblent tomber, ne signifient rien de bon. L'on tient que ceux qui les ont de la sorte sont ordinairement ou grossiers, ou impurs, ou paresseux. Les yeux trop enfoncez dénotent un homme envieux. Ceux qui sont serrez trop prés l'un de l'autre & vifs, représentent un homme cruel. Un nez long & crochu est bon à figurer un railleur, un avare, un traître: mais les personnes qui ont le nez bien fait & un peu élevé sur le milieu, sont pour l'ordinaire éloquens, liberaux, & courageux. Celui qui a le nez large, un peu enfoncé au milieu, & relevé par le bout, est d'ordinaire menteur, fier, arrogant, & cruel. Enfin vous savez qu'il y a tant de parties differentes dans tous les visages, qu'il seroit malaisé de les rapporter toutes. Nous pouvons encore seulement remarquer que la bouche trop grande & ouverte,

peut

peut servir à représenter une personne remplie de mauvaises qualitez ; & qu'au contraire, celle qui est bien faite est la marque d'un homme secret, modeste, posé, sobre, chaste, & liberal. Outre que les lévres bien tournées servent à former une belle bouche, elles sont encore un témoignage de bonté, & l'on a observé que ceux qui les ont grandes & grosses, & à qui celle de dessous pend en bas, sont ordinairement lourds, étourdis, bêtes, méchans, & lascifs, semblables aux Satyres qu'on peint avec une bouche de la sorte. Et de même que le nez camus & retroussé est la marque d'un homme colere & cruel, aussi le menton pointu représente la même chose.

Pour les cheveux, l'on sait bien qu'ils changent selon l'âge, & que le défaut de chaleur les fait blanchir sur la tête des vieillards : cependant nous pouvons remarquer que les blonds témoignent la délicatesse du temperament. Les roux ne signifient rien d'avantageux.

Vous pouvez même dire, interrompit Pymandre, qu'ils sont en telle aversion à tout le monde, que les Egyptiens * ne pouvoient voir un homme roux sans l'injurier, & lui faire outrage. Leur aversion étoit si forte contre le poil roux, que ne pouvant souffrir les ânes de cette couleur, au lieu de s'en servir, ils les jettoient dans des précipices pour ne les pas voir.

Je ne sai, lui repliquai-je, d'où vient une telle haine qui semble être répanduë par toute la terre, & même parmi des peuples qui ne savent guéres en quoi consiste la beauté. Ne vous ai-je jamais dit ce qui arriva à un homme dont vous con-

* Plut.

connoissez le nom, lequel ayant toute sa vie aimé les voyages de long cours, est mort aux Indes depuis quelques années ? Dans le premier voyage qu'il fit du côté de l'Amerique, il tomba entre les mains des Sauvages, & demeura plusieurs années avec eux ; mais ce fut par un bonheur que lui causa la disgrace, s'il faut ainsi dire, de la nature, car il étoit extraordinairement roux. Il m'a conté aprés son retour, que tous ses camarades qui avoient été pris comme lui, furent mangez par les Sauvages ; qu'il fut le seul qu'ils épargnerent, non par le respect qu'ils eussent pour la couleur de son poil, mais par l'aversion & le dégoût qu'ils ont pour ceux qui sont de ce temperament ; de sorte qu'ils le laissérent vivre, & passa plusieurs années dans leur païs, d'où il revint enfin fort instruit de leur langue, de leurs mœurs, & de la nature du climat.

A la verité, dit Pymandre, ce fut en cette occasion que cet homme pouvoit connoître la verité du proverbe, qu'à quelque chose malheur est bon.

Il me semble, repris-je, que je vous ai assez parlé de ce qui regarde la Physionomie, & que pour ne vous pas ennuyer je dois supprimer tout ce que je pourrois encore ajoûter à ce que j'ai déja dit sur ce sujet. Aussi n'ai-je prétendu vous marquer que quelques maximes générales que le Peintre doit seulement savoir pour connoître de quelle sorte il peut distinguer l'homme de bien d'avec le méchant, & le courageux d'avec le timide. Par exemple, s'il veut représenter quelque grand personnage, avec les marques d'un homme fort & vaillant, il le fera d'une taille

droite & haute, les épaules larges, l'estomach puissant, les jointures & toutes les extrémitez bien marquées, les cuisses charnuës, les jambes assez pleines, les bras nerveux, la tête ronde, & plûtôt petite que grosse, le teint vif, les yeux brillans & bien fendus, le front uni avec les autres parties du visage telles que nous les avons déja marquées, en parlant de la belle forme du corps humain, & qu'elles soient convenables à sa condition & à la nature de son païs. Un homme timide & poltron au contraire aura les cheveux mols & abbatus, une foiblesse par tout le corps, le col un peu long, la vûë trouble, les épaules serrées, & l'estomach petit.

S'il faut représenter un jeune homme de qualité, il faut le faire d'une taille haute & dégagée, telle que nous voyons la statuë d'Antinoüs; la chair médiocrement délicate, blanche, & mêlée un peu de rouge. Que les cheveux ne soient ni plats, ni trop frisez; les doigts longs; le visage ni trop plein ni trop maigre; le regard gracieux: & aprés tout cela il faut que le jugement du Peintre dispose toutes les parties du corps avec une proportion conforme aux personnes qu'il veut représenter, faisant paroître plus de grace & de noblesse dans les uns que dans les autres.

S'il veut peindre un stupide, il doit considerer que telles gens ont ordinairement le visage blanc & plein de chair, le ventre gros, les cuisses puissantes, les jambes grasses, le front rond; la vûë égarée. Un homme fol & méchant aura les cheveux rudes, la tête petite & mal formée, les oreilles grandes & pendantes, le col long,

les yeux secs & obscurs, petits & enfoncez, ou bien enflez comme d'un homme yvre qui vient de dormir, avec le regard fixe, les joües étroites, & le menton ou fort long, ou fort court, tel qu'on représente Silene; la bouche grande, le dos un peu courbé, le ventre gros, les cuisses & les extrémitez des pieds & des mains dures, & pleines de chair; le teint pâle, & néanmoins rouge au milieu des joües. Toutes ces remarques sont des observations générales; & l'on peut en faire encore d'autres particulieres, afin de représenter deux méchantes personnes qui ne se ressemblent point, lesquelles néanmoins auront toutes deux des signes de malice. C'est ainsi que Raphaël & Leonard de Vinci ont peint differemment le traître Judas dans les Tableaux qu'ils ont faits de le Cene, l'un aux Loges du Vatican, & l'autre à Milan: car bien que ces deux figures n'ayent nulle ressemblance, on y voit néanmoins tous les signes d'un méchant esprit. Le Poussin croyant ne pouvoir assez fortement marquer le caractere de ce Traître dans le Tableau de la Cene qu'il a fait pour Mr. de Chantelou, l'a représenté seulement par le dos dans le moment qu'il sort du lieu où Jesus-Christ est à table avec les autres Apôtres: imitant en cela, mais d'une autre maniere, ce Peintre *, qui représentant le sacrifice d'Iphigenie, fit fort bien paroître sur le visage des assistans l'excés de leur douleur; mais ne pouvant assez représenter celle du pere, il lui couvrit la tête de son manteau.

Peut-être aussi, dît Pymandre, le Poussin trouvoit-il de la difficulté à faire connoître par des

* Thimanthe.

des marques exterieures le mauvais dessein de Judas; car pendant qu'il avoit suivi Jesus-Christ avec les autres Apôtres, pouvoit-on le représenter comme un Traître? Et comment auroit-on pû aussi juger alors que Saint Pierre renieroit son Maître? Ce fut la Verité incarnée, qui seule connoissant le fond des cœurs, déclara les crimes qu'ils devoient commettre. Mais dites-moi, je vous prie, de quelle sorte il faudroit peindre un homme converti, & qui d'un persecuteur des Chrétiens, tel que Saint Paul, devient l'Apôtre de Jesus-Christ? Car il ne change point de visage en changeant de sentimens.

Vous savez, repartis-je, que * „ la sagesse „ de l'homme luit sur son visage, & que le „ Tout-puissant la lui change comme il lui „ plaît; c'est à dire, en change, & banit l'air fier & superbe. Comme il y a une grande liaison de l'ame au corps, & du cœur au visage : aussi quand Dieu a imprimé la sagesse dans le cœur de l'homme, elle se fait connoître sur son visage.

Ainsi lors que Dieu par sa grace toute-puissante a changé le cœur des plus grands pécheurs, ce changement éclate ensuite au dehors. Le visage de Saul ennemi des Chrétiens n'est plus le visage de Paul Docteur des Gentils. Sainte Magdeleine dans la pénitence ne ressemble plus à la Magdeleine que l'on voyoit au milieu des vanitez du monde.

Il faut aussi considerer que les passions font de grands changemens sur le visage, selon cette parole de l'Ecriture †: „ La joye du cœur réjoüit „ le visage, & la tristesse l'abbat, & l'afflige. Jacob reconnut que Laban avoit conçû quelque mau-

* Ecclesiastiq. ch. 8. v. 1. † Prov. 15.

mauvais dessein contre lui, & dit à ses femmes : * „ Le visage de vôtre pere n'est pas „ comme il étoit hier & avanthier. Samuel † reconnut David à ses yeux pleins de douceur & de gayeté.

De sorte, dît Pymandre, qu'encore que les marques dont vous venez de parler puissent servir aux Peintres à représenter les differens temperamens des hommes, il ne faut pas croire qu'elles soient toûjours de veritables signes des inclinations bonnes ou mauvaises qu'on leur attribuë, & moins encore, repliquai-je, juger par là en quelque maniere que ce soit de la bonne ou mauvaise destinée d'une personne. On a plusieurs exemples de gens qui portoient sur leur front quelque chose de si funeste qu'on en pouvoit craindre une fin malheureuse, qui sont morts avec gloire ; & d'autres au contraire qui sont morts tragiquement, dont la physionomie n'avoit rien que d'heureux.

Mais poursuivons, si vous le trouvez bon, d'examiner les qualitez des Peintres dont je dois encore vous entretenir.

Dans la même année 1677. mourut Ekman de Paris. Il travailloit fort bien de Miniature, & ordonnoit agréablement des compositions d'histoires. On en voit plusieurs à des cabinets qu'il a faits pour le Roi.

Quelque temps aprés ‡ mourut Loüis Guerin aussi de Paris, Sculpteur, & ancien Professeur dans l'Academie. Je viens de vous parler des Chevaux, & des Tritons que les Marci freres ont faits dans l'une des niches de la Grote de Versailles ; & comme vous savez qu'il y a en-

* Gen. 31. † 1 Reg. 16. ‡ En 1678.

encore dans une autre niche deux Chevaux & deux Tritons, je vous dirai que ceux-ci sont de Guerin. Ils sont travaillez avec beaucoup d'art & de science, mais dans une disposition differente de celle des premiers.

NICASIUS, Peintre excellent pour bien representer toutes sortes d'animaux, étoit Eleve de Sneydre, & mourut aussi vers ce temps-là.

ABRAHAM BOSSE de Tours avoit donné des leçons dans l'Academie, mais il s'y conduisit d'une maniere qui l'en fit sortir. Il étoit excellent Graveur; & s'il fût demeuré dans ce seul état, avec les connoissances qu'il avoit de l'Architecture & de la Perspective, sans ambitionner de se rendre considerable par les pensées & les livres du Sieur Desargues qu'il a mis au jour avec beaucoup de soin & de dépense, il auroit aquis plus de réputation & de bien qu'il n'a fait. On voit quantité d'Estampes qu'il a gravées autrefois qui sont trés-agréables, parce qu'il savoit se servir de l'eau forte & du burin d'une maniere particuliere & trés-gracieuse.

MIGON entra en sa place, & fut reçû Professeur dans l'Academie, pour y donner des leçons de Géometrie & de Perspective.

C'est une chose loüable dans un Tableau lors qu'on y voit toutes les regles de la Géometrie, & de la Perspective parfaitement observées. Et ce qui doit encore davantage faire estimer cette exactitude, est le peu d'état que quelques uns en font. Je sai bien, comme je croi vous l'avoir déja dit, que la Perspective n'est pas la principale chose qu'il faille considerer dans les grands ouvrages; Que les Peintres les plus excellens ont eû souvent pour cela beaucoup de négligence;

ce; que cette grande regularité est plûtôt le principal devoir de ceux qui font des ornemens & des morceaux d'Architecture, que de ceux qui s'appliquent uniquement à l'histoire & aux figures. Cependant si ce n'est pas un grand avantage à un Peintre de paroître savant dans la Perspective, il lui est honteux de l'ignorer. Nicolas Loyr ne s'attachoit point servilement dans cette partie, mais aussi il ne la négligeoit pas entierement. Il savoit faire un choix du plan où il plaçoit ses figures, les disposoit agréablement, & quoi qu'à dire vrai il ne s'étudiât pas tant à ce qui est de la force du dessein que dans l'agrément des couleurs, il observoit pourtant toutes les regles de son art, & il n'y avoit rien dans la composition de ses Tableaux où il ne parût du genie & du raisonnement. Il apportoit un soin tout particulier à bien faire les païsages, les bâtimens, & les autres choses dont ses ouvrages étoient ornez. Et comme ces parties embellissent un sujet, & que dans les petits Tableaux qu'il faisoit elles y paroissoient avec bien de la grace & de l'agrément, il n'y avoit gueres de curieux qui ne fût bien-aise d'avoir quelque chose de lui. Il avoit étudié sous Bourdon, mais il ne s'attacha point à suivre sa maniere. Il alla à Rome en 1647. où il demeura plus de deux ans. Comme il avoit moyen d'étudier sans être obligé à travailler pour subsister, ainsi que plusieurs autres Peintres, il employoit une partie de son temps à voir tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans les Eglises, dans les Palais, & dans les Vignes, & à se remplir l'esprit des images de ce qu'il y remarquoit de plus rare & de plus parfait. Il avoit un grand

avan-

avantage : car il étoit pourvû d'une memoire si heureuse, que souvent aprés être sorti de quelque Palais où il avoit bien regardé un Tableau, il alloit chez lui, & prenant une palette & des pinceaux, il le copioit de memoire, observant jusques aux couleurs & aux moindres teintes: ainsi il faisoit souvent de petites esquisses des ouvrages qui lui plaisoient le plus, & dont il vouloit conserver une idée.

Il ne s'attachoit à aucune maniere particuliere, mais il avoit beaucoup d'amour pour les ouvrages du Poussin, & goûtoit un plaisir & une joye extraordinaire lors que nous allions quelquefois ensemble voir ceux du Cavalier del Pozzo.

Il fit peu de Tableaux pendant qu'il demeura à Rome. Il commença un Tableau, dont je lui fournis la pensée, au sujet d'une aventure qui se passa quelque tems avant son retour, & dont je ne croi pas que vous ayez eû connoissance; elle est assez curieuse : si vous desirez la savoir, je pourrai vous l'apprendre quand je vous aurai dit que ce Tableau représentoit ce que l'on rapporte de Darius, qui étant allé visiter le tombeau de Semiramis, y trouva cette inscription: *Que celui des Rois qui aura besoin d'argent fasse démolir ce tombeau, & qu'il y prenne tout ce qu'il voudra.* Darius qui crut que c'étoit le lieu où étoient cachez les trésors de cette Reine le fit démolir; mais il n'y trouva que des os avec une autre inscription qui portoit : *Si tu n'eusses pas été un méchant homme, & d'une avarice insatiable, tu n'eusses point remué les cendres des morts.*

Pour exprimer ce sujet, Loyr peignit Darius environné des principaux de sa Cour, qui aprés avoir fait ouvrir la sepulture de la Reine Semira-

ramis regardoient dedans, & n'y voyoient qu'un ſquelette. Je ne vous décris point l'étonnement où paroiſſoit Darius & ceux qui l'accompagnoient : cependant c'eſt ce que le Peintre avoit pris beaucoup de ſoin à bien repréſenter par les diverſes actions, & les differentes expreſſions des viſages tant du Roi que de ceux de ſa ſuite. Comme Loyr laiſſa ce Tableau imparfait quand il partit de Rome, je n'ai point ſû s'il l'acheva, ni ce qu'il eſt devenu.

C'étoit, dît Pymandre, un ſujet de grande moralité. Mais dites-moi donc, je vous prie, à quelle occaſion ce Tableau fut fait.

Le recit, repartis-je, en ſera un peu long, parce qu'il y a pluſieurs circonſtances que je ne puis omettre : toutefois je veux bien vous ſatisfaire. Vous ſavez combien ceux de Rome ſont naturellement portez à chercher des tréſors, & qu'ils croyent que ſous les ruïnes de cette grande Ville il y en a beaucoup de cachez. Ce qui augmente en eux le deſir de cette recherche, ſont les défenſes exactes & ſeveres qu'il y a de fouiller en aucun endroit ſans en avoir la permiſſion. Vous ſavez de plus qu'ils ſont perſuadez que les Etrangers, particulierement les François & les Allemans, ont connoiſſance des endroits où il y a quelque choſe d'enterré, s'imaginant que ces nations ayant eû part aux divers changemens arrivez en Italie, ont gardé quelques memoires des lieux où l'on a mis les richeſſes qu'on avoit amaſſées. Mais ce qui eſt de plus ſingulier, eſt l'opinion dans laquelle ils ſont, que ces richeſſes étant dans la poſſeſſion de certains Eſprits qui s'en ſont rendus maîtres, on ne peut les tirer des lieux où elles ſont ſans un ſecours

ex-

extraordinaire. Qu'il faut avoir une autorité, & une force surnaturelle pour lier ces Esprits, & que c'est parmi les Ultramontrains qu'il se rencontre des gens savans qui ont cette autorité. C'est pourquoi lors qu'ils voyent quelques Etrangers, qui visitant les Antiquitez autour de la Ville, s'écartent un peu dans la campagne, ils s'imaginent aussitôt que ce n'est pas seulement pour lire des inscriptions, ou considerer quelques vieux restes de bâtimens, mais pour reconnoître les endroits où ils savent qu'il y a quelque trésor. Cela est si vrai, que si l'on veut se promener dans quelques endroits éloignez de la Ville, on a le plaisir de voir des païsans ou autres gens qui aussitôt observent toutes les démarches qu'on fait, ne manquent pas lors qu'on s'est retiré d'aller examiner ce qu'on y a fait, & toûjours perdre leur temps à fouiller la terre en cachette dans les lieux où l'on peut s'être arrêté.

Le plaisir ne se rencontre pas toûjours de la maniere que vous dites, interrompit Pymandre, car vous me faites souvenir que quand je fus à Tivoli, m'étant éloigné avec un de mes amis du reste de nôtre compagnie, pour voir les ruïnes de la Ville Adriane, nous fûmes assez surpris de nous voir aussitôt escortez de deux grands inconnus, dont les moustaches couvroient la moitié de leur visage, & qui armez de toutes pieces feignoient être des chasseurs, mais qui avoient la mine de Bandits, & de gens qui eussent bientôt cherché dans nos poches, si nôtre compagnie ne nous eût rejoint fort à propos. Mais continuez, je vous prie, vôtre discours.

C'est donc, repris-je, par ce desir qu'ils ont de trouver de l'argent, qu'un certain Capitaine

ou chef de Bandits, assez galant homme d'ailleurs, & que vous avez vû loger dans le Palais de Mr. l'Ambassadeur pendant les troubles de Naples, s'adressa à un ami de Loyr & le vôtre aussi, & lui demanda s'il ne connoissoit point quelque François qui eut du pouvoir sur les Esprits, parce qu'il savoit un lieu où il y avoit assûrément de grands trésors, mais qu'il falloit une de ces personnes qui sût se rendre maître de ces Esprits, & les empêcher qu'ils ne fissent du mal à ceux qui veulent enlever ces trésors comme il étoit arrivé en pareilles rencontres. Cet ami qui étoit fort incredule sur ces sortes de contes, mais pourtant curieux, & bien-aise d'examiner & connoître jusques où la crédulité de ces gens-là pouvoit aller, lui dît qu'il pourroit bien lui donner une personne telle qu'il demandoit, si, avant que de l'engager, il lui faisoit connoître par des marques certaines qu'il y avoit un trésor dans le lieu qu'on indiqueroit. Le Capitaine dît que pour cela il en étoit assûré, & qu'il le feroit voir quand on voudroit. Ils prirent heure au lendemain matin, & vôtre ami qui cherchoit à se divertir, fut trouver deux Religieux de sa connoissance, qui étoient alors à Rome pour des affaires de leur Compagnie, gens d'esprit & savans, ausquels il conta la proposition qu'on lui avoit faite. Ils tournerent la chose en raillerie : toutefois vôtre ami voyant qu'ils n'avoient pas moins de curiosité que lui, leur offrit d'être de la partie, & de partager avec eux le plaisir de voir jusqu'où peut aller la cupidité des hommes. Ils accepterent l'offre, & le lendemain matin s'étant rendus tous trois dans la chambre du Capitaine, vôtre ami lui dît qu'il venoit satisfaire à sa promesse; qu'il eût

donc

donc de sa part à leur faire voir ce qu'il lui avoit fait esperer. Le Capitaine étoit accompagné de quelques personnes qui disoient savoir l'endroit à-peu-prés où étoit le trésor : mais pour faire voir la disposition du lieu, & ce qu'il y avoit de caché, il pria qu'on envoyât querir un jeune enfant tel qu'on voudroit. On fit venir un de ces petits garçons dont il y a toûjours bon nombre qui joüent dans la place qui est au bas du Palais de Palestrine. Lors qu'il fut venu, le Capitaine ferma les fenêtres de sa chambre, & aprés avoir noirci le dedans de la main de ce jeune garçon, & lui avoir dit quelques paroles à l'oreille, il lui demanda s'il ne voyoit rien dans sa main. L'enfant répondit que non. On en fût chercher un autre qui étoit plus jeune, auquel ayant fait les mêmes ceremonies, comme il vint à regarder dans sa main, il eût tant de frayeur, qu'il se mit à pleurer & vouloir sortir. Il fallut en avoir un troisiéme, qui étant plus résolu, dît lors qu'on lui fit regarder sa main, qu'il voyoit un homme vêtu de blanc, accompagné d'un autre qui le suivoit. Le premier s'étant assis sur un siege, il fit voir à l'enfant une grande campagne & une riviere, au bord de laquelle étoient de vieilles ruïnes. Proche de là étoit une piece de terre nouvellement ensemencée. Incontinent aprés l'enfant dît qu'il voyoit dans ce champ verd & ensemencé la terre qu'on remuoit, & ensuite sous cette terre une grande piece de marbre, sur laquelle étoient trois figures, l'une d'homme, l'autre de femme, & un enfant au milieu des deux. Ayant commandé à l'Esprit de lever ce marbre pour voir ce qui étoit dessous, il vit une grande fosse; & comme on lui demanda ce qu'il

y avoit, il répondit, *molte biancherie*, ne pouvant rien discerner autre chose; ce que tous ces gens interpreterent pour de l'argenterie, quoi que ce mot signifie proprement du linge blanc, aprés quoi tout disparut, & l'on renvoya l'enfant.

Bien que toutes ces particularitez ne persuadassent pas beaucoup vôtre ami & ceux qui étoient avec lui, néanmoins leur curiosité les engagea à aller sur les lieux pour voir au moins ce qui en arriveroit; se promettant bien que pourvû qu'il y eût des trésors, les Esprits se trouveroient si bien liez qu'ils ne feroient mal à personne. Mais il y avoit d'autres choses que des Esprits contre lesquels il falloit s'assûrer, & prendre des précautions pour ne pas voir l'entreprise troublée.

Il est, comme je vous ai dit, défendu expressément de fouiller aux environs de Rome, & l'on ne pouvoit demeurer long-temps au milieu de la Campagne sans être apperçû, & en danger de se voir bientôt environné, non pas de ces chasseurs de Tivoli, ou d'autres gens semblables, mais du Barigel & de ses Sbirres. Pour se garantir de leur insulte, il fut arrêté que le Capitaine envoyeroit une douzaine au moins de ses Bandits qui se tiendroient cachez au bord de la riviere bien armez, & en état de défense; que les Auteurs de l'entreprise iroient à un Casal nommé *Cevara*, qui est à quatre milles de Rome, disposer un bon nombre d'ouvriers garnis d'outils pour remuer la terre, & que le lendemain matin vôtre ami avec un Gentilhomme aussi de vôtre connoissance, & les deux Religieux, se rendroient sur les lieux dans un des Carosses de Monsieur l'Ambassadeur.

Etant

Etant ſortis de Rome à l'heure priſe, & arrivez à un endroit qui n'en eſt éloigné que d'environ quatre milles, & peu diſtant de *Cevara*, ils deſcendirent au bord du Tévron dans une campagne telle que le jeune enfant l'avoit repréſentée. Il y avoit des ruïnes ſur le bord de l'eau, un grand champ enſemencé de bled, mais ſans autre choſe qui pût faire connoître un endroit particulier où l'on dût fouiller plûtôt qu'en un autre. Ceux qui les avoient engagez à ce voyage étant déja ſur le lieu à les attendre, leur dirent que c'étoit-là où par leur ſcience ils devoient découvrir de grandes richeſſes, & s'en rendre les maîtres. Vôtre ami a avoüé qu'il ſe trouva alors bien empêché, car c'étoit lui qui faiſoit le Philoſophe: cependant, ſans paroître embarraſſé, aprés avoir poſté & mis les Bandits en ſentinelle dans certaines grottes qui étoient au bord de la riviere, afin de n'être pas ſurpris, il fit un tour dans le champ pour méditer ſur l'endroit où il devoit faire creuſer; & ayant penſé qu'il ne devoit pas trop s'éloigner de la riviere & des ruïnes, il feignit de marquer ſur la terre quelques figures avec une canne qu'il tenoit. Aprés quoi il appella tous les ouvriers, les aſſûra qu'ils n'avoient à craindre des Eſprits aucun mauvais traitement; mais ſeulement que ne pouvant pas empêcher qu'ils ne leur fiſſent ſentir quelque laſſitude quand ils auroient un peu travaillé, & même quelque dégoût, & une envie de ne plus rien faire, qu'ils devoient ſe préparer à cela, afin de ne pas ſuccomber & perdre courage: Du reſte qu'ils euſſent à lui obéïr, & faire exactement ce qu'il commanderoit. Ce qu'ils ne manquerent pas de promettre, dans

l'esperance qu'ils avoient déja tous de s'enrichir.

Est-ce, interrompit Pymandre, que cet ami dont vous me parlez pouvoit se contenir assez pour faire tout ce manége-là sans rire, car je ne sai si je le devine bien, mais si c'est celui que je pense, quoi qu'il soit naturellement assez serieux, il me semble qu'il étoit alors d'un âge & d'une humeur à ne se pas trop contraindre.

Vous allez voir, poursuivis-je, comment il joüa bien son personnage jusques à la fin, & qu'il laissa une grande opinion de son savoir sur le fait de lier les Esprits. Il commença donc à faire remuer la terre à l'endroit que le hazard lui présenta pour faire une ouverture d'environ deux à trois toises en carré. Aprés qu'ils eurent fouillé quatre pieds de profondeur, ils sentirent sous leurs ferremens quelque chose de dur & de solide: & comme ils eûrent connu que c'étoit une piece de marbre blanc, ils la découvrirent. C'étoit le dessus d'un tombeau de cinq à six pieds de long sur trois à quatre pieds de large, où étoient plus qu'à demi-relief les figures d'un homme, d'une femme & d'un enfant, telles que le jeune garçon les avoit vûës dans sa main. A la verité vôtre ami fut surpris aussi-bien que les deux Religieux d'une rencontre si étrange; les autres qui étoient là les regardant alors comme des personnes extraordinaires, & concevant de grandes esperances de leur savoir, prirent de nouvelles forces pour lever le marbre avec des pinces & des leviers; quoi qu'il fût d'une pesanteur considerable, ils le tirerent, & le mirent dans le champ. Ensuite ils continuerent à creuser au même endroit; & aprés avoir ôté environ

ron un pied de terre, ils trouverent des fondemens d'une pierre trés-dure. On travailla à les découvrir, & à en connoître l'épaisseur. C'étoit une muraille qui étoit en face de la riviere, & qui avoit quatre pieds de large. Cela jetta vôtre ami dans un nouvel embarras, car il falloit résoudre de quel côté de la muraille l'on fouilleroit. Aprés y avoir un peu pensé, il crut ne devoir pas prendre du côté de la riviere, mais au-delà vers la campagne; ce qui s'éxécuta aussitôt.

Pendant que ces gens travailloient, il se promenoit le long de l'eau avec les Religieux & le Gentilhomme qui étoit venu avec eux, & ils remarquerent par les rüines qui restoient qu'il pouvoit bien y avoir eû quelques bâtimens en cet endroit. Comme ils s'entretenoient ensemble, on vint l'avertir que ceux qui travailloient à la terre la trouvoient si dure qu'ils étoient rebutez, & n'avançoient point. S'étant approché d'eux, ils lui dirent tous que leur peine étoit inutile, que jamais on n'avoit remué cette terre, & qu'elle étoit telle que Dieu l'avoit créée. Il leur repliqua d'un ton ferme & resolu, qu'il falloit continuer; qu'il voyoit bien que c'étoit un effet des mauvais Esprits, qui, comme il leur avoit prédit d'abord, tâchoient de les décourager. On fit bien boire les ouvriers, qui, ayant recommencé à travailler avec plus de vigueur, & ôté environ un pied de terre, trouverent une petite médaille d'or qu'ils apporterent aussitôt avec joye. Vôtre ami leur dît que cela leur faisoit connoître que cette terre avoit été remuée, & qu'elle n'étoit pas telle qu'ils se l'étoient imaginé; qu'il falloit continuer: ce qu'ils firent a-

vec plus de courage, & aprés une heure de travail, ils trouverent une voute faite de ces grandes briques qu'on faisoit anciennement. Ayant ôté la terre de dessus dans la longueur d'environ quatre ou cinq pieds, ce fut avec une force & une promptitude extraordinaire qu'ils firent ouverture à la voute. Vous pouvez penser combien tous ceux qui étoient autour ouvroient les yeux, & combien leur cœur & leur esprit étoit rempli & agité de diverses pensées & de differens desirs. L'ouverture faite, on reconnut que cette voute étoit un tombeau dans lequel on trouva les os d'une grande personne, avec un petit vase de terre, & une médaille de cuivre. On jetta les os au bord de la fosse, & ayant démoli toutes les briques, s'imaginant que sous ce tombeau il pourroit y avoir quelque cache, on rencontra une seconde voute, laquelle ayant encore été ouverte, on trouva comme dans la premiere les os d'un autre corps, avec un pareil vase, & une médaille. On mît ces os avec les autres, qui, comme on en jugea par les médailles, étoient là il y avoit plus de quinze cens ans. Selon les apparences c'étoient les corps du mari & de la femme représentées sur la piece de marbre, & peut-être qu'au dessous on auroit encore trouvé le corps de l'enfant. Mais comme le jour finissoit, & que les ouvriers étoient las & fatiguez, on quitta le travail en intention de le reprendre le lendemain de grand matin, & tous se retirerent à *Cévara* éloigné d'un mille ou environ.

Pendant qu'ils avoient été occupez à ce travail, comme la campagne est fort deserte & que rien n'empêchoit qu'on ne vît une assemblée extraor-

traordinaire de gens remuër la terre, quantité de paîtres & de païsans étoient au-delà de l'eau qui les obſervoient de loin, n'oſant pas approcher. Et ce fût eux apparemment, qui lors qu'on fut retiré firent le deſordre que l'on y trouva le lendemain. Car il n'étoit pas encore jour que les auteurs de cette entrepriſe vinrent trouver vôtre ami, & lui dirent que les ouvriers ayant eû avis que le Bariſel averti de ce qui ſe paſſoit, étoit en chemin pour les venir prendre; que cela les avoit tous fait écarter ſans qu'il en reſtât aucun; que le proprietaire du champ où l'on avoit fouillé étoit venu ſe plaindre, prétendant de grands dommages & interêts; que l'on avoit été ſur le lieu, où l'on avoit trouvé la foſſe remplie, & les terres renverſées dedans; que les Bandits de leur côté s'étoient retirez: joint à cela qu'ayant plû toute la nuit, comme il pleuvoit encore, ils ne voyoient pas d'apparence de rien faire; & qu'afin de n'être pas ſurpris par le Bariſel, ils venoient lui dire qu'ils s'en alloient, ce qui fit réſoudre vôtre ami & ceux de ſa compagnie de s'en retourner auſſi, & de laiſſer toutes les grandes richeſſes, & les tréſors prétendus dans le même lieu où l'on avoit cru les trouver. Voilà quel fut le fruit de ce voyage, qui cependant leur donna matiere de beaucoup de raiſonnement.

En effet, dît Pymandre, il y a dans ce recit de quoi être ſurpris par la rencontre de tant de choſes, qu'il faut qu'un hazard bien extraordinaire ait fait naître, ou bien que les démons pour ſe moquer de la curioſité des hommes, ſe ſoient mis de la partie. Car que peut-on en croire de ce que cet ami rencontra ſi juſtement ce que l'en-

fant avoit vû dans sa main ? Mais il restoit à trouver cette *Biancheria* que l'Esprit lui avoit encore fait voir.

Je vous avoüe, repartis-je, qu'ayant fait quelquefois reflexion sur cela, il m'a paru que c'est en quoi on peut connoître le jeu & la malice des démons, qui souvent, pour punir la curiosité des hommes, les trompent par de vaines illusions, ou par des paroles équivoques qui signifient toute autre chose que ce que leur convoitise leur fait entendre. Car ce mot de *Biancheria* qu'ils expliquoient pour de l'argent à cause de sa blancheur, peut se prendre simplement pour ce que nous disons *trouver blanque*, c'est à dire, rien ; & cela me fait souvenir de ce qui arriva au Pape Alexandre VI. qui pour avoir été trop curieux de savoir quelle seroit la longueur de sa vie, fut déçû par les termes équivoques dont les Astrologues s'étoient servis dans la promesse qu'ils lui avoient faite. Vous savez sa mort malheureuse & funeste, mais vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rapporte ce que j'en ai vû de particulier dans un manuscrit de la Bibliotheque du Cardinal Barberin, qui est, „ Qu'Alexandre VI. étoit un si mal-honnête homme, & „ dans une si mauvaise réputation, que quand „ Ferdinand I. Roi d'Arragon & de Naples, fût „ qu'il avoit été créé Pape, il versa des larmes „ par sa douleur qu'il ressentit de voir le malheur „ où se trouvoit l'Eglise par cette élection, comme si dés lors il eût prévû les cruautez, les pillages, & les desordres honteux que ce Pape „ & les siens devoient commettre ; que néanmoins comme il paroissoit exterieurement en „ lui plusieurs vertus morales qui lui donnoient

de

„ de l'éclat ; que ses actions étoient accompa-
„ gnées d'une prudence mondaine ; qu'il étoit
„ naturellement éloquent dans ses discours, fer-
„ me dans ses résolutions, d'une humeur libera-
„ le, entendu dans le manîment des affaires, as-
„ sez habile dans le droit, aimant les personnes
„ de lettres, & celles qui se distinguoient par leur
„ valeur ; toutes ces differentes qualitez qu'on
„ voyoit en lui, étoient cause qu'on le souffroit,
„ quoi que d'ailleurs on eût de la haine pour l'é-
„ normité de ses vices. Ainsi sentant bien dans
„ son ame ce mélange si monstrueux de vertus &
„ de vices, & se trouvant tourmenté par le re-
„ mords de sa conscience qui le déchiroit conti-
„ nuellement, il craignoit la colere de Dieu, &
„ appréhendant une mort subite, il avoit fait
„ faire une petite boîte d'or, dans laquelle, sans
„ que personne s'en pût appercevoir, il tenoit une
„ sainte Hostie enfermée qu'il portoit par tout,
„ comme un secours pour la conservation de sa
„ vie, & une défense contre le démon avec le-
„ quel il se connoissoit engagé par ses méchan-
„ tes actions. De sorte que ne laissant pas de
„ passer tous les jours de sa vie dans de sales &
„ honteux plaisirs, & d'ôter tantôt les Etats à un
„ Seigneur, & tantôt les biens & la vie à un au-
„ tre ; enfin la Justice divine arrêta le cours de
„ tant de desordres, permettant que celui dont
„ l'ambition avoit cruellement fait perir un grand
„ nombre de personnes pour enrichir sa famille,
„ se tuât encore lui-même, & mourût miserable-
„ ment d'une mort presque subite. Car comme
„ tout ce qu'il exigeoit par ses rapines, & ses
„ violences ne pouvoit pas suffire aux grandes
„ dépenses qu'il étoit obligé de faire pour entre-



„ tenir les troupes qu'il avoit sur pied. & un
„ grand nombre de lâches ministres de ses pas-
„ sions, & craignant de se voir épuisé d'argent,
„ il résolut d'empoisonner les plus riches Car-
„ dinaux & Prélats de la Cour, afin de s'empa-
„ rer de leurs biens & de leurs charges, & satis-
„ faire l'insatiable cupidité de Cesar Borgia son
„ fils ; se flatant de vivre encore long-temps
„ pour achever de ruïner le reste de l'Italie ; parce
„ que, soit par certains enchantemens dont il
„ s'étoit servi, comme le bruit en étoit alors,
„ soit par les prédications de quelques Astrolo-
„ gues qu'il avoit consultez, on lui avoit pro-
„ mis dans des termes équivoques & trompeurs
„ qu'il seroit onze ans Pape & huit de plus : de
„ maniere qu'ayant regné onze ans entiers, il se
„ croyoit assûré d'en vivre encore huit autres.
„ Mais il n'en arriva pas ainsi : car en l'an 1503.
„ qui étoit l'onziéme de son Pontificat, à peine
„ commençoit-il d'entrer dans la douziéme an-
„ née, que lui-même s'empoisonna par une mé-
„ prise de son Coupier. Il avoit pris jour au
„ quinziéme du mois d'Août pour faire un ma-
„ gnifique festin à *Belvedere*, & avoit convié à
„ dîner avec lui les plus riches & les plus consi-
„ derables des Cardinaux dont il vouloit se dé-
„ faire ; & afin d'exécuter plus promptement son
„ dessein, il avoit fait mettre le poison dans les
„ flacons où étoient les vins les plus délicieux.
„ Les choses étoient toutes préparées, & l'heure
„ même de se mettre à table étoit venuë, lors
„ que le Pape s'apperçût qu'il n'avoit pas sur lui
„ sa boîte d'or. Il appella aussitôt M. Caraffe,
„ qui depuis a été le Pape Paul IV. qu'il esti-
„ moit digne & propre à la commission dont il
vou-

„ vouloit le charger : Lui ayant donné la clef de „ ſa chambre, il lui dît à l'oreille d'aller prendre „ une boîte d'or qu'il trouveroit ſur la table, & „ de la lui apporter. M. Caraffe part auſſi-tôt de „ *Belvedere* : mais étant arrivé à l'appartement „ du Pape, & en ouvrant la chambre, il apper- „ çût un ſpectacle ſi affreux qu'il tomba comme „ mort. Il crut voir étendu par terre & ſans „ vie le même Pape qu'il venoit de quitter en „ ſanté, & au milieu des réjouïſſances. De la „ table où étoit la boîte d'or, ſortoit une grande „ lumiere, & autour de la chambre lui paroiſ- „ ſoit le College des Cardinaux aſſis, qui con- „ ſultoient entre-eux ſur l'élection d'un nouveau „ Pontife.

„ Il eſt certain que la viſion fut veritable quant „ à la mort d'Alexandre, parce que pendant que „ M. Caraffe alla de *Belvedere* à l'appartement „ du Pape, ſa Sainteté s'étant miſe à table, & „ ayant demandé à boire, l'Officier lui préſen- „ ta du vin d'un de ces flacons préparez pour „ empoiſonner les conviez ; & comme le Pa- „ pe étoit déja vieil, le poiſon fit bien-tôt ſon „ effet ; de ſorte qu'étant tombé demi-mort, „ il fut emporté par ſes domeſtiques dans ſon „ appartement, où l'on trouva Mr. Caraffe „ couché contre terre tout interdit, & demi- „ mort, mais on ne vit rien de ce qui lui avoit „ apparu.

„ Quatre jours aprés Alexandre VI. finit ſa „ vie, & vécut Pape, non pas dix-neuf ans com- „ me il croyoit, mais juſtement *undici anni &* „ *otto dì più* ; c'eſt à dire onze ans, & huit jours „ plus, comme ſon pronoſtic mal entendu lui „ avoit prédit.

Par tout ce que vous venez de rapporter, dit Pymandre, on voit combien les Italiens conservent encore des restes de la superstition des anciens Romains.

Ils en ont plus que vous ne pouvez penser, lui repartis-je. Et puis que nous en sommes sur ce sujet, il faut que je vous dise ce que j'appris un jour, je ne me souviens pas bien si ce fut vers Tivoli, ou à Frescati; mais enfin j'étois à la campagne aux environs de Rome dans une maison où la maîtresse venoit d'accoucher. On nous dit que c'étoit un usage parmi plusieurs de ce païs-là, que quand un enfant vient au monde, ils le prennent au sortir du ventre de la mere, & le mettant nud contre terre, & couvert d'un linge, la grand'mere & les plus proches parens qui se trouvent là passent par dessus, & demandant à la grand'mere ce que c'est, nomment les premiers animaux qui leur viennent à la bouche, puis tout d'un coup lui disent, Ha! non, c'est le fils de vôtre fille, & le relevant de terre, le portent auprés du feu où ils le lavent. Aprés cela ils vont aux devins, ausquels ils disent les noms des animaux qu'ils lui ont donné; sur quoi ils conjecturent ce que sera l'enfant. Mais revenons à Loyr.

Lors qu'il fut de retour à Paris en 1649. il se mit à peindre pour plusieurs particuliers. Son pere qui étoit Orfévre, & consideré de plusieurs Ordres Religieux, ne servoit pas peu à le faire connoître, & à lui procurer de l'emploi. Il fit de grands Tableaux pour des Eglises, & d'autres pour des cabinets de curieux. Un des premiers qui parut de sa façon, fut celui qu'il fit pour Mr. Lenoir son ami, où il représenta Cleobis

&

& Biton qui tirent un Char, dans lequel eſt leur mere qu'ils menent au Temple de Junon. Il accompagna cette hiſtoire de toutes les circonſtances & les ornemens convenables à ce qu'Herodote en a écrit dans l'endroit * où il fait parler Solon à Créſus, & lui fait dire cette excellente maxime : „ Qu'on ne peut juger „ du bonheur des hommes que par la fin de „ leur vie.

C'eſt à ce ſujet que Solon, aprés avoir rapporté l'exemple de Teſſus qui mourut pour ſervir ſa patrie, raconte à Creſus l'Hiſtoire de Cleobis & de Biton, & lui dît qu'un jour qu'on célébroit la fête de Junon dans la ville d'Argos, & que la mere de ces deux jeunes hommes devoit être conduite au Temple de cette Déeſſe ſur un chariot tiré par des bœufs, l'attelage ne ſe trouvant pas aſſez-tôt prêt, parce que les bœufs n'étoient pas encore revenus des champs, Cleobis & Biton donnerent dans cette occaſion une marque extraordinaire du reſpect & de l'amour qu'ils avoient pour leur mere. Car l'ayant fait monter dans ſon chariot, ils ſe mirent eux-mêmes à le tirer, & le traînerent l'eſpace de quarante-cinq ſtades † juſques au Temple de Junon. Cette action fut vûë & admirée de toute l'aſſemblée qui loûa la vertu des deux freres, & eſtima leur mere infiniment heureuſe d'avoir de tels enfans. La mere de ſon côté, en reconnoiſſance de leur pieté & de leur reſpect, pria Junon de leur envoyer ce que les hommes peuvent obtenir de meilleur en cette vie. Sa priere achevée l'on fit les Sacrifices, & pendant que chacun ſe mit enſuite à faire bonne chere, les deux

* Liv. 1. † C'eſt prés de deux lieuës.

deux freres s'endormirent dans le Temple d'un profond sommeil, dans lequel ils trouverent la fin de leur vie. Leur action singuliére, & leur mort heureuse furent cause que ceux d'Argos leur élèverent des Statuës. Loyr a traité ce sujet fort agréablement. On voit arriver dans la Ville d'Argos cette mére sur son char tiré par ses deux fils qui la menent au Temple.

Comme ce Peintre avoit une grande facilité à inventer, & qu'il se plaisoit particuliérement à faire des Tableaux d'une médiocre grandeur, il en fit plusieurs qui étoient tous de sa main, & peints avec beaucoup de soin & d'amour. Néanmoins dans la suite il s'appliqua aussi à de grands sujets, & peignit une Galerie dans l'Hôtel de Seneterre, & une autre encore plus considerable pour Mr. de Guénegaud Trésorier de l'Epargne en sa maison du Plessis. Il fit quelques Tableaux dans la Maison où demeure la Maréchal de Grammont proche la Porte de Richelieu, & plusieurs ouvrages pour le Roi: & lors que l'on commença à travailler aux Tuileries il fut choisi pour peindre la voute de la Sale des Gardes, & l'antichambre de l'appartement haut de Sa Majesté.

Dans la Sale des Gardes il fit au-dessus de la corniche quatre Tableaux de blanc & noir qui forment de chaque côté comme deux grands Bas-reliefs, dans lesquels on voit une marche d'armée, une bataille, un triomphe, & un sacrifice.

Entre les deux Bas-reliefs est un corps d'architecture, & sur un Zocle de marbre paroît un trophée d'armes peint & rehaussé d'or, environné de festons de feuilles de chêne, & de laurier,

qui sortent d'un masque, & qui vont s'attacher à deux consoles. Sur les extrémitez de ce corps d'architecture sont assises deux figures rehaussées d'or. L'une tient une masse, & a auprés d'elle un Lion, & l'autre porte un faisseau d'armes, & a un chien à ses pieds.

Aux quatre coins de sa voute sont quatre autres Bas-reliefs de bronze dans lesquels, sous des figures de femmes, l'on a représenté la Force, la Fidelité, la Prudence, & la Valeur.

Toutes ces Peintures & tous ces divers ornemens sont comme autant d'images & de symboles qui enseignent aux gens de guerre leurs devoirs & leurs obligations. Car dans le premier des quatre Bas-reliefs de blanc & noir, ils voyent que la fonction d'un soldat est de marcher contre les ennemis : dans le second de combattre généreusement pour remporter la victoire, qu'on a représentée dans le troisiéme Tableau par un Triomphe, & aprés laquelle ils sont obligez de rendre au Ciel des actions de graces, ce qu'on a figuré par le sacrifice qui fait le sujet du quatriéme Bas-relief.

Que si par ces peintures on apprend aux soldats à s'acquiter dignement de leur devoir, on leur montre en même temps la recompense qu'ils doivent attendre : car le Peintre a feint dans le milieu du platfond une grande ouverture au travers de laquelle on croit voir le Ciel & plusieurs figures soûtenuës en l'air. Il y en a une qui tient une Corne d'abondance, pour marquer la liberalité du Prince envers ceux qui se servent : une autre qui sonnant de la Trompette représente la Renommée qui publie leurs belles actions : & d'autres qui ayant des aîles au dos, & tenant

nant des palmes & des couronnes de diverses manieres, semblent être là pour recompenser d'une gloire immortelle ceux qui s'en sont rendus dignes.

Quant à l'antichambre, le milieu du platfond qui paroît être veritablement percé, & tout rempli de lumiére, est si artistement peint, qu'on diroit que le jour entre par cette ouverture feinte. Car levant les yeux en haut l'on est presque ébloüi de la grande clarté. L'on voit comme dans une source de lumiére le Soleil assis sur un char, lequel semble s'élever sur l'horison, & commencer à répandre ses rayons de toutes parts.

Un Vieillard nud, & qui a de grandes aîles au dos, vole à la tête des quatre chevaux qui tirent ce char. D'une main il tient une horloge, & de l'autre il semble montrer au Soleil le chemin qu'il a encore à faire. Il y a au-dessous de lui un jeune Enfant qui tient le plan d'un édifice dessiné sur du papier, & plus bas deux figures assises sur des nuages. Celle qui paroît davantage est une belle femme, dont le corps est à demi decouvert, & le reste caché d'un grand manteau de pourpre réhaussé d'or. D'une main elle tient un serpent qui se mordant la queuë forme un cercle, & de l'autre main un triangle équilateral où l'on a marqué l'année 1668. qui est le temps que cette peinture a été faite. L'autre figure est d'un jeune homme presque nud, n'ayant qu'un simple manteau vert qui lui passe en écharpe de dessus l'épaule droite sous le bras gauche: il est couronné de fleurs. De la main gauche il tient une Corne d'abondance, & de la droite il montre les signes du Printemps marquez dans une par-

partie du Zodiaque, qui eſt repréſenté au Ciel, comme la route dans laquelle le Soleil fait ſon cours.

D'un autre côté on voit la Renommée ſoûtenuë de deux grandes aîles, & vêtuë d'une robe verte, & d'un manteau d'écarlate. Elle a deux trompettes, & embouche celle de la main gauche avec beaucoup de vigueur. Quant à celle qu'elle tient de la main droite, il y a une banderolle bleuë, où eſt écrit en lettres d'or, *Dat cuncta moveri.*

Autour du Soleil ſont pluſieurs belles filles legerement vêtuës, mais de couleurs differentes, & plus ou moins éclairées qu'elles ſont plus ou moins proches du Soleil. Elles ſe ſuivent toutes comme ſi elles danſoient. L'une tient un compas, l'autre des balances, une autre un foudre, les autres des couronnes de laurier & de chêne, d'autres des livres, & d'autres répandent des fleurs. Celle qui eſt la plus éloignée de toutes, paroît en repos & aſſiſe entre des nuages obſcurs tenant des pavots. Audeſſous ſont deux petits enfans, dont l'un tient une lyre & l'autre un maſque.

On connoît bien que le Peintre ayant eû deſſein de repréſenter toutes les heures du jour ſous les figures de ces jeunes filles, il a voulu marquer une des heures de la nuit par celle qui eſt aſſiſe & dans une action tranquille, & que les autres repréſentent les differentes occupations du Roi pendant la journée.

Car dans ce Tableau qui cache un ſens myſterieux & allégorique, on a prétendu en peignant le Soleil qui conduit ſes chevaux, & porte la lumiere par tout le monde, repréſenter

le

le Roi qui prend lui-même la conduite de son Etat.

Ce vieillard qui marche devant est le Temps qui marque au Soleil la course qu'il doit faire.

Ce jeune homme couronné de fleurs, & qui montre les signes du Zodiaque, représente le printemps & la jeunesse du Roi; & cette femme qui est assise auprés de lui fait voir l'année courante du regne de Sa Majesté.

Par les heures qui sont autour du Soleil on a voulu figurer celles que Sa Majesté employe, soit à rendre la justice, soit à surmonter ses ennemis, ce qui est particulierement exprimé par celles qui tiennent une balance & un foudre; soit à récompenser les vaillans hommes qui le servent, ce qui est signifié par les palmes & les couronnes que d'autres portent à la main; soit à distribuer des graces & des faveurs, ce que représentent celles qui portent des fleurs & des fruits; soit même à prendre connoissance des sciences & des arts pour les Academies qu'il établit, & les grands ouvrages qu'il fait faire pour la gloire de l'Etat & l'honneur de son Regne, ce que l'on reconnoît par les figures qui tiennent des livres, & des instrumens des Arts les plus nobles; soit enfin dans le peu de repos qu'il est obligé de prendre pour se délasser de ses longues fatigues, ce que le Peintre a encore marqué par celle qui tient des pavots, & qui est assise audessous des autres.

Ces trois jeunes enfans, dont l'un tient un plan, & les deux autres un masque & une lyre, désignent les momens que le Roi donne dans chaque saison à des occupations divertissantes, comme à examiner les desseins des ouvrages qu'il fait faire

faire quand au printemps on commence à bâtir ; ou dans les bals & les comédies dont il regale la Cour pendant les longues nuits de l'hyver.

L'ouverture du platfond se termine aux deux bouts par deux demi-ronds. Il y a deux têtes d'Apollon qui servent de clefs pour lier les bordures avec celle qui ferme tout le reste du Platfond, qu'on voit enrichi de plusieurs autres Peintures. Car parmi les differens marbres dont il est embelli, il y a dans les quatre coins de la voute des ornemens peints & rehaussez d'or qui ont raport au Tableau du milieu, & qui sous des figures d'enfans, & de differens animaux mêlez de rinceaux & de feuillages d'une maniere grotesque, représentent les quatre saisons de l'année. Celui de ces enfans qui représente le printemps a sous ses pieds un Belier, & tient un panier rempli de fleurs : un autre qui marque l'Été, porte une gerbe de bled, ayant prés de lui un Dragon. Le troisiéme tient une Corne d'abondance pleine de fruits, & a prés de lui un Lesard, pour signifier l'Automne. Le quatriéme, qui est la figure de l'Hyver, a une Salamandre à ses pieds, & tient un vase plein de feu.

Le reste du Platfond jusques à la corniche est encore rempli d'autres Peintures & d'autres ornemens. Du côté du jardin, & du côté de la Cour il y a comme quatre Bas-reliefs colorez sur un fond d'or, où l'on a prétendu répréfenter les quatre parties du jour par quatre sujets tirez de l'Histoire, & de la Metamorphose des Dieux. Et comme dans la Sale des Gardes l'on a marqué les principaux devoirs des gens de guerre dans les

les quatre Bas-reliefs de blanc & noir qui ſont dans le Platfond audeſſus de la corniche, il ſemble que le Peintre ait voulu faire voir aux Courtiſans quelles ſont leurs obligations par ces quatre Tableaux à fonds d'or. Car dans le premier on a peint Procris qui donne un dard à Cephale. Ce Chaſſeur ſi conſiderable dans la Fable pour ſa diligence, étant toûjours en Campagne avant le lever du Soleil, marque le ſoin qu'un vrai Courtiſan doit avoir d'être matinal, & ſe trouver au Palais du Prince avant ſon lever.

Dans le ſecond on a repréſenté la ſtatuë de Memnon qui demeuroit muette pendant que le Soleil ne la regardoit point, mais lors qu'à ſon lever il jettoit ſes rayons ſur elle, auſſi-tôt elle parloit. Ce qui doit apprendre à ceux qui font la Cour aux Rois à demeurer dans le reſpect, & dans le ſilence juſques à ce que le Prince leur ouvre lui-même la bouche, & leur donne la liberté de parler.

Le troiſiéme Tableau où eſt peinte la Fable de Clitie changée en Giraſol, fait voir comme l'on doit être toûjours prêt à ſuivre le Roi de quelque côté qu'il aille.

Et le quatriéme qui repréſente la quatriéme partie du jour, & où l'on a peint le Soleil qui ſe délaſſe chez Thetis avec des Tritons qui lui font la Cour, eſt une Image des ſoins que ceux de la Cour doivent avoir de divertir le Prince, lors que fatigué des travaux de la journée, il eſt retiré dans ſon Palais.

Ces Tableaux ſont ſéparez par des ornemens de ſtuc qui ont rapport au corps du bâtiment, & qui ſont enrichis de maſques, de feuillages, d'animaux, & de trophées.

Dans

Dans les quatre encoignures de cette antichambre, audessus de la corniche, il y a quatre autres Bas-reliefs de bronze en ovale qui se rapportent à ceux dont je viens de parler, & représentent aussi les quatre parties du jour. Ils sont attachez contre un petit corps d'Architecture qui semble soûtenir le Platfond ; & qui se termine en haut par deux volutes, en façon de chapiteaux Ioniques. Ces Bas-reliefs sont couverts d'une peau de lion, & portez par deux especes de Sphinx assis sur deux piedéstaux qui servent comme de base à ce petit corps d'Architecture, au bas duquel sont des trophées d'armes.

Ces manieres de Sphinx ont le visage & la gorge d'une belle femme, des aîles au dos, des pieds de lion, & la queuë d'un poisson : pour signifier par le visage & la gorge d'une femme, la grace & l'agrément qne doivent avoir ceux qui approchent des Rois ; par les aîles, la vigilance & la promptitude à exécuter leurs commandements ; par les pieds de lion, qu'ils doivent être infatigables ; & par la queuë de poisson, la souplesse & la complaisance qu'il faut avoir à la Cour, & même la discretion & la retenuë dans les paroles, les poissons étant particulierement le symbole du silence & du secret. La peau du lion qui couvre le tout, marque la valeur, qui doit comme enfermer les autres qualitez ; & le trophée qui est au bas, montre que c'est par la pratique de toutes ces vertus qu'on aquiert les récompenses.

Ainsi il n'y a point d'ornemens, ni de peintures dans ce lieu-là qui ne cachent quelque sens moral.

Il y a encore entre les Bas-reliefs à fond d'or, dont

dont j'ai parlé, deux Griffons qui soûtiennent les armes de France, & ces armes sont représentées sur un globe, pour montrer que la gloire de Sa Majesté se répand par tout le monde: ce que l'on a voulu marquer par les trophées qui l'environnent, lesquels sont composez des armes de toutes sortes de nations.

Aprés que Loyr eût achevé les Tableaux des Tuileries, il en fit encore d'autres pour le Roi, tant pour servir de desseins à des Tapisseries, que pour mettre dans les appartemens de Versailles, où l'on voit, de même que dans tous les ouvrages qu'il a finis jusques à sa mort, que bien loin de diminuër par l'âge, il se perfectionnoit de plus en plus, particulierement dans la partie du coloris, qu'il préferoit à toute autre, voyant que c'est celle qui touche davantage les yeux. Sur tout il prenoit plaisir à peindre des femmes & des enfans.

Il étoit d'un temperament doux, honnête, & modeste; & quoi qu'il sentît bien qu'il n'étoit pas sans mérite, il ne s'en élevoit pas davantage. Il avoit le cœur bon, sans ambition, incapable d'envie & de haine, officieux & veritable ami. Il n'avoit que cinquante-cinq ans lorsqu'il tomba malade, & mourut * au grand regret de tous ceux qui le connoissoient. Il faisoit la Charge de Professeur dans l'Academie.

HUTINOT de Paris, & Sculpteur, mourut la même année, & ensuite GASPARD MARCI aussi Sculpteur & frere de Baltazar dont je vous ai parlé; ils étoient l'un & l'autre d'un mérite qui les a fait considerer entre tous les Sculpteurs.

JEAN BAPTISTE DE CHAMPAGNE neveu

* En 1679.

neveu de Philippe, étant d'une humeur douce & facile, n'eût pas de peine à se rendre complaisant & soûmis aux volontez de son oncle. Non seulement il reçût de lui tous les enseignemens necessaires à la connoissance de son Art, mais il profita encore de ses bonnes instructions, & se conforma entierement à sa façon de vivre pendant tout le temps qu'il demeura avec lui. Ses principaux ouvrages sont à Vincennes & aux Tuileries, où il travailla, comme je vous ai dit, avec son oncle, dont il tenoit beaucoup de la maniere de peindre. Il est vrai qu'aprés son retour d'Italie il tâcha d'en conserver le goût; mais cependant ses figures avoient toûjours un air Flamand, & n'étoient couvertes, s'il faut ainsi dire, que d'une legere apparence du goût d'Italie. Il mourut en 1681.

NICOLAS BAUDESSON de Troye & JAQUES BAILLY de Grace en Berri, tous deux excellens à bien peindre des fleurs, moururent * presque en même temps. Bailly gravoit fort bien à l'eau-forte, & avoit un secret particulier pour peindre sur les étoffes.

ANTOINE BOUSONNET STELLA de Lyon, mourut la même année. Il n'y a eû guéres de Peintres qui ayent plus travaillé que lui pour devenir excellent, & aquerir les belles connoissances qui pouvoient le rendre savant dans son Art.

Alors Pymandre, m'interrompant, me dît, Je ne prétens pas nier que Stella n'eût de l'étude & du savoir; mais il me semble que ce qui le faisoit particulierement estimer étoit la douceur & la délicatesse de son pinceau. AUDRAN,

* En 1682.

repris-je, qui étoit aussi de Lyon, avoit suivi un autre goût pour aquerir de la réputation. Il peignoit d'une maniere plus forte. Il mourut en 1683. & dans le même temps l'Académie perdit aussi GUILLAUME CHASTEAU l'un de ses meilleurs Graveurs au burin.

Aprés m'être arrêté, Je sai bien, repris-je, que parmi ceux dont je viens de parler il y en a que j'aurois dû passer sous silence pour abreger mon discours, bien que je n'en aye dit que peu de chose. Mais ayant commencé à vous marquer l'établissement de l'Académie, j'ai crû devoir rapporter tous ceux qui en ont été; car quels qu'ils ayent pu être, ils ont eû assez de mérite pour être reçûs dans cette assemblée, où, ainsi que dans les autres corps, on peut dire qu'ils ne sont pas tous d'une égale considération. Il y a même une chose à observer; c'est que tous ceux qui ont été reçûs dans l'Académie, y ont été admis pour differens talens. Et bien que les Peintres qui traitent des histoires & des sujets les plus nobles, doivent être plus estimez que ceux qui ne représentent que des païsages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits, ou des choses encore moins considerables; cependant on ne laisse pas parmi ces derniers d'en rencontrer qui ont tant d'habileté & de savoir dans les choses dont ils se mêlent, que les plus habiles d'entre-eux sont souvent beaucoup plus estimez que d'autres qui travaillent à des ouvrages plus relevez. Par exemple, un excellent Païsagiste, tel que quelqu'un de ceux dont nous avons parlé; un homme qui fait des Animaux de toutes natures, tels qu'ont été Sneidre & ses Eleves, Nicasius & Vanboule, sera plus consideré qu'un autre qui

ne peint que médiocrement des figures. Le Pere Zegre, Mario di Fiori, Baudesson, auront toûjours de la réputation pour les fleurs, de même que Michel Ange des Batailles, Labrador & de Somme pour toutes sortes de fruits: parce que dans les choses qu'ils ont faites, ils ont aquis un degré de perfection bien plus élevé que celui où sont parvenus beaucoup de Peintres qui font des Tableaux d'Histoires, ou des Portraits.

N'est-ce point aussi, interrompit Pymandre, qu'il est bien plus facile de représenter ces sortes d'objets qu'on peut dire inanimez pour la plûpart, & sans action, que des figures d'hommes où il y a mille expressions differentes de vie, d'actions, & de mouvemens?

N'en doutez pas, repartis-je, car comme il faut un genie plus élevé pour inventer & disposer de grands sujets d'Histoires, les peindre, & les rendre accomplis dans toutes leurs parties. Aussi est-il plus rare de trouver des personnes qui ayent les qualitez necessaires à s'en bien aquiter, qu'il n'est malaisé de trouver des hommes d'un esprit moins sublime qui peuvent représenter des choses ordinaires.

Nous avons dit assez souvent combien un Peintre doit avoir de differentes connoissances pour arriver au point où Raphaël, si vous voulez, & le Poussin sont parvenus. Il n'est pas necessaire que je répéte ce que j'ai dit en examinant leurs ouvrages; mais à l'égard de ceux qui n'ont qu'à bien copier la nature comme sont les derniers dont j'ai parlé, il suffit qu'ils ayent de l'amour pour leur Art, de la patience & du jugement, sans quoi leur ouvrage seroit froid, sans beauté & sans choix. Or quand il arrive que

celui qui a de l'inclination à repréſenter des animaux, & qui s'attache uniquement à cela, eſt pourvû d'un bon ſens, & qu'il a du jugement, alors il peut bien mieux ſe perfectionner dans cette partie de la peinture avec un médiocre génie, qu'il ne feroit dans ce qui regarde les figures & les actions de l'homme. Il en eſt de même à l'égard de ceux qui font des fleurs, des fruits, & d'autres choſes ſemblables; parce que leur imagination ne travaille pas. Ils n'ont point d'expreſſions differentes à repréſenter; les objets qu'ils ont pour modeles ne changent ni de lieu ni de diſpoſition, ils ſont toûjours en même état devant eux. S'il y a quelque petit défaut dans la reſſemblance, on ne s'en apperçoit pas, parce qu'ils ne laiſſent pas d'être reconnoiſſables; il ſuffit qu'ils ſoient diſpoſez agréablement, deſſinez avec art, & peints avec les couleurs, les jours, les reflais, & les ombres neceſſaires. Bien qu'il y ait moins de parties à étudier dans cette ſorte de ſujets, que dans les Tableaux d'Hiſtoires, cependant il y en a encore aſſez à obſerver lors que l'on veut bien repréſenter la nature. Et quand celui qui travaille ſe trouve avec un génie & du ſavoir pour bien diſpoſer; pour donner aux Animaux du mouvement & de la vie; pour repréſenter du poil & de la plume, de même qu'on en voit dans les ouvrages des Peintres que j'ai nommez, leſquels paroiſſent ſi vrais qu'il ſemble que le poil eſt tout heriſſé, & que le vent ſoufle la plume; que dans les fleurs on voit l'épaiſſeur ou la legereté des feuilles, la vivacité, le feu & l'éclat de leurs couleurs; dans les fruits cette fleur & cette fraîcheur qui les couvre, & ſouvent une eau ou une roſée répanduë deſſus.

Quand

Quand même on considere les étoffes, les tapis, les vases d'or, d'argent, ou d'autres matieres, telles qu'on en voit du Maltois, ou des Instrumens de toutes sortes si bien mis en perspective, & si savamment représentez, que l'on y est trompé; il est certain que ces sortes de Tableaux ont un mérite particulier, & qu'on doit avoir de la consideration pour leurs Auteurs: & à vous dire le vrai, quoi qu'on ait écrit à l'avantage des anciens Peintres, je ne sai si en cela ils ont surpassé les modernes. Pour moi j'en douterois volontiers, sur ce que présentement on se sert de couleurs à huile qu'ils n'avoient point, & par le moyen desquelles l'on peut peindre d'une maniere encore plus achevée qu'ils ne faisoient. Aussi voyons-nous des ouvrages faits en Flandre & en Hollande qui sont admirables pour ce qui regarde l'imitation de la nature. Quand on voit les Tableaux de Girard d'Aw, peut-on croire qu'on puisse jamais peindre avec plus de verité & plus de force, mieux manier les couleurs, & entendre la lumiere & les ombres; & que les Anciens ayent été plus loin? Il ne faut pas être surpris de cela, car les Flamans & les Hollandois s'attachant à bien copier la Nature; pourquoi n'y pourroient-ils pas réussir, puis qu'elle est toûjours la même qu'elle a été?

Les premiers Peintres de l'Antiquité ont bien pu à l'égard des autres parties de la Peinture surpasser ceux des derniers siécles, parce qu'il est certain que ceux des païs chauds ont plus de feu pour imaginer; qu'il n'y avoit en ces temps-là que les personnes qui avoient un génie propre pour les Arts qui s'y adonnassent: qu'ils avoient, com-

me je croi vous avoir dit, plus de moyens & d'occasions d'étudier d'aprés les hommes & les femmes ce qu'il y a de plus beau dans la composition & la forme du corps humain, & qu'ils s'y appliquoient entierement ; au lieu que dans les derniers temps les beaux Arts n'ont plus été cultivez, pour la plûpart, que par des personnes qui en font une profession pour vivre, & qui souvent n'ont nulle disposition pour cela.

N'avons-nous pas vû des Peintres qui n'ayant qu'un certain feu, & une volonté de travailler, & de faire de grands Tableaux ont entrepris des ouvrages où toutes les expressions de leurs figures sont outrées, faute de bien connoître la qualité des sujets qu'ils traitent, & ne pas savoir quels sont les differens effets des passions. S'ils expriment quelque sentiment de joye, ils font paroître un ris immoderé ; s'ils représentent une figure qui soupire, ce sont des sanglots qui semblent sortir de sa bouche avec violence ; les plaintes sont des cris, la langueur d'une passion est comme une défaillance de nature ; une crainte & une timidité paroissent une horreur & un desespoir. Les mouvemens du corps sont aussi mal exprimez ; ce ne sont que contortions de membres ou postures ridicules. Faut-il représenter une femme abatuë de tristesse ou dans la misere, elle sera plus maigre & plus hideuse que la famine dont Ovide a fait la description. Enfin voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont nulle disposition à peindre de grands sujets, & qui sont beaucoup moins à estimer que ceux qui se contentent d'en représenter de plus simples & plus ordinaires.

Voyons

Voyons ce que j'ai à vous dire des autres Peintres qui n'étoient pas de l'Academie, & qui sont morts depuis son établissement. Je puis vous nommer GEORGE L'ALLEMAND de Nanci. Il a fait quantité de desseins pour des Tapisseries, & plusieurs Tableaux dans des Eglises.

Vous avez connu DANIEL DUMOUSTIER Peintre du Roi qui faisoit des Portraits au Pastel. Outre l'intelligence qu'il avoit pour ces sortes d'ouvrages, & la parfaite ressemblance qu'il donnoit à ses Portraits, il s'étoit rendu célébre par l'amour qu'il avoit pour la Musique & pour les Livres, dont il avoit un cabinet fort considerable; mais encore plus pour sa grande memoire, qui lui tenoit présent dans l'esprit tout ce qu'il avoit lû, en sorte que dans la quantité de Livres qu'il avoit, il n'y en avoit pas un où il ne trouvât à point nommé tel passage qu'on pût lui marquer. Ces belles qualitez lui avoient aquis beaucoup d'amis à la Cour & parmi les gens de Lettres.

Si vous voulez que je vous nomme tous ceux dont il peut me souvenir, & qui se faisoient connoître en ces temps-là, je vous dirai que LA RICHARDIERE étoit recherché pour les portraits en Mignature. PIERRE BREBIETTE de Mante, & DANIEL RABEL peignoient & gravoient à l'eau forte.

Mais un Peintre qui étoit plus considerable que ces derniers, étoit JEAN MOSNIER de Blois. Son pere & son ayeul peignoient sur le verre: Son ayeul étoit de Nantes & s'étoit établi à Blois. Jean son petit-fils vint au monde en 1600. & apprit de son pere l'art de peindre jusques à l'âge de seize

ze à dix-sept ans que la Reine Marie de Medicis étant à Blois, & ayant sû qu'il y avoit dans le Convent des Cordeliers un Tableau de la main d'André Solarion, & qu'on appelle la Vierge à l'oreiller vert, pour avoir ce Tableau elle fit quelques liberalitez à la maison, & leur en donna une copie qu'elle fit faire par Mosnier, & dont elle fut si satisfaite qu'elle le gratifia d'une pension pour aller travailler en Italie, & même le recommanda à l'Archevêque de Pise qui retournoit à Florence. Ce fut là que Mosnier s'arrêta d'abord à copier le Tableau d'une Vierge de la derniere maniere de Raphaël, qu'il envoya à la Reine qui en fit présent aux Minimes de Blois. Il continua l'espace de trois ans à étudier dans les Academies de Florence, & dans les Ecoles du Bronzin, du Civoli & du Passignan qui alors étoient en réputation. Ensuite il alla à Rome, où aprés avoir demeuré quatre ans, il revint en France vers l'an 1625. Aprés avoir sejourné quelque temps à Paris, ne trouvant pas un accés aussi favorable qu'il avoit esperé auprés de ceux qui avoient l'intendance des bâtimens de la Reine, il alla à Chartres, où Mr. d'Estampes qui en étoit alors Evêque, le fit travailler dans son Palais Episcopal. Il représenta dans la voute de sa Bibliotheque les quatre premiers Conciles; & dans l'antichambre de son principal appartement l'Histoire de Theagene & de Cariclée. Il fit le Tableau de la Chapelle & plusieurs autres que vous pouvez avoir vûs dans les appartemens de cette maison. Il peignit aussi dans la paroisse de Saint Martin le Tableau du grand Autel. Outre tous ces ouvrages, il en fit encore pour Mr. d'Estampes plusieurs autres dans son Abbaye de Bourgueil.

Il

Il travailla à Blois, à Chinon, à Saumur, à Tours, à Nogent le Rotrou, à Valence, à Menars, & à Chiverni, où il repréſenta dans les lambris de ſa Sale l'Hiſtoire de Dom Quichotte. Il fut marié deux fois, mais il n'eût des enfans que de ſa ſeconde femme, dont l'un nommé Pierre eſt Peintre de l'Academie & Adjoint à Profeſſeur. Jean mourut à Blois l'an 1656.

On peut mettre au rang des Peintres qui ont plus fait parler d'eux pendant leur vie qu'aprés leur mort, NICOLAS CHAPERON de Châteaudun. Il étoit, comme je vous ai déja dit, Diſciple de Voûët, & a demeuré long-temps à Rome, où il a gravé les loges de Raphaël. Cet ouvrage, ſelon les apparences, conſervera ſa memoire plus long-temps que les Tableaux qu'il a faits.

En 1657. JAQUES STELLA de Lyon mourut à Paris dans les Galeries du Louvre, où il avoit ſon logement. Ses ancêtres étoient Flamans. Son grand-pere nommé Jean étoit Peintre, & faiſoit ſa demeure à Malines. S'étant retiré * ſur la fin de ſes jours à Anvers, il y mourut âgé de ſoixante ſeize ans. Il laiſſa deux filles & un fils nommé François, qui fut auſſi Peintre. François étant allé à Rome y demeura quelque temps, & enſuite vint en France s'étant arrêté à Lyon, il s'y établit, & y prit pour femme la fille d'un Notaire de la Breſſe, avec laquelle il ne vêcut pas long-temps, car il mourut âgé de quarante-deux ans l'an 1605. Ils eûrent quatre fils & deux filles. Deux des garçons moururent fort jeunes peu de temps aprés leur pere, & les deux qui reſterent furent Jaques & François.

O 5 Ja-

* En 1601.

Jaques étoit né l'an 1596. Lors que son Pere mourut il n'avoit que neuf ans, & commençoit déja à donner des marques de ce qu'il feroit un jour par l'inclination qu'il avoit pour la Peinture. Il alla en Italie à l'âge de vingt ans. Comme il passoit à Florence, lors que le grand Duc Cosme de Medicis faisoit faire un superbe appareil pour les nôces de son fils Ferdinand II. ce lui fut une occasion de se faire connoître du Grand Duc. qui lui donna un logement & une pension pareille à celle de Jaques Callot qui étoit aussi alors à Florence, où Stella fit plusieurs ouvrages. Entre autres il dessina la Fête que les Chevaliers de Saint Jean font le jour de Saint Jean Baptiste, laquelle il grava ensuite, & la dédia à Ferdinand II. en l'année 1621. Aprés avoir demeuré quatre ans à Florence, il alla à Rome en 1623. Il fit plusieurs Tableaux pour la Canonization de Saint Ignace, de Saint Philippe de Neri, de Sainte Therese, & de Saint Isidore, & fit plusieurs desseins qui ont été gravez, les uns en bois, par Paul Maupain d'Abbeville, d'autres pour des Theses & des Devises, & d'autres pour un Breviaire du Pape Urbain VIII. qui furent gravez par Audran & Gruter. Il peignoit d'une maniere agréable, particulierement en petit, & même s'y étoit fait une pratique toute particuliere. Il fit plusieurs Tableaux sur de la pierre de parangon, & y feignoit des rideaux d'or par un secret qu'il avoit inventé. On a vû de lui, dans la grandeur d'une pierre de bague, un Jugement de Pâris de cinq figures, d'une beauté surprenante pour la délicatesse du pinceau. Il fit aussi de grands ouvrages, comme je vous dirai ci-aprés ; car pour les petites choses il n'y tra-
vail-

valloit que pour satisfaire quelques personnes curieuses.

Enfin s'étant aquis beaucoup de réputation, & ayant fait des Tableaux qui furent portez en Espagne, le Roi Catholique les ayant vûs lui fit demander s'il vouloit travailler pour lui ; à quoi il s'étoit résolu. Mais étant sur son départ, il lui arriva une affaire fâcheuse, & qui auroit pû le perdre, si son innocence n'avoit prévalu sur la malice & le crédit de ses ennemis appuyez de personnes trés-puissantes. Car bien que le sujet qu'on prenoit pour lui faire injure ne fût pas considérable, le desir toutefois de se venger les poussoit à se servir de toutes sortes de moyens pour satisfaire leur passion. Le long séjour qu'il avoit fait à Rome lui ayant aquis beaucoup d'estime, il fut élû Chef du quartier de *Campo Marzo*, où il avoit long-temps demeuré. Ce sont les Chefs des Quartiers qui prennent le soin de faire fermer les portes de la Ville à l'heure ordonnée, & garder eux-mêmes les clefs. Ayant un jour fait fermer la porte *del Popolo*, quelques particuliers voulurent la faire ouvrir à une heure induë, ce que n'ayant pas voulu leur accorder, ils résolurent de s'en venger, & pour cela gagnerent certaines gens qui furent rendre de faux témoignages contre Stella qu'on arrêta aussitôt avec son frére & ses domestiques.

Le crime qu'on lui imposoit étoit d'entretenir dans une famille quelques amourettes : cependant son innocence ayant été bientôt reconnuë, il sortit avec honneur d'une si fâcheuse affaire, & les accusateurs furent publiquement fouétez par les ruës. Pendant le peu de temps qu'il fut en prison, il fit, pour se desennuyer, avec un char-

bon, & contre le mur d'une chambre, l'Image de la Vierge tenant son fils, laquelle fut trouvée si belle que le Cardinal François Barberin alla exprés la voir. Il n'y a pas long-temps qu'elle étoit encore dans le même lieu, & une lampe allumée au-devant ; les prisonniers y vont faire leurs priéres.

Stella demeura encore six mois dans Rome, d'où il partit en 1634. à la suite du Maréchal de Crequi, lequel revenoit de son Ambassade, & passa par Venise, & par toutes les principales Villes d'Italie. Stella s'arrêta à Milan où il fut saluër le Cardinal Albornos qui en étoit Gouverneur, & duquel il étoit connu. Ce Cardinal tâcha de l'arrêter, lui offrant la direction de l'Académie de Peinture fondée par Saint Charles, mais il le remercia ; & lors qu'il prit congé de son Eminence, il reçût d'elle une chaîne d'or. Il vint à Paris, où il n'avoit pas dessein de demeurer : néanmoins Mre. Jean François de Gondi alors Archevêque de Paris, lui ayant donné de l'emploi, le Cardinal de Richelieu qui entendit parler de lui, & qui sût qu'il devoit aller en Espagne, l'envoya querir ; & lui ayant fait entendre qu'il lui étoit bien plus glorieux de servir son Roi que les Etrangers, lui ordonna de demeurer à Paris, & ensuite le présenta au Roi, qui le reçût pour l'un de ses Peintres, & lui donna une pension de mille livres & un logement dans les Galeries du Louvre. Il eût l'honneur d'être des premiers à faire le portrait de Monseigneur le Dauphin. Il fit par l'ordre du Roi plusieurs grands Tableaux qui furent envoyez à Madrid & à Brissac. Le Cardinal lui en fit faire aussi quantité, tant pour sa Maison de Paris que

que pour celle de Richelieu. Ce fut par l'ordre de Mr. de Noyers qu'il travailla à plusieurs Desseins pour les Livres qu'on imprimoit au Louvre, & qui sont gravez par Rousselet, Melan, & Daret.

Il fit aussi en même temps un Tableau pour un des Autels de l'Eglise du Noviciat des Jesuites au Fauxbourg Saint-Germain. On y voit comme la Vierge & Saint Joseph rencontrent Nôtre Seigneur dans le Temple, disputant contre les Docteurs. En 1644. il fit dans l'Eglise de Saint Germain-le-Vieil un Tableau où Saint Jean baptise Nôtre Seigneur ; & ce fut dans la même année que le Roi l'honora de l'Ordre de Chevalier de Saint Michel.

En 1652. il peignit dans l'Eglise des Carmelites du Fauxbourg Saint Jaques deux grands Tableaux. Dans l'un est représenté le miracle des cinq Pains, & dans l'autre la Samaritaine.

Quelques années * aprés il fit pour les Cordeliers de Provins un Tableau d'Autel où est peint Nôtre Seigneur qui dispute dans le Temple. Il se peignit parmi ceux qui écoutent la dispute. On voit aussi à Lyon quelques Tableaux d'Autels qui sont de sa main, entre-autres celui qu'il fit pour les Religieuses de Sainte Elisabeth de Bellecour. Il a 15. pieds de haut, & représente Sainte Elisabeth fille du Roi de Hongrie, accompagnée de Saint-Jean & de Saint François, & dans une Gloire paroît la Vierge qui tient l'Enfant Jesus. Il fit pour Mr. de Chambray la captivité des Israélites, & le miracle des Cailles au desert. Entre les autres Tableaux que

* En 1656.

que l'on voit de lui, il y a le Triomphe de David; la Reine de Saba qui apporte des présens à Salomon; celui où Salomon donne de l'encens aux Idoles; un Ravissement des Sabines; un Jugement de Pâris; & un Bain de Diane.

Durant l'hyver, lors que les soirées sont longues, il s'appliquoit ordinairement à faire des suites de Desseins, tels que ceux de la vie de la Vierge, qui sont fort finis, & dont les figures sont assez considerables: il y en a vingt-deux. On voit cinquante Estampes gravées d'aprés lui, où sont représentez differens jeux d'enfans. Il a dessiné plus de soixante vases de differentes sortes; plusieurs ouvrages d'Orféverie; un recueil d'ornemens d'architecture; toute la Passion de Nôtre Seigneur qu'il a peinte depuis en trente petits Tableaux: c'est le dernier ouvrage qu'il a achevé.

Il avoit fait auparavant seize petits Tableaux des plaisirs champêtres, & un nombre d'autres grands sujets concernant les Arts. On auroit peine à croire qu'il eût produit tant d'ouvrages, considerant le peu de santé qu'il avoit: aussi doit-on les regarder comme un pur effet de son grand amour pour la Peinture. Il étoit curieux de toutes les belles choses, & avoit apporté d'Italie plusieurs Tableaux des bons Maîtres, entre-autres deux de la main d'Annibal Carache: l'un, est un Bain de Diane; & l'autre, une Venus, que l'on peut voir chez Mr. le Président Tambonneau. Il eût aussi une singuliere estime pour le Poussin, qui de sa part n'en avoit pas moins pour Stella. Sa maniere de peindre étoit agréable. Le plus souvent il disposoit tout d'un

coup

coup ses sujets sur la toile même, sans en faire aucuns desseins, particulierement lors que les figures n'étoient que d'une grandeur médiocre. Il entendoit fort bien la perspective & l'architecture. Il étoit tellement pratique, que le Tableau qu'il fit pour les Cordeliers de Provins étant trop grand, & ne pouvant plus agir comme autrefois à de grands ouvrages, il fut obligé de faire renverser le haut en bas pour peindre le fonds, qui est une architecture fort belle & bien coloriée. Enfin étant d'une complexion fort délicate, il demeura malade, & six jours aprés mourut * âgé de 61 an, & fut enterré à Saint Germain de l'Auxerrois devant la Chapelle de Saint Michel. Il eût pour Eleve Antoine Bousonnet Stella son neveu, dont nous venons de parler.

François Stella fut aussi Peintre, mais il n'eût pas tous les talens de son frére: il ne demeura que cinq ou six ans en Italie, d'où il revint avec son frére.

Entre les Tableaux que l'on voit de lui il y a dans une petite Chapelle de l'Eglise des grands Augustins une Nôtre-Dame de Pitié, & à un des Autels de l'Eglise des Augustins Réformez du quartier de la Porte Montmartre, il a peint un Saint de leur Ordre qui est à genoux devant la Vierge, qui tient le petit Jésus. Il fit fort peu d'ouvrages pendant qu'il vécut, s'étant trouvé engagé dans des procés qui lui causerent la mort: car s'étant échauffé à solliciter ses Juges, il fut attaqué d'une pleuresie, dont il mourut le 26. Juillet 1647. âgé de quarante quatre ans. Il fut enterré à Saint Jean en Gré-

* Le 29. Avril 1647.

Gréve sa Paroiffe, & ne laiffa point d'enfans.

JEAN LE MAIRE, j'entens celui qu'on appelloit le gros le Maire, & qui fit pour le Cardinal de Richelieu la perfpective qui eft à Ruel, nâquit à Dammartin prés Paris en 1597. de parens pauvres. Il avoit une fœur qui fervoit à Paris chez un Marchand Drapier, par le moyen de laquelle il entra au fervice du Marquis de Chanvalon, qui le voyant enclin à deffiner, le mit chez un Peintre plus curieux des fruits de fon jardin, & plus attaché à bien entretenir fes arbres, qu'à faire des Tableaux, & inftruire fes apprentifs. Ce Maître s'étant apperçû un jour qu'on avoit ôté une pomme à un de fes arbres, & Jean le Maire ayant été convaincu de l'avoir prife, il le fit auffi-tôt fortir de fa maifon : ce qui faifoit dire quelquefois à le Maire, qu'il avoit été chaffé de chez fon premier Maître comme Adam du Paradis terreftre, pour avoir mangé d'une pomme. Il entra chez Vignon où il demeura quatre ans. Enfuite le Marquis de Chanvalon l'envoya à Rome, d'où, aprés y avoir paffé dix-huit ou vingt ans, il revint * à Paris, & travailla bien-tôt à plufieurs ouvrages, entre-autres à la perfpective qui eft à Bagnolet, à celle de Ruel.

Il retourna pour la feconde fois à Rome lors que le Pouffin y alla en 1642. mais il n'y demeura pas long-temps. Etant de retour à Paris, il logea dans un des Pavillons des Tuileries, où il penfa être brûlé ; car le feu s'étant mis aux Offices, & enfuite aux Appartemens, l'incendie fut fort grand, & tout étant au pillage, le Maire y perdit une partie de fon bien. Peu de temps

* Vers l'an 1633.

temps aprés cet accident il se retira à Gaillon, où il est mort.* âgé de soixante-deux ans. Son corps fut enterré à la Chartreuse. N'ayant jamais été marié, il donna aux pauvres la plus grande partie du bien qui lui restoit, & laissa le reste à ses parens & à quelques amis.

Ce fut environ ce temps-là, ou peu aprés, que mourut aussi FOUQUIERES, dont je vous ai parlé. Il étoit d'Anvers, & disciple du jeune Brugle: il a travaillé à Bruxelles jusques en 1621. qu'il vint en France. Ayant eû ordre du feu Roi de peindre toutes les principales villes de France, il alla en Provence où il s'arrêta long-temps à boire au lieu de travailler. Mr. d'Emery le ramena sans avoir rien peint: il apporta seulement quelques desseins. Quand il fut ici, il travailla pour Mr. de la Vrilliere & pour Mr. d'Emeri. BELIN qui étoit son disciple mourut peu de temps aprés, & aussi GUILLEROT, Païsagiste, qui avoit travaillé sous Bourdon.

Je ne croi pas, dît Pymandre, avoir jamais rien vû des deux derniers que vous venez de nommer, mais bien de Fouquieres.

Fouquieres, repris-je, peignoit agréablement, & représentoit parfaitement bien la Nature; & quoi que ce soit le principal devoir du Peintre de s'étudier à la bien imiter, il y en a eû néanmoins depuis lui qui ont méprisé cette étude, pour suivre certaines pratiques de peindre qui ne sont point naturelles ni dans les Païsages ni dans les figures. C'est pour cela que LUBIN BAUGIN ne peut être mis au nombre des excellens Peintres,

* En 1659.

tres, quoi qu'il ait fait plusieurs grands desseins pour des Tapisseries, & qu'il fût employé en ce temps-là à quantité d'autres ouvrages pour des particuliers.

VANBOUCLE étoit disciple de Sneydre, de même que Nicasius, dont je vous ai parlé. Il faisoit fort bien toutes sortes d'animaux, & même gagnoit tout ce qu'il vouloit : cependant il a vécu d'une telle maniere qu'étant toûjours pauvre, il est mort ici à l'Hôtel-Dieu.

Mais si je vous fais souvenir d'un Peintre contemporain à ceux-là, & que vous avez connu, ce n'est pas pour le mettre en même rang ; car si on vouloit le comparer à bien d'autres qui vivoient de son temps, non seulement on auroit beaucoup plus d'estime pour lui, mais même on connoîtroit combien il étoit élevé au dessus d'eux par son génie, & par les belles connoissances qu'il avoit de son Art. C'est d'ALFONSE DU FRESNOI dont j'entens parler. Il n'est pas necessaire que je vous dise qu'il étoit de Paris, & d'honnête famille : vous l'avez connu, & je m'imagine que vous en avez encore une assez forte idée, sans que je m'arrête à vous le représenter. Il nâquit en 1611. Son pere le fit étudier avec beaucoup de soin pour être Medecin : mais dès ses plus jeunes ans il fit paroître la force de son esprit dans l'inclination & l'attachement qu'il avoit pour la Poésie, réüssissant si heureusement à faire des vers, qu'il remportoit toûjours le prix dans toutes les Classes où il se trouvoit. A l'amour qu'il avoit pour la Poésie il joignit encore celui de la Peinture ; en sorte que tout d'un coup il se trouva engagé dans deux passions également violentes. Et comme il se déclara

clara enfin pour la Peinture, ce fut malgré son pere qu'il s'y appliqua, & encore plus contre la volonté de sa mere; qui ne considerant cet Art que par rapport aux plus ignorans, & s'il faut ainsi dire, aux plus miserables de cette profession, ne pouvoit souffrir que son fils fût un Peintre. Cependant quelque opposition que sa mere y apportât, & nonobstant même les mauvais traitemens qu'il reçût d'elle à cette occasion, il ne changea point de dessein. Il avoit dix-neuf ou vingt ans lors qu'il se mit à suivre Perier, qui demeuroit alors dans la ruë de l'Arbresec; & quand il eût travaillé deux ans sous lui & sous Vouët, il partit pour aller en Italie, où il arriva à la fin de l'année 1633. ou au commencement de l'année 1634.

Comme pendant ses études il s'étoit beaucoup appliqué aux élemens d'Euclide & à la Géometrie, il commença si-tôt qu'il fut à Rome à peindre des perspectives, divers bâtimens, & les ruïnes des anciens édifices. Environ deux ans aprés, & lors que Mr. Mignard, qui travaille encore aujourd'hui, & qu'il attendoit pour camarade, fut arrivé à Rome, ils prirent un même logement, & copiérent pour le Cardinal de Lyon les plus beaux Tableaux qui sont dans le Palais Farnese. Ils ne laissérent pas de faire leur principale étude d'aprés les Peintures de Raphaël, & les plus belles Antiques, & d'aller tous les soirs dans les Académies dessiner d'aprés les Modeles. Du Fresnoi comprit bientôt tout ce qui regarde la théorie de la Peinture: son amour pour cet Art le possédoit de sorte qu'il ne pensoit à autre chose qu'à en aquerir toutes les connoissances. C'est ce qui fit que
dés

dés ce temps-là, & même pendant ſon travail, il s'occupoit à faire des vers pour exprimer ſes penſées, & commença ſon Poëme de la Peinture qui fut long-temps le ſujet de ſes entretiens, & qu'il n'acheva qu'aprés avoir bien lû tous les meilleurs Auteurs, & fait des obſervations ſur les Tableaux des plus grands Maîtres: mais ſur tout aprés les profondes réflexions & les entretiens ſolides & continuels qu'il avoit avec ſon ami Mr. Mignard; car l'un & l'autre ne voyoient & ne faiſoient rien de ce qui regarde leur profeſſion, ſans en faire un examen trés-exact. Ce fut auſſi aprés s'être bien fortifié dans toutes ces connoiſſances qu'il ſe mit à faire quelques Tableaux pour les François & les Italiens amateurs de cet Art. Il en fit deux pour Mr. le Tellier de Morſan: dans l'un ſont peintes les ruïnes de *Campo vicino*, & la Ville de Rome ſous la figure d'une femme; & dans l'autre des filles d'Athenes qui vont voir le tombeau d'un Amant. Le Peintre y a repréſenté un ſacrifice, & comme en préſence de la perſonne que le mort avoit aimée, il ſort des flâmes de l'urne dans laquelle ſont ſes cendres. Ces deux Tableaux & un autre où l'on voit Enée qui porte ſon pere au tombeau, ſont à Paris chez Mr. Paſſart Maître des Comptes. Il fit pour Mr. Perochel Conſeiller, un grand Tableau où Mars rencontre Lavinie qui dort ſur le bord du Tybre. Il eſt repréſenté deſcendu de ſon char levant le voile qui la couvre, afin de la conſiderer. Ce Tableau, qui eſt un des meilleurs qu'il ait faits, appartient préſentement à Mr. le Préſident Robert. Il fit enſuite deux autres Tableaux pour Mr. Perochon de Lyon: l'un de la naiſſance de Ve-

Venus, & l'autre de la naiſſance de Cupidon; un autre pour Mr. de Berne Conſeiller à Lyon, où eſt peint Joſeph & la femme de Putiphar.

Comme il avoit une eſtime particuliere pour les ouvrages du Titien, il prenoit un plaiſir ſingulier à les voir, & faire des copies de ceux dont il pouvoit diſpoſer. Vous ſavez avec quelle joye il travailloit dans la Vigne Aldobrandine, lors qu'il copia ce Tableau où la Vierge eſt repréſentée tenant le petit Jeſus, & accompagnée de pluſieurs Saints; celui d'Herodias qui tient la tête de Saint Jean; & encore ces deux morceaux de païſages de la Bacchanale d'Ariane, & celui où il y a des figures de Jean Belin, qu'il fit pour moi avec un ſoin tout particulier, connoiſſant l'amour que j'avois alors pour les Païſages, & l'eſtime que Mr. Pouſſin m'avoit fait concevoir de ceux de cet excellent Peintre. Il en copia encore d'autres dans la Vigne Borgheſe pour le Chevalier d'Elbene; & ce fut en ce temps-là que rempli des idées de ce qu'il voyoit du Titien & des Caraches, il fit le Tableau que vous avez où eſt repréſenté Nôtre Seigneur que l'on porte dans le Tombeau.

Etant continuellement appliqué à ſon Poëme, & même y travaillant pendant qu'il peignoit, il demeuroit beaucoup plus de temps à finir ſes Tableaux qu'il n'eût fait s'il n'eût pas eû l'eſprit diſtrait; outre qu'il n'étoit jamais content dans l'exécution des idées que ſon imagination lui fourniſſoit.

Vers l'an 1653. il alla avec Mr. Mignard à Veniſe & par toute la Lombardie, car ces deux amis ne ſe quittoient jamais, & c'eſt pourquoi on les appelloit dans Rome les inſéparables. Il eſt

eſt vrai que cette union d'eſprit & de volonté leur étoit beaucoup avantageuſe. L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre étoit exempte de toute ſorte d'envie. Ils n'avoient rien de ſecret ni de particulier. Les biens de l'eſprit comme ceux de la fortune leur étoient communs. Chacun faiſoit part à ſon compagnon des connoiſſances qu'il aqueroit dans ſon Art, & ils n'étoient point plus contens l'un & l'autre que quand ils ſe pouvoient rendre de mutuels ſervices. Vivant dans une ſi parfaite intelligence, ils obſervoient tout ce qu'ils voyoient dans leur voyage de ſorte qu'on peut dire qu'ils revinrent l'eſprit rempli de tout ce qu'il y a de plus beau dans ces païs-là.

Pendant que Du Freſnoi ſejourna à Veniſe, il peignit une Venus couchée pour le Sieur Marc Paruta noble Venitien, & une Vierge à demi-corps. Il fit voir dans ces deux Tableaux qu'il n'avoit pas regardé ceux du Titien ſans en avoir beaucoup profité. Ce fut dans cette Ville que ces deux amis ſe ſeparerent, Mr. Mignard pour retourner à Rome, & du Freſnoi pour venir en France. Il avoit lû ſon Poëme à tous les plus habiles Peintres des lieux où il avoit paſſé, particulierement à l'Albane & au Guerchin qui étoient alors à Boulogne, & conſulta encore pluſieurs perſonnes ſavantes dans les belles Lettres.

Il arriva à Paris en 1656. & fut loger chez Mr. Potel Greffier du Conſeil ruë Beautreillis, où il peignit un petit Cabinet. Enſuite il fit un Tableau pour le grand Autel de l'Egliſe de Sainte Marguerite du Fauxbourg Saint Antoine. Mr. Bordier Intendant des Finances, qui faiſoit alors

ache-

achever sa maison du Rinci, ayant vû ce Tableau en fut si satisfait qu'il mena Du Fresnoi dans cette maison qui n'est qu'à deux lieuës de Paris, pour y peindre un Cabinet. Dans le Tableau du Platfond il représenta l'embrasement de Troye. Venus est auprés de Pâris, qui lui fait remarquer comme le feu consomme cette grande Ville. Il y a sur le devant le Dieu du fleuve qui passe auprés, & d'autres Divinitez. Cet ouvrage est un des plus beaux qu'il ait faits, tant pour l'ordonnance que pour le coloris. Ensuite il fit plusieurs Tableaux pour des Cabinets de curieux. Il peignit un grand Tableau d'Autel pour une Eglise de Lagni, où il représenta l'Assomption de la Vierge & les douze Apôtres, le tout grand comme nature. A l'Hôtel d'Erval il fit quelques Tableaux, entre autres celui du Platfond d'une chambre avec quatre païsages fort beaux.

Il étoit connoissant dans l'Architecture, & fit pour Mr. de Vilargesé tous les desseins d'une maison qu'il a fait bâtir à quatre lieuës d'Avignon. Il donna aussi des desseins pour l'Hôtel d'Erval, pour celui de Lyonne; & d'autres pour celui que Mr. le Grand-Prieur de Souvré a fait bâtir au Temple. C'est aussi de son dessein le grand Autel des Filles-Dieu dans la ruë Saint Denis.

Bien qu'il eût achevé son Poëme de la Peinture avant que de partir d'Italie, & qu'il l'eût communiqué à plusieurs savans hommes de ce païs-là, comme je vous ai dit : depuis néanmoins qu'il fut en France, il le revoyoit encore de temps en temps, avec dessein de traiter plus au long beaucoup de choses qui lui sembloient n'être pas expliquées assez amplement. Cet ouvrage

vrage ne laiſſoit pas de lui prendre beaucoup de ſon temps, & a été cauſe qu'il n'a pas fait autant de Tableaux qu'il auroit pu faire. Vous ſavez combien il aimoit à parler des choſes qui regardent la Peinture, quittant volontiers le pinceau pour en diſcourir, & pour parler de ſon Poëme, lequel cependant il n'a pas lui-même mis au jour, n'ayant été imprimé qu'aprés ſa mort en 1668. avec l'excellente traduction qui en a été faite, quoi qu'il en eût obtenu le privilege un an auparavant. Mais étant tombé en apoplexie, il devint enſuite paralytique; & aprés avoir été en cet état quatre ou cinq mois, il ſe retira chez ſon frere à Villiers-le-Bel, où il mourut, & fut enterré dans la Paroiſſe. Il avoit quitté le logis de Mr. Potel lors que Mr. Mignard arriva à Paris en 1658. & ces deux amis s'étant rejoints, demeurerent toûjours enſemble, juſques à ce que la mort de Du Freſnoi les ſepara.

Aprés m'être un peu arrêté, Si vous voulez, dis-je à Pymandre, je vous parlerai encore de quelques Peintres qui vivoient en ce temps-là, & qui ſont morts depuis: mais il y en a peu dont il me ſouvienne qui ayent eû beaucoup de réputation. Je vous nommerai ſeulement GRIBELIN, qui faiſoit des portraits de paſtel; NANTEUIL qui en a fait de fort reſſemblans, & qui gravoit d'une excellente maniere; FRANCART trés-entendu pour les ornemens & les décorations de Théatre; LA FLEUR natif de Lorraine, qui faiſoit des fleurs en miniature. COURTOIS Bourguignon faiſoit aſſez bien le païſage, de même que FRANCHISQUE MILET Flamand, qui tâchoit d'imiter la maniere du Pouſſin.

PA-

PATEL en a peint de trés-agréables. Sa maniere étoit finie & un peu seche. DE CANI étoit aussi païsagiste. COTELLE de Meaux avoit travaillé, comme je croi vous avoir dit, sous Guyot. Il étoit pratique & intelligent pour les ornemens. Il a beaucoup peint aux Tuileries, & est mort en 1676. Ce fut dans la même année que mourut MICHEL ANGE de Volterre qui peignoit assez bien à fraisque. BOULE peignoit des animaux, & étoit disciple de Sneydre dont il avoit épousé la veuve. Il a travaillé aux Gobelins pour les ouvrages du Roi. MONTBELIARD de la Franche-Comté peignoit fort bien en petit.

Je croi, interrompit Pymandre, que vous ne trouvez pas beaucoup de choses dignes de remarques dans ces derniers Peintres, puis que vous en parlez avec tant de vîtesse qu'à peine dites-vous leurs noms.

C'est, lui repartis-je, qu'il y a long-temps que je vous entretiens, & que peut-être je vous fatigue: car aprés vous avoir parlé assez amplement du mérite & des ouvrages des Peintres les plus considerables qui ont été, je ne dois pas m'arrêter, ce me semble, à ceux qui sont beaucoup audessous; mais plûtôt mettre fin à une matiere sur laquelle il y a long-temps que j'abuse de vôtre patience.

Vous demeurez donc ferme, dît Pymandre, à ne rien dire des Peintres qui travaillent encore aujourd'hui.

Que serviroit, lui repartis-je, de vous en parler, il faut les laisser parler eux-mêmes. Vous pouvez voir leurs ouvrages; les plus habiles vous en feront connoître le mérite, & vous exprime-

ront leurs pensées beaucoup mieux que je ne pourrois faire.

Vous avez desiré de savoir l'origine & le progrés de la Peinture. Pour cela je vous ai parlé des premiers Peintres, & de ceux qui ont commencé à perfectionner cet Art. Je vous ai dit comment aprés avoir été presque perdu pendant plusieurs années, il commença de reparoître en Italie, & qui furent ceux qui contribuérent à le relever, & le mettre dans un nouveau lustre. Non seulement je vous ai nommé les plus célébres Peintres Italiens, mais encore ceux des autres Nations qui ont travaillé avec quelque estime. Je vous ai marqué leurs differens talens & le merite de leurs ouvrages. C'est en voyant ces ouvrages que je vous ai entretenu de toutes les parties de la Peinture, & que je vous ai parlé des qualitez necessaires à former un savant Peintre. Ainsi vous pouvez savoir à présent que pour bien juger d'un Tableau & du génie de celui qui l'a fait, il faut regarder d'abord quelle est l'Invention de ce Tableau; si elle est nouvelle, noble, & agréable. La Disposition du sujet vous fera connoître si l'Ouvrier a du jugement, & s'il y a de l'ordre dans ses pensées. C'est dans le Dessein que le Peintre fait paroître la force de son esprit, la science, & le fruit de ses études. Par le dessein il donne de la proportion, de la grace, & de la majesté à ses figures; il en marque toutes les beautez; il exprime les differentes actions du corps, & les divers mouvemens de l'ame. Enfin le dessein est comme la base & le fondement de toutes les autres parties.

Quelque beauté de coloris qu'un Peintre donne

ne à son ouvrage, quelque amitié de couleurs qu'il observe pour le rendre aimable & plaisant à la vûë; quelques jours & quelques lumieres qu'il y répande pour l'éclairer, de quelques ombres dont il tâche de le fortifier & d'en relever l'éclat, si tout cela n'est soûtenu du dessein, il n'y a rien, pour beau & riche qu'il soit, qui puisse subsister. On doit prendre garde sur tout à ne se pas laisser surprendre par les charmes du coloris; car la Couleur n'est pas seulement un agrément que la nature ait répandu sur les corps pour en relever la beauté & leur donner plus d'éclat, mais elle est aussi dans les ouvrages de l'art un moyen merveilleux pour les rendre agréables, & donner plus de plaisir à la vûë. Et de vrai, comme nous voyons que les couleurs de l'arc-en-Ciel, qui ne marquent rien de particulier, ne laissent pas de se faire regarder avec admiration: aussi les diverses couleurs qui brillent dans un Tableau, quoi que privé des autres parties de la peinture, ne laissent pas de fraper les yeux, & même d'émouvoir l'ame, qui se laisse remuer par les sens avec lesquels elle a une si grande liaison, que d'abord elle ne pense, s'il faut ainsi dire, qu'à prendre part au plaisir qu'ils reçoivent, sans examiner les choses par la raison.

C'est pourquoi je croi vous avoir fait observer sur le sujet des Tableaux du Poussin, que ce Peintre dans le coloris de ses figures s'étudioit à les représenter telles qu'elles paroissent dans le naturel, lors que par la distance qui se trouve entre elles & celui qui les voit, l'air qui est interposé les rend plus grises, & fait que la carnation n'est pas si vive & si agréable. Cepen-

dant quoi que la raiſon faſſe voir que c'eſt une regle qu'on doit obſerver, il eſt vrai néanmoins que les Peintres qui ne l'ont pas ſuivie, & qui s'en ſont diſpenſez, tels que le Titien, Paul Veroneſe, & ceux de l'école de Lombardie, ont été plus agréables que les autres dans leurs carnations, parce que l'œil ne ſe ſoucie pas toûjours que les choſes ſoient conduites par les regles de la Raiſon pourvû qu'elles lui plaiſent. Et de même que les lunettes de longue vûë lui font diſcerner & mieux connoître les objets éloignez, ainſi le Peintre en fortifiant ſes couleurs, & les rendant plus ſenſibles, fait un effet ſemblable, & lui repréſente des choſes plûtôt belles & agréables que régulieres. De ſorte qu'il faut mettre de la difference entre le jugement que l'œil fait d'un Tableau, & celui que la Raiſon en donne. L'un ſe contente de l'agrément, & l'autre recherche la verité & la vrai-ſemblance. Et par là vous voyez que la lumiere de la Raiſon doit conduire toutes les operations de l'eſprit, comme la lumiere de l'œil les operations de la main, & qu'il eſt beſoin d'une grande prudence & d'un grand diſcernement pour diſtribuer toutes choſes ſelon qu'il eſt neceſſaire pour la perfection d'un ouvrage, lors qu'on veut ſatisfaire également les yeux & la Raiſon. Et c'eſt ce diſcernement & cette prudence qu'il faut beaucoup eſtimer dans les Ouvriers & dans leurs ouvrages.

Il me ſemble que nous avons aſſez examiné, lors que nous en avons eû l'occaſion, comment les plus excellens Peintres ont traité toutes les parties de la Peinture, & ce que doivent faire ceux qui les veulent imiter. Et bien que tous n'ar-

rivent pas à un même degré de perfection, il y a toûjours dans chaque Peintre & dans chaque espece d'ouvrage quelque chose de bon. C'est une ignorance, ou une complaisance trop basse de loüer toutes sortes de Tableaux; mais c'est une tyrannie & un trop grand mépris de ne vouloir estimer que ce qui est parfait & achevé.

J'avoüe qu'on est touché d'une extrême joye quand on voit des objets parfaitement beaux: mais il faut chercher les choses belles parmi même ce qui est difforme, & faire comme les Abeilles qui recueillent du miel sur des plantes ameres. Il y a même certains Tableaux où l'on voit de belles parties, quoi que faits par des Peintres médiocres. Il y en a d'autres aussi qui n'auront ni la nouveauté de l'invention, ni les charmes de la couleur, qui seront admirables par la force des expressions.

Pausanias dit * que les ouvrages de Dédale avoient quelque chose de rude, & qui n'étoit pas trop agréable à la vûë, mais néanmoins qu'ils portoient avec eux je ne sai quoi de divin.

Quoi qu'un Peintre ne doive rien négliger, il doit toutefois prendre garde à ne pas tant travailler pour aquerir de l'estime par la beauté des ornemens que par l'excellence de son principal ouvrage. Et c'est de quoi Zeuxis se plaint dans Lucien, disant avec indignation que l'on loüe dans la Peinture ce qui n'est que de la fange. Apulée nomme aussi les ornemens les feuilles de l'Art, & de veritables amusemens. C'est pourquoi comme le Peintre n'en doit pas faire le ca-

* In Corinth.

pital de son travail, cela ne mérite pas aussi qu'on s'attache trop à les considerer.

C'est une espece de plaisir de savoir les noms des Peintres, de connoître leurs differentes manieres, & de discerner les originaux des copies: mais c'est un contentement achevé quand on peut juger de l'art & de la science de l'Ouvrier; qu'on entre dans ses pensées, & que l'on comprend l'artifice dont il s'est servi pour tromper les yeux, & perfectionner son ouvrage.

Tout ce que nous avons dit ne regarde que cet art de plaire & de tromper. Il y a dans la Peinture une fin encore plus noble & plus relevée, qui est celle d'instruire, & qui est commune aux Sciences & aux Arts, dont Dieu n'a donné la connoissance aux hommes que pour en tirer de l'utilité, & en bien user. Pour cette partie qui est indépendante de toutes les regles, c'est une matiere qui mériteroit bien que l'on en traitât de la maniere que je m'imagine que cela devroit être.

Hé quoi, interrompit aussitôt Pymandre, est-ce que vous n'en parlerez point, & que vous m'en ferez un secret?

Je n'ai rien de caché pour vous, lui repartis-je, mais il faudroit pour vous satisfaire que j'eusse fait achever beaucoup de desseins qui sont commencez, & mis en état ceux qui sont déja finis. Cependant si ce que nous avons dit vous a plû, vous aurez de quoi vous divertir en voyant les Tableaux des meilleurs Maîtres, & en vous entretenant dans une occupation qui a été le plaisir des plus grands hommes.

Car de tous les Arts que l'esprit de l'homme possede, y en a-t-il un plus admirable que celui de

de la Peinture, par le moyen duquel on fait représenter la nature même, & faire voir par le mélange des couleurs l'image de toutes les choses qui tombent sous les sens. Que si c'est un grand avantage à l'homme de comprendre dans son esprit les images des corps animez & inanimez, combien est-ce une chose digne d'admiration d'en pouvoir tracer la ressemblance, & encore plus de se former une idée de toutes les beautez de la Nature pour en faire une plus parfaite, telle qu'étoit cette figure de Pyrrha qui surpassoit toutes les plus belles femmes? Mais comme il est rare de trouver une personne parfaitement belle, aussi est-il extrémement difficile de faire l'image d'une beauté accomplie. C'est pourquoi les plus savans hommes de l'antiquité, pour avoir part à la gloire d'un Art si merveilleux, non seulement ont eu une estime toute particuliére pour la Peinture, mais encore ont voulu peindre eux-mêmes. Pythagore quoique fortement attaché à l'étude de la Philosophie, prenoit souvent le pinceau pour se délasser l'esprit. Platon avoit une connoissance parfaite du Dessein, de même que Socrate son maître qui travailloit excellemment de Sculpture. Paul Emile ce grand Capitaine, voulant que ses enfans joignissent à l'étude de la Philosophie la pratique de la Peinture, fit venir d'Athenes Metrodorus pour leur en donner des préceptes. Fabius fit gloire de peindre le Temple du Salut. Celui d'Hercule fut orné des Tableaux du Poëte Pacuvius. Turpillius Chevalier Romain, M. Valere, Aterius Labeo Préteur & Proconsul, & Lucius Mommius ont laissé des Tableaux de leur façon. Et quoi que l'amour de la Peinture sem-

ble bien different & éloigné de la passion de ceux qui forment les Républiques, & des hommes nourris dans le métier de la guerre, les Scipions néanmoins & Jules César, qui étoient de grands Capitaines, n'ont pas laissé de prendre beaucoup de plaisir à la Peinture. Domitien & Neron, tout brutaux & cruels qu'ils étoient, s'arrêterent quelquefois à dessiner; & Alexandre Sevére, Valentinien, & Marc Agrippa quittoient leurs occupations les plus sérieuses pour s'occuper à cet exercice. Quintus Pedius neveu de César, étant né muet, on lui fit apprendre à peindre, parce qu'il sembla à ceux qui avoient soin de son éducation qu'il n'y a rien qui mérite mieux d'occuper l'esprit d'un jeune Prince que l'exercice de la Peinture.

Il y a eû même plusieurs femmes qui ont aquis de la réputation dans ce travail. Pline parle * d'une fille du Peintre Mycon, nommée Timarete, laquelle peignoit fort bien; & encore † d'une autre Timarete fille de Nicon aussi Peintre, de laquelle il y avoit dans le Temple d'Ephese un Tableau fort ancien où elle avoit représenté Diane. Le même Auteur parle encore d'une Irene, d'une Calypso, & de plusieurs autres qui se sont renduës recommandables par l'excellence de leur pinceau.

Tant d'hommes illustres qui s'appliquoient à la Peinture contribuérent à anoblir cet Art; de sorte que parmi les Grecs il fut mis au nombre des Arts liberaux, & par un decret public défendu aux esclaves & à ceux qui auroient été repris de Justice d'en faire profession, & de s'y exercer.

Ou-

* Liv. 35. ch. 9. † Ibid.

Outre les personnes considerables qui ont été curieuses d'apprendre à peindre, on a vû des Rois, des Princes, & des Républiques, qui pour marqué de l'estime qu'ils faisoient de la Peinture ont beaucoup honoré ceux qui en faisoient profession. Les Agrigentins eûrent une affection singuliere pour Zeuxis, auquel ils firent de grandes liberalitez. Aristide Thebain fut fort estimé du Roi Attale. Bularchus fut cheri de Candaule, Protogenes de Démetrius Phalereus. César aima Thimomachus. Nicomede Roi de Lycie fit un cas singulier de Praxitele, de même que Philippe de Macedoine de Pamphyle. Que ne fit point Aléxandre pour Apelle? Et enfin quelle réputation n'ont point eû tous les anciens Peintres & leurs ouvrages qui ont été vendus des sommes immenses?

Mais afin de ne mettre pas seulement au jour la gloire des Peintres anciens, & laisser dans les ténébres le nom des Peintres modernes, je dirai que Robert Roi de Naples honora le Giotti d'une bienveillance particuliere : & que Loüis XI. Roi de France fit la même grace à Jean Bélin. René d'Anjou Roi de Sicile, non seulement eût de l'estime pour les excellens Peintres de ce temps-là, mais encore qu'il peignit fort bien, comme on peut juger par plusieurs ouvrages qu'il a faits, & dont on en voit plusieurs dans l'Eglise des Celestins d'Avignon. André Mantegne posseda l'affection de Loüis Marquis de Mantoüe. Mais quels honneurs ne reçût point Leonard de Vinci, je ne dis pas seulement de Loüis le More Duc de Milan, & de Julien de Médicis, mais encore de François I. entre les bras duquel il mourut? Les Papes Ju-

les II. & Leon X. reconnurent les excellentes qualitez de Michel Ange, de Raphaël, & des autres Peintres de ce temps-là. L'Empereur Maximilien eût de l'estime pour Albert Dure, & le Titien fut aimé d'Alfonse Duc de Ferrare, de Fréderic Duc de Mantoûë, de l'Empereur Charles-Quint. En quelle estime a-t-on vû Rubens & Vandcick en Angleterre & dans les Païs-Bas? Veritablement depuis la mort de François I. & de Henri II. la Peinture ne fut pas si bien traitée en France qu'elle avoit été; les guerres civiles l'éloignerent, & ce fut le Roi Loûïs XIII. qui rappella dans son Royaume les Sciences & les Arts par l'estime qu'il eût pour eux: car non seulement il fit venir d'Italie plusieurs excellens hommes, mais il s'occupoit souvent lui-même à dessiner, & prenoit plaisir à représenter au naturel des Seigneurs ou des Officiers de sa Cour; & cet amour qu'il avoit pour la Peinture l'avoit porté un peu avant sa mort à faire venir de Rome le Poussin, qui reçût de Sa Majesté autant d'honneurs & de bons traitemens qu'aucun Peintre eût jamais eûs.

Mais si on commença dans ces temps-là à voir plusieurs grands Seigneurs devenir curieux, & remplir leurs Maisons de Tableaux, on n'avoit point encore une connoissance parfaite de cet Art. Ce n'est que depuis que le Roi qui gouverne aujourd'hui si glorieusement la France, aprés l'avoir accruë par ses Conquêtes, en a aussi augmenté la magnificence par tant de bâtimens qu'il a fait faire. Les Ouvriers se sont perfectionnez & poussez d'un généreux desir de gloire: on peut dire qu'ils se sont rendus les plus considerables qui soient aujourd'hui dans l'Europe.

rope. Combien de personnes de qualité & de tous sexes ont pris plaisir à s'instruire dans le Dessein, connoissant qu'il n'y a rien qui ouvre davantage les yeux, & les rende capables de bien juger de toutes sortes d'ouvrages ? Je pourrois vous nommer un grand nombre de ces personnes, mais vous en connoissez assez dont vous faites beaucoup d'estime ; & je croi qu'il est temps que je mette fin à un discours qui peut-être n'a été que trop long. En disant cela je pris un papier qui étoit plié sur ma table, & le donnant à Pymandre, Tenez, lui dis-je, voilà de quoi vous faire passer ce soir une heure de temps. Vous jugerez du different dont il est question. Pymandre croyant que c'étoit un Factum, le mit dans sa poche : mais en sortant il le retira pour savoir si c'étoit quelque affaire pressée que je lui recommandasse. Il connut que le different étoit entre la Poësie & la Peinture. Il voulut en lire quelque chose : mais je lui dis qu'il verroit cet écrit en son particulier, & qu'au premier jour il m'en diroit son sentiment que j'étois bien-aise d'avoir avant que de le rendre public. Aprés cela nous nous séparâmes.

LE SONGE DE PHILOMATHE.

VOus souvient-il, mon cher Cleogene, d'un Entretien que nous eûmes ensemble il y a quelque temps, par lequel, pour excuser vôtre paresse, & justifier l'inclination que vous avez à demeurer au lit, vous tâchiez à me persuader que les hommes ne sont jamais plus heureux en cette vie que pendant le sommeil. Que non seulement ils y goûtent un doux repos qui les délasse, & leur donne de nouvelles forces; mais encore que l'ame se trouve souvent entretenuë par des images & des songes si charmans, qu'elle sent une joye inconcevable pendant les agréables momens qu'elle est dans cet heureux état. J'ai éprouvé moi-même cette verité, & je vais vous raconter sur ce sujet ce qui m'est arrivé.

Un des plus beaux jours de l'été dernier, pendant que la Cour étoit à Versailles, je choisis une heure qu'il n'y avoit personne dans le petit Parc, pour mieux voir ce qu'on avoit nouvellement fait aux fontaines.

Lors que j'eûs consideré tous ces endroits si [illegible]aux & si charmans, qu'un seul pourroit faire [illegible]ment & la magnificence d'un grand pa-[illegible] je m'enfonçai dans un des bosquets qui [illegible]ut le plus couvert. M'étant assis sur un siege,

siege, je repassois dans ma mémoire ce qu'il y a de remarquable & de singulier dans ces differens lieux, qui tous ensemble font de cette Royale Maison la plus riche & la plus superbe demeure que l'on puisse imaginer. Je n'y eûs pas été long-temps, que je m'appuyai contre un arbre qui se rencontra prés de moi. Le calme où je me trouvai, le bruit des eaux, & la fraicheur du lieu se rendirent insensiblement maîtres de mes sens, & me livrerent au sommeil. Tant d'excellentes images, dont mes yeux s'étoient remplis, entretenoient mon esprit dans des réveries si agréables, que je crus être encore dans un des riches Pavillons de la Renommée, & que tout d'un coup j'apperçûs venir deux Dames, qui à leur port majestueux avoient quelque chose de plus qu'humain. L'une étoit d'une taille haute & fort dégagée. Elle avoit le teint blanc, les yeux bleus & vifs. Ses cheveux étoient blonds, qui tombant par grosses boucles sur son col, en augmentoient encore la beauté. Sa robe étoit blanche, semée de diverses fleurs en broderie d'or. Un manteau de couleur bleuë, & fort leger pendoit de dessus ses épaules, & traînoit jusques à terre. L'autre Dame étoit d'une taille un peu moins grande, mais parfaitement bien proportionnée. L'air de son visage avoit quelque chose de mâle & de doux tout ensemble. Ses yeux noirs brilloient d'un éclat vif & perçant, & ses cheveux bruns étoient noüez négligemment autour de sa tête. Sa robe étoit d'un taffetas changeant, & par dessus elle avoit un grand voile d'une étoffe de soye trés-claire rayée d'or & d'argent, au travers de laquelle on ne laissoit pas de découvrir les couleurs de sa robe. La premiere

te-

tenoit en sa main des tablettes, & l'autre un rouleau de papiers & un crayon. Les voyant avancer, je me retirai dans un coin du Pavillon, & j'entendis qu'elles se faisoient quelques reproches, l'une se plaignant de ce que l'autre lui déroboit quelque chose de sa gloire. Aprés avoir marché quelque temps avec assez d'action, elles s'arrêterent contre cette riche balustrade de marbre qui environne le bassin de la fontaine. Je connus alors par leurs discours que c'étoit la Poësie & la Peinture qui avoient quelque differend. Elles s'appuyerent sur la balustrade moins pour se reposer que pour parler plus commodément, & alors je fus témoin de cet Entretien.

LA PEINTURE.

N'Est-ce pas aussi une chose étrange, ma sœur, que vous preniez tant de soin à traverser mes desseins? Quoi, je n'ose rien faire de particulier pour la gloire du Roi, que vous ne l'imitiez! Si je pense travailler à quelque ouvrage qui ait rapport à ses actions, vous venez aussitôt m'interrompre, & vous tâchez par vos belles paroles à me priver de l'honneur que je puis aquerir par l'excellence de mon invention.

LA POESIE.

Vos Ouvrages, ma sœur, n'ont rien que d'admirable;
Tout y paroît savant, naturel, agréable;
Mais quelque illustre effort que fasse vôtre main,

Si

Si c'est pour m'égaler, elle travaille en vain.
Pourquoi donc m'accuser de malice ou d'envie?
Quelle gloire, ma sœur, vous puis-je avoir ravie?
Quel sujet auroit pu m'animer contre vous,
Et rendre mon esprit de vos grandeurs jaloux,
Moi qui dans mes travaux n'ai jamais vû personne
Prétendre à m'arracher l'honneur de la couronne?
Tout cet éclat trompeur qui brille dans vôtre Art,
Vous appartient, ma sœur; je n'y prens point de part.
Vos plus vives couleurs, vos lumieres, vos ombres
Paroissent à mes yeux trop foibles & trop sombres.
Je sai, quand il me plaît, favorable aux amans,
Leur faire des portraits plus vifs & plus charmans.
D'un pinceau tout divin je fais une peinture
Qui ternit les beautez que forme la nature,
Et d'où, sans reprocher les dons que je vous fais,
Vous empruntez souvent les plus beaux de mes traits.
Mais pour vous obliger, & vous rendre service,
Est-il rien sous les cieux, ma sœur, que je ne fisse?

LA PEINTURE.

CE n'est pas me bien servir que de vouloir attirer tout le monde à vous, quand il est occupé à considerer mes ouvrages, & je n'ai pas lieu de prendre pour de bons offices ceux que vous me rendez tous les jours. Je croyois ne pouvoir mieux plaire à ce grand Monarque,

qui est aujourd'hui la merveille du monde, que de le peindre sous les differentes images des plus grands Héros de l'antiquité; & l'ayant représenté vaillant, généreux & triomphant, je pensois en avoir formé des traits qui le faisoient assez bien connoître, lors que j'apprens que vous vous servez des sujets que j'ai choisis pour faire des portraits de ce grand Prince.

Ne pouviez-vous pas employer vos talens d'une autre maniere, sans vouloir m'ôter la gloire que j'aquiers par l'excellence de mes Tableaux, & particulierement dans ceux, où sous des figures toutes mysterieuses, je tâche à donner quelque idée de l'ame de ce grand Monarque?

LA POESIE.

Pour parler d'un Heros, ou d'un grand Personnage,
Vous savez bien, ma sœur, que c'est un avantage
Que les Dieux en naissant m'ont donné dessus vous,
Et qui fait le sujet de tout vôtre courroux.
Mais si les Immortels, comme leur fille aînée,
A chanter leurs vertus m'ont ainsi destinée,
Vôtre sort, quoi que moindre, est pourtant bien-heureux;
Puis qu'enfin vous savez de ces Héros fameux
Représenter le corps, & faire une peinture
Qui par vôtre Art divin imite la nature:
Vous pouvez même encor de tout cet Univers
Retracer les sujets que je peins dans mes vers.
Je ne vous cache point ce que j'ai de richesses;
Je vous en fais, ma sœur, bien souvent des largesses,

Et

Et pour tant de tresors & de dons précieux.
Je n'exige de vous qu'un accueil gracieux.
Vous devez un peu plus aux droits de ma naissance;
Mais je ne veux de vous d'autre reconnoissance.

LA PEINTURE.

HA, c'est me traiter avec trop d'orgueil! Je voi bien qu'il est temps que je me déclare, & que je fasse voir avec combien d'injustice vous prétendez usurper ce droit d'aînesse, vous qui n'étes venuë au monde que long-temps aprés moi. Jusques ici j'ai souffert vôtre humeur altiere; mais puis que vous voulez me dérober un titre qui m'est si justement aquis, je prétens bien m'opposer à vos desseins, & détromper ceux que vous prévenez à mon desavantage. Il ne m'est pas difficile de prouver le temps de ma naissance, & de faire voir que les Dieux ne vous ont fait naître que pour me tenir compagnie, & pour expliquer aux hommes les mysteres que je leur avois déja représentez par mes savans caracteres.

LA POESIE.

SI l'on ne savoit pas quelle est mon origine,
Que je tire mon sang d'une source divine,
Que le Ciel m'a vû naître, & que les Immortels
M'ont commise ici-bas pour bâtir leurs Autels;
Que c'est ma seule voix qui forme leurs oracles,
Prononce leurs decrets, annonce leurs miracles,
Et de leurs volontez établissant les loix,
Y tient assujetis les peuples & les Rois;
Enfin si j'étois enfin quelque peu moins connuë;

Vous pourriez bien, ma sœur, vous qui trompez la vûë,
Tracer de mon visage un crayon imparfait,
Et le faire autrement que les Dieux ne l'ont fait.
Mais chacun sait assez qu'il n'est point de contrée
Où mon nom & ma voix ne se soient fait entrée:
Je me suis fait connoître en mille & mille lieux,
Pour y faire adorer les Héros & les Dieux.
Avant que vous eussiez jamais fait leurs images,
Je montrois comme on doit leur rendre des hommages;
J'enseignois aux mortels l'effet de leur pouvoir,
Qui fait de l'Univers tous les cercles mouvoir:
Je faisois leur portrait sans pinceau, sans matiere,
Sans ombres, & sans traits; ce n'étoit que lumiere,
Que les yeux les plus forts ne pouvoient supporter,
Mais qu'un esprit soumis sçavoit bien respecter:
Et par ces mots sacrez, de pure & simple essence,
J'en faisois mieux que vous sentir la ressemblance.
Cependant, pour vous plaire, & pour les honorer,
Je vous appris, ma sœur, à les bien figurer.
Je vous marquai les lieux où chacun d'eux habite;
Je vous dis leurs vertus, leurs noms, & leur mérite,
La puissance qu'ils ont sur le sort des humains,
Les ouvrages sortis de leurs divines mains,
Quel est le port de l'un, de l'autre le visage,
Des Déesses le teint, des Nymphes le corsage;
Et vous traçant ainsi de tous les demi-Dieux
Cent differens portraits rares & précieux,
Je vous donnois sujet de faire une peinture,
Où de ces grands Héros on connût la figure.

Com-

Combien de fois mon cœur de ce zele enflammé
A-t-il dedans le vôtre un beau feu rallumé,
Dont la claire lumiere & la chaleur ardente
Echauffoit vôtre esprit & vôtre main tremblante,
Et par ce grand secours qu'ils tiroient de mon sein,
Acheveient aisément quelque noble dessein :
Mais sans moi vos couleurs, quoi que vives & belles,
N'eussent jamais bien peint les beautez éternelles;
Et même trés-souvent pour de moindres sujets,
Je vous en ai, ma sœur, fait les premiers projets.
Ne dédaignez donc point ce nom de ma cadette,
Profitez-en, ma sœur, soyez sage & discrete ;
Et pour n'abuser plus ainsi de ma bonté,
Laissez-là vôtre orgueil, & votre vanité.

LA PEINTURE.

C'EST ma voix, ma sœur, qui est une voix toute spirituelle & toute divine, puis qu'elle se fait entendre à tous les peuples; je n'ai pas besoin, comme vous, de differens idiomes pour chaque nation : je n'ai qu'une maniere de m'exprimer qu'elles entendent toutes; & le plus barbare comme le plus poli comprend tout d'un coup ce que je lui veux dire. Il n'est pas jusques aux animaux qui ne soient soûmis à ma puissance, & à qui je ne fasse sentir les charmes de mon Art : j'expose des choses qui paroissent si réelles, qu'elles trompent les sens. Je fais par une agréable & innocente magie, que les yeux les plus subtils croyent voir dans mes ouvrages ce qui n'y est pas. Je fais paroître des corps vivans dans des sujets où il n'y a ni corps ni vie. Je représente mille actions differentes, & par tout

tout l'on diroit qu'il y a de l'agitation & du mouvement. Je découvre des campagnes, des prairies, des animaux, & mille autres sortes d'objets, qui n'existent que par des ombres & des lumieres, & par le secret d'une science toute divine avec laquelle je sai tromper les yeux. C'est par ces merveilles, ma sœur, que malgré vos artifices je prétens conserver quelque avantage sur vous.

LA POESIE.

Estimez de vôtre Art les differens ouvrages,
Vantez ces beaux portraits, ces vivantes images,
Tous ces fruits si bien peints, ces arbres toûjours verds,
Les épics de l'été, les glaçons des hivers.
Montrez, si vous voulez, cent choses surprenantes,
Que l'on croit bien souvent & vives & mouvantes,
Et d'un pinceau savant exprimez des beautez
Dont les yeux des mortels puissent être enchantez.
Pour satisfaire mieux au plaisir de la vûe,
Arrangez ces couleurs dont vous êtes pourvûë.
Vos plus puissans efforts ne produiront jamais
Des miracles pareils à tous ceux que je fais.
Je ne vais point chercher dans le sein de la terre
Ces differens émaux, ces couleurs qu'elle enserre,
Qui recevant de vous quelque charme nouveau,
Donnent à vos Tableaux ce qu'on y voit de beau.
Ce surprenant éclat d'une peinture illustre
Dure très-rarement jusqu'au centiéme lustre:
La matiére s'en perd, & l'on voit trop souvent
Vos penibles travaux emportez par le vent.
Les miens ne courent point de fortune semblable:

Ils

Ils n'ont rien que de grand, de noble & de durable,
Et sans craindre du temps les outrages divers,
Ne periront jamais qu'avec tout l'Univers.
L'esprit qui les produit & leur donne naissance,
Leur communique aussi sa divine puissance;
Ils sont purs comme lui, solides, éternels,
Ayant part au bonheur des Etres immortels.
Ainsi je puis, ma sœur, sans faire ici la vaine
Rabaisser aisément vôtre humeur trop hautaine.
Car qui peut ignorer que l'Astre dont le cours
Compose les saisons, & les mois & les jours,
Est le Dieu dont je tiens ma naissance divine,
Et qui d'un feu secret échauffe ma poitrine?
Que ma voix est la voix qu'il employe à charmer
Ceux d'entre les mortels dont il se fait aimer,
Et que des plus beaux Arts les écoles savantes
Deviennent par mes soins encor plus éclatantes?
Quand des Peintres fameux les célébres pinceaux
Feront voir dans ces lieux des chefs-d'œuvres nouveaux,
Vous connoîtrez, ma sœur, que leur rare genie
Ne reçoit que de moi sa puissance infinie;
Que déja par mes soins ils font voir à la Cour
Des portraits dignes d'eux & du pere du jour.
Ainsi vous ferez mieux sans vous mettre en colere,
De travailler en paix, & d'apprendre à vous taire.

LA PEINTURE.

J'Avoue, ma sœur, qu'Apollon est vôtre pere; que c'est par vôtre bouche qu'il parle aux hommes un langage tout divin; que pour moi je ne leur parle que par des signes; & que ma naissance ne vous est point connuë. Comme je suis fille qui ne tient pas de grands discours

cours, je vous apprendrai en peu de mots mon origine, & vous ferai voir combien elle est plus ancienne & plus illustre que la vôtre. C'est un secret que je vous avois toûjours caché, pour ne vous donner point de jalousie. Sachez donc, ma sœur, que je suis fille de Jupiter; que ce Dieu m'engendra lorsqu'il voulut créer l'Univers, & me fit sortir de sa tête, non pas de la même sorte qu'il fit naître Minerve avec l'assistance de Vulcain; mais qu'il m'en tira lui-même par sa propre vertu, & par un effort de son pur esprit, afin de se servir de moi pour peindre le Ciel & la Terre, dont les couleurs charment les yeux de tout le monde.

Aprés que j'eûs couvert les Cieux de ce bel azur que vous voyez, j'y figurai ces Signes admirables qui en font l'ornement. Ne vous étonnez plus, ma sœur, si je me sers des signes pour me faire entendre, puis que c'est le langage du plus grand des Dieux, & le premier par lequel il se fit connoître aux hommes, & leur exprima ses volontez. La lumiere ne fut créée que pour faire voir mes ouvrages. Ce fut par elle que l'on apperçût que j'avois peint le lambris des Cieux d'une couleur douce & éclatante; que je l'avois enrichi de ces brillans dont il est semé, & dont la disposition marque le chemin par où le Soleil fait sa course.

Ce fut contre cette voute celeste que je pris plaisir à représenter des fleuves, des figures humaines, des animaux, & une infinité de choses qui sont les premieres images de tout ce qu'il y a en l'air, sur la terre & dans les eaux, dont mon pere voulut que je traçasse une idée. Comme je les formai d'une maniere toute ce-

leste

leſte, elles ſont bien differentes de ce que l'on voit ici bas.

Ce fut moi, ma ſœur, qui travaillai à ces riches portiques par où vôtre pere commence & finit ſa carriere. J'employai pour matiere ce pur eſprit qui forme l'or dans les entrailles de la terre; & ſur cette matiere toute ſpirituelle je couchai mes plus vives couleurs. Cet Arc, qui paroît dans le Ciel, & qui par ſa beauté charme les yeux toutes les fois qu'on le voit, eſt un premier eſſai des couleurs dont je voulois me ſervir à peindre la nature. Cependant cet eſſai parut un chef-d'œuvre à tous les Dieux; & mon pere en ayant été lui-même ſurpris, le cacha long-temps aux hommes, qui ne méritoient pas la vûë d'une choſe ſi précieuſe. Tout ce que vous voyez, ma ſœur, de ſi bizarrement peint dans les nuages, eſt un effet des premiers jeux de mon eſprit. Je donnai enſuite de la couleur à tout ce qui eſt dans les eaux & ſur la terre. J'émaillai les fleurs, je dorai les moiſſons, j'embellis les fruits de teintes differentes, & figurai mille images bizarres ſur les pierres & ſur les coquilles. Ce que l'on voit de ſi extraordinairement peint dans des arbres & contre des rochers a été fait par le Hazard, qui obſervant alors ce que je faiſois ramaſſoit ce qui tomboit de mes couleurs, avec leſquelles tâchant à m'imiter, il repréſentoit une infinité de choſes.

A meſure que Jupiter créoit les oiſeaux, les poiſſons, & les autres animaux qui ſont ſur la terre, je les parois de ces mêmes couleurs dont j'avois peint la nature. Mais lors qu'il eût créé l'homme, ce fut moi, ma ſœur, qui travaillai à la belle proportion de ſes parties, &

qui

qui en les couvrant de teintes admirables, en fis le chef-d'œuvre & le racourci de tout le monde entier.

La Lumiere qui m'avoit vû peindre voulut imiter ce que j'avois fait : elle déroba de mes couleurs pour s'en servir, & s'enfermant dans des lieux secrets, & où elle ne pouvoit entrer qu'avec peine, se plaisoit à copier ce que j'avois peint sur la terre. Mais il est difficile de voir ses ouvrages, si l'on ne se cache dans les mêmes endroits où elle se retire, pour la surprendre lors qu'elle travaille.

Les Divinitez des eaux considerant aussi mes peintures avec plaisir, en ont voulu faire des copies ; & elles y ont si bien réussi, que vous voyez avec quelle facilité elles savent faire un tableau en un moment. Les grands Fleuves même & les Torrens, quoi que prompts & impetueux, tâchent souvent de les imiter, mais ils n'ont pas assez de patience pour achever tout ce qu'ils commencent. Il n'y a que les Nymphes des rivieres, des lacs & des fontaines, dont l'humeur est plus douce & plus tranquille, qui ont pris un si grand plaisir dans cette occupation, qu'elles ne font autre chose que représenter continuellement tout ce qui s'offre à elles.

Aprés avoir fini les ouvrages qui m'avoient été ordonnez, je remontai au Ciel, où je pensois demeurer auprés de mon pere à les contempler; lors que l'Amour, ce Dieu qui aime toutes les belles choses, vint trouver Jupiter, & lui remontra que pour sa plus grande gloire, il étoit besoin que je demeurasse en terre, & que j'apprisse aux hommes à connoître & à adorer les Dieux. Qu'il étoit vrai que les Nymphes des eaux tâchant

chant d'imiter ce que j'avois peint, représentoient bien ce qu'elles voyoient; qu'elles donnoient même du mouvement & de l'action aux choses inanimées; qu'il y avoit dans leurs peintures une verité & une admirable union de couleurs; mais qu'elles étoient si capricieuses, qu'on ne pouvoit bien voir leurs tableaux, parce qu'elles les représentoient toûjours renversez le haut en bas. Qu'outre cela elles négligent, ou ne savent pas leur donner assez de force, ni faire un choix des plus belles choses, peignant indifferemment toutes sortes d'objets. Qu'elles n'avoient pas même une application assez serieuse à leur travail: outre que les Zephirs se divertissoient souvent à corrompre les traits, & à confondre les couleurs de leurs tableaux.

J'ai voulu, dit l'Amour, les engager à faire mon portrait; plusieurs Nymphes des fontaines & des lacs les plus tranquilles témoignoient y prendre plaisir. Mais lors qu'elles avoient fini mon Tableau, je ne pouvois le tirer de leurs mains & même si-tôt que je m'éloignois, elles effaçoient ce qu'elles avoient fait, pour mettre une autre chose à la place.

La Lumiere qui représente assez bien la Nature, quand elle travaille enfermée, n'a pu me satisfaire. L'ayant voulu engager à faire le portrait d'un amant pour sa maîtresse, elle n'en put marquer que les premiers traits. Ainsi, vous voyez bien que pour donner aux hommes des images plus ressemblantes de toutes les Divinitez, il est necessaire que la Peinture retourne parmi eux pour les instruire.

Lors que l'Amour eût parlé, Jupiter me regardant, Retourne donc, ma fille, me dît-il, &

va faire ton sejour sur la terre. C'est là que par les ouvrages de tes mains tu apprendras aux mortels quel est mon pouvoir. Imprime de toutes parts des marques de ma grandeur ; & en leur enseignant ton Art, fait leur savoir combien je leur cache d'autres merveilles qu'ils ne verront jamais pendant leur vie.

Il ne m'eût pas si-tôt parlé, que je partis remplie d'une infinité de nobles idées, pour les communiquer à ceux que j'en trouverois les plus dignes. Je descendis en terre avec l'Amour. Il fut le premier des Dieux dont je fis des images. Je le représentai en cent façons differentes, selon les differentes occupations qu'il se donne lui-même. Il m'obligea d'enseigner les premiers traits du dessein à une jeune fille chez laquelle il logeoit. Ce fut par où je commençai à me faire connoître ; & c'est, ma sœur, pourquoi l'on a cru que je n'avois pris naissance qu'en ce temps-là.

Je montrai ensuite aux hommes la maniere de distribuer les jours & les ombres pour donner du relief aux corps. Je leur enseignai à composer toutes sortes de couleurs, & à s'en servir pour imiter tes ouvrages. Je leur dis de quelle maniere il faut regarder les objets, & leur fis comprendre de quelle sorte les choses paroissent plus ou moins grandes à la vûë. Je leur appris à répandre sur leurs tableaux une lumiere qui imitât bien celle de la nature ; à connoître que la beauté vient de la proportion des parties, & comment il faut faire choix des plus belles ; de quelle sorte il faut se conduire pour bien marquer la force & la diminution de l'air dans les objets les plus proches & les plus éloignez ; ce

que

que l'on doit étudier pour bien exprimer les divers mouvemens du corps, & les differentes passions de l'âme; enfin, comment l'on doit représenter la beauté, & les graces mêmes qui se trouvent dans chaque chose.

L'Amour ravi de voir tous les soins que je prenois pour apprendre aux hommes tant de merveilles, parloit de moi dans tous les lieux où il se trouvoit & me faisoit rechercher de tout le monde. J'apprenois aux Amans à déclarer leurs passions par des caracteres tout mysterieux. Je leur faisois voir la personne même qu'ils aimoient, quoi qu'absente; & j'en figurois des images non pas semblables à celles que vous faites, ma sœur, que chacun peut considerer à sa fantaisie, & se représenter comme il lui plaît, mais des images veritables, & où la nature sembloit avoir formé une seconde personne.

Ce fut donc par moi, ma sœur, quoi que vous puissiez dire, que les hommes comprirent la nature & l'excellence des Dieux. Je leur en figurai, d'une maniere proportionnée à leur intelligence, la grandeur & les hautes qualitez. Ils apprirent aussi de moi à découvrir aux Dieux mêmes les sentimens de leur cœur, par des figures qu'ils gravoient de toutes parts pour marque de leur veneration. L'on ne parloit point de vous alors, ma chere sœur, & ce ne fut qu'en considerant la beauté de mes travaux, que l'Imagination vôtre mere devint amoureuse d'Apollon. Elle étoit ma confidente, & les Dieux l'avoient donnée aux hommes pour leur aider à mieux entendre ce que je leur enseignois, & rendre leur esprit capable de comprendre la subli-

mité de mes myſteres. J'avois ſi ſouvent peint le viſage de ce Dieu que vous appellez vôtre pere, & elle m'en avoit oüi dire de ſi grandes choſes, qu'elle en devint paſſionnée. Vous ne penſiez peut-être pas que je fuſſe ſi bien informée de ce qui vous regarde. Cependant il faut que vous ſachiez que j'ignorois moins que perſonne tout ce qu'elle faiſoit pour ſe faire aimer de lui. Je reconnus bien-tôt aprés qu'elle avoit reçû des gages de ſon amour. Pendant le temps de ſa groſſeſſe, elle ne ceſſoit de le rechercher; & lors qu'il ſe retiroit chez Thetis, elle couroit toute ſeule parmi l'obſcurité des ténébres pour le trouver. Elle traverſoit le palais du Sommeil, elle paſſoit au milieu des Songes & des Viſions; & parce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de les regarder, cela fut cauſe que vous en fûtes beaucoup marquée. Enfin le terme de ſon accouchement arriva, & ce ne fut qu'avec des fureurs & des tranſports extraordinaires qu'elle vous mit au monde. Elle ſe retira ſur le Mont Olympe, pour ne vous pas montrer d'abord dans cet état où vous étiez. Apollon & ſes ſœurs prirent ſoin de vous pendant que vous demeurâtes aſſez long-temps cachée dans les bois à cauſe de ces marques que vous aviez contractées dans le ventre de vôtre mere. Ce fut pour tâcher d'effacer ces défauts que vôtre pere fit naître une fontaine pour vous y laver: mais ſes ſoins & ceux de ſes ſœurs n'ont pu empêcher qu'il ne vous ſoit demeuré quelques taches, que vous voulez faire paſſer pour des graces & des avantages de la nature.

LA

LA POESIE.

Vous nommez des défauts ce que chacun admire.
Ce feu saint & sacré qu'Apollon seul inspire,
Cet air noble, & pompeux, ces charmes, ces appas,
Sont en moi des beautez qui ne vous plaisent pas.
Telle grace en effet si rare & peu commune,
N'est point une faveur que fasse la fortune.
Ces nobles qualitez sont des présens des Dieux,
Qui m'élevent en haut, & m'approchent des Cieux.
Si d'un œil pur & sain sans un danger extrême,
Vous pouviez reflechir vos regards sur vous-même,
Vous verriez vos couleurs & vos traits si vantez
Souvent pleins de défauts & de diformitez.
Mais ce fâcheux aspect vous rendroit malheureuse,
Vôtre occupation vous seroit ennuyeuse;
Et ne trouvant en vous rien de bon ni de beau,
Vous quitteriez alors & palette & pinceau.
Aussi de Jupiter la suprême assistance
A voulu vous priver de cette connoissance,
Et pour entretenir sur terre vos travaux,
Vous donner des plaisirs exempts de plusieurs maux.
Ainsi sans trop penser aux choses que vous faites,
Et vous mettre en état de les rendre parfaites,
D'un seul œil bien souvent sans raison & sans choix.
L'on vous voit regarder cent choses à la fois:
Ce qui fait que l'on prend votre noble exercice
Pour un jeu de l'esprit & pour un pur caprice.

LA PEINTURE.

IL eſt vrai, ma ſœur, que pour voir avec plus de juſteſſe, & pour mieux juger de toutes choſes, je ne me ſers quelquefois que d'un œil ; & ſi je m'applique à obſerver tout ce qui ſe préſente à moi, c'eſt afin de ne rien imiter qui ne ſoit vrai. Mais vous, ma ſœur, dés vos plus jeunes ans l'on jugea de ce que vous feriez un jour. Car outre que vous étiez fort encline à ne dire gueres la verité, vous étiez ſi prompte, & l'on peut dire ſi étourdie, que vous parliez de toutes choſes ſans les connoître. Les ſœurs de vôtre pere faiſoient leur poſſible pour vous corriger, & pour vous inſtruire : mais au lieu de bien recevoir leurs avis, vous preniez differens caracteres, & teniez des diſcours où l'on n'entendoit rien. Quelquefois au retour du Mont Olympe ou du Parnaſſe, aprés avoir conſulté les Muſes, vous rendiez viſite aux Nymphes des eaux. Combien de fois vous ai-je trouvée aſſiſe auprés d'elles, attentive à les regarder, & à conſiderer la beauté de leurs ouvrages ? Ce fut ce qui dans la ſuite vous fit naître l'envie de vous attacher à moi. Vous obſervâtes ſoigneuſement de quelle maniere je travaillois à former les images des Dieux & des grands hommes ; de quels traits je me ſervois pour de moindres ſujets, & comment j'employois les couleurs pour peindre toutes ſortes de choſes.

Vôtre mere vous exhortoit ſouvent à imiter ce que je faiſois, & à me tenir compagnie : c'eſt pour cela qu'on a crû que vous étiez veritable-

ment

ment ma sœur, étant presque toûjours auprés de moi à expliquer par des mots choisis ce que je représentois par mes peintures.

Je pourrois vous faire souvenir de cent choses que j'ai produites, & que vous avez copiées depuis. Mais comme ce que j'ai fait subsiste toûjours, & qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour connoître la verité de ce que je dis, ce seront mes ouvrages qui parleront pour moi. Ainsi j'abregerai mon discours, qui contre ma coûtume n'a déja été que trop long. Car c'est à vous qu'il faut laisser ce grand nombre. Car c'est à vous qu'il faut laisser ce grand nombre de paroles que les Dieux vous ont données en partage, & par lesquelles vous prétendez vous rendre considerable. Je vous laisse donc ce langage sublime, & ces expréssions extraordinaires dont vôtre pere se sert lui-même pour faire des réponses ambiguës, & où l'on ne comprend rien. Imitez-le, ma sœur; & pour abuser le monde par vos Portraits, faites de la laideur une parfaite beauté: pour moi je ferai toûjours voir les choses telles qu'elles sont. Mais j'apperçoi l'Amour, qui nous regarde. Comme il vient à propos pour juger de nos differends, nous pouvons nous découvrir à lui, puis qu'il y a long-temps qu'il nous connoît.

L'AMOUR.

JE sai déja le sujet de vos contestations, & je m'étonne que deux sœurs aussi spirituelles & aussi agréables que vous s'arrêtent à disputer ensemble, pendant que chacun admire vos rares qualitez. Il n'est point question de savoir vos â-

ges, ni laquelle de vous deux est l'aînée. La jeunesse est si avantageuse, que pour mieux plaire à tout le monde j'aime à paroître toûjours enfant. L'on considere les personnes par leur mérite & par leurs services. Je voudrois avoir assez de credit auprés de vous pour vous mettre bien ensemble. Il y a long-temps que je vous connois, & que de l'une & de l'autre j'ai reçû plusieurs services en diverses rencontres. Parmi les bons offices que vous m'avez rendus, j'ai assez de fois éprouvé combien toutes deux vous étes difficiles à gouverner, pour ne pas dire capricieuses. Mais parce que je suis soupçonné de ne pas suivre les regles de Raison dont on prétend que je ne veux point reconnoître l'empire, je n'entreprendrai pas aussi de vous juger. Soumettez-vous aux ordres de ce grand Roi, dont la présence embellit ces lieux, & qui est aujourd'hui l'arbitre & les délices de tout le monde. C'est pour lui que j'ai pris soin de rendre cette demeure si agréable, en y faisant venir les Graces & les Plaisirs; que pour l'orner, j'y appelle tous les beaux Arts: & c'est pour lui que vous devez travailler l'une & l'autre à mériter son estime, & reconnoître l'accueil favorable qu'il vous fait.

Mais pour lui en donner des marques, travaillez sur differens sujets. Ce puissant Prince vous en fournit un assez grand nombre, par lesquels vous pourrez représenter tant de nobles qualitez qui le font admirer de toute la terre. Sans chercher dans les siecles passez des exemples de ce qu'ont fait les anciens Héros pour les comparer à ses actions miraculeuses, attachez-vous à bien raconter ce qu'il a fait, qui

ne

ne trouve rien de comparable dans toutes les Histoires.

LA POESIE.

Pour moi je chanterai sur la terre & sur l'onde
Les hautes actions du Monarque François,
Et je dirai par tout le monde :
LOUIS, *le Grand* LOUIS *est le plus grand des Rois.*

Tant d'illustres vertus qu'on voit en sa personne
Eternisent son nom en mille & mille lieux :
N'eût il ni Sceptre, ni Couronne,
Il merite d'avoir place parmi les Dieux.

LA PEINTURE.

ET moi je représenterai ses vertus & ses actions en tant de nobles manieres, par des traits si grands & des couleurs si vives, que j'obligerai le Temps à respecter mes ouvrages.

L'AMOUR.

SI l'une raconte les grandes vertus de ce Prince incomparable, & fait une image des beautez de son ame, c'est à l'autre à bien exprimer ses actions heroïques, & tant de choses memorables qui font l'admiration de toute la terre. Songez seulement à représenter fidellement ce que vous voyez, afin que les siecles à venir puissent encore le voir dans l'état où il paroît aujourd'hui à tout l'Univers.

COmme l'Amour eût cessé de parler, je sortis du lieu où j'étois; & croyant en être assez connu, je m'avançai, & lui dis: O toi, qui sais combien j'ai toûjours respecté ton pouvoir! puis que tu inspires à nôtre Grand Monarque cette noble passion qu'il a pour les belles choses, quoique mon nom ne merite pas d'aller jusques à lui: toutefois, comme il n'ignore pas que je mets toute ma gloire à contribuer ce que je puis aux travaux qui rendent son regne si glorieux; qu'il a même eû plusieurs fois assez de bonté pour recevoir favorablement les foibles témoignages que j'en ai donnez: je te prie, Amour, de vouloir faire connoître à ce grand Prince que tu m'as trouvé dans ces lieux méditant sur les belles actions de sa vie. La Poésie que voilà peut dire que je n'ai point de plus grande joye que d'entendre de sa bouche les loûanges qui lui sont si legitimement dûës. Et pour la Peinture, continuai-je, en me tournant de son côté, elle sait combien je me suis occupé à faire valoir ses oûvrages, & à découvrir les secrets de son Art, afin de laisser à la posterité des images dignes de ce grand Roi, & d'apprendre à toute la terre les merveilles que nous avons le bonheur de voir.

L'Amour m'ayant écouté me fit signe de le suivre; & comme pour lui obéïr je voulois sortir du lieu où j'étois, j'entendis un grand bruit qui me fit tourner la tête d'un autre côté.

Il est vrai qu'alors j'ouvris à demi les yeux; & voyant dans l'allée la plus proche de l'endroit où je m'étois endormi toute la Cour qui suivoit le Roi, je fus extrémement surpris. Cependant me trouvant encore possedé de l'erreur de mon songe, je cherchois à joindre le faux & le vrai.

Il

Il me ſemble que je regardois ſi l'Amour ne s'approchoit point du Roi pour me rendre quelque bon office, & je fermai les yeux pour ne me pas détromper ſitôt, & pour goûter plus long-temps la douceur d'une ſi aimable réverie.

Vous aurez donc, mon cher Cleogene, de la joye d'apprendre que je ſuis préſentement de vôtre avis, & qu'une ſi agréable aventure eſt une nouvelle raiſon à alleguer pour prouver que le Sommeil eſt le plus charmant de tous les Dieux. *A F.*

Fin du Quatrieme & Dernier Tome.



TABLE DES MATIERES.

Contenues dans le Tome Quatriéme.

A

B

C

Da-

D

E

F

G

H

Ja-

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

FIN.







